Le Monde

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE – Nº 15625 – 7 F | VENDREDI 21 AVRIL 1995 | FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI



Lionel Jospin se dit résolu à combattre la « résurgence de rêveries bonapartistes »

Dans un entretien au « Monde », il exprime sa confiance dans « une dynamique victorieuse »

CONCLUANT une série d'entretiens du *Monde* avec les candidats à l'élection présidentielle, Lionel Jospin, *dans celui qu'il nous a accordé*, se dit convaincu de pouvoir *« enclencher une dynamique victorieuse »*. Dénonçant *« les contradictions »* et *« l'opportunisme »* de Jacques Chirac *« qui a toujours été et reste un homme de droite »*, M. Jospin attire l'attention sur les risques que ferait prendre aussi à l'Europe l'élection du maire de Paris. *« Si la politique de la France*, déclare-t-il, *est hésitante, changeante, contradictoire, et que finalement le rôle de la France s'affaiblit, l'Europe que nous construirons sera faible et limitée à une zone de libre-échange ».*

Le candidat socialiste souhaite que le Parlement réexamine l'ensemble des lois Pasqua sur l'immigration et se dit préoccupé par la *« myopie »* des responsables politiques à l'égard de Jean-Marie Le Pen qui *« continue à prospérer électoralement »*. Il regrette que le débat ait peu porté sur l'immigration et l'insécurité, qui constituent le *« fonds de commerce »* du Front national. M. Jospin estime que le *« modèle social français »* qu'il propose doit reposer sur deux ressorts : *« une impulsion forte de l'Etat et la politique contractuelle »*. Il assure que pour permettre le rassemblement de la gauche au second tour, il saura *« faire écho à un certain nombre de préoccupations »*. *« Historiquement*, rappelle-t-il, *ce sont les hommes de la réforme sociale qui ont toujours traduit, en actes, les rêves des Français qui aspiraient au changement. Dans cette élection, je porte le rêve, en tout cas l'espérance, d'une société plus démocratique et plus juste face à la résurgence de certaines rêveries bonapartistes. »*

M. Jospin souhaite que le prochain président puisse conduire le pays avec *« sagesse »*, sache *« sentir les tensions et les injustices »* et se donne pour objectif de *« réconcilier les deux France, celle qui peut jouer la carte de la modernité et celle qui souffre, pour que ces deux France ne se tournent pas le dos »*.

Lire page 8



La police privilégierait la piste islamiste après l'attentat d'Oklahoma City

QUELQUES HEURES après l'attentat à la voiture piégée qui a partiellement détruit, mercredi 19 avril, un immeuble du gouvernement fédéral à Oklahoma City (centre des Etats-Unis), les enquêteurs semblaient privilégier la piste du terrorisme islamiste. Le dernier bilan provisoire faisait état de trente et un morts, dont douze enfants, environ 200 blessés, mais les autorités craignent qu'il ne s'alourdisse : un demi-millier de fonctionnaires travaillaient dans l'immeuble, et les autorités étaient sans nouvelles de nombre d'entre elles. Cet attentat, qui n'avait pas été revendiqué jeudi à la mi-journée, survient deux ans jour pour jour après la fin du siège du camp retranché de la secte des davidiens à Waco (Texas), mais, selon les experts, seuls des spécialistes du terrorisme ont pu monter pareille opération.

Lire page 2

Un code de déontologie pour les goûteurs de foie gras

LES PAPILLES des goûteurs de foie gras sont désormais sous haute surveillance. L'Afnor, la très sérieuse association française de normalisation, vient de publier une norme qui détermine les conditions dans lesquelles doivent se dérouler les tests réalisés par des experts amateurs. Cette norme s'adresse à tous ceux, journaux ou magazines audiovisuels notamment, qui s'appliquent chaque année à rendre public un indice de satisfaction établi par un jury de consommateurs non professionnels. Surpris par les résultats de certains tests publiés dernièrement, les producteurs ont souhaité que les règles du jeu soient les mêmes pour tous. Pas question de laisser n'importe qui affirmer n'importe quoi dans un pays qui est le premier producteur et le premier consommateur de foie gras avec 9 000 tonnes produites ou transformées chaque année.

Avec la norme V 63-100, le foie gras devient ainsi le premier aliment dont la dégustation est réglementée. Derrière cette démarche, se cachent de considérables enjeux financiers. Un mauvais classement, une note médiocre lors d'une dégustation, et le chiffre d'affaires *d'une société peut dangereusement tanguer. L'impact* de ces tests est d'autant plus important que le marché du foie gras est très saisonnier – les deux tiers des ventes ont lieu à Noël – et très concurrentiel.

La lecture de la norme élaborée par l'Afnor est savoureuse. Elle impose que les membres du jury n'aient ni fumé, ni bu de café ou d'alcool, ni mâché de chewing-gum au moins une heure avant le test. Chaque tranche doit peser entre 30 et 40 grammes et avoir une épaisseur d'au moins 5 millimètres. La dégustation aura lieu de préférence en milieu de matinée ou en milieu d'après-midi. Du pain blanc, *« de la baguette »*, précise l'Afnor, sera proposé aux dégustateurs entre chaque échantillon *« pour neutraliser leurs papilles et non pour tartiner le produit »*. D'autres dispositions relèvent du simple bon sens : ainsi le nouveau code recommande-t-il de ne comparer que des choses comparables (le foie gras frais, ou mi-cuit, ou en conserve). Les cinq critères à inspecter sont l'aspect, la texture, le goût, l'odeur et l'impression générale. Enfin, les appréciations iront de « très désagréable » à « très agréable »...

Cette recommandation ne s'applique qu'aux tests de consommateurs *« naïfs »* de foie gras. Elle ne concerne ni la qualité ni les conditions de transformation de ce produit. S'il paraît à la fois présomptueux et irrationnel de chercher à normer le plaisir gustatif que *procure un tel mets, il ne fait en revanche aucun doute* que, sur ce marché souvent confus, le consommateur en sera le premier bénéficiaire.

Michèle Aulagnon

Une femme au Panthéon

AUCUNE FEMME n'avait encore été admise au Panthéon en raison de ses mérites. François Mitterrand a voulu réparer cette injustice en faisant procéder, jeudi 21 avril, au transfert des cendres de Marie Curie dans la crypte où reposent les « grands hommes de la nation ». Pour le chef de l'Etat, qui, à un mois près, revient quatorze ans après sa prise de fonction dans le monument érigé à la gloire de Sainte-Geneviève par Louis XV, ce geste est triplement symbolique : il s'agit d'honorer une femme (et son mari, avec lequel elle a partagé son premier prix Nobel) d'origine polonaise – donc étrangère –, qui a contribué au prestige de la recherche scientifique française. A ces qualités Marie Curie a ajouté une ténacité sans faille qui lui a permis de franchir bien des barrières sociales. Première femme titulaire d'un doctorat de sciences, elle devient aussi la première femme professeur à la Sorbonne. Et elle se lance passionnément avec son mari,



MARIE CURIE

Pierre Curie, dans des recherches sur les origines de la radioactivité naturelle qui fondent la physique nucléaire. La qualité de ses travaux lui vaudra très vite le prix Nobel de physique en 1903 puis de chimie en 1911. Malgré cela, l'Académie des sciences refusera de lui ouvrir ses portes.

Lire page 12

POINT DE VUE

Quatre vérités simples *par Alain Juppé*

1. LA POLÉMIQUE en cette fin de campagne électorale, se transforme en propagande mensongère. C'est ainsi que, dans un entretien récent au *Monde*, M. Balladur prête à Jacques Chirac l'intention de procéder à une augmentation *« générale et systématique des salaires »*. Mercredi 19 avril, sur l'antenne de RTL, il a même prononcé les chiffres de 5 à 10 %.

Ces allégations sont très exactement contraires à ce que dit Jacques Chirac. Je cite ce dernier : *« Je ne propose pas, c'est clair, une politique générale de relance par les salaires. Toutes nos entreprises n'en ont pas les moyens »* (*Projet pour la France*, page 13).

Face à la thèse conservatrice du *« gel des salaires »*, Jacques Chirac souhaite que, dans le cadre d'un dialogue social réactivé, les salariés reçoivent, quand c'est possible, leur juste part des fruits de la croissance. Tous les responsables sérieux du monde économique – patrons ou syndicalistes – partagent ce point de vue.

2. Les turbulences monétaires actuelles, auxquelles la France n'échappe pas malgré la solidité foncière de sa monnaie – défendue par une Banque de France enfin indépendante –, n'ont évidemment rien à voir avec les péripéties de la campagne électorale française. Elles sont la conséquence d'une crise internationale, due principalement à la chute du dollar et aux répercussions qu'elle a sur le yen, le mark et les autres devises. Ce serait avoir une vision étroitement hexagonale de la réalité que de tout ramener à une querelle franco-française, qui d'ailleurs n'existe pas.

3. La seule réponse aux difficultés présentes, c'est la monnaie unique européenne. Avec elle, en effet, nous éviterons les désordres monétaires internes à l'Union européenne, qui déstabilisent nos entreprises. Avec elle, nous serons mieux en mesure d'agir pour ramener la stabilité dans le système monétaire international.

L'engagement de Jacques Chirac en faveur de la monnaie unique européenne est constant. C'est parce que Jacques Chirac a pris en 1992 la tête de la campagne pour la ratification du traité de Maastricht que le résultat du référendum a été finalement positif. Sans cela, la monnaie unique serait aux oubliettes. Qu'on s'en souvienne.

4. Si nous voulons mettre en place la monnaie unique dès que possible – ce qui est notre objectif –, il y a fort à faire. Il faut travailler à définir les modalités pratiques de l'opération, qui ne seront pas simples. Les ministres de l'économie et des finances et la Commission de l'Union européenne ont commencé à le faire. Ils doivent progresser. Il faut surtout que la France s'engage résolument dans une politique de vraies réductions de ses déficits budgétaires et sociaux. Cela n'a pas été fait. Comme l'écrivait en effet *Le Monde* du 16 mars, le déficit de l'Etat, si l'on met à part les recettes de privatisation qui ont servi à financer les dépenses courantes – contrairement à la règle stricte que nous avons observée de 1986 à 1988 –, s'est aggravé de près de 10 milliards de francs en 1994.

Voilà l'un des changements les plus urgents à entreprendre.

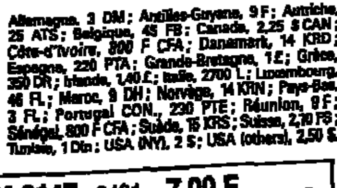
L'intérêt supérieur du pays commande de ne pas faire de notre monnaie – qui est le bien commun de tous les Français – un enjeu électoral. Tout homme d'Etat digne de ce nom doit s'en garder.

De grâce, ne jouons pas, pour des raisons électoralistes, sur les réflexes de peur de l'opinion. J'ai confiance dans le bon sens des Français, qui ne feront pas, j'en suis sûr, le choix de la peur mais le choix d'un changement maîtrisé.

Alain Juppé **est ministre des affaires étrangères et président par intérim du RPR**

Lire aussi, page 11, nos informations et le point de vue de Jean Boissonnat : « Rien appris, rien compris »





Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 800 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 350 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2700 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 9 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 230 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 800 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.



M 0147 - 0421 - 7,00 F

ÉTATS-UNIS Le bilan provisoire – 31 morts et plus de 200 blessés – de l'attentat à la bombe qui a visé, mercredi 19 avril, un immeuble du centre d'Oklahoma City, risquait de s'alourdir jeudi, malgré les efforts des sauveteurs pour extraire les victimes des décombres : le nombre de personnes disparues se situe autour de 300, selon les autorités. ● UNE CHARGE d'environ 450 kilos d'explosifs avait été dissimulée dans une voiture stationnée à proximité de cet immeuble qui abritait les services du Bureau (fédéral) des alcools, tabacs et armes à feu, ainsi qu'une crèche. Cet attentat – le plus meurtrier de l'histoire des Etats-Unis depuis 1920 – n'a pas été revendiqué. ● IL SURVIENT deux ans jour pour jour après la fin du siège du camp retranché de la secte des davidiens à Waco (Texas), mais la police semble privilégier la piste du terrorisme fondamentaliste musulman.

M. Clinton promet le châtiment rapide des auteurs de l'attentat d'Oklahoma City

Des dizaines de personnes ont été tuées et des centaines d'autres blessées lors de l'explosion d'une voiture piégée devant un bâtiment du gouvernement fédéral

WASHINGTON
de notre correspondant

Le World Trade Center, Waco : deux noms qui reviennent vite en mémoire, deux événements certes différents, mais qui évoquent un même souvenir, celui d'une extrême violence faisant brutalement irruption dans le quotidien de millions d'Américains, *via* l'écran de leur télévision. C'est cette même violence qui, une nouvelle fois, est apparue en direct, mercredi 19 avril, lorsque toutes les chaines ont retransmis les images sanglantes de l'attentat qui a dévasté un immeuble de l'administration fédérale, à Oklahoma City, une ville de 400 000 habitants du sud-ouest des États-Unis, tuant au moins trente et une personnes (dont au moins douze enfants), et faisant plus de 200 blessés, l'état d'une cinquantaine d'entre eux étant considéré comme grave.

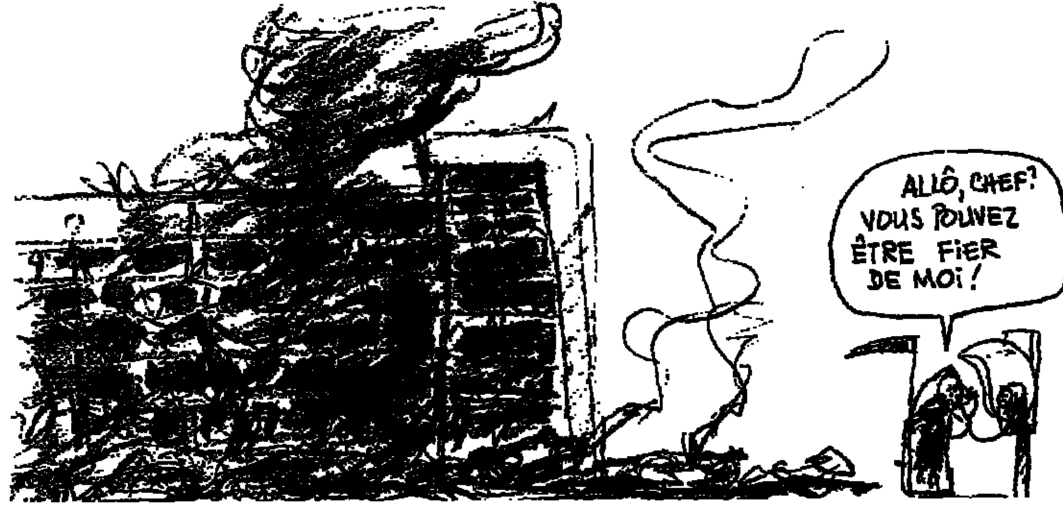
Ballet d'ambulances et de camions de pompiers déchaînant leurs sirènes, corps ensanglantés gisant sur la chaussée, épais nuage de fumée noire, montagnes de débris, voitures en flammes, foule de gens paniqués, couverts de débris de verre, fuyant dans toutes les directions, et puis cet immeuble de neuf étages éventré, soufflé par une gigantesque explosion entendue dans un rayon de cinquante kilomètres, comme atteint par un bombardement. Images de guerre dans un pays en paix : ce sont des scènes identiques qui avaient choqué l'Amérique, le 26 février 1993, lorsque des terroristes islamistes avaient pris pour cible les tours jumelles du World Trade Center qui dominent l'extrémité sud de l'île de Manhattan, à New York.

SYMBOLE

Cette fois encore, c'est une action terroriste qui est à l'origine de l'explosion qui s'est produite à 9 heures du matin, mercredi, à une heure où la plupart des employés étaient déjà arrivés à leur bureau du centre-ville d'Oklahoma City. Une méthode semblable a été employée : quelque 450 kilos d'explosif (la puissance et la nature de l'explosif sont similaires à ceux de l'attentat de New York), ont été placés dans une voiture piégée, garée devant le Alfred Murrah Building. Dans le cas du World Trade Center, la bombe, dissimulée dans le parking souterrain, avait tué six personnes et fait plus d'un millier de blessés. Il s'agissait de la plus grave opération terroriste perpétrée depuis 1920 sur le sol des États-Unis (une bombe avait alors tué quarante personnes à Wall Street). Ce « record », si l'on peut dire, risque aujourd'hui d'être largement dépassé.

Pourquoi ? Par qui ? S'il est trop tôt pour répondre à la seconde question, on voit bien, en revanche, quelle était la cible. L'immeuble abritait des antennes de plusieurs administrations fédérales, notamment le Bureau des alcools, du tabac et des armes à feu (ATF), ainsi qu'une agence de recrutement de l'armée de l'air. C'est donc un symbole qui était visé, celui de l'Etat de droit, de la puissance des Etats-Unis. Peut-être aussi, si tel était bien l'objectif des instigateurs de l'attentat, était-il plus facile de choisir une petite ville réputée tranquille de l'Amérique profonde, où les mesures de sécurité sont a priori moins strictes qu'à Washington ou à New York. Par qui ? Les spéculations abondent, presque toutes sont tournées vers le terrorisme d'origine proche-orientale, mais l'affaire de Waco est aussi évoquée.

Il y a deux ans, jour pour jour, les forces du FBI avaient donné l'assaut contre la maison forteresse où s'étaient barricadés le



« gourou » David Koresh et les membres de la secte des davidiens, à Waco, au Texas, État situé juste au sud de l'Oklahoma. Ces images-là, terribles, également retransmises en direct, sont dans toutes les mémoires. Un incendie monstre, résultant d'un suicide collectif, avait ravagé, le 19 avril 1993, la « ferme » occupée par les « disciples de l'Apocalypse ». 86 d'entre eux avaient péri au cours d'un raid considéré comme un fiasco policier, et quatre membres des forces de l'ordre avaient été tués. Se peut-il que les davidiens aient organisé une terrible vengeance à Oklahoma City ? L'hypothèse, évoquée un moment par la plupart des commentateurs, ne semble pas devoir retenir longtemps l'attention.

Car cet attentat, selon les experts, est l'œuvre de spécialistes entraînés, parfaitement au fait des techniques les plus sophistiquées du terrorisme. Il n'est pas sans rappeler d'autres explosions similaires, à Beyrouth par exemple. Mercredi soir, l'Amérique était sous le choc, sachant que le macabre bilan s'alourdissait d'heure en heure. Le deuxième étage de l'immeuble était occupé par une crèche, ce qui explique le nombre élevé d'enfants parmi les victimes. Mais plus de 500 personnes se trouvaient dans les locaux au moment de l'explosion. Jeudi matin, le sort de plus de trois cents d'entre elles était encore incertain.

A la lumière de projecteurs, sous la pluie, les sauveteurs ont fouillé toute la nuit les décombres, à la recherche de survivants.

L'état d'urgence a été décrété à Oklahoma City, afin d'acheminer les secours en un minimum de temps. Des dizaines d'agents du FBI, des enquêteurs ayant participé à l'enquête du World Trade Center, des unités de déminage provenant d'une demi-douzaine de villes, enfin des hélicoptères de l'armée, ont été dépêchés sur place. Dans la région d'Oklahoma City, plusieurs unités militaires ont été placées en état d'alerte.

Sans le dire de façon officielle, les autorités américaines redoutent d'autres actions similaires. A toutes fins utiles, les mesures de sécurité ont été renforcées autour des bâtiments officiels de plusieurs villes. A Washington, New York, Detroit, Los Angeles, Boston, des immeubles ont été évacués. Comme ce fut le cas lors de l'explosion du World Trade Center, de nombreux appels anonymes ont été enregistrés, leurs auteurs assurant que d'autres explosions allaient avoir lieu. Bref, une psychose généralisée d'attentat terroriste semblait se propager, dans la soirée de mercredi, dans de nombreuses villes des États-Unis. A Oklahoma City, un périmètre de sécurité a été établi autour de l'immeuble dévasté, les services de sécurité redoutant que d'autres engins explosifs soient encore enfouis sous les décombres.

Dans une telle atmosphère, les rumeurs vont bon train. Selon une télévision locale, le FBI serait à la recherche de trois suspects, dont deux *« hommes barbus, de type proche-oriental, âgés entre vingt et trente-cinq ans »*. Il n'en faut guère plus sans doute pour désigner les milieux islamistes. Dans le cas de l'attentat de New York, le FBI avait fini par orienter ses recherches en direction d'un terrorisme « sauvage », sans véritable lien avec des organisations ayant, si l'on peut dire, pignon sur rue, comme le Hamas palestinien ou le Jihad islamique. Le procès de douze militants islamistes accusés d'avoir voulu lancer une *« guerre de terrorisme urbain contre les Etats-Unis »*, se poursuit à New York. Leur « gourou » présumé est le cheikh Omar Abdel Rahmane, ancienne « bête noire » du gouvernement égyptien.

C'est lui qui aurait commandité l'attentat contre le World Trade Center (en mai 1994, quatre personnes avaient déjà été condamnées à un total de 240 années de prison), et qui projetait de faire sauter l'immeuble des Nations unies, le pont George Washington, ainsi que deux tunnels reliant l'île de Manhattan à l'État du New Jersey. Et puis, un autre « cerveau » fut découvert, le 9 février dernier, en la personne de Ramzi Ahmed Youssouf. Extradé par les autorités pakistanaises, il attend d'être jugé par un tribunal américain. Bill Clinton s'était félicité de l'arrestation de *« l'un des terroristes les plus recherchés dans le monde »*. Porteur d'un passeport irakien, il avait bénéficié de nombreuses complicités dans plusieurs pays.

PROJET DE LOI

Le chef de la Maison Blanche avait annoncé, en janvier, un gel des avoirs et un arrêt des activités financières, aux États-Unis, d'une douzaine d'organisations soupçonnées de vouloir *« détruire le processus de paix »* au Proche-Orient. Parmi elles, le mouvement intégriste Hamas et le Jihad islamique. L'un de ces mouvements a-t-il répondu, à sa manière, à Oklahoma City, au gouvernement de Bill Clinton ? Il est probable que, de son côté, l'administration va profiter du climat actuel pour faire avancer son projet de loi antiterroriste, lequel suscitait, il y a quelques mois, des réactions très défavorables dans les milieux libéraux, pour qui les dispositions prévues *« violent totalement la Constitution »*. Une cour spéciale constituée de cinq magistrats fédéraux serait créée, avec toute latitude pour statuer sur l'extradition d'étrangers suspects, et garder secrets des témoignages, afin de protéger des informateurs et les agents des services de renseignement.

Laurent Zecchini

La déclaration du président américain

Tenu régulièrement au courant de la situation, le président Bill Clinton, visiblement ému et en colère, a fait, depuis la Maison Blanche, une brève déclaration pour condamner les responsables de l'attentat, qu'il a qualifié de *« lâches »* et de *« diaboliques »*. *« Ces gens sont des tueurs et doivent être traités comme tels »*, a-t-il insisté. La justice sera *« rapide, déterminée et sévère »*, a-t-il promis. Le ministre de la justice, Janet Reno, s'est montré plus précis encore: assurant que les terroristes seront appréhendés, elle a rappelé que la loi permet au gouvernement fédéral de requérir la peine capitale à l'encontre des auteurs d'une attaque mortelle dirigée contre un bâtiment fédéral. *« Et nous la requerrons »*, a-t-elle insisté.

L'acte terroriste le plus meurtrier depuis 1920

Avec un bilan provisoire de 31 morts et 200 blessés, l'attentat qui a eu lieu mercredi 19 avril à Oklahoma City est le plus meurtrier depuis 1920 aux Etats-Unis, où les actes terroristes sont rares.

● 26 février 1993 : un attentat contre la tour sud du World Trade Center de New York fait six morts et plus de 1 000 blessés. La bombe était dissimulée à bord d'une camionnette stationnée dans le parking souterrain d'une des deux tours jumelles de 110 étages, les plus hautes de New York. Quatre extrémistes musulmans ont été condamnés à la prison à vie. Le cheikh égyptien Omar Abdel Rahmane a été soupçonné d'avoir commandité l'attentat mais un autre « cerveau », Ramzi Ahmed Youssouf l'est aussi depuis février. Extradé par les autorités pakistanaises, il attend d'être jugé par un tribunal américain.

● 7 novembre 1983 : une bombe déposée contre un mur du Sénat explose à Washington, sans faire de victime.

● 16 mai 1981 : une explosion dans les toilettes du terminal PanAm à l'aéroport Kennedy de New York fait un mort. L'attaque est revendiquée par le groupe *« Résistance armée portoricaine »*.

● 29 décembre 1975 : 11 personnes sont tuées et 75 autres blessées lors d'un attentat à la bombe dans une consigne de l'aéroport La Guardia de New York.

● 24 janvier 1975 : une explosion dans une taverne de New York fait quatre morts. C'est l'un des 49 attentats attribués entre 1974 et 1977 à New York au groupe nationaliste des Forces armées de libération nationale portoricaine (FALN).

● 27 janvier 1972 : attentat contre un imprésario d'artistes soviétiques à New York. Un mort.

● 24 août 1970 : un chercheur de l'université de l'armée de terre de Madison (Wisconsin) est tué par une bombe placée par des activistes pacifistes.

● 6 mars 1970 : trois membres d'un groupe clandestin révolutionnaire se tuent en manipulant des explosifs dans le quartier de Greenwich Village à New York.

● 16 septembre 1920 : une bombe explose dans le quartier de Wall Street à New York, tuant 40 personnes et en blessant des centaines d'autres. L'attentat est attribué par la police à des anarchistes.

« Terreur au cœur de l'Amérique »

WASHINGTON
de notre correspondante

Depuis mercredi 19 avril, la mort a un nouveau visage aux Etats-Unis, le visage ensanglanté de bambins de deux ans, touchés par l'explosion aveugle d'une voiture piégée, en plein cœur de l'Amérique. Des images que les téléspectateurs américains supportaient tant bien que mal lorsqu'elles leur venaient de l'autre côté de l'Atlantique, de Beyrouth ou de Sarajevo. Mais dont ils n'auraient jamais pensé, même après l'avertissement du World Trade Center à New York, qu'elles pourraient un jour être télévisées en direct depuis Oklahoma City, la capitale la plus tranquille d'Amérique.

A 9 h 4 mercredi matin, le terrorisme est entré dans la vie de l'Amérique profonde. *«Des scènes de guerre»*, répètent, incrédules, victimes et sauveteurs. Scènes de guerre retransmises par les chaînes de télévision locales relayées, dans tout le pays, par CNN d'abord, puis par l'ensemble des *networks*, toute la journée. Des jouets d'enfants, soufflés depuis la crèche du deuxième étage, se sont mêlés, taches multicolores, au verre brisé et aux débris sur le sol. De respectables employés en manches de chemise et bretelles errent dans la rue, sans trop savoir où aller, la chemise maculée de sang. Une femme qui sortait de sa voiture est retrouvée carbonisée. Des civières que l'on fait rouler vite, plus vite, et qui tressautent sur les tuyaux des pompiers. Un corps aux viscères éclatés que des secouristes transportent vers une ambulance et sur lequel un passant jette pudiquement un linge.

« Avez-vous vu ma fille? » Des mères, défigurées par l'angoisse, qui cherchent leurs enfants. Des enfants, noirs, blonds, fillettes, garçons, emmenés dans les bras de gens qu'ils n'ont jamais vus, le regard fixe, tellement choqués qu'ils n'ont même pas la force de pleurer. Un petit garçon de quatre ans attend, la tête entourée d'un pansement, le menton agité d'un tremblement de terreur, qu'on l'emmène à l'hôpital. Des parents qui ne peuvent pas croire en leur chance d'avoir, ce jour-là, eu du retard pour déposer leur enfant. Ils étaient une quarantaine dans la garderie du deuxième étage, réservée aux enfants des fonctionnaires des services fédéraux, de un à sept ans. Douze, au moins, ont été tués. Un policier en uniforme noir, effondré, s'appuie sur le capot d'une voiture, la tête cachée dans le coude; un de ses collègues, gauchement, essaie de lui remonter le moral.

Carole, secrétaire d'une soixantaine d'années, était assise à son bureau au septième étage lorsque



« soudain, les vitres ont éclaté. Tout est devenu noir et le plafond a commencé à tomber ». Quelques minutes plus tard, un autre témoin voit *« des gens courir dans la rue, en sous-vêtements, du verre et du plâtre plein la tête, le visage et le corps »*. Dans une épaisse fumée noire, le bâtiment fédéral Alfred Murrah gît, littéralement éventré, la façade et près de la moitié de l'immeuble soufflées par l'explosion. Les secours s'organisent vite, des automobilistes évacuent les premiers blessés transportables, puis les ambulances arrivent, sirènes hurlantes, des cohortes de pompiers en veste jaune courent vers le bâtiment.

DIGNITÉ

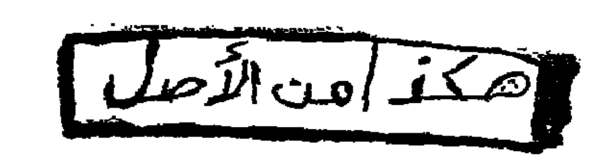
A terre, scènes trop familières, les victimes attendent patiemment, réconfortées par d'autres, souvent elles-mêmes ensanglantées. Il y a une certaine dignité dans cette attente, pas d'hystérie. Des centaines d'habitants vont donner leur sang. *« On a sorti six petits corps de bébés, deux cadavres de femmes, excusez-moi,* témoigne un sauveteur, incapable de continuer... *C'est la chose la plus horrible que j'aie jamais vue »*. Soudain, un vent de panique souffle: *« Reculez ! »*, crient des policiers. Une deuxième bombe se trouverait encore dans les décombres et tout le monde, pompiers, secouristes, blessés, cameramen, se met à fuir frénétiquement. Cette alerte empêchera pendant plus d'une heure les sauveteurs de poursuivre leurs recherches dans les décombres.

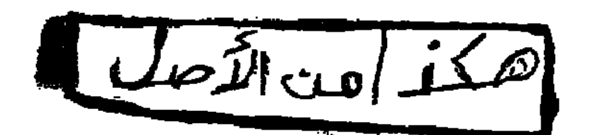
« Ce genre de choses, on les voit à la télé, mais pas dans son arrière-cour », résume un habitant d'Oklahoma City. *« Ce n'est pas seulement le plafond qui m'est tombé sur la tête aujourd'hui,* ajoute un rescapé. *Mon monde entier s'écroule. »* Au fur et à mesure que la journée avance, l'Amérique, touchée en plein flanc, prend conscience de l'ampleur du drame qui, au-delà d'un bilan qui s'alourdit, se déroule sous ses yeux: *« Terreur au cœur de l'Amérique »*, titrent plusieurs chaînes de télévision entre deux pages de publicité. Le terrorisme peut désormais frapper partout, à Greenville, Tennessee, comme à Aurora, Illinois. Plus personne n'est à l'abri.

Les Américains voudraient comprendre, mais personne, mercredi, n'a pu leur fournir d'explications. *« Comment qui que ce soit, dans ce monde, peut-il penser à faire ça à des innocents ? »*, dit un blessé. Un secouriste en colère demande que les auteurs de l'attentat *« meurent d'une manière aussi atroce. Je n'ai plus qu'une envie, rentrer chez moi et serrer mes enfants dans mes bras »*. En colère aussi, le gouverneur d'Oklahoma, Frank Keating, affirme que seul *« un animal peut avoir fait ça »*.

Tard dans la nuit, les équipes de pompiers sont encore à l'œuvre, à l'aide de grues et d'hélicoptères qui éclairent la carcasse de l'immeuble de faisceaux lumineux. La pluie est venue compliquer leur tâche, car ils craignent que l'accumulation d'eau ne provoque l'affaissement des ruines. *« On n'a plus entendu de voix depuis une ou deux heures, mais nous pensons qu'il peut encore y avoir des gens vivants à l'intérieur,* dit leur chef, Jon Hansen. *C'est ce qui nous donne la force de continuer. »* Dans la soirée, ils ont localisé trois personnes. A 11 heures du soir, deux d'entre elles étaient mortes, mais une adolescente de quinze ans était sauve. Et quelque 300 personnes manquaient encore à l'appel.

Sylvie Kauffmann





L'attentat contre le chef de l'opposition espagnole a été minutieusement préparé

L'organisation séparatiste basque ETA est suspectée, après l'explosion qui visait José Maria Aznar

José Maria Aznar, le dirigeant conservateur du Parti populaire, le principal mouvement d'opposition qui a obtenu 34,82 % des voix aux élections législatives de 1993, a échappé à une tentative d'assassinat, mercredi 19 avril à Madrid. Une voiture piégée a explosé au passage de son véhicule dans la capitale espagnole. Le gouvernement a accusé l'ETA, qui a pour habitude de ne jamais revendiquer immédiatement ses opérations.

MADRID
de notre correspondant

Plus de vingt et un an après l'attentat qui a coûté la vie à l'amiral Carrero Blanco, le 20 décembre 1973, l'ETA (Patrie basque et liberté) vient de démontrer qu'elle était encore capable de frapper au plus haut niveau des forces politiques espagnoles en perpétrant un minutieux attentat qui, cette fois, a échoué. En 1973, la voiture du président du gouvernement de Franco n'était pas blindée et pesait 1738 kilos. Celle de José Maria Aznar l'était et pesait environ 2700 kilos. Elle a sauvé la vie au président du Parti populaire, mercredi 19 avril. La mitraille déposée dans la voiture piégée est venue se ficher dans les portes du véhicule, à peine soulevé par le souffle de l'explosion provoquée par au moins vingt-cinq kilos d'amosal. La Dodge de Carrero Blanco avait, elle, été projetée dans les airs par-dessus un immeuble par trois charges d'une cinquantaine de kilos chacune d'un puissant explosif industriel déposé sous la chaussée.

José Maria Aznar a eu de la chance. Il a pu sortir de sa voiture criblée d'éclats par la porte du conducteur avec seulement une égratignure au visage et se rendre à pied dans une clinique toute proche pour recevoir les premiers soins. Après un examen complet, il est resté en observation jusqu'à jeudi matin, avant de reprendre ses activités. Ses seuls mots ont été un message de tranquillité et de sérénité au pays.

Cet attentat manqué rappelle, en effet, celui dont fut victime Carrero Blanco. Tous les détails ne sont pas encore connus, mais il a été établi que les terroristes connaissaient parfaitement les différents itinéraires de M. Aznar et savaient qu'il modifiait ses heures de sortie et que sa voiture était dotée d'un dispositif permettant de brouiller les ondes d'une commande à distance. Ils ont donc utilisé près de trois cents mètres de câble pour actionner la charge explosive au moment précis où la voiture passait à côté du véhicule piégé.

Tout indique donc que cette action a été longuement et minutieusement préparée. Le dernier attentat commis à Madrid, le 29 juillet, contre le général Franscisco Veguillas, personnalité importante du ministère de la défense, avait déjà illustré la capacité de l'ETA à déjouer les précautions prises par ce militaire. La tentative d'assassinat de José Maria Aznar souligne également l'incapacité des forces de l'ordre de mettre hors d'état de nuire le *« commando Madrid »* qui sème la mort depuis plusieurs années dans les rues de la capitale. Elle démontre aussi que le mouvement séparatiste sélectionne de plus en plus ses cibles afin de prouver, qu'en dépit des coups portés, il est toujours en mesure d'agir malgré un incontestable affaiblissement.

AFFAIBLIE, MAIS ACTIVE

En effet, trente-quatre ans après le début de la lutte armée et vingt-sept ans après que la première victime fut tombée sous les balles de cette organisation, l'ETA continue d'assassiner militaires, policiers et gardes civils en dépit de toutes les arrestations opérées, tant en France qu'en Espagne, des démantèlements succesifs de ses structures de décision et des dissensions apparues dans ses rangs. Certes, depuis quelques années, le nombre des victimes décroît, le mouvement a perdu de la force et de la crédibilité, sa base sociale s'est rétrécie, mais, en choisissant des objectifs plus spectaculaires et plus sensibles que les représentants des forces de l'ordre correspond à une nouvelle stratégie du mouvement de lutte armée. Ce changement d'orientation coïncide, plus ou moins, avec le rebondissement, en décembre 1994, de l'affaire des GAL (Groupes antiterroristes de libération), qui a apporté un peu d'eau au moulin de la contestation basque par le préjudice porté à la police et au gouvernement par cette *« guerre sale »* menée contre une *« cause juste »*. L'assassinat, le 23 janvier à San Sebastian, de Gregorio Ordonez, candidat du Parti populaire à la mairie de cette ville lors des prochaines élections municipales du 28 mai, a été le premier signe de ce tournant.

Désormais, l'ETA n'hésite plus à prendre de nouveau pour cible des personnalités politiques, après une interruption de onze ans. Les journalistes sont également placés dans la ligne de mire en raison de leur attitude de plus en plus critique et qualifiée de ce fait *« d'arme de guerre de l'Etat »*. Au début de cette semaine, dans un entretien accordé par des dirigeants de l'ETA à un journal basque, ces derniers ont averti *« les politiciens que les conséquences de la prolongation du conflit vont toucher tout le monde et que chacun doit faire des efforts pour trouver une sortie raisonnable »*. Mais plus que jamais pour le gouvernement et l'opinion publique, la solution passe par le renoncement à la violence de l'organisation séparatiste sans lequel aucun progrès ne *peut être accompli. Un préalable que* le mouvement refuse d'envisager.

Fin mars, les dirigeants de KAS (Coordination socialiste basque), organisation illégale qui regroupe l'ensemble des facettes du mouvement indépendantiste, ont encore lancé un appel à *« faire front avec toutes les armes possibles contre l'Etat terroriste espagnol »*. La lutte armée a été qualifiée d'*« obligation éthique et politique inéluctable »*.

Ce nouveau cri de guerre a été motivé par l'identification des restes de deux militants basques, José Lasa et José Zabala, qui avaient été kidnappés en octobre 1983 par les GAL avant d'être éxécutés. Ces deux « martyrs » avaient relancé l'agitation au Pays basque et provoqué un raidissement de la dissidence. C'est dans ces conditions qu'est survenu l'attentat manqué contre le plus important dirigeant de l'opposition qui, aux yeux de l'ETA, symbolise un retour en arrière.

Pour poursuivre la comparaison avec l'attentat contre Carrero Blanco, le maître d'œuvre de cette action, Argala, mourra cinq ans plus tard à Anglet (Pays basque français), pulvérisé par sa voiture piégée par des barbouzes qui furent les précurseurs des GAL. On ne sait si l'Histoire piétine, mais elle fait quelquefois de sinistres clins d'oeil. La vraie différence est qu'à l'époque l'attentat contre Carrero Blanco avait été salué comme une belle prouesse technique et qu'aujourd'hui la tentative d'assassinat de José Maria Aznar est unanimement dénoncée comme *« un attentat contre la démocratie »*.

Michel Bole-Richard

Le principal rival de Felipe Gonzalez

Le chef de l'opposition espagnole, le conservateur José Maria Aznar, se pose en successeur de Felipe Gonzalez, fortement déstabilisé par une cascade de scandales politico-financiers. A quarante-deux ans, M. Aznar est l'homme qui a su en finir avec les divisions de la vieille droite espagnole héritière du franquisme et surtout menacer l'hégémonie des socialistes au pouvoir depuis 1982. Sa formation, le Parti populaire, a fortement progressé aux dernières législatives de juin 1993, avant de remporter largement les européennes de juin 1994. José Maria Aznar, désormais très agressif à l'égard de M. Gonzalez et beaucoup plus sûr de lui-même, apparaît dans les sondages comme le prochain chef du gouvernement.

Porté à la présidence du Parti Populaire en 1990, M. Aznar, dont la gauche souligne le côté « fils à papa », est le benjamin de quatre enfants d'une famille traditionnelle et aisée. Devenu inspecteur des finances à sa sortie d'université, il se fait rapidement remarquer par Manuel Fraga, ancien ministre franquiste, qui lui offre rapidement des responsabilités au sein de l'Alliance populaire, le prédécesseur du Parti populaire. Il n'a que vingt-neuf ans lorsqu'il est élu député en 1982. – *(AFP.)*

La recherche d'une plus grande répercussion dans l'opinion publique comme le reconnaît Felipe Gonzalez, *« la possibilité de commettre un attentat existe toujours »* et il faudra sans doute encore des années avant que les capacités opérationnelles de cette organisation soient complètement neutralisées. En attendant, *« l'impact contre les institutions de cet attentat a été sérieux »*, a également admis le président du gouvernement, car *« il a produit une sensation d'instabilité »*.

Antonio Di Pietro, le grand accusateur accusé

Le juge de l'opération « Mani pulite » de nouveau sur la sellette

ROME
de notre correspondante

Il avait démissionné en décembre pour « éviter les polémiques » et les polémiques l'ont rattrapé. De même, lorsqu'il écrivait dimanche dernier dans *La Repubblica* : *« Après le printemps des enquêtes, arrivera le temps sombre de la vengeance »*, Antonio Di Pietro, l'ex-juge symbole de « Mani pulite », ne pensait pas être si vite pris au mot.

Et pourtant c'est ce qui vient d'arriver : après s'être vu critiquer vertement, en cette période d'effervescence politique pour ses penchants plus ou moins avoués, – ou présentés comme tels –, pour les forces de « centre-droit » alliées de M. Berlusconi ; après s'être brouillé, puis semble-t-il réconcilié, avec ses anciens collègues du « pool » de « Mani pulite » dont il n'aurait, pas toujours partagé certaines initiatives, l'ex-grand accusateur public vient à présent d'être mis à son tour sur le banc des accusés.

Et ce, par quelqu'un qui connaît plutôt bien son métier puisqu'il s'agit du retors avocat Carlo Taormina, défenseur du général Cerciello, principal accusé du procès qui se tient à Brescia, au nord de l'Italie, sur la corruption de la brigade financière. Procès qui intéresse directement plusieurs sociétés de la Fininvest, le groupe de l'ancien président du Conseil, Silvio Berlusconi, qui auraient versé des pots-de-vin supposés à la brigade en question, en échange de contrôles moins rigoureux.

Or que dit l'avocat Taormina ? Que son client, le général Cerciello, a déclaré qu'Antonio Di Pietro aurait poussé certains témoins à le « mouiller » dans des affaires de corruption, tandis qu'un autre inculpé, un lieutenant détenu dans une prison militaire a confié à un policier que *« Di Pietro lui avait promis qu'il recouvrerait sa liberté s'il faisait état dans ses déclarations du nom de Silvio Berlusconi »*. En clair, cela s'appelle subornation de témoin. L'avocat demande donc que l'ex-magistrat vedette de « Mani pulite » soit entendu par la justice, et, pour faire bonne mesure, a émis certaines perplexités sur le fait qu'Antonio Di Pietro a bien connu plusieurs personnages impliqués dans « Mani pulite », se posant aussi des questions sur certaines relations professionnelles de sa femme, qui est avocate.

« PROCÈS SCANDALEUX »

C'était assez pour que l'ex-juge, jadis friand de médias, mais à présent excédé de ne plus avoir de vie privée, exprime son indignation dans une violente sortie devant les télévisions. Annonçant son intention de porter plainte, Antonio Di Pietro qui s'est dit *« écœuré par ce procès scandaleux »* où l'on cherchait à blanchir les coupables en le noircissant, lui et sa famille a conclu : *« Je dénoncerai ce type de comportement à l'autorité judiciaire. Il est temps d'en finir : dans aucun pays au monde, on ne tolèrerait pareilles intimidations, pareilles bouffonneries... »*.

En vérité, ce n'est pas la première fois que l'on cherche à jeter une ombre sur la crédibilité d'un personnage aussi « encombrant » qu'Antonio Di Pietro. Il y a trois ans, Bettino Craxi, l'ex-roi Midas socialiste, au centre des enquêtes sur la corruption, s'y était essayé presque dans les mêmes termes que l'avocat Taormina, mais sans succès.

Seulement en trois ans, bien des choses ont changé, et l'enthousiasme « épurateur » du début s'est émoussé. De plus, depuis décembre, Antonio Di Pietro n'a plus le bouclier de son rôle de magistrat pour parer les coups, et sa valse hésitation sur ses projets futurs (politique ? journalisme ? professorat ?) alimente trop de spéculations pour que la situation ne soit pas intenable. Ne dit-on pas par exemple que la « droite » aurait cherché à l'affaiblir pour mieux le récupérer, mais non plus en position de force ?

Seule certitude, les dissensions – essentiellement de sensibilité politique et tactique – entre membres du « pool » milanais ont été, provisoirement du moins, oubliées : l'attaque contre Antonio Di Pietro a provoqué une levée de boucliers.

Marie-Claude Decamps

L'ONU appelle à la prorogation de la trêve en Bosnie

ALORS QU'UN OBUS est tombé, mercredi 19 avril dans la soirée, sur une caserne de Sarajevo abritant des « casques bleus » français sans faire de victimes, l'ONU est toujours dans l'incapacité de désigner les reponsables des meurtres, vendredi et samedi dernier, des deux militaires français, selon les résultats officiels de l'enquête des Nations unies, diffusés mercredi.

Plusieurs porte-parole de l'ONU se sont toutefois élevés contre les *affirmations du ministre français* des affaires étrangères, Alain Juppé, qui avait déclaré, mardi au siège de l'ONU à New York, que l'un des deux soldats français tués avait été probablement victime d'un tireur bosniaque. Ils ont notamment souligné qu'il n'y avait pas d'élément *« déterminant »* pour avancer une telle conclusion.

Quelques éléments troublants ont entouré l'enquête du deuxième meurtre. Dimanche, les autorités bosniaques avaient protesté auprès de l'ONU pour avoir été tenues à l'écart de l'expertise de l'impact des deux balles qui avaient traversé le *pare-brise de l'engin que manœu*vrait le brigadier-chef Eric Hardoin. Des images enregistrées par la télévision WTN une demi-heure après la mort du soldat français montraient des « casques bleus » brisant à la masse le pare-brise, pièce maîtresse de l'analyse balistique.

Dans une résolution adoptée à l'unanimité, moins de vingt-quatre heures après qu'elle ait été déposée par la France, le Conseil de sécurité de l'ONU a exigé de toutes les parties du conflit qu'elles cessent de prendre pour cible les soldats de l'ONU et les a appelées à proroger la trêve qui arrive à expiration le 30 avril. Le texte demande également au secrétaire général, Boutros Boutros-Ghali, de proposer des mesures permettant de renforcer la sécurité des « casques bleus ».

Dans la matinée de mercredi, trois soldats britanniques ont été blessés dans l'explosion d'une mine près de Gorazde.

Selon la Forpronu, les forces serbes ont progressé dans leur offensive contre la poche musulmane de Bihac. – *(AFP, Reuter.)*

Violents combats dans les montagnes de Tchétchénie

MOSCOU. Les forces russes ont été repoussées, mercredi 19 avril, du village tchétchène de Bamout, à 50 km au sud-ouest de Grozny, dont elles avaient pourtant annoncé la *« chute »* dans la journée. Le général Mikhaïl Egorov, qui assure l'intérim du commandement des troupes russes, a annoncé qu'elles ont dû sortir de Bamout *« pour préserver leurs forces »*, attaquées par un millier de Tchétchènes cachés dans les collines avoisinantes et dans d'autres « places fortes » de la région. Le même scénario s'est déroulé plus à l'est, où les forces russes n'ont pu occuper Sérjen-Iourt, situé, comme Bamout, au débouché des montagnes du sud où les Tchétchènes ont installé leurs bases.- *(Corresp.)*

■ **TURQUIE : le président Bill Clinton** a assuré son soutien au premier ministre turc, Tansu Ciller, en visite, mercredi 19 avril, à Washington. Les Etats-unis se sont toujours gardés de critiquer ouvertement l'opération militaire menée par la Turquie en Irak contre les bases des séparatistes kurdes. Mme Ciller a indiqué, mercredi, que le retrait des soldats turcs d'Irak était *« une question de semaines »*, mais elle n'a présenté *« aucun calendrier détaillé »*, selon un diplomate américain.- *(AFP.)*

■ **ESTONIE : le gouvernement de Tallinn** s'est déclaré *« profondément inquiet »*, mercredi 19 avril, après les déclarations du ministre russe des affaires étrangères n'excluant pas d'*« employer la force »* pour défendre les Russes habitant dans les anciennes Républiques soviétiques. *« Au vu des événements en Tchétchénie, l'Estonie* [dont près de 30 % de la population est russe] *ne peut pas considérer comme une nouvelle menace en l'air ces déclarations »*, a déclaré le porte-parole du ministère estonien des affaires étrangères.- *(AFP.)*

■ **HONGRIE : pour la première fois depuis 1904,** les cheminots ont entamé une grève nationale illimitée, mercredi 19 avril à minuit. Ils craignent, notamment, des licenciements dans le cadre d'un plan de réorganisation prévu par la direction des chemins de fer.- *(AFP, AP.)*

■ **ROUMANIE-HONGRIE :** les négociations sur le traité roumano-hongrois, en souffrance depuis 1991, vont reprendre lundi à Budapest, a annoncé, mercredi 19 avril, le ministère roumain des affaires étrangères. Les négociations achoppent sur les droits à accorder à la minorité hongroise de Roumanie, la plus importante d'Europe, avec près de deux millions de membres.- *(AFP.)*

■ **SERBIE : neuf anciens policiers albanais du Kosovo** ont été condamnés, mercredi 19 avril, à des peines de un à cinq ans d'emprisonnement pour avoir, selon le tribunal, *« menacé l'intégrité territoriale de la Yougoslavie* [Serbie et Monténégro] *en créant les conditions pour une sécession du Kosovo »*. Cent soixante anciens policiers de cette province du sud de la Serbie, peuplée à 90 % d'Albanais de souche, arrêtés et inculpés depuis décembre 1994, sont en instance de jugement. *(AFP.)*

■ **MACÉDOINE : la Banque mondiale a annoncé l'octroi,** mercredi 19 avril, d'un prêt de 24 millions de dollars pour améliorer le système de transport et de communications en Macédoine. *(AFP.)*

■ **ALLEMAGNE : le Serbe Dusko Tadic, poursuivi pour crimes de guerre commis en Bosnie-Herzégovine et écroué depuis février** 1994 en Allemagne a accepté, mercredi 19 avril, d'être livré au tribunal pénal international de La Haye où il devrait être déféré dans les prochains jours par la justice allemande. *(AFP.)*

Les obsèques. Ce n'est jamais le moment d'en parler. Alors parlons-en maintenant.

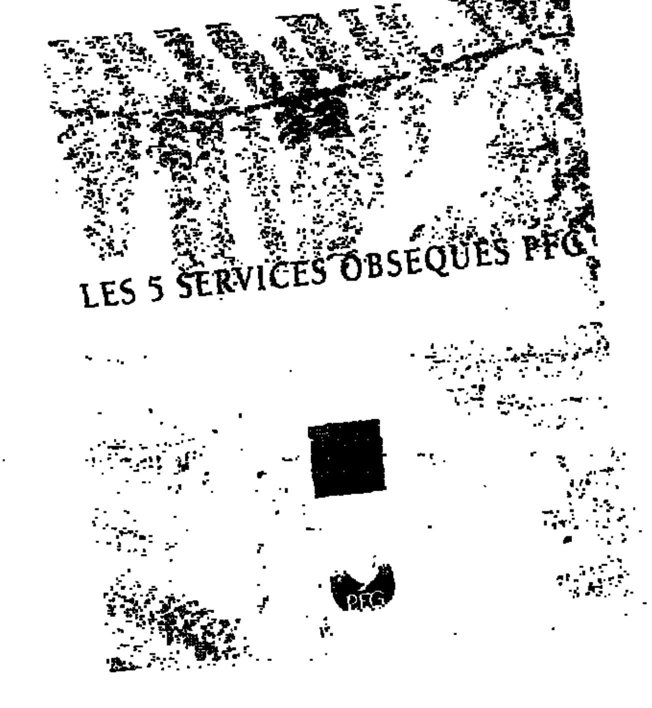
Les tabous qui entourent la mort ont longtemps empêché la clarté qui s'impose dans ce domaine. Aujourd'hui, nous voulons en parler simplement et clairement en répondant aux questions que l'on ne pose jamais ouvertement.

Aujourd'hui, peut-on choisir librement une entreprise de pompes funèbres ?

Oui, depuis l'abolition du monopole communal des pompes funèbres par la loi du 8 janvier 1993, vous pouvez vous adresser à l'entreprise de votre choix.
Dès lors, se pose le problème des critères de ce choix. Les prix, la nature des services proposés et l'engagement sur la qualité sont déterminants. Sur tous ces points, PFG, première entreprise de services funéraires en France, vous informe clairement au moment où vous le souhaitez.

Combien coûtent des obsèques ?

Le budget moyen qu'une famille consacre à des obsèques est actuellement en France d'environ 10 000 F. Cette somme comprend les prestations de pompes funèbres et n'inclut donc pas de frais tels que les annonces dans les journaux, les fleurs ou les dépenses de monuments funéraires. Il est souvent difficile pour une famille de choisir dans une gamme de prestations peu familières. C'est pourquoi, dans un souci de clarté et de simplicité, PFG a créé les 5 Services Obsèques : cinq services funéraires complets à un prix fixé à l'avance, pour l'inhumation et pour la crémation.



Vous pouvez vous procurer le livret "Les 5 Services Obsèques PFG" dans l'une des 1 200 agences du réseau PFG.

Vous donner le choix des prix, c'est le premier service que PFG entend vous rendre dans ces moments-là.

Les veillées funèbres existent-elles encore ?

Oui et elles sont d'autant plus nécessaires qu'aujourd'hui, 70 % des décès surviennent en milieu hospitalier et non plus chez soi. Pour répondre au désir des familles de trouver un lieu apaisant où se rassembler autour du défunt pendant les quelques jours qui précèdent les obsèques, PFG a créé un réseau de Maisons Funéraires ouvertes à tous, 24H/24.

Aujourd'hui, quelle est la place de la crémation en France ?

Des études récentes révèlent que 32 % des Français, et tout particulièrement les jeunes, sont favorables à la crémation. Or, il faut savoir que la crémation fait moins partie de nos traditions que ce n'est le cas dans d'autres pays (Grande-Bretagne, Singapour, Inde...). C'est pour cela que PFG porte une attention toute particulière à cette nouvelle pratique : accueil des familles, organisation du service, personnalisation de la cérémonie, conseil dans le choix délicat de la destination des cendres.

Peut-on être aidé dans les démarches administratives après un décès ?

Oui et c'est utile, car les démarches à effectuer après un décès sont souvent longues, complexes et pénibles. Les familles ont besoin d'une véritable assistance. PFG vous propose les services d'une accompagnatrice compétente qui vous conseillera et réalisera pour vous toutes les démarches administratives nécessaires pour faire valoir vos droits.

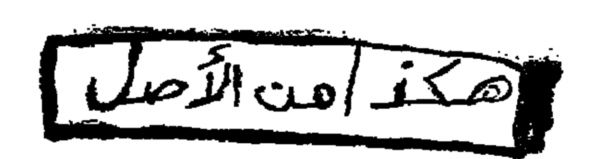
Peut-on tout régler pour ses obsèques de son vivant ?

Oui, grâce au Testament Obsèques, vous pouvez décider de l'organisation de vos obsèques dans les moindres détails. Ainsi, le moment venu, vos proches seront soulagés de tout souci matériel et financier. Plus qu'un contrat d'assurance, le Testament Obsèques est l'engagement d'un grand prestataire de pompes funèbres - PFG - à l'exécution scrupuleuse de vos volontés. Chaque année, 50 000 personnes font le choix de la Prévoyance.



POMPES FUNEBRES

Pour toute information consultez le Minitel 3615 PFG (1,27 F/mn) ou appelez N° VERT 05 11 10 10



Au Japon, la police privilégie la thèse d'un acte criminel après une nouvelle intoxication au gaz

Vingt et un usagers de la gare de Yokohama ont dû être hospitalisés

La police japonaise a mobilisé six mille hommes, jeudi 20 avril, pour procéder à de nouvelles investigations dans la gare de Yokohama, où 466 personnes ont été intoxiquées – 21 ont été hospitalisées – après l'émission d'un gaz toxique, la veille. D'autre part, le numéro deux de la secte Aum Shinri-kyo, mis en cause dans l'attentat au gaz sarin, le 20 mars, vient d'être interpellé.

TOKYO
de notre correspondant

La police semble privilégier la thèse d'un nouvel attentat après l'intoxication par un gaz toxique de plus de quatre cents personnes, mercredi 19 avril, dans un passage souterrain de la gare de Yokohama et dans des trains en partance.

Les circonstances des émissions de gaz, dont la nature reste inconnue, présentent des similitudes avec l'attentat du 20 mars dans le métro de Tokyo. Une autre intoxication par le gaz, plus légère (onze personnes avaient été affectées), avait eu lieu, le 5 mars, aussi à Yokohama. La police a néanmoins exclu l'hypothèse d'une intoxication par le sarin, les victimes n'en présentant pas les symptômes.

Ce nouvel attentat, qui a eu lieu le jour même où était adoptée par la Diète la nouvelle loi sur la répression de la possession, la fabrication et l'utilisation du sarin (passibles de peines de prison allant de deux ans à la perpétuité), incite certains journaux à spéculer sur d'éventuelles « représailles » après l'enquête sur la secte Aum Shinri-kyo. La police a désormais établi qu'elle avait non seulement les capacités de produire du sarin mais encore qu'elle en aurait effectivement produit. Elle aurait aussi été en mesure de fabriquer des armes légères sur le modèle des fusils automatiques soviétiques AK 47.

Dans la soirée du 19 avril, la police a arrêté Kiyohide Hayakawa, le plus haut responsable de la secte après le gourou. Dans la hiérarchie de l'organisation, qui est calquée sur celle d'un Etat, il occupait les fonctions de « ministre de la construction ». Il était, entre autres, responsable des acquisitions de terrains, souvent opérées grâce aux contraintes exercées sur les propriétaires. Hayakawa semble aussi impliqué dans des séquestrations et des enlèvements de fidèles récalcitrants.

Au cours des deux dernières semaines, la police a arrêté une centaine de membres d'Aum. Le gourou, Shoko Asahara, reste pour le moment introuvable, bien que, selon certaines informations, la police saurait où il se cache mais attendrait d'avoir davantage d'éléments pour l'interroger. Jusqu'à maintenant, celle-ci a arrêté des membres de la secte sous prétexte de délits mineurs, à savoir usage de faux papiers, obstruction à la justice et violation du code de la route.

Parmi les dirigeants arrêtés, figurent le « ministre de l'intérieur », Tomomitsu Niimi, ex-garde du corps de Asahara, le responsable de l'« agence de défense », et le secrétaire d'Asahara. Un autre personnage interpellé est un ancien gangster, chargé des questions foncières au « ministère de la construction ». La police a lancé deux mandats d'arrêt contre le « ministre de la santé », responsable d'un hôpital où était notamment administré aux malades des drogues diverses. Elle recherche en outre le chef des « services de renseignements » de la secte.

Si la police a désormais identifié les trois cents membres de la secte ayant travaillé pour le « ministère des sciences et de la technologie », qui disposait dans ses laboratoires des équipements nécessaires à la production du sarin, la plupart ont disparu avant les premières perquisitions policières, le 22 mars. Elle cherche en outre à établir les liens qu'entrenait la secte avec les forces d'autodéfense (armée nippone), dont une vingtaine de membres auraient appartenu à la secte.

Philippe Pons

Feu vert de l'ONU pour les pèlerins libyens

ON L'AVAIT pratiquement oublié et il en souffrait. L'Irak et l'Iran lui avaient ravi la vedette et s'il ne souhaite plus qu'on mêle son nom aux affaires de terrorisme, le colonel Mouammar Kadhafi entend bien ne pas être frappé d'ostracisme pour solde de tout compte.

Il faut admettre qu'il a réussi. Mercredi 19 avril, le comité des sanctions de l'ONU a autorisé 45 vols aller-retour de la compagnie Egypt-Air entre la Libye et l'Arabie saoudite, afin de permettre à quelque 6 000 pèlerins libyens de se rendre à La Mecque, malgré l'embargo aérien décrété contre Tripoli le 15 avril 1992 (*Le Monde* du 20 avril).

Pour obtenir cette dérogation précipitée, le colonel Kadhafi avait, le jour même, mis en piste ses propres avions et tenu prêts au départ pour Djeddah des *« centaines de pèlerins »*. Deux appareils ont même pris l'air en milieu de journée mais l'équipée de l'un d'eux s'est terminée à l'aéroport libyen de Tobrouk, où un avion égyptien doit aller récupérer les passagers pour les conduire à Djeddah. L'autre avion a bien atterri à Djeddah, avec à son bord 145 pélerins et un responsable libyen.

Une fois qu'un comité d'experts égyptiens aura évalué l'état des pistes des aéroports libyens de Benghazi et de Tripoli, le pont aérien égyptien devrait en principe commencer, ce jeudi. Il est prévu que des délégués de l'ONU inspectent les passagers et les appareils, et surveillent le trajet des avions qui doivent relier la Libye à l'Arabie saoudite sans escale.

L'Egypte a mené tambour battant des négociations triangulaires pour aboutir à cette solution. Elle est intervenue auprès du comité des sanctions des Nations unies et le président Hosni Moubarak est demeuré en contact avec son homologue libyen, qui se trouvait à In Amenas, dans le Sud-Est algérien, pour y rencontrer le chef de l'Etat algérien.

Si le colonel Kadhafi a pris le risque de tenter d'enfreindre l'embargo de l'ONU, c'est parce que le jeu en valait la chandelle. Il encourait une condamnation internationale, mais la Libye n'en est pas à un reproche près. Ses relations auraient pu se tendre avec l'Egypte, dont l'espace aérien devait être emprunté et l'Arabie saoudite, obligée d'accueillir les pèlerins dès lors qu'ils sont munis du visa nécessaire. Il a pu éviter l'un et l'autre de ces écueils et aussi le ridicule des années précédentes. En 1994, il avait envoyé des pèlerins en Arabie saoudite à dos de chameau mais le trajet s'était terminé en voiture. En 1993, il en avait dépêché à Jérusalem, lui qui voue une hostilité quasi viscérale à l'Etat juif.

M. Na.

Le rapprochement entre l'Inde et l'Iran inquiète le Pakistan

NEW DELHI
de notre correspondant

Ce n'est qu'une anecdote, mais elle est significative de l'importance qu'a revêtue pour les Indiens la visite d'Ali Akbar Hachemi Rafsandjani, la première d'un chef de l'Etat iranien depuis l'arrivée au pouvoir des ayatollahs à Téhéran. Le premier ministre Narasimha Rao s'est déplacé, lundi 17 avril, pour accueillir le numéro un iranien. Il a renouvelé ce geste, deux jours plus tard, pour raccompagner son hôte à son avion. Marque d'amitié et de respect dont n'avaient bénéficié ni John Major, ni Boris Eltsine, ni Nelson Mandela.

Le résultat de cette visite, attendue avec impatience par le gouvernement indien, représente un beau coup diplomatique pour New Delhi. Tout indique en effet que les discussions entre M. Rao et le président iranien ont été fructueuses et augurent d'un redémarrage des relations entre les deux pays. Et, si les diplomates indiens doivent se frotter les mains, leurs collègues pakistanais sont, aujourd'hui, d'une humeur plus sombre : alors qu'il cherche le soutien de l'Iran *« frère »* dans ses querelles avec l'Inde, le Pakistan s'inquiète de l'émergence d'un axe New-Delhi-Téréhan.

La signature d'un accord sur un prochain traité de transit permettant aux Indiens d'exporter leurs produits vers l'Asie centrale *via* l'Iran est une pierre dans le jardin du Pakistan. Ce dernier compte en effet beaucoup sur la prometteuse ouverture des nouveaux marchés que représentent les anciennes Républiques soviétiques d'Asie centrale, avec lesquelles il souhaite développer, le plus vite possible, sa coopération. Dans cette optique, les accords signés, mardi, entre l'Iran, l'Inde, le Turkménistan et l'Ukraine ne peuvent que le mécontenter.

Autre motif de satisfaction pour New Delhi, et donc de déception pour Islamabad : M. Rafsandjani a abordé du bout des lèvres la question du Cachemire, territoire que se disputent le Pakistan et l'Inde, et seul Etat à majorité musulmane de l'Union indienne. Le chef d'Etat iranien a simplement émis l'espoir que cette question soit *« discutée »* par les trois parties concernées, c'est-à-dire New Delhi, Islamabad et les Cachemiris. Ce qui revient à s'aligner sur les positions occidentales, proches de celles de l'Inde, selon lesquelles ce conflit est d'ordre purement *« bilatéral »*.

CONVERGENCE GÉOSTRATÉGIQUE

L'an dernier, déjà, Téhéran avait refusé de voter pour les Pakistanais à la Commission des droits de l'homme de l'ONU alors que Benazir Bhutto, le premier ministre pakistanais, espérait que les pays musulmans condamneraient l'Inde pour la *« sale guerre »* menée au Cachemire contre les séparatistes. Il est vrai que Téhéran a raison de ne pas trop agiter cette question. Dans un entretien accordé à la presse indienne, en 1994, M. Rafsandjani avait appelé à l'ébauche d'un *« dialogue »* entre Téhéran, Pékin et New Delhi. Les trois pays n'ont-ils pas intérêt à contrer les Occidentaux, qui les accusent de violations des droits de l'homme au Cachemire indien, au Tibet chinois ou dans l'Iran islamiste ?

M. Rafsandjani entend donc trouver des alliés asiatiques avec qui se serrer les coudes face à l'*« impérialisme de l'Ouest »*. New Delhi ne peut que se satisfaire de l'émergence de cette solidarité *« panasiatique »* quand il s'agit des droits de l'homme, même si les relations entre l'Inde et les pays occidentaux sont excellentes depuis la disparition de l'ancien allié soviétique. Mais, comme le remarquait, mardi, le quotidien *The Pioneer*, *« en ces temps de post-guerre froide, il y a convergence géostratégique entre l'Inde et l'Iran en dépit de l'islamisme radical de Térèhan ou de tendances pro-occidentales de la diplomatie indienne »*.

Bruno Philip

La Chine s'engage à traiter l'Europe sur un pied d'égalité avec les Etats-Unis en matière commerciale

PÉKIN
de notre correspondant

Le gouvernement chinois a donné l'assurance au vice-président de la Commission européenne, Sir Leon Brittan, que les concessions qu'il a fini par accorder, après d'âpres négociations, aux Etats-Unis en matière de pratiques commerciales, notamment dans la non-discrimination des fournisseurs et la protection des droits industriels et droits de reproduction, s'appliqueraient tout aussi bien à ses relations commerciales avec l'Europe.

Cette assurance a été fournie par Mme Wu Yi, ministre du commerce extérieur, dans une lettre préparée à l'intention de Sir Leon qui vient de faire une visite en Chine. Celui-ci a qualifié l'engagement que la Commission réclamait de Pékin d'*« exigence essentielle »* pour permettre l'entrée de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

La question des pratiques discriminatoires de la Chine pour raisons politiques envers des partenaires commerciaux s'est notamment posée lors de la crise diplomatique franco-chinoise de 1992 consécutive à la vente d'armes par la France à Taïwan, et de celle sur la rétrocession de Hongkong, entre Pékin et Londres. Sir Leon a lié l'abandon par la Chine de ses menaces de représailles commerciales à l'ouverture de programmes d'assistance technique de la Commission en matière de formation du personnel et de documentation dans le domaine de la protection de la propriété intellectuelle.

Deux des principaux sujets en discussion entre le monde occidental et la Chine pour son accession à l'OMC sont le monopole que détiennent encore les corporations d'achat de l'Etat sur ses importations, et les taux élevés de droits de douane limitant l'accès au marché.

FORMATION JUDICIAIRE

Sir Leon s'est dit partisan d'une approche au cas par cas pour déterminer dans quels domaines Pékin pourrait bénéficier d'un délai de grâce pour se conformer aux règles de l'OMC plutôt que d'une discussion d'ordre général, comme la mènent les Etats-Unis, pour savoir si la Chine est un pays « développé » ou « en développement ». Constatant que les pourparlers à ce sujet se trouvaient dans une impasse, Sir Leon a souhaité qu'ils connaissent *« un nouveau départ qui exige une nouvelle attitude »*.

Evoquant la question des droits de l'homme avec chacun de ses interlocuteurs, Sir Leon a dit avoir reçu un accueil favorable à la proposition que l'Europe contribue, notamment par la formation de personnel judiciaire, à l'émergence d'une « société civile » qui favorise un climat propice aux échanges économiques.

Il a insisté sur l'intérêt qu'a la Chine à équilibrer ses relations commerciales avec Washington par des échanges avec l'Europe *« sur un pied d'égalité avec les Etats-Unis »*, évoquant notamment la disproportion entre les commandes chinoises d'avions de ligne allant dans l'escarcelle américaine au détriment de la firme Airbus. Sir Leon prépare aussi un document suggérant des méthodes d'approche du monde chinois pour les membres de l'Union européenne.

A l'issue de ses entretiens à Pékin, il s'est rendu dans deux provinces de l'intérieur du pays, le Sichuan et le Hubei, afin de voir comment peuvent être attirés les hommes d'affaires européens vers ces régions souvent ignorées au profit des zones côtières pour la bonne raison qu'elles ne bénéficient pas de la même souplesse fiscale et que, partant, leurs responsables n'ont pas une grande marge de manœuvre.

Francis Deron

« Mise en garde » aux autorités de l'opposition algérienne

ALGER. Les huit partis d'opposition signataires, en janvier, de l'accord de Rome – dont l'ex-Front islamique du salut (FIS) – ont lancé, mercredi 19 avril, une *« mise en garde »* aux autorités contre l'organisation d'une élection présidentielle et exigé *« l'ouverture immédiate de négociations en vue du retour à la paix civile »*. Dans un texte diffusé, dimanche, le président Liamine Zeroual avait répété que le scrutin présidentiel serait organisé cette année. La Kabylie devait commémorer, jeudi, en ordre dispersé, le quinzième anniversaire du *« printemps berbère »*. A l'appel du Mouvement culturel berbère (MCB), éclaté en trois tendances, débrayages et marches devaient avoir lieu sur fond de rivalités, exacerbées par la grève des cours entamée, il y a sept mois, en Kabylie. Selon le quotidien saoudien *El Hayat*, trois colonels ont été tués, la semaine dernière, à Alger et à Médéa. – *(AFP.)*

AFRIQUE

■ **AFRIQUE DU SUD : Winnie Mandela** a été admise mardi 18 avril dans une clinique de Johannesburg. Elle est officiellement soignée pour *« stress »*. La clinique s'est refusée à tout commentaire sur les raisons pour lesquelles l'ancienne vice-ministre des arts, de la culture, de la science et de la technologie, connue pour abuser de l'alcool, avait été hospitalisée. Lundi, après avoir reçu la lettre du président Mandela lui annonçant, pour la seconde fois, son limogeage, Winnie Mandela avait annoncé qu'elle renonçait à ses fonctions. – *(Corresp.)*

■ **Quelque 1 700 enfants sont incarcérés** dans les prisons surpeuplées d'Afrique du Sud, a indiqué, mercredi 19 avril, le président de la commission parlementaire des services pénitentiaires, Carl Niehaus. La détention d'enfants peut être *« considérée comme anticonstitutionnelle »*, dans la mesure où elle viole les droits de l'homme, a souligné M. Niehaus lors d'une conférence de presse. – *(AFP.)*

■ **ANGOLA : au moins 14 civils ont été tués** par l'explosion d'une mine sur une route proche de Kuito, dans le centre du pays, selon la station locale de la radio officielle. Selon la même source, une deuxième mine a explosé au passage du véhicule transportant les victimes vers le centre-ville de Kuito faisant sept blessés graves. – *(AFP, Reuter.)*

■ **GUINÉE : le gouvernement a accusé mardi 18 avril l'Espagne** de *« préparer une agression militaire contre le gouvernement et le peuple équato-guinéens »*. Il a également reproché à l'ancienne puissance coloniale, de *« s'immiscer dans les affaires intérieures »* du pays et *« d'appuyer l'opposition radicale »*. Une accusation liée aux interventions de Madrid en faveur de l'opposant, Severo Moto, condamné début mars à dix-huit mois de prison pour complicité de subornation d'un commissaire de police et atteinte à la réputation du chef de l'Etat, Teodoro Obiang Nguema Mbasogo. – *(AFP.)*

■ **MAROC : la situation dans les prisons** confrontées à un problème de *« surpopulation »* sera progressivement améliorée, a annoncé, mardi 18 avril, le ministre de la communication. Pour renforcer *« l'indépendance et la crédibilité de la justice »*, le gouvernement va veiller à ce que les jugements des tribunaux soient rendus le plus vite possible. – *(AFP.)*

■ **NIGÉRIA : les ministères toujours installés à Lagos**, la capitale économique, ont été informés qu'ils disposaient de trois mois pour effectuer leur transfert à Abuja, la capitale fédérale, a annoncé mercredi 19 avril, le secrétaire général du gouvernement, Alhaji Aminu Saleh. Les ministères de la défense, de l'éducation et celui du travail et de la construction publique sont à Lagos, en dépit du transfert officiel du siège du pouvoir à Abuja en 1991. – *(AFP.)*

AMÉRIQUES

■ **CHILI : le conseil d'administration** de l'Organisation européenne de recherche astronomique (ESO), réuni mercredi 19 avril à Garching (Allemagne), a décidé de poursuivre la construction du téléscope géant au Chili, après avoir reçu de Santiago la garantie de l'immunité juridique en cas de litige sur la propriété du terrain. Mais l'ESO se réserve de revenir sur sa décision en juin si, d'ici là, de nouvelles difficultés surgissent avec la justice chilienne. – *(AFP.)*

■ **ÉTATS-UNIS : le sénateur républicain Richard Lugar** a annoncé sa candidature pour l'élection présidentielle de 1996, le 19 avril, à Indianapolis. M. Lugar, sénateur de l'Indiana, est le huitième républicain à se porter candidat dans la course à la Maison Blanche. – *(AFP.)*

ASIE

■ **JAPON : Shintaro Ishihara,** auteur d'un livre polémique écrit avec l'ancien président de Sony, Akio Morita, *Le Japon qui peut dire non*, connu pour ses prises de position extrémistes en matière diplomatique, vient de renoncer à son mandat parlementaire pour protester contre la *« dégénérescence de la vie politique »*. Député libéral démocrate depuis vingt-cinq ans, il est l'auteur d'un best-seller, *La Saison du soleil*, qui décrivait la jeunesse perdue des années 50. – *(Corresp.)*

■ **SRI-LANKA : la guérilla tamoule** a bombardé, jeudi 20 avril, des positions de l'armée dans le nord de l'île, après avoir détruit la veille deux navires de guerre et annoncé son retrait des pourparlers de paix entamés avec le gouvernement il y a trois mois. Les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE) ont utilisé des roquettes et des mortiers pour attaquer à l'aube au moins trois positions gouvernementales, blessant trois soldats. – *(AFP.)*

PROCHE-ORIENT

■ **IRAN : l'Union européenne a formellement demandé,** mercredi 19 avril, à l'Iran, de s'engager à ne pas faire assassiner l'écrivain britannique Salman Rushdie. Les ambassadeurs de la troïka européenne (France, Allemagne et Espagne) ont été chargés de la démarche. De plus, Radio-Téhéran a affirmé, sans autre précision, que trois Américains accusés d'*« espionnage »* avaient été *« jugés »* devant des tribunaux iraniens. – *(AFP.)*

■ **Le président iranien a affirmé,** mercredi 19 avril à New Delhi, qu'il avait *« trouvé la Russie ferme et déterminée à ne pas céder aux pressions américaines »*, destinées à la convaincre de ne pas aider Téhéran à se doter d'une centrale atomique. Selon M. Rafsandjani, l'Iran veut se doter d'une capacité nucléaire *« à des fins pacifiques »* et n'entend pas, *« pour l'instant »*, construire une bombe atomique.

■ **GAZA : la Tunisie a officiellement ouvert,** mercredi 19 avril, un bureau d'intérêts à Gaza, avec la présentation des lettres de créances de son représentant au président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat. C'est le troisième pays arabe après l'Egypte et le Maroc à être représenté dans la bande palestinienne autonome. – *(AFP.)*

Le déficit commercial américain en baisse pour février

WASHINGTON. Le déficit commercial des Etats-Unis en février s'est élevé à 9 milliards de dollars, en diminution de 26,22 % par rapport à janvier, a annoncé mercredi 19 avril le département américain du commerce. Avec le Japon, il a été de 4,71 milliards, contre 4,86 milliards le mois précédent. Pour 1995, le secrétaire au commerce, Ron Brown, qui présentait mercredi le rapport annuel sur les perspectives commerciales des cinq prochaines années, prévoit une augmentation de 10 % des exportations américaines. Malgré un bref sursaut, ces chiffres n'ont pas empêché la poursuite de la baisse du dollar, qui a crevé à Tokyo le plancher des 80 yens. – *(AFP.)*

PRÉSIDENTIELLE La campagne d'Edouard Balladur pour le premier tour de l'élection présidentielle s'achève, cette semaine, par une « immersion » en province. Tout au long de ces deux mois, le premier ministre-candidat a évolué, au fil des enquêtes d'intentions de vote, de l'assurance au doute, de la lassitude à l'acharnement. ● DÉFECTION. Le soutien de Charles Pasqua, sur lequel M. Balladur comptait beaucoup, s'est révélé plus encombrant qu'efficace. Certains propos du ministre de l'intérieur, saluant la campagne de Jacques Chirac ou évoquant un retrait si M. Balladur arrivait en deuxième position, ont été ressentis comme une défection. ● ENGAGEMENT. François Léotard et son entourage ont pris, en revanche, une place de plus en plus importante dans cette campagne, tant pour l'organisation que pour la maîtrise de la communication.

Les hauts et les bas de la campagne d'Edouard Balladur

Pendant deux mois, à travers la France, le premier ministre-candidat s'est essayé, a pris goût, s'est obstiné, a persévéré, afin d'aller chercher les voix que les sondages lui promettaient, puis lui refusaient

TOURS, jeudi 23 février : campagne pluvieuse, campagne malheureuse ?

Il pleut sur Tours. De la pluie et même des insultes. Des insultes de jeunes, mécontents du premier ministre qui, justement, ce jour-là, se promène pour la première fois en candidat. C'est fâcheux, pour un début. Cette maudite presse ne retiendrait que cela, ces slogans hostiles lancés par la jeunesse étudiante et elle oublierait sans doute le timide cortège de partisans, l'accueil chaleureux des chefs d'entreprise, le soutien appuyé du très courtisé maire de Tours, Jean Royer.

VALENCIENNES, mardi 28 février : la faute aux médias

Les sondages sont moins bons, donc ils sont contestables et, d'ailleurs, ils ne veulent rien dire. Il n'empêche que l'inquiétude gagne. « *Il y a des périodes pendant lesquelles on est inaudible* », constate avec dépit Pierre Mongin, chef de cabinet d'Edouard Balladur. Tout ça, c'est de la faute aux médias, qui font la part trop belle à l'adversaire RPR.

PARIS, Salon de l'agriculture, mercredi 1er mars : bestiaire

L'éleveur en est resté coi. Sa charolaise est l'une des plus belles du Salon de l'agriculture, 1,2 tonne de viande, et il n'est pas mécontent de voir le cortège du premier ministre-candidat s'arrêter devant elle. « *Et alors, dites-moi, elle produit combien de litres de lait ?* », lui demande Edouard Balladur. « *Euh, c'est une charolaise, c'est pour la viande, monsieur le premier ministre.* » « *Ah ! bon, et elle fait combien de veaux par an ?* » interroge, plein d'intérêt, M. Balladur. « *Eh ! bien, un seul, c'est une vache, monsieur le premier ministre.* »

PARIS, jeudi 2 mars : assurance

Pour la première fois, un sondage donne Edouard Balladur battu au second tour par Jacques Chirac (59 % contre 41 %). « *C'est original* », confie, pince sans rire, le premier ministre.

ISSY-LES-MOULINEAUX, vendredi 10 mars : lassitude

Les bijoux et les fourchettes cliquettent dans la grande salle du centre culturel d'Issy-les-Moulineaux. A l'invitation du maire, André Santini, le premier ministre a accepté ce dîner-débat avec des chefs d'entreprise. Le cœur du candidat n'y est pas. Il répond d'un air las aux questions. A la même heure, sur les téléscripteurs de l'AFP, tombe le communiqué rendant public le montant de son patrimoine. La tourmente de l'affaire GSI, un moment, semble le faire vaciller.

MONTPELLIER, mardi 14 mars : sursaut

Deux mille personnes ont accepté de payer 50 francs pour partager une paëlla avec Edouard Balladur. Deux tables de jeunes entourent celle du premier ministre. Ce sont les seules, mais on les voit bien. L'atmosphère est chaleureuse et le candidat soulagé, après son passage, deux jours plus tôt, à l'émission « 7 sur 7 ». Son entourage fait passer le message : « *L'effet 7 sur 7* » va tout changer. Le premier ministre l'affirme lui-même publiquement : « *La campagne est à un tournant.* »

J'AVAIS GA-GNÉ ! J'AVAIS GA-GNÉ !

PESSIN

AUXERRE, vendredi 17 mars : rechute

Le « tournant » a tourné court. Une volée de sondages défavorables a de nouveau obscurci l'horizon. Dans l'hélicoptère réservé à la presse, on compte, pour la première fois, des places vides.

FRÉJUS, samedi 18 mars : les professionnels

De la poussière, du vent, la fumée des merguez, l'odeur du méchoui, le jazz-band, les danseuses gitanes, sur fond d'attractions foraines et d'hypermarché : à Fréjus, cet après-midi-là, de vrais professionnels ont organisé une vraie fête populaire, avant-goût de la grande manifestation nationale prévue au Bourget le samedi suivant. François Léotard a du métier. Les jeunes, ces fameux jeunes qui font si cruellement défaut à Edouard Balladur, sont là, par centaines, pour faire cortège à « Doudou », qui frise le malaise dans la cohue. Le discours de M. Léotard, combatif, acéré, les galvanise.

ARLES, samedi 25 mars : parenté maudite

Edouard Balladur l'a trop fait savoir. Il a fait du stop. Une Mercedes blanche s'est arrêtée. La conductrice s'est révélée, par la suite, avoir une lointaine parenté avec un député, collaborateur du premier ministre-candidat. Une aubaine, pour ses adversaires chiraquiens. « *Cette affaire-là nous a sans doute coûté un point dans les sondages* », constate aujourd'hui un des membres de son équipe de campagne.

MARSEILLE, mardi 4 avril : dosages

Le fond abricot choisi initialement pour les réunions électorales produit, paraît-il, un effet anesthésiant, et calamiteux sur le teint du candidat. Depuis Le Bourget, on est donc revenu à la cocardière déclinaison tricolore. Le slogan « *Just Doudou it !* », imprimé sur les tee-shirts, en détournement de la publicité de Nike, n'a pas plu à la célèbre marque de chaussures de sport américaine, qui a menacé ses auteurs d'un procès. La tenue de campagne du jeune balladurien, *tag* rouge sur fond blanc, proclame désormais « *Avec Doudou, c'est plus doux.* »

BASTIA ET AJACCIO, jeudi 6 avril : carton-pâte

A la mise en scène, Charles Pasqua. La Corse, visitée par Edouard Balladur, est un décor en carton-pâte, une reconstitution de Corse, dans l'enceinte d'un hôtel anonyme, loin de Bastia et de ses dangers, avec *bruccio*, galettes, saucisson d'âne, vin de pays et berger poussant haut la chansonnette. Il s'est même miraculeusement trouvé sur la route un fermier, pour glisser au premier ministre : « *La prochaine fois que vous viendrez, je serais heureux de vous accueillir comme président de la République, avec Charles Pasqua comme premier ministre.* »

CLERMONT-FERRAND, vendredi 7 avril : euphorie

Ils remontent ! Donc ils sont forcément fiables, les sondages. Les deux Nicolas, Sarkozy et Bazire, plaisantent comme des collégiens. Et tant pis si Valéry Giscard d'Estaing n'honore pas de sa présence la potée auvergnate organisée en l'honneur du candidat. L'avenir sourit à nouveau, et on se fiche des « *hommes du passé* ».

NANCY, mardi 11 avril : mauvaises nouvelles

Dans le car qui conduit le premier ministre et sa petite troupe à travers la Lorraine, le chef de cabinet s'approche avec révérence de M. Balladur et lui glisse quelque chose à l'oreille. « *Savez-vous que dans l'Antiquité, on tuait les porteurs de mauvaises nouvelles ?* », s'entend-il répliquer. Une heure plus tard, les haut-parleurs diffusent un flash de France-Info annonçant une rechute dans les sondages. « *Dans cette campagne*, confie un des membres de l'état-major, *il nous aura manqué deux hommes : Gérard Longuet, pour cogner sur l'adversaire, et Alain Carignon, pour séduire les jeunes et le show-biz.* »

J-4 : jusqu'au bout

Jeudi, le premier ministre-candidat entame un ultime marathon, qui le mènera de Lons-le-Saunier à Lyon, où il devait passer la nuit – avec, entre ces deux visites, un retour express à Paris – puis, vendredi, dans l'Ain et à Béziers.

Pascale Robert-Diard

L'amertume de Simone Veil

Pièce maîtresse du dispositif gouvernemental mis en place par Edouard Balladur, caution humaniste et centriste, Simone Veil intervient à plusieurs reprises dans la campagne aux côtés du premier ministre. « *Il faut sortir davantage Simone pour couper court aux rumeurs d'entente avec le Front national* », explique-t-on dans l'entourage de François Léotard. Dans un entretien à *Libération*, mardi 18 avril, le ministre des affaires sociales, de la santé et de la ville parle cependant de la campagne au passé. « *Le vote, c'est une sanction. On peut dire que nous n'avons pas répondu effectivement à ce que souhaitaient les électeurs* (...). *La grande erreur fut une erreur de communication : avoir laissé croire au thème de l'immobilisme* », explique Mme Veil.

M. Pasqua : le rouage grippé

LORSQUE Charles Pasqua annonce officiellement, en janvier, son engagement dans la campagne aux côtés d'Edouard Balladur, par le biais d'une lettre publique à Jacques Chirac, ce n'est plus un secret, mais cela reste un symbole. Ce ralliement au premier ministre de l'une des personnalités les plus fortes et les plus populaires du mouvement gaulliste devait sonner comme un coup de grâce pour le maire de Paris. Crédité d'une influence très forte au sein du RPR, tant par son réseau de relations personnelles que par la maîtrise qu'on lui prêtait du mythique « fichier » du parti, le ministre de l'intérieur avait pour mission de rallier à M. Balladur une bonne partie des militants et des élus gaullistes.

Ce scénario idéal bute, une première fois, sur l'affaire Maréchal-Schuller, qui rebondit après la mise en cause explicite, par la chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris, de l'attitude de la police judiciaire et de son ministre de tutelle. Le coup porté est d'autant plus sérieux que Charles Pasqua se laisse volontiers prêter des ambitions de premier ministre, dans l'hypothèse d'une victoire de M. Balladur. La baisse de son candidat dans les sondages, ajoutée à la démission de Jacques Franquet, directeur de la police judiciaire exigée par le premier ministre, contre l'avis du ministre de l'intérieur, paraît quelque temp ébranler leurs bonnes relations. Dans un entretien accordé au *Monde*, le 21 mars, M. Pasqua estime que M. Chirac « *mène une bonne campagne* » et invite M. Balladur à « *incarner la rupture* ». Ces phrases, prononcées à un moment où le premier ministre est affaibli, nourriront, dans le clan balladurien, une sourde méfiance et des accusations de traîtrise à son égard.

Une deuxième petite phrase alerte M. Balladur et donnera lieu, selon son entourage, à un entretien serré entre les deux hommes. « *Il ne faudra pas laisser la gauche arbitrer entre les deux candidats de droite au second tour* », lance M. Pasqua dans plusieurs réunions publiques. Le premier ministre sent une menace, prêtant à son ministre de l'intérieur l'intention de demander, au soir du 23 avril, au candidat de droite arrivé en deuxième position de se retirer au profit du premier, donc de M. Chirac. Le rouage essentiel de la campagne du premier ministre grippe.

G. P.

M. Léotard : le premier et le dernier

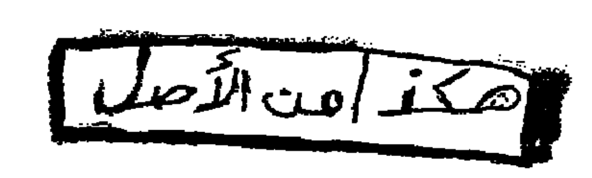
FRANÇOIS LÉOTARD se range le premier, avec Simone Veil, le 20 décembre 1993, en faveur de la candidature d'Édouard Balladur, au mépris de la consigne de silence imposé par ce dernier à propos de l'élection présidentielle. Un an plus tard, le 28 janvier 1995, le Parti républicain se déclare officiellement pour le premier ministre et salue l'intuition de son président d'honneur, alors que les autres composantes de l'UDF, à l'exception des clubs Perspectives et Réalités, fidèles à Valéry Giscard d'Estaing, rallient à leur tour le camp balladurien.

Le partage des rôles est clair. Alors que Nicolas Sarkozy et Charles Pasqua s'attaquent à la « *citadelle* » chiraquienne, François Léotard doit s'assurer de la coopération de l'UDF. Guignant ostensiblement le poste de premier ministre en cas de succès, le ministre de la défense prend alors largement sa part dans la campagne d'Édouard Balladur, jusqu'à jouer le rôle de « *garde rapprochée* », revendiqué en son temps par Philippe Douste-Blazy pour le CDS.

Privé du soutien d'Alain Madelin, qui s'est rapproché de Jacques Chirac, et, dans une moindre mesure, de celui de Gérard Longuet, contraint par les investigations de Renaud Van Ruymbeke à une semi-retraite politique, le président d'honneur du PR parvient tout d'abord, avec l'aide des principales familles de l'UDF – CDS, Parti radical, PSD, Adhérents directs –, à rendre impossibles les candidatures de Valéry Giscard d'Estaing et de Raymond Barre, qui menacent au premier chef le premier ministre.

M. Léotard et le Parti républicain, seule véritable force militante du camp balladurien, reprennent ensuite en main la campagne du candidat, jusqu'alors hésitante, en organisant de grands rendez-vous politiques, le 18 mars à Fréjus et le 25 mars au Bourget, qui coïncident avec la véritable entrée en lice de M. Balladur. Progressivement privé de relais au sein de son propre parti, au gré des sondages défavorables au premier ministre, M. Léotard confirme néanmoins son appartenance au camp balladurien en faisant rapidement part de son souhait de ne pas retrouver des fonctions ministérielles dans le prochain gouvernement, en cas de victoire du camp chiraquien.

Gilles Paris



هكذا من الأصل

Lionel Jospin, candidat du Parti socialiste

« Dans cette élection, je porte le rêve face à la résurgence de certaines rêveries bonapartistes »

Interrogé par *Le Monde* – après Jean-Marie Le Pen, Jacques Cheminade, Dominique Voynet, Philippe de Villiers, Robert Hue, Arlette Laguiller et Edouard Balladur – Lionel Jospin continue de croire à la *« dynamique victorieuse »* du second tour de l'élection présidentielle. Il pense avoir déjà atteint un premier objectif : le rassemblement de tous les socialistes. Rappelant sa position sur Maastricht, M. Jospin insiste sur sa conception de l'Europe, en relevant quelles menaces représenterait pour la construction européenne l'élection de Jacques Chirac. Dénonçant l'*« opportunisme »* du *« leader du RPR »*, le candidat du PS estime que le prochain président de la République devra *« réconcilier les deux France, celle qui peut jouer la carte de la modernité et celle qui souffre »*, en la guidant *« avec sagesse »*.

« Au congrès socialiste de Liévin, vous aviez expliqué que *« l'élection présidentielle pouvait représenter un espoir pour les Français, si elle les libère de la sclérose politique actuelle »*. Cette campagne a-t-elle suffisamment contribué, selon vous, à entamer cette sclérose ?

– Pas tout à fait. Le débat du premier tour a été trop polarisé par la confrontation Balladur-Chirac. Dans la mesure où il est difficile de trouver entre les deux des différences profondes, nous avons connu une espèce d'asphyxie, une tentative d'étouffement du débat démocratique, lequel doit offrir des choix clairs.

– Estimez-vous d'ores et déjà votre présence au second tour comme acquise ?

– Je ne dirai pas : c'est fait. Je dis : c'est à faire. Par respect des électeurs, par méthode et dans la mesure où nos sondeurs n'apparaissent pas très sûrs d'eux-mêmes, il convient de rester prudent. Mais d'ores et déjà, s'est exprimée une volonté de se rassembler derrière ma candidature qui, *historiquement*, correspond assez, hors des phases dynamiques d'après-présidentielle, au score socialiste. Je suis parti le dernier. Tout était à faire !

Un premier objectif me semble *atteint*. Ensuite ce sera la logique du second tour, avec ses surprises. Je connais le rapport de force droite-gauche. Mais attendons demain. Je crois possible d'enclencher une dynamique victorieuse, dès lors que chacun apparaîtra dans sa vérité.

– Au terme de quatorze ans de mitterrandisme, n'avez-vous pas éprouvé une vraie difficulté à faire rêver les Français ?

– Historiquement, ce sont les hommes de la réforme sociale qui ont toujours traduit, en actes, les rêves des Français qui aspiraient au changement. Dans cette élection, je porte le rêve, en tout cas l'espérance d'une société plus démocratique et plus juste, face à la résurgence de certaines rêveries bonapartistes. Je porte des projets pour une nouvelle société française, qui garderait son dynamisme économique, accroîtrait son rayonnement intellectuel, respecterait la nature et ferait participer chacun à l'essor de notre pays.

– En déclarant que vous vous réserviez « un droit d'inventaire » sur le bilan des deux septennats écoulés, certains vous ont reproché de vouloir mettre trop de distances avec François Mitterrand. Comment appréciez-vous ce jugement ?

– Il y a beaucoup de choses de notre bilan dont nous pouvons être fiers et d'autres qu'il ne faudra pas répéter. Je l'ai dit très tôt et je le redis. Je revendique le droit à la lucidité. L'action politique ne relève pas du sacré. Et d'ailleurs, il ne s'agit pas de l'action d'un homme mais d'une action collective. Je me situe avec fierté dans une filiation politique, qui est celle de la justice sociale, de la laïcité, du progrès. Mais je revendique pour moi-même – comme candidat à la présidence – et pour ma génération le droit d'inventer l'avenir avec ma propre vision des choses. Le passé peut éclairer l'avenir, il ne le contient pas.

– Mais vous-même avez joué un rôle dans ces deux septennats. Vous n'êtes pas tombé de la dernière pluie !

– La pluie tombe chaque année. Elle fait aussi lever de nouvelles récoltes.

– Robert Hue vous a maintes fois reproché de n'avoir pas tiré toutes les leçons de ce long exercice du pouvoir.

– Si on veut poser historiquement la question du bilan, on le peut. Robert Hue est lui aussi comptable de tout ce qui s'est passé, depuis un certain nombre d'années, dans le mouvement communiste international. Il a un sérieux bilan à faire qui relativise le nôtre. Si l'on fait aujourd'hui le bilan historique du socialisme démocratique d'un côté et du communisme de l'autre, qui a le plus de questions à se poser, moi-même ou Robert Hue ?

– Votre campagne a donné le sentiment de connaître un « glissement progressif » vers la gauche. Aurait-elle été différente si, d'entrée, Jacques Chirac s'était imposé, dans les sondages, comme le favori ?

– Il n'y a pas eu glissement. J'ai simplement décliné publiquement mes propositions et on a commencé à en constater le caractère audacieux. Mon plan vigoureux de lutte contre le chômage, mes mesures contre les inégalités et l'exclusion, la préparation de l'avenir avec la priorité rendue à l'éducation et à la recherche, la défense de notre système de protection sociale, la prise en compte de l'environnement, tout cela me distingue de Jacques Chirac.

– N'est-ce pas Jacques Chirac qui parvient le mieux aujourd'hui à capter le rêve ?

– Jacques Chirac a toujours été et reste un homme de droite. Qu'il y ait un verbalisme répondant à une certaine impatience, oui ! Son vocabulaire peut faire illusion mais ses propositions restent de droite. Comment Jacques Chirac pourrait concrétiser demain son « discours » avec la majorité actuelle à l'Assemblée nationale, puisqu'il promet de ne pas dissoudre ? Le retour de « l'état RPR » m'inquiète.

LIONEL JOSPIN

– N'y a-t-il pas un singulier parallèle entre le slogan de « la France pour tous » du candidat Chirac et celui de « la France unie » du candidat Mitterrand en 1988 ?

– Jacques Chirac, lui, n'agirait pas pour tous.

– La politique salariale vous distingue-t-elle vraiment de M. Chirac ? Si vous préconisez une hausse du SMIC, il ne cesse, lui, de répéter que la feuille de paie n'est pas l'ennemie de l'emploi.

– Si, là encore, la différence est de taille. Car non seulement il ne préconise pas comme moi de donner un coup de pouce au SMIC, mais de plus, il plaide pour une baisse du salaire indirect. Or, il se garde bien de préciser quelle serait la contrepartie de cette baisse des charges sociales ? Voudrait-il relever en contrepartie la TVA ou la CSG, ce qui aurait pour effet d'annuler la hausse du salaire direct ? Ou ne le ferait-il pas, ce qui mettrait en danger le financement de la protection sociale ? Comme d'habitude, avec lui, on nage dans l'ambiguïté.

– Mais, vous, sur les salaires, êtes-vous beaucoup plus précis ? Contrairement aux communistes, vous ne chiffrez pas les hausses possibles ?

– Parce que je ne pense pas qu'il faille le faire. Je ne suis pas favorable à des mesures uniformes de ce type parce que je suis pour laisser une place à la négociation contractuelle et au dialogue social.

– La prise de position du gouverneur de la Banque de France dans ce débat vous semble-t-elle opportune ?

– Je ne vois pas l'intérêt d'engager une polémique publique avec le gouverneur de la Banque de France.

– Même si vous faites entendre votre voix sur la politique salariale, n'est-ce pas un peu tardif ? Les socialistes n'ont-ils pas fortement contribué à la crise que connaît le modèle social français ?

– Je vous fais remarquer que lorsque j'étais ministre de l'éducation nationale, j'ai mené une véritable politique contractuelle. J'ai conduit, en particulier, une vraie négociation salariale, portant sur l'évolution des professions. Avec moi, il y a donc eu du grain à moudre, parce c'était l'une des priorités présidentielles, mais aussi parce que je l'ai voulu, comme ministre, et mené à bien. Pour l'avenir, je défends donc l'idée que le modèle social français doit reposer sur deux ressorts principaux : une impulsion forte de l'Etat et la politique contractuelle. Voilà la méthode que je préconise dans le domaine économique et social. Tout ne peut pas dépendre du seul jeu des partenaires sociaux, même s'il est essentiel, ni des seules initiatives de l'Etat, dont le rôle est irremplaçable. Un bon modèle de société est celui qui parvient à combiner les deux.

– Avez-vous le sentiment qu'au cours de ces dernières années, le Parti socialiste se soit transformé et qu'il ait du mal à représenter certaines couches sociales, celles par exemple qui sont victimes du chômage ou de l'exclusion ?

– Je ne crois pas que la sociologie du Parti socialiste ait beaucoup changé au cours de ces quinze dernières années. Comparez avec soin les politiques du logement ou de lutte contre l'exclusion conduites respectivement par les municipalités de gauche et celles de droite et vous verrez que votre interrogation n'a pas de fondement.

– Une victoire de Jacques Chirac constituerait-elle, à votre avis, un danger pour la construction européenne ?

– Un danger, je ne sais pas. Disons un aléa susceptible de se transformer en danger. Car avec Jacques Chirac tout peut changer à tout moment pour des raisons d'opportunisme. Or la politique européenne a besoin d'une conviction et d'un dessein ferme. Un jour le leader RPR évoque la nécessité d'un nouveau référendum avant le passage à la monnaie unique, le lendemain il n'en parle plus, puis il y revient quelques jours après. Ces contradictions sont dans ses habitudes et l'on ne sait jamais quelles sont exactement ses positions.

» C'est un vrai problème pour quelqu'un qui veut être à la tête du pays. Ce serait grave en tout cas, pour notre politique européenne. L'Europe est dans une phase difficile. La France va devoir jouer un rôle moteur pour clarifier la situation sur le plan politique, institutionnel mais aussi sur le plan économique et social. Dans cette perspective, le rôle du président français est très important ; si la politique de la France est hésitante, changeante, contradictoire, et que finalement le rôle de la France s'affaiblit, l'Europe que nous construirons sera faible et limitée à une zone de libre-échange. C'est là où paradoxalement se rejoignent M. Séguin et M. Madelin.

– Mais vous-même, vous n'avez jamais été un partisan enthousiaste du traité de Maastricht…

– Vous observerez que ce que je dis aujourd'hui sur la construction européenne est dans la continuité de ce que je disais hier sur le traité. Avec Maastricht, j'ai toujours pensé qu'on s'y était mal pris, pour des raisons non pas de fond mais de méthode. A l'époque, on nageait, en France, dans une sorte d'œcuménisme européen et tout le monde voulait croire que le référendum serait ratifié par une écrasante majorité. Nous nous sommes donc engagés dans cette procédure du référendum plutôt que de retenir la voie parlementaire. Et, c'est vrai que moi, je n'ai pas été enthousiaste à l'idée de monter sur les tréteaux, avec M. Giscard d'Estaing et quelques autres. Quant au fond, il y avait certaines dispositions du traité qui ne me satisfaisaient pas et à l'époque je ne m'en suis pas caché. J'ai donc appelé à voter oui, mais à ma façon.

– Quelle est la continuité avec votre position actuelle ?

– Le traité a été ratifié et il doit donc s'appliquer. Mais je constate aussi que nous n'irons pas à la monnaie unique au rythme où nous pouvions auparavant le prévoir. Compte tenu de la croissance, qui vient juste de repartir, et du chômage, qui atteint des niveaux records, il ne me semblerait pas opportun que la France réduise ses déficits publics à marche forcée pour satisfaire aux critères de Maastricht dès 1997. Je suis partisan de la monnaie unique, comme le sont les éleveurs du Limousin, victimes de la dévaluation de la lire italienne, ou comme le sont les pêcheurs de Concarneau, victimes de celle de la peseta espagnole. J'estime que la France doit se fixer pour objectif d'être prête au passage à la monnaie unique pour 1999.

» Mais j'ai d'autres ambitions pour l'Europe. Construire un grand espace commercial qui sache se défendre, harmoniser vers le haut les législations sociales, avancer sur la construction de l'Europe politique, défendre notre identité culturelle, développer une Europe de l'environnement, renforcer notre coopération scientifique et industrielle, faire aussi de l'Europe l'un des leviers pour combattre le chômage en reprenant l'idée de Jacques Delors des grands travaux européens, voilà d'immenses chantiers. J'ai une vision dynamique de l'Europe.

– N'avez-vous pas eu la mauvaise surprise d'apparaître à la traîne de certains candidats, notamment de M. Balladur, pour la représentation des femmes ?

– C'est une plaisanterie ? Dans mes propositions, j'ai défendu le principe de l'égalité professionnelle. A ma connaissance, M. Balladur n'en dit pas un mot. En outre, je me suis longuement exprimé sur les problèmes de la dignité et de la liberté des femmes, et notamment sur le problème de l'IVG, et là encore, c'est un point qui me distingue de M. Balladur qui tient sur ces questions un discours bien-pensant et timoré. Enfin, le premier ministre préconise l'instauration de quotas, mais sans changer le mode de scrutin, ce qui les rend impossible à mettre en œuvre. Je propose au contraire d'intoduire de la proportionnelle dans le scrutin majoritaire actuel afin de permettre à des femmes plus nombreuses d'entrer au Parlement. Leur sens du concret sera très utile au pays.

– Que faites-vous des lois Pasqua ? Certains vous ont trouvé timide sur la question…

– Non, j'ai dit clairement que je souhaitais que le Parlement réexamine l'ensemble des mesures Pasqua et Méhaignerie. Pour le code de la nationalité, je souhaite que l'on revienne à la loi du sol. Pour les autres dispositions, j'estime que tout ce qui favorise les discriminations ou porte atteinte aux droits de la personne doit être abrogé. Je pense en particulier aux procédures qui ont été retenues pour les contrôles d'identité. Je pense encore à certaines conséquences des mesures concernant le regroupement familial, puisque, actuellement, des parents étrangers d'enfants français peuvent à la fois ne pas être expulsés mais ne pas obtenir de carte de séjour. Ce qui veut dire qu'on accepte qu'ils soient en situation irrégulière.

– La menace d'un bon score de Jean-Marie Le Pen vous préoccupe-t-elle ?

– Oui. C'est un domaine où, les uns et les autres, nous avons fait preuve d'un peu de myopie. Sauf lors de l'assassinat du jeune Français d'origine comorienne à Marseille et des arguties révoltantes avancées à l'époque par les dirigeants du Front national, le débat a peu porté sur ce qui fait traditionnellement le fonds de commerce de ce parti, qu'il s'agisse de l'immigration ou de l'insécurité. Et c'est sûrement un tort, car M. Le Pen a continué à prospérer électoralement.

– Dans l'hypothèse de votre présence au second tour, et pour rassembler, êtes-vous disposé à prendre en compte des propositions avancées par d'autres candidats ?

– Rassembler, c'est aussi savoir faire écho à un certain nombre de préoccupations des autres. Je me sens capable de le faire librement.

– Quelles qualités essentielles doit requérir, à vos yeux, le nouveau président que les Français vont élire ?

– Avoir de la détermination, la capacité à rester ferme sur les points essentiels mais aussi à conduire la France avec sagesse, sentir les tensions et les injustices, vouloir réconcilier les deux France, celle qui peut jouer la carte de la modernité et celle qui souffre, pour que ces deux France ne se tournent pas le dos. Un président qui veille aussi à ce qu'un certain nombre de valeurs républicaines soient effectivement partagées, qu'elles servent de règles de conduite à tous et particulièrement à ceux qui détiennent le pouvoir.

– Avant d'être candidat, vous aviez souhaité que cette élection favorise l'émergence d'une grande force social-démocrate de gauche. Votre campagne y a-t-elle contribué ?

– Ma principale préoccupation est l'élection présidentielle. J'entends donc bien votre question, elle est importante, mais ce n'est pas celle que je me pose. Aujourd'hui, je ne pense pas à un parti mais au pays !

– Gagner serait un miracle ?

– Non. Ce sera une grâce de la raison ! »

Propos recueillis par Daniel Carton, Patrick Jarreau et Laurent Mauduit

« Il ne me semblerait pas opportun que la France réduise ses déficits publics à marche forcée pour satisfaire aux critères de Maastricht dès 1997. »

« Je défends l'idée que le modèle social français doit reposer sur deux ressorts principaux : une impulsion forte de l'Etat et la politique contractuelle. »

PUBLICATIONS JUDICIAIRES

EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE DU TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS
- Condamnation Pénale Pour Fraude Fiscale -

Par jugement contradictoire en date du 9 novembre 1994, la 11 ème chambre du Tribunal Correctionnel de PARIS a condamné pour fraude fiscale à la peine de 5 mois d'emprisonnement avec sursis :

CAUDRON epouse *GUENIER* Tineke, nee le 20 septembre 1948 a LA HAYE (Pays-Bas), demeurant 92 Bis, Avenue du Bac - 94210 SAINT MAUR DES FOSSES.

Le Tribunal a, en outre, ordonne aux frais de la condamnee la publication de ce jugement par extrait au "Journal Officiel", dans "Le Figaro" et dans "Le Monde".

Pour extrait conforme délivré par le Greffier soussigne, a Monsieur le Procureur de la République, sur sa requisition. N'Y AYANT APPEL.

EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE DU T.G.I. DE BOBIGNY.

Par jugement en date du 15.03.94, aujourd'hui définitif, la 15 ème Chambre du T.G.I. de BOBIGNY a condamne, Mr *DANGALY* Michel, ne le 11.04.47 à LA COUARDE SUR MER (17), demeurant 9, Bd Pasteur à PAVILLONS SOUS BOIS (93), à la peine de 12 mois d'emprisonnement avec sursis ; ordonne la publication de ce jugement, par extrait, aux frais du condamné dans Le Journal Officiel, Le Monde et Le Figaro et l'affichage pendant 3 mois à la mairie de son domicile : pour FRAUDE FISCALE.

EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE DU T.G.I. DE BOBIGNY.

Par jugement en date du 7 mars 1995, aujourd'hui définitif, la 15 ème Chambre du T.G.I. de BOBIGNY a condamne, Mr *TADJER* Foudil, né le 20 février 1943 à ALGER (Algérie), demeurant 29, Rue de la République à AUBERVILLIERS (93) ; à la peine de 24 mois d'emprisonnement dont 16 avec sursis ; ordonne son maintien en détention ; ordonne la publication de ce jugement, par extrait, aux frais du condamne dans LE PARISIEN (Edition 93) et dans LE MONDE ; ordonne l'affichage de ce jugement, par extrait, pendant 1 mois à la mairie de son domicile ; pour fraude en vue de se soustraire à l'établissement ou au paiement de l'impôt, passation d'écriture inexacte ou fictive dans un livre comptable, fraude fiscale.

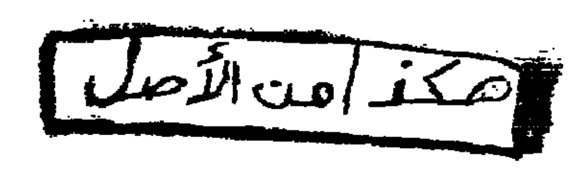
EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE DU TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS
- Condamnation Pénale Pour Fraude Fiscale -

Par jugement contradictoire en date du 2.11.1994, la 11 ème chambre du Tribunal Correctionnel de PARIS a condamné pour fraude fiscale à la peine de 1 an d'emprisonnement avec sursis et à une amende de 10.000 Frs :

SANCHEZ SOLE Antonio, né le 19.04.55 à BARCELONE (Espagne), demeurant 18, Rue du Moulin de la Vierge à PARIS (18 ème).

Le Tribunal a, en outre, ordonné aux frais du condamné la publication de ce jugement par extrait au "Journal Officiel", dans "Le Parisien" et dans "Le Monde".

Pour extrait conforme délivre par le Greffier soussigné, à Monsieur le Procureur de la République, sur sa réquisition. N'Y AYANT APPEL.



Robert Laffont Fixot Seghers

ROBERT LAFFONT

Romans français




José Giovanni
IL AVAIT DANS LE CŒUR DES JARDINS INTROUVABLES

320 pages, 129 F

Le romancier et cinéaste José Giovanni raconte la vie de son père, qui, à l'âge de dix-sept ans, quitta le petit village corse de Rogliano pour émigrer aux États-Unis, et connut les bars de Harlem comme les palaces français de l'entre-deux-guerres... Dandy d'un autre âge, cet homme irresponsable a su, brusquement, trouver la force de lutter, heure par heure, pendant dix ans, pour arracher son fils à la guillotine d'abord, à la prison ensuite. Une écriture forte, un récit poignant.

Paru le 3 avril 1995



Patrice Amarger
LES FILS DE GENGIS KHAN
La Domination du monde / première époque

560 pages, 149 F

Ce premier volume d'une fresque immense met en scène l'invasion mongole qui, de 1237 à 1242, jette les fils de Gengis Khan à la conquête de l'Europe. 150 000 cavaliers déferlent sur la Russie ravageant tout sur leur passage. Qaraqorum, Paris, Venise, Damas, Kiev et Novgorod, tous les princes de l'époque, et des personnages sans nombre, sont le théâtre et les héros d'une entreprise historique et romanesque qui n'a pas d'exemple.

Paru le 10 avril 1995



Laure Debreuil
UNE PASSION POLONAISE

336 pages, 129 F

Confrontée à un moment particulièrement exaltant et douloureux de l'histoire de son pays – le réveil du nationalisme, très durement réprimé en 1863 –, Louise, une jeune aristocrate polonaise, découvre en même temps les troubles et les tourments de l'amour et le monde si différent du sien des opprimés et des révolutionnaires. Le tableau nostalgique d'une Pologne de légende, et la chronique ardente d'une éducation sentimentale.

Parution le 24 avril 1995



Claude Couderc
C'EST SÛR, LA VIE SERA BELLE

198 pages, 99 F

Journaliste, réalisateur à la télévision, Claude Couderc peint ici avec tendresse deux adolescents qui se battent fièrement pour leur avenir. Armés de leur seule innocence, Lili et Basile, 13 et 15 ans, affrontent la violence, le racisme, la prison, les mensonges... Étonnante et bouleversante rencontre entre un écrivain exigeant, au service de l'enfance, et ces adolescents de la rue, tout de verdeur et de fantaisie.

Paru le 10 avril 1995



Gilbert Cesbron
COMPAGNONS DE LA NUIT

276 pages, 119 F

Un roman *inédit* de Gilbert Cesbron : une découverte surprenante, et qui, à juste titre, fait dire à Jacques de Bourbon Busset, dans sa préface : *«Il arrive qu'un premier livre résume tous les suivants. Je crois que ce premier récit de Gilbert Cesbron préfigure la future œuvre.»* Mieux qu'une curiosité littéraire, des retrouvailles attachantes avec l'âme aimante et généreuse d'un romancier poète.
Avant-propos de Michel Barlow.

Paru le 3 avril 1995

Martine-Marie Muller
LES AMANTS DU PONT D'ESPAGNE

288 pages, 109 F

En Béarn, avant 1914... Justin, comme tous les paysans de ce pays rude, n'a qu'une passion : la terre. Lorsqu'il adopte, par intérêt, la petite Zénaïde, il lui fait jurer sur la croix, ainsi qu'à ses deux fils Auguste et Moïse, de ne «jamais couper la terre», de donner sa vie pour elle. Et la terre demeurera, malgré l'amour, la guerre, la mort... Violence et tendresse, ténèbres et lumière, c'est tout l'univers de l'auteur de Terre Mégère.

Paru le 3 avril 1995

Romans étrangers



Cordelia Biddle
AU-DELÀ DU VENT
Collection «Best-Sellers»
Traduit de l'américain par Marie-Louise Hieaux-Heitzmann

416 pages, 139 F

C'est en regardant trois albums de voyage légués par un grand-oncle que l'auteur, née dans une famille patricienne de la côte Est des États-Unis, a eu l'idée de faire repartir sur les mers l'*Alredo* – ce yacht de cent mètres, manœuvré par un équipage de cent marins, dont les photos la portaient au rêve. Une grande fresque romanesque qui est aussi un formidable suspense et un subtil tableau des mœurs de la bonne société américaine au tournant du siècle.

Paru le 10 avril 1995



Warwick Collins
LE RATIONALISTE
Collection «Pavillons»
Traduit de l'anglais par Robert Davreu

272 pages, 129 F

À la fin du XVIIIe siècle, en Angleterre, le Dr Silas Grange mène une vie calme, entièrement vouée à ses malades et à la lecture de David Hume. Mais l'ordre rationnel de ce célibataire est soudain bousculé par l'arrivée d'une belle veuve, Mrs Celia Quill. Elle entreprend de le séduire et de lui imposer ses idées libertines... Un tableau des mœurs sociales, médicales et amoureuses au siècle des Lumières. Un conte étrange et sombre, pervers et obsédant, superbement construit.

Paru le 17 avril 1995

Témoignages



Thomas J. Cottle
ENFANTS PRISONNIERS D'UN SECRET
Le silence peut détruire les enfants. Il faut leur dire la vérité.
Collection «Réponses»

360 pages, 139 F

Traduit de l'américain par Yveline Paume, Jacques Rambaud, Dominique Daguaire
Sociologue, psychologue clinicien et enseignant à la Harvard Medical School, Thomas Cottle a recueilli le témoignage de nombreux adolescents confrontés à des secrets familiaux qu'ils ne peuvent confier à quiconque. Un livre essentiel sur les dommages que causent aux enfants – et aux adultes qu'ils deviendront – les mensonges et les secrets de famille.

Paru le 17 avril 1995

FIXOT




Anne-Marie Mitterrand
BETSY

272 pages, 129 F

À vingt ans, Betsy épouse Antoine et entre comme ouvrière à l'usine. Très vite la liberté l'appelle. Elle devient VRP pour un fabricant en matelas et literies. Mais cette liberté a son prix: solitude, échec conjugal. Alors Betsy se lance sauvagement dans la passion et accepte le pire : les relations sexuelles dégradantes, les humiliations, les mensonges... Un roman rageur, qui égratigne avec cruauté le monde des hommes.

Paru le 17 avril 1995

Essais



Nicholas Negroponte
L'HOMME NUMÉRIQUE

306 pages, 119 F

Micro-ordinateur, CD et CD-ROM font désormais partie de notre paysage quotidien. Nicholas Negroponte, chercheur de réputation internationale, fondateur et directeur du laboratoire des médias au MIT, nous explique la «révolution numérique», et nous montre, jusque dans le moindre détail, ce qu'elle va changer dans nos vies. Clair et compréhensible pour le néophyte, ce livre n'en est pas moins exhaustif. Un événement comme le furent, en leur temps, les parutions de McLuhan.

Parution le 24 avril 1995

Jean-Baptiste Eyraud
Mgr Gaillot
MONSIEUR LE PRÉSIDENT, EXPULSEZ LA MISÈRE !

112 pages, 49 F

Une famille privée de logement est une famille sinistrée. Elle perd progressivement les droits élémentaires que garantit notre Constitution – droit à l'emploi, aux soins, à l'éducation des enfants... Jean-Baptiste Eyraud, fondateur et président de Droit au logement et Mgr Gaillot, qui a choisi de vivre avec les sans-logis de la rue du Dragon, apportent ici leur témoignage – argumenté, convaincant – et appellent à la mobilisation contre cet assassinat social.

Paru le 3 avril 1995



Frédérique de Gravelaine
Pascale Senk
VIVRE SANS DROGUES
Substances toxiques, passions destructrices : l'expérience de ceux qui s'en sortent

408 pages, 149 F

Frénésie de travail ou de sport, boulimie et anorexie, tabac, tranquillisants, alcools, toxicomanie... notre société engendre toutes sortes d'addictions, des plus banales aux plus dangereuses. Comment se libérer de sa dépendance ? Une approche résolument nouvelle du problème, qui autorise l'espoir : les témoignages de ceux qui s'en sont sortis nous disent qu'on peut devenir autonome, apprendre à vivre, et nous montrent les chemins pour y parvenir.

Paru le 17 avril 1995

Benoît Duteurtre
REQUIEM POUR UNE AVANT-GARDE

276 pages, 139 F

Aux seuls mots de «musique contemporaine», les salles de concert se vident. Pourquoi ce rejet massif et durable? Pourquoi la richesse du mouvement moderne a-t-elle fait place à un tel académisme? En partant d'une réflexion sur le langage musical, Benoît Duteurtre montre que cette dérive n'était pas fatale, comme l'attestent aujourdhui l'œuvre d'un Ligeti, dun Steve Reich, d'un Adams ou la vitalité de la musique populaire afro-américaine. Une méditation mélancolique sur l'état de notre création musicale et, plus largement, artistique et littéraire.

Paru le 3 avril 1995



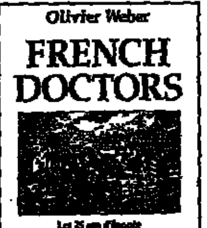
Luce Grimaud
DANS LA LUMIÈRE D'UN CRISTAL

224 pages, 119 F

Luce Grimaud est une voyante dont la pratique est fondamentalement originale : elle filme avec un caméscope une boule de cristal posée devant un sujet, puis lui projette le film. Il peut ainsi "voir" et reconnaître des choses, des visages et des mots relatifs à son passé, au présent, à l'avenir. Elle aide aussi à décrypter ce que *dit* le cristal à travers des symboles. Une expérience passionnante, suivie et expliquée par deux scientifiques.

Paru le 3 avril 1995

Documents



Olivier Weber
FRENCH DOCTORS
Les 25 ans d'épopée des hommes et des femmes qui ont inventé la médecine humanitaire

592 pages, 169 F

Fin 1968, découragés par l'échec du mouvement de Mai, Bernard Kouchner et quelques jeunes médecins français se retrouvaient dans l'enfer d'une guerre oubliée : le Biafra. Là, dans l'urgence et l'horreur, va naître une nouvelle forme de solidarité et commencer la grande aventure de l'humanitaire. Olivier Weber nous montre, dans le détail de leur vie sur le terrain comme dans l'intimité de leurs choix personnels, les figures emblématiques de Bernard Kouchner, Claude Malhuret ou Rony Brauman, mais aussi des centaines d'anonymes. Le sauvetage des boat people en mer de Chine, l'aide aux victimes des tremblements de terre en Arménie, la famine en Éthiopie, la guerre en Afghanistan ou en Bosnie... Un livre passionnant, qui nous éclaire sur notre époque et ses enjeux.

Paru le 17 avril 1995



Zhou Tao
L'ÉPOPÉE DU FLEUVE JAUNE
Drames et exploits sur le fleuve géant de la Chine
Traduit du chinois par Shi Bo

204 pages, 109 F

Premier récit d'une aventure sportive exclusivement chinoise - vécue par des Chinois et racontée par un Chinois -, ce livre retrace un exploit inouï : la descente, en 1987, du fleuve Jaune, l'un des plus longs et des plus dangereux du monde. Par-delà la performance sportive surhumaine, ce document original sur les jeunes Chinois d'aujourd'hui est aussi une exploration au cœur d'un pays de légendes.

Parution le 17 avril 1995

BOUQUINS



Ernest Renan
HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME
Nouvelle traduction de Louis Bardollet

2610 pages, 298F

T.1 : Vie de Jésus - Les Apôtres - Saint-Paul
T.2 : L'Antéchrist - Les Évangiles - L'Église chrétienne - Marc-Aurèle
L'Histoire des origines du christianisme (1863-1882) fut, pour Renan, le devoir et la pensée de toute sa vie. « La Vie de Jésus obtiendra toujours un grand succès, écrit-il en 1877, quand un écrivain aura le degré d'habileté, de hardiesse et de naïveté nécessaire pour faire une traduction de l'Évangile en style de son temps. On cherchera mille causes à ce succès ; il n'y en aura jamais qu'une, c'est l'Évangile lui-même, son incomparable beauté intrinsèque.»

Paru le 10 avril 1995



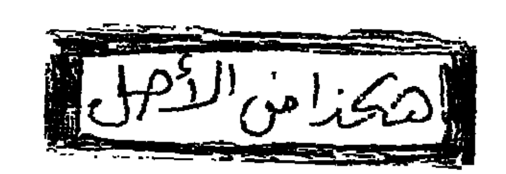
Jean de Viguerie
HISTOIRE ET DICTIONNAIRE DU TEMPS DES LUMIÈRES

1740 pages, 189F

Nul siècle n'est plus contrasté que celui des Lumières. D'un côté, il appelle le bonheur; de l'autre, il répond que le bonheur n'existe pas. Aucune époque peut-être ne ressemble davantage à la nôtre, et c'était une raison de plus d'en révéler tous les aspects. Cet ouvrage raconte l'histoire du XVIIIe siècle en France, en Europe et dans le reste du monde. Un dictionnaire complète le récit, ainsi qu'une chronologie, une historiographie et une bibliographie commentée.

Paru le 10 avril 1995

Avril 1995



A SUIVRE

Surprises



Au soir de chaque élection, c'est toujours le même scénario sur les plateaux de télévision : il n'y a que des vainqueurs et pas un seul vaincu. L'un a gagné car il est en tête, l'autre a gagné car il n'est pas éliminé du duel final, le troisième a gagné car il est au-dessus des derniers sondages dont l'opinion publique n'a pas eu connaissance et le quatrième a aussi gagné car il a devancé le rival qui prétendait le doubler. Même le dernier aura gagné. Surtout à être connu. Tous les candidats sont des gagneurs et certains nous annoncent quelques surprises à propos de sondages dont il est interdit de parler.

En cette ultime semaine de campagne présidentielle, Philippe de Villiers n'a pas hésité à transgresser la loi du silence. Le candidat du bocage français prétend que *« les derniers carotages »* « sondagiques » montreraient *« une vraie poussée Villiers »* et dessinerait *une « vrille, ce qui s'appelle une vrille »* pour Edouard Balladur. *« Neni »*, affirme l'intéressé.

Pour Robert Hue également, c'est haro sur Edouard et c'est molo pour Lionel. Le candidat communiste assure que le premier ministre-candidat, victime d'un *« effondrement »*, serait désormais *« éliminé de la compétition »* alors que Lionel Jospin serait *« quasi certain d'être présent au second tour »*. Même si *« tout le monde le sait »*, M. Hue préfère donner le détail, en affirmant que le candidat socialiste tournerait à *« 20 ou 21 % des suffrages »*. Bien sûr, c'est loin des 34 % de François Mitterrand en 1988, comme il le remarque aimablement, mais c'est suffisant. Jacques Chirac n'a pas tous ces soucis. Il montre un calme olympien au milieu d'un monde plein de fébrilité. Il est vrai que, comme il l'a dit à *Valeurs actuelles*, depuis deux ans, il ne s'est *« pas occupé des sondages »*.

Olivier Biffaud

M. de Villiers a été contraint de modérer ses ambitions

Il n'a pas trouvé d'espace entre la majorité et l'extrême droite

Estimant que son succès aux élections européennes le contraignait à être candidat à l'Elysée, M. de Villiers constate, aujourd'hui, qu'il n'a pas réussi à faire aussi bien qu'en juin 1994. Il doit se satisfaire d'espérer recueillir le même nombre de voix que l'an dernier, alors que la participation sera plus importante.

PHILIPPE DE VILLIERS a le moral. En réunion publique, il lui arrive de raconter sa prochaine rencontre avec François Mitterrand, le 8 mai, lorsque l'ancien président de la République et le nouvel élu se croiseront sur les Champs-Elysées. *« Je lui donnerai le bonjour des Vendéens et j'ajouterai : on est content que vous partiez »*, assure le candidat du Mouvement pour la France sous les applaudissements. Confronté à l'épreuve de la campagne, M. de Villiers est pourtant contraint de revoir à la baisse ses ambitions.

Au-delà de la perspective aguichante du second tour agitée en début de campagne pour mobiliser ses troupes, le candidat néo-conservateur s'est fixé comme premier objectif le niveau élevé atteint lors des élections européennes de 1994 (12,33 %), qui avait permis à sa liste de devancer celle de Jean-Marie Le Pen (10,52 %). Les enquêtes d'opinion et le déroulement de la campagne l'amènent à présent, malgré lui, à évoquer le score plus modeste de 7 % qu'il recueille dans les intentions de vote, en dépit de la méfiance, forgée par l'expérience, qu'il développe vis-à-vis des sondages. Il rappelle, à juste titre, que les instituts ont éprouvé les pires difficultés à le situer lors des européennes. *« A une semaine du scrutin, ils ne m'accordaient que 7 % ou 8 % des voix*, assure-t-il. *Si, aujourd'hui, ils me trouvent entre 4 % et 7 %, tout ira bien. »*

VICTIME DU DUEL A DROITE

Son pronostic sur la tournure de la campagne à droite a, en revanche, été déjoué. M. de Villiers escomptait l'effondrement rapide de l'un des deux candidats du RPR, tout d'abord celui de Jacques Chirac, jusqu'au mois de mars, puis celui de M. Balladur. La campagne, et avec elle l'électorat de la majorité, se sont pourtant polarisés autour de ces deux candidats, de ces *« frères séparés »*, qu'il égratigne quotidiennement. Jusqu'à ces derniers jours, il n'a pas tiré profit de la lassitude souhaitée de l'électorat de la majorité face à *« la bastonnade »* et à *« la bataille de polochons »* qu'il feint regretter chaque soir.

Contrairement aux élections européennes pour lesquelles il disposait d'un large espace entre la liste d'union UDF-RPR conduite par Dominique Baudis – censée rassembler les « euro-sceptiques » comme les « euro-convaincus » de la majorité – et celle du FN, M. de Villiers campe, cette fois, sur un champ politique réduit, ancré sur les valeurs traditionnelles du conservatisme et illustré par de multiples références aux prises de position de Jean Paul II.

A la différence de la campagne de juin 1994, le président du conseil général de Vendée n'a donc pas pu, ou pas su, recentrer son message. Au vue de sondages peu encourageants, il avait alors mis en avant son appartenance à la majorité en se proclamant porte-parole de la *« liste de la majorité pour l'autre Europe »*. Accessoirement, si l'on peut dire, M. de Villiers n'a pas pu compter non plus sur un signe politique aussi fort que celui dont Charles Pasqua l'avait gratifié il y a un an en absolvant par avance les électeurs de la majorité tentés par sa liste dissidente. Dans le même temps, l'extrême droite est restée particulièrement solide autour de Jean-Marie Le Pen, alors que le fondateur du Mouvement pour la France ne désespérait pas de détourner une partie des électeurs du Front national vers un vote « utile » parce que réintégré dans la majorité.

OBJECTIF : 7 %

Convaincu de la justesse de ses convictions – *« une société, ce sont des mœurs, une société qui n'a plus de valeurs est une société qui fait des lois »* –, M. de Villiers assure ne *« rien »* vouloir, cultivant à quarante-six ans l'ambiguïté de son appartenance critique à la majorité. Un score de 7 % le satisferait parce que, dit-il, *« ce serait la bosse du chameau pour traverser le désert »*. De quoi passer les premiers mois en comptant sur les difficultés du prochain gouvernement pour élargir son cercle d'influence chez les « déçus de la droite »

Comme il l'avoue volontiers aujourd'hui, son succès aux européennes impliquait mécaniquement sa présence à l'élection présidentielle, sauf à renoncer définitivement à ce capital inespéré, puisque la crédibilité politique passe, en France, par la participation à ce scrutin majeur. Même si l'objectif de 7 % lui assure un nombre de voix sensiblement égal à celui des européennes, compte tenu d'une participation qui devrait a priori être plus importante à la présidentielle, ce score, nettement inférieur à celui du Front national, le contraindra néanmoins à repousser à des jours lointains son ambition de reconstruire, autour de lui, la droite de la droite.

Gilles Paris

Les émouvantes retrouvailles socialistes

Lors d'un déplacement en Normandie, Laurent Fabius et Lionel Jospin ont voulu témoigner de leur rassemblement

LE GRAND-QUEVILLY
de notre envoyé spécial

Ce fut beau comme l'antique. Dans la salle de la Grange d'Aulnay, le peuple du Grand-Quevilly s'était assemblé, nombreux, mercredi 19 avril, pour assister à cette émouvante cérémonie des retrouvailles entre Lionel et Laurent, Jospin et Fabius, les deux fils – le prodigue et le fidèle – du mitterrandisme. Au fond de la scène, hiératique sur sa chaise, hiérarque impavide de la cité depuis la nuit des temps, Tony Larue semblait comme le récitant muet de soixante ans de socialisme.

A l'avant-scène, chacun à son tour, Laurent et Lionel se sont avancés, la main sur le cœur et d'ineffables sourires aux lèvres. Ils n'avaient évidemment rien oublié de leurs affrontements passés. Mais l'heure n'est plus aux chicaneries quand rôde le destin, celui de la gauche comme celui du PS. *« Mon cher Lionel... »*, *« Monsieur le premier ministre, mon cher Laurent... »* Le ton était donné.

UN BON PRÉSAGE

« Nous sommes heureux d'accueillir avec beaucoup d'amitié celui qui, nous l'espérons tous, sera le prochain président de la République, Lionel Jospin », a commencé Laurent Fabius, avant d'ajouter ce bon présage : *« A chaque fois que François Mitterrand a préparé ses victoires à l'élection présidentielle, il a toujours fait un petit arrêt au Grand-Quevilly. » « Tu m'as fait l'amitié d'être présent dans cette campagne, tu as été attentif, chaleureux et direct dans ton soutien et j'y ai été très sensible »*, devait lui répondre le candidat socialiste à l'élection présidentielle.

Comme gage de cette amitié, le député de Seine-Maritime a offer à Lionel Jospin un livre sur la Nor mandie, avec cet exergue en latir qui, a-t-il suggéré, pourrait servi de slogan pour le deuxième tour *« Fragmenta cologite ne pereant. »* Feignant d'avoir oublié ses huma nités, Laurent Fabius en fi d'abord une traduction littérale *« Afin qu'ils ne périssent pas, ra masser les morceaux épars »* –, pui plus infidèle mais vigoureuse *« Rassembler pour gagner ! »* A quoi Lionel Jospin préféra, quel ques instants plus tard cette inter prétation plus optimiste : *« Ras sembler les morceaux épars, mai pour revivre. »* Et d'appeler, dans la foulée, comme il devait y insister ensuite à Lisieux, où il était accueilli par Yvette Roudy, maire de la ville, *« à ce que le maximum d'électeurs et d'électrices de progrè se portent sur ma candidature dè dimanche, pour qu'enfin l'on puiss avoir ce vrai débat entre des projet différents. Les forces de progrès on besoin de cette espérance »*.

Maniant le patois du pays de Caux avec la même aisance que le latin, Laurent Fabius a ensuite évoqué, sans le citer, Jacques Chirac, prévisible adversaire du second tour. *« Un proverbe loca dit ceci : « Grand diseux, p'tit fai seux. » La formule s'applique asse bien »*, a-t-il lancé en provoquant les rires de l'assemblée. Faisant référence au métrobus qui relie désormais Rouen à Grand-Quevilly et auquel son *« cher Laurent »* a *« puissamment contribué »*, Lione Jospin répondit, charmeur : *« Tu as été un grand faiseux, dans ce domaine comme dans d'autres. »*

Gérard Courtois

Le marquis penche « pour rire » pour Arlette

DANS SON CHÂTEAU, dit le Petit Mas de Cabane, le marquis Marc du Lac, soixante-quatre ans, souhaite les meilleurs suffrages à Arlette Laguiller. *« Si elle pouvait faire plus de 5 % et, même, 20 %, ce serait superbe. »* Marc du Lac, grand propriétaire de Camargue, cultive du riz, élève des chevaux et des sangliers à deux pas de l'étang de Vacarès, il possède des champs de tournesol, quelques gîtes ruraux.



CARTE POSTALE

En 1922, son grand-père, fuyant le phyloxéra de son domaine bitérois, s'arrêta en Arles, séduit par le système de vignes qui poussaient les pieds dans l'eau, irriguées par des pompes à vapeur. Un du Lac en Camargue. Depuis, les vignes ont été arrachées, les rizières plantées et le marquis d'aujourd'hui a un pied dans son mas et un autre... en Guyane, à l'embouchure du fleuve Maroni où il fait pousser du riz. Il va et vient entre ses champs arlésiens et ses terrains d'Amazonie.

Marc du Lac le dit, avec une pointe d'ironie : *« Nous n'avons jamais été particulièrement de gauche, mais nous devons reconnaître que c'est sous les gouvernements socialistes que nous avons le plus touché d'aides, de subventions. C'est sous le Front populaire en 1936 qu'on créa l'Office du blé, qu'on commença à soutenir les prix, à les financer* et *c'est grâce à M. Blum que les grands producteurs d'Ile-de-France se sont fait... des couilles en or »*, poursuit le marquis. Aujourd'hui les subventions de la Communauté européenne représentent 20 % de son chiffre d'affaires, elles sont *« donc largement supérieures »* à son bénéfice. Dépendre de l'Europe et détester autant cette « catastrophe » : *« quand vous lisez les réglementations sur les taxes, les empaquetages, les transports, ce Delors, un fou délirant, le pur produit de l'administration »*.

Le marquis s'est jeté dans l'agronomie comme on entre en religion. *« J'y ai appris une chose, une seule, l'expérience du doute. Un agronome n'hésite jamais à remonter à la case départ. »* Et Marc du Lac a sillonné les tropiques, traversant une quarantaine de pays, valorisant les productions locales, délaissant peu à peu le « nutritionnel » pour se spécialiser, un temps, dans la création de parcs et de jardins, faisant pousser des plantes grasses venues du Texas au milieu de déserts pour le compte d'émirs milliardaires. Délaisser le tiers-monde ? *« J'ai toujours eu horreur de la foule et de la promiscuité »*, répond Marc du Lac avec le sourire, jaloux de sa solitude dans ses 400 hectares de Camargue.

Marc du Lac est satisfait de son repli sur le riz d'Amazonie. *« J'ai été le premier Français à me lancer dans une concession. L'Etat m'a aidé, mais trop peu, trop tard. »* L'exploitation est montée en puissance : deux récoltes par an, *« 600 tonnes en octobre 94, 1 000 tonnes en avril dernier, l'an prochain, j'en programme 2 500 et du riz de la plus belle espèce, de « l'indica », long et tropical »*. Evidemment, quand il regarde son concurrent de l'autre côté du Maroni, au Surinam, *« celui-ci travaille avec des ouvriers payés 500 F par mois, nos prix au marché de Point-à-Pitre sont différents »*. Le marquis a préféré le débouché européen. Dimanche, il a bien envie de voter Laguiller, *« pour rire »*. *« Quand je vois les deux de notre majorité s'échigner dans une bataille de chiffonniers. Enfin, la politique a toujours exploité la bêtise des Français en leur faisant croire qu'on rase gratis. »* Laguiller au premier tour. Chirac au second ? Marc du Lac ne se prononce pas, lâchant seulement que la *« droite nationaliste s'arrange toujours pour fermer les frontières »*. Et le marquis aime les frontières fermées. *« Quand on voit le voisin, de l'autre côté du Maroni... »*

Dominique Le Guilledoux

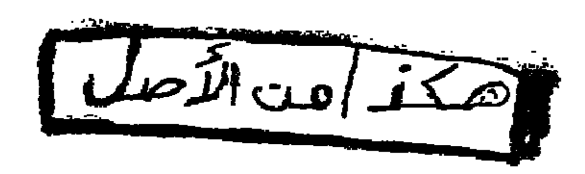
M. Mitterrand se prononce en faveur d'un Parlement fort

INAUGURANT, mercredi 19 avril au château de Versailles, une exposition permanente sur l'Assemblée nationale, en compagnie de son président, Philippe Séguin, et de celui du Sénat, René Monory, François Mitterrand s'est lancé dans une exhortation à réformer la Constitution, afin de rendre au Parlement son pouvoir de contrôle. *« Il n'est pas normal que le Parlement soit réduit à l'état dans lequel il se trouve*, a déclaré le chef de l'Etat. *Il peut tout contrôler. Et donc doit exiger, se faire entendre, refuser sa confiance lorsque c'est nécessaire. »* M. Mitterrand s'est appliqué à léguer à son successeur et aux parlementaires un message clair : *« Je souhaite que le Parlement soit en mesure de prendre le pouvoir qu'il n'a pas : celui de contrôler l'exécutif. S'il ne le prend pas, d'autres le prennent. Voyez la presse, les juges... »*

M. Mitterrand a fustigé le pouvoir des juges, estimant que l'on assistait aujourd'hui à une *« déviance forte »*, à laquelle *« seul le Parlement peut remédier »*. *« L'Assemblée accepte trop aisément le sort qui lui est réservé »*, a-t-il poursuivi, assurant que *« si elle avait voulu exercer toutes ses compétences, elle n'aurait pas trouvé* [en lui] *la moindre difficulté. »* Il a reconnu qu'il n'avait procédé qu'à des *« réformettes »* : *« Faute d'une majorité au Sénat, je n'ai pas pu réformer la Constitution comme je l'aurais souhaité »*, a-t-il déclaré, tout en restant *« très méfiant à l'égard de cet exercice »*.

« Je ne vous demande pas la VIe République, ni une énième Constitution », a recommandé le chef de l'Etat. *« Présider ne veut pas dire se mêler de tout »*, a observé M. Mitterrand. Evoquant les reproches de « dérive monarchique », il a assuré qu'il avait sur ce point *« affadi les règles strictes de la Ve République »* : *« Croyez-moi, par rapport à mes trois prédécesseurs, je suis un mauvais élève. » « Si l'on disait cela de moi plus tard, je m'en réjouirai, là où je serai »*, a conclu le chef de l'Etat.

Béatrice Gurrey



هكذا من الأصل

Jacques Chirac revendique le soutien de Jean-Claude Trichet

A la veille du premier tour de l'élection présidentielle, la polémique sur le franc s'envenime. Le maire de Paris fait état d'une lettre du gouverneur de la Banque de France lui donnant crédit d'avoir toujours défendu la monnaie

Sur TF 1, mercredi 19 avril, Jacques Chirac a cité un extrait d'une lettre que lui a envoyée le gouverneur de la Banque de France. Dans ce passage, Jean-Claude Trichet lui donne acte d'avoir *« toujours exprimé [son] très ferme attachement à la stabilité du franc, y compris dans les circonstances difficiles »*. Cette lettre semble ainsi démentir Edouard Balladur, qui répète, depuis plusieurs jours, que les propos du maire de Paris ont entraîné une baisse de la monnaie. Le premier ministre a en outre affirmé à plusieurs reprises que celui-ci ne l'a pas soutenu lors de la crise monétaire de l'été 1993. M. Trichet a refusé que soit rendue publique l'intégralité de sa missive. Dans un point de vue donné au *Monde (lire page une)*, Alain Juppé se félicite de l'indépendance de la Banque de France et plaide pour l'instauration de la monnaie unique européenne *« dès que possible »*. Il rejoint ainsi la position d'Alain Madelin, mais paraît en contradiction avec les souhaits de Philippe Séguin, autre partisan de Jacques Chirac.

LA POLÉMIQUE autour de la Banque de France tourne à la confusion. Alors que depuis plusieurs jours Edouard Balladur reproche à Jacques Chirac d'avoir joué contre le franc en critiquant la banque centrale, après les appels à la prudence salariale de Jean-Claude Trichet, et – plus grave encore – de ne l'avoir pas soutenu durant la crise monétaire de l'été 1993, le maire de Paris a trouvé une parade inattendue. Invité de TF 1, mercredi 19 avril, il a laissé entendre que le gouverneur de la banque, en personne, Jean-Claude Trichet, n'étayait pas ces accusations.

Observant que le premier ministre lui faisait, à tort, grief de ne *« pas être attaché à la valeur du franc »*, M. Chirac a en effet répliqué : *« Eh bien, moi, j'ai reçu, hier, une longue lettre manuscrite du gouverneur de la Banque de France »*. Il a ensuite précisé que, *« vu le temps »*, il n'en citerait qu'un *« très court passage »*, avant d'ajouter, lisant le document : *« On me pose, alors, me dit M. Trichet, la question de votre attachement au franc, et je réponds, je tiens à ce que vous le sachiez, que vous avez toujours exprimé votre très ferme attachement à la stabilité du franc, y compris dans les circonstances difficiles. »*

Dans la forme, la démarche du gouverneur n'a rien de surprenant. M. Trichet est réputé pour inonder journalistes et hommes politiques de longues missives manuscrites, courtoises mais fermes, quand ceux-ci ont mis en cause son action. Dans ces circonstances, il a l'habitude systématique de faire précéder ses observations de cette mention *« personnel et confidentiel »*. Il tient d'autant plus à cette observation qu'il veille en permanence à ce que ces propos ne puissent pas être exploités dans les polémiques publiques, car, c'est l'une de ses obsessions : la banque centrale française, qui a acquis son indépendance, seulement en janvier 1994, doit à tout prix rester *« un sanctuaire apolitique et transcourant »*, comme il aime à le répéter.

Sur le fond, la lettre de M. Trichet pose cependant un problème. Soit le document formule aussi des mises en garde et, dans ce cas, M. Chirac pourrait se trouver confronté à une question embarrassante : pourquoi n'a-t-il mentionné que cette phrase louangeuse à son égard ? Soit, la tonalité générale de la missive est effectivement à l'unisson de la citation faite par le maire de Paris, et dans ce cas, ce serait le gouverneur, qui serait, lui, pris en flagrant délit de non-respect du sacro-saint principe d'indépendance de la Banque de France, en ayant fait en quelque sorte acte d'allégeance à un homme politique qui venait de lui adresser une sévère réprimande. Edouard Balladur, en tout cas, a dû prendre connaissance de cette démarche avec agacement.

UN PIÈGE ÉLECTORAL ?

La polémique autour de la Banque de France risque donc de laisser des traces. Les partisans du maire de Paris l'ont d'ailleurs bien compris. Dans un premier temps, jeudi 20 avril dans la matinée, ils ont envisagé de rendre publique l'intégralité de la lettre de M. Trichet. Mais, selon eux, le gouverneur de la Banque de France s'y est formellement opposé.

Dans un entretien à *Libération* du 20 avril, l'un des lieutenants de M. Chirac, Alain Madelin, pour lequel cette polémique n'a visiblement pas été opportune, plaide pour l'apaisement. Contrairement au candidat qu'il soutient, il se garde de formuler la moindre critique à l'encontre du gouverneur de la Banque de France. *« M. Trichet est parfaitement dans son rôle*, dit-il, *quand il défend la stabilité du franc, c'est-à-dire le pouvoir d'achat interne et externe de notre monnaie. (...) Il l'est aussi quand il met les partenaires sociaux en garde contre une politique salariale inflationniste. »* Le message est donc sensiblement très différent de celui formulé par un autre partisan de M. Chirac, Philippe Séguin, qui demande que l'on réfléchisse de nouveau aux compétences respectives des autorités monétaires et des gouvernants.

Dans l'état-major de M. Chirac, M. Madelin serait-il de ceux qui estiment qu'il aurait donc mieux valu *ne pas croiser le fer contre la* Banque de France et que le maire de Paris est en quelque sorte tombé dans un piège tendu par les partisans de M. Balladur, trop heureux de prendre leur adversaire en défaut sur la politique monétaire ? L'affaire est en tout cas embarrassante pour la Banque de France, dont les propos du gouverneur sont maintenant utlisés dans la polémique électorale.

Laurent Mauduit

Jean Boissonnat : « Rien appris, rien compris »

Membre du conseil de la politique monétaire de la Banque de France, Jean Boissonnat prend parti ici, à titre personnel, dans le débat sur la politique du « franc fort ».

« Tel un serpent de mer, *« l'autre politique »* revient sur scène avec l'élection présidentielle. Que celle-ci soit l'occasion d'une franche explication sur la politique économique de la France n'a rien que de très naturel.

» L'idée reçue est que la France serait tombée dans une sorte de conformisme monétariste en vertu duquel, fascinée par l'exemple allemand, elle aurait abdiqué toute autonomie de pensée. Sans souci pour l'amélioration de son niveau de vie et moins encore pour la lutte contre le chômage, elle se serait enfermée dans un carcan qui ne lui laisserait pas d'autre satisfaction que de s'engloutir dans la déflation, un *« franc fort »* à la main. Curieuse idée.

» Si l'affaiblissement de la monnaie était le gage du renforcement de l'économie, la France, qui a dévalué le franc cinq fois, avec des gouvernements de gauche et de droite, pendant la décennie des années 80, devrait mieux se porter que la plupart de ses voisins. A l'inverse, des pays connus pour la solidité de leur monnaie, comme le Japon, l'Allemagne et la Suisse, devraient subir les taux de chômage les plus élevés du monde. Or c'est le contraire.

» *Cela ne signifie évidemment* pas qu'il suffit d'avoir une bonne monnaie pour avoir une bonne économie. Encore faut-il que la solidité de la monnaie ne soit pas artificielle. Si nos prix et nos revenus venaient à flamber, notre compétitivité serait atteinte, et il faudrait se résoudre à dévaluer le franc pour ne pas être éliminés des marchés par des concurrents étrangers. Mais il faut savoir que cela aurait un coût : toute dévaluation signifie que l'on vend le travail national moins cher que l'on n'achète le travail étranger. Or on ne peut pas abaisser le prix de son travail sans amputer les salaires de ses travailleurs.

» Une autre illusion consiste à imaginer qu'avec une monnaie plus faible nous aurions des taux d'intérêt moins élevés. Il suffit d'observer la situation présente autour de nous : tous les pays européens qui ont vu glisser leur monnaie ont subi en même temps un relèvement de leur taux d'intérêt. Tout cela ne serait pas arrivé, nous dit-on, si l'Allemagne ne nous avait pas fait payer une partie du prix de sa réunification, en nous imposant des taux d'intérêt élevés par l'intermédiaire de la relation franc-mark. Ce point mérite réflexion. Il n'est pas douteux que les Allemands ont mis du temps à évaluer le coût véritable de leur réunification. Ils ont cru, trop longtemps, pouvoir la financer avec la seule politique monétaire sans solliciter le contribuable. A l'époque, nous avons laissé faire – au lieu de proposer notre aide – bien naturelle dans une communauté – et d'exiger, en contrepartie, une politique plus rigoureuse de la part du gouvernement de Bonn, c'est-à-dire des taux d'intérêt moins élevés et des impôts plus élevés pour les Allemands. Nous payons encore aujourd'hui cette erreur d'appréciation et ce manque de solidarité entre Européens. Ce dont nous avons souffert, ce n'est donc pas d'un excès de coopération européenne, mais d'une insuffisance de solidarité.

» En matière monétaire, la France doit consolider les progrès qu'elle a accomplis – non sans mal, ni recul parfois – depuis un quart de siècle. Or elle peut perdre en trois mois ce qu'elle a gagné en dix ans. Alors, pourquoi tous ces procès en sorcellerie contre ce qu'il est convenu d'appeler la *« pensée unique »* ? Comme si toute société n'avait pas besoin d'un socle de valeurs communes pour se construire. Faut-il regretter, ou au contraire se réjouir, que les droits de l'homme, la liberté de la presse, l'indépendance de la justice, constituent une *« pensée unique »* dans toute démocratie ? La stabilité de la monnaie n'est pas, d'abord, un choix économique, c'est une valeur morale. Elle signifie que la société respecte le contrat qu'elle a tacitement conclu avec ses citoyens, en leur garantissant que les signes monétaires qu'ils ont dans leur poche – fruit de leur travail – conserveront leur valeur. En Allemagne – faut-il s'excuser de prendre cet exemple ? –, tous les grands partis, les syndicats et le patronat sont d'accord pour garantir la santé de la monnaie. *« Pensée unique »* ! Et alors ?

» La santé monétaire n'est pas seulement le respect d'un contrat. C'est aussi une incitation permanente à se spécialiser dans les productions à haute valeur ajoutée, les seules qui garantiront l'emploi dans des pays de plus en plus concurrencés par les économies émergentes d'Asie et d'ailleurs sur les productions les plus courantes.

» Si des vérités aussi aveuglantes sont encore ignorées par quelques-uns, c'est qu'ils voient dans l'affaiblissement monétaire un remède indolore – et donc politiquement avantageux – à tous nos maux. Cela permettrait d'élever les salaires, de tolérer les déficits, de créer des emplois. En somme de raser gratis, tout de suite ! Alors que le niveau de vie n'a jamais progressé qu'avec des gains de productivité ; que les déficits n'ont jamais eu d'autres effets que de pousser les taux d'intérêt à la hausse ; et que la solution des problèmes de l'emploi suppose une vision neuve du travail, un renouvellement complet des relations entre les forces sociales organisées et une approche novatrice des problèmes de la durée du travail. Toutes choses plus dérangeantes qu'une litanie sur la parité monétaire, fruit d'une époque dans laquelle ceux qui la récitent n'ont rien appris, *ni rien compris. La* santé de la monnaie n'est certes pas, à elle seule, une garantie de réussite. Mais son naufrage serait une certitude de l'échec. »

Les cendres de Marie et Pierre Curie sont transférées au Panthéon

La nation rend hommage à une scientifique d'origine polonaise

Quatorze ans, à un mois près, après sa prise de fonctions, François Mitterrand est revenu au Panthéon, jeudi 20 avril, pour présider la cérémonie du transfert des cendres de Marie et Pierre Curie. C'est pour le président de la République l'occasion symbolique de rendre hommage à une femme d'origine polonaise, ayant contribué au prestige de la recherche scientifique.

FRANÇOIS MITTERRAND avait pris, en mars 1994, la décision de transférer au Panthéon les dépouilles de Pierre et Marie Curie. Il répondait ainsi à la démarche de plusieurs porte-parole de la cause des femmes, qui lui avaient fait observer qu'aucune femme n'était honorée dans le temple de la République. Seule Sophie Berthelot y est inhumée, mais en tant qu'épouse du savant Marcellin Berthelot, et non pour son mérite propre.

Le décret du président de la République sur le transfert des époux Curie, en date du 8 mars 1995, est paru au *Journal officiel* le 14 mars. La date retenue pour la cérémonie ne doit rien au hasard : à un mois près, elle correspond au quatorzième anniversaire de la prise de fonctions de M. Mitterrand en 1981. Le 21 mai de cette année-là, le premier président de gauche de la Vᵉ République avait marqué son avènement par une visite au Panthéon, où il s'était recueilli sur la tombe de Victor Schoelcher, libérateur des esclaves de la Martinique, sur celle de Jean Jaurès, penseur et organisateur du socialisme français, et sur celle de Jean Moulin, chef de la résistance intérieure à l'occupation nazie.

Le président de la République avait honore par un transfert au Panthéon René Cassin, auteur de la Déclaration universelle des droits de l'homme, en 1987, et l'un des pères de la construction européenne, Jean Monnet, en 1988. Ce dernier choix correspondait à l'importance donnée alors par M. Mitterrand à l'union de l'Europe, devenue l'élément central de son action. L'installation au Panthéon relève du seul président de la République, sans que le Parlement soit appelé à se prononcer. Sous la Vᵉ République, avant M. Mitterrand, seul le général de Gaulle avait pris une décision de ce genre, lorsqu'il avait décrété le transfert des cendres de Jean Moulin.

Jeudi 20 avril, à trois jours du premier tour de l'élection présidentielle, le chef de l'Etat, le premier ministre, Edouard Balladur, et le maire de Paris, Jacques Chirac, devaient être présents ensemble à la cérémonie du Panthéon. Outre MM. Balladur et Chirac, un troisième candidat à l'élection présidentielle, Lionel Jospin, invité en tant qu'ancien ministre de l'éducation nationale, devait être présent, mais il a fait savoir que son agenda de campagne ne le lui permettrait pas.

TESTAMENT POLITIQUE

Le rite républicain du Panthéon est de ceux qu'apprécie particulièrement M. Mitterrand. Réunissant les titulaires des principales fonctions, par-delà leurs oppositions ou rivalités du moment, il met en valeur l'unité et la continuité de la République. Le chef de l'Etat, à l'approche du terme de son second mandat, et alors qu'il multiplie les gestes et les discours ayant valeur de testament politique, a choisi d'associer plusieurs symboles : les honneurs rendus à une femme (et à son mari, avec lequel elle avait partagé son premier prix Nobel) ; d'origine polonaise, donc étrangère ; ayant contribué, enfin, au prestige de la recherche scientifique française.

Alors que les principes défendus par la République, parfois considérés comme battus en brèche par l'évolution de la société, sont en même temps invoqués à droite et à gauche par ceux qui préconisent un retour au « pacte républicain » (la formule est apparue dans les propos de Jacques Chirac comme dans ceux de Lionel Jospin depuis le début de la campagne), la cérémonie du Panthéon se veut un rappel des valeurs qui doivent unir les citoyens et leurs représentants. M. Mitterrand se place ainsi au centre du tableau, au moment où il se prépare à transmettre à son successeur l'héritage de la République.

P. J.



Une femme symbole de la ténacité

Couronnée deux fois par le prix Nobel, en 1903 (physique) et en 1911 (chimie), Marie Curie est le symbole même de la ténacité. Née le 7 novembre 1867 à Varsovie, Maria Sklodowska doit lutter dès son arrivée en France. Mais elle force les barrières et devient rapidement la première femme docteur ès sciences, puis la première femme professeur à la Sorbonne. En 1886, alors qu'elle vient d'épouser le physicien Pierre Curie, elle se lance avec son mari dans l'étude de la radioactivité naturelle et met en évidence le polonium et le radium, qui lui valent d'être récompensée une première fois par le comité Nobel. Veuve à trente-huit ans, Marie Curie ne désarme pas et se lance, au péril de sa santé, dans des opérations de fractionnements et de distillations chimiques pour isoler quelques grammes de chlorure de radium qui lui vaudront son deuxième prix Nobel en 1911 mais ne lui permettront pas de rentrer à l'Académie. Rongée par la radioactivité, elle meurt d'une leucémie le 4 juillet 1934.

Un savant polymorphe

Avant même de se consacrer, avec sa femme Marie, à l'étude de la radioactivité, qui allait leur valoir, conjointement avec Henri Becquerel, le prix Nobel de physique en 1903, Pierre Curie avait acquis une solide réputation dans le domaine de la cristallographie et du magnétisme. Né le 15 mai 1859 à Paris, il montre très tôt de grandes aptitudes pour les mathématiques, obtenant sa licence ès sciences à l'âge de dix-huit ans. Avec son frère Jacques, il s'intéresse aux lois de la symétrie dans les cristaux, et découvre la piézo-électricité (1880). À l'issue de sa thèse portant sur les trois types de magnétisme (ferro-, para- et diamagnétisme), il établit une loi liant température et attraction magnétique (1895). C'est à cette date qu'il épouse Maria Sklodowska, avec laquelle il découvre le polonium et le radium (1898). Titulaire d'une chaire en Sorbonne (1903), élu à l'Académie des sciences (1905), il meurt le 19 avril 1906, après avoir été renversé par une voiture, place Dauphine, à Paris.

Une basilique devenue le haut lieu du culte républicain

LE PANTHÉON est un monument mal aimé. Théophile Gautier le comparait à un *« enfant rachitique »* et à un *« invalide ivre-mort »*. Victor Hugo – son futur locataire – brocardait *« le plus beau gâteau de Savoie qu'on ait fait en pierre »*. Et plus tard, le poète Georges Fourest, l'auteur de *La Négresse blonde*, se moquera à son tour de *« ce gâteau des rois qui a Hugo pour fève »*.

Pourquoi ces sarcasmes à répétition ? D'abord parce que l'accouchement de cette nécropole nationale fut particulièrement laborieux, ensuite parce que les travaux de transformation ou de réfection n'ont pas cessé – ils ne sont pas, à ce jour, terminés. Incompris au moment de son élaboration, défiguré avant d'être achevé, l'édifice fut, au cours du siècle suivant, rejeté avec l'ensemble de l'héritage architectural du XVIIIᵉ siècle. On admet aujourd'hui son importance, sans l'admirer pour autant. Pourtant ce bâtiment à la conception révolutionnaire a eu une influence considérable. On en voit des répliques de Washington à Saint-Pétersbourg et de Copenhague à Potsdam.

Il doit sa naissance à Louis XV. Tombé malade en 1744, à Metz, le roi était aux portes du tombeau. Le Bien-Aimé fit alors un vœu : celui de rompre avec sa maîtresse, la duchessse de Châteauroux, et de construire une basilique nouvelle à la patronne de Paris, sainte Geneviève, dont l'ancien sanctuaire menaçait ruine. Remis sur pied, il exécuta lentement sa promesse. Il fallut d'abord un terrain. L'abbaye des Génofévains céda une partie de son jardin, au sommet de la Montagne qui culmine à 60 mètres. Pour financer l'entreprise, on majora les billets de trois loteries successives, ce qui permit de rassembler la somme de 400 000 livres. L'architecte choisi fut Germain Soufflot (1713-1780), un protégé du marquis de Marigny, surintendant des bâtiments du roi et frère de la marquise de Pompadour.

L'architecte avait une solide réputation acquise par de longs séjours en Italie et par la construction à Lyon d'une aile nouvelle pour l'Hôtel-Dieu. Fervent admirateur des temples grecs qui n'ignore pas les modernes, il a aussi étudié les églises gothiques. Il va essayer, à Sainte-Geneviève, de *« réunir sous une des plus belles formes (le dôme à tambour), la légèreté de la construction des édifices gothiques avec la pureté et la magnificence de l'architecture grecque »*.

Soufflot propose donc à Marigny un plan moderne (cruciforme), un système de voûtes gothiques et une ordonnance grecque. A l'intérieur, des colonnes placées sur des socles bas, éléments du répertoire antique, dégagent un espace semblable à celui d'une cathédrale gothique. Les murs extérieurs seront percés de fenêtres qui illuminent l'intérieur de la basilique. La taille des quatre piliers supportant le dôme est réduite pour ouvrir une plus large perspective.

PREMIÈRE PIERRE EN 1764

En 1755, on commence les terrassements. Le sous-sol réserve de mauvaises surprises : il est constellé de puits creusés par des potiers gallo-romains. Les substructures et la crypte achevées, Louis XV peut enfin poser la « première » pierre en 1764. Les critiques commencent à pleuvoir. On évoque la fragilité du bâtiment, son manque d'équilibre. Le dôme donne effectivement beaucoup d'inquiétude à l'architecte, qui arme de tirants de fer l'ensemble de l'édifice. Le chantier est loin d'être achevé quand Soufflot meurt, en 1780. Ses collaborateurs, Brébion et Rondelet, achèvent l'œuvre. Le décor intérieur n'était pas encore totalement en place en 1789, au moment de la prise de la Bastille.

Cette année-là, la vente de l'abbaye où est enterré Voltaire incite le marquis de Villette, un intime du philosophe, à demander le transfert des cendres du grand homme dans une sépulture digne de lui : *« Pour nous rapprocher des Grecs et des Romains dont nous tenons tant de maximes de liberté, pour donner l'exemple à l'Europe, ayons le courage de ne point mettre ce temple sous l'invocation d'un saint. Qu'il devienne le Panthéon français ; qu'il reçoive les statues de nos grands hommes, et que ses voûtes souterraines renferment les cendres des morts célèbres. »*

Coïncidence, le 2 avril 1791, Mirabeau meurt. L'Assemblée constituante reprend le projet de Villette : le 4 avril, elle décide de transformer l'église Sainte-Geneviève en temple de la Patrie. Le 11 juillet, le corps de Voltaire rejoint celui du tribun. Et le 19 juillet, Antoine Quatremère de Quincy est chargé de mener à bien la transformation du bâtiment. Cet érudit, sculpteur de formation, député à l'Assemblée législative, n'est pas architecte.

Sous sa direction, l'édifice subit une mutation radicale. Les deux clochers carrés sont rasés et les fenêtres sont bouchées. *« Cet excès de clarté*, écrira Quatremère de Quincy, *donnait encore à tout l'édifice un air de gaieté et de légèreté incompatible avec le caractère qu'exige une destination grave et religieuse. »* La lanterne du dôme est supprimée. La statue qui devait la remplacer ne fut jamais posée.

« SOUTERRAIN D'HONNEUR »

Une allégorie patriotique se substitua au fronton religieux, soulignée d'une inscription : *« Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »* La crypte est transformée en *« souterrain d'honneur »* pour recevoir les restes des « grands hommes ».

Napoléon voulut concilier ce culte républicain avec celui de l'Eglise restaurée. En 1806, le Panthéon est rendu à la patronne de Paris, mais la crypte doit accueillir les *« hauts dignitaires de l'Empire »*. L'église, officiellement consacrée en 1822, reçoit un nouveau fronton religieux. La dédicace laïque disparaît. Avec la monarchie de Juillet, le temple de la Patrie reprend du service. David d'Angers remodèle, une fois de plus, le fronton : on y voit la Patrie distribuer des couronnes que lui tend la Liberté, tandis que l'Histoire prend des notes. La dédicace retrouve sa place. La croix est remplacée par un drapeau. Soucieux de capter les suffrages catholiques, le prince-président lui redonne, en 1851, sa destination première. Une croix est replantée, l'allusion aux grands hommes est effacée, mais le fronton de David d'Angers reste en place. Pendant la Commune, elle ne perd que sa croix et gagne quelques coups de canon sans gravité.

Le 22 mai 1885, Victor Hugo est enterré au milieu d'une foule immense. Sainte-Geneviève retrouve définitivement sa destination laïque et son appellation républicaine. La IIIᵉ République entreprend, à l'intérieur, un vaste programme de décoration picturale dont le moins mauvais est signé par Puvis de Chavannes. Les grands hommes peuvent désormais savourer leur immortalité sans être dérangés par des querelles de clocher.

Emmanuel de Roux

Une cérémonie en direct sur France 2

● **RETRANSMISSION.** France 2 devait retransmettre en direct jeudi 20 avril entre 17 et 18 heures le transfert des cendres de Marie et Pierre Curie au Panthéon. L'hommage rendu par la Nation aux deux chercheurs devaient être commentées par Claude Sérillon en compagnie de Marianne Grunberg-Manago, présidente de l'Académie des sciences, et de Monique Bordry, directrice du Musée Pierre-et-Marie-Curie.

● **PERSONNALITÉS INVITÉES.** Le président de la République, François Mitterrand, devait présider la cérémonie avec, à ses côtés, le premier ministre, Edouard Balladur, et le chef de l'Etat polonais, Lech Walesa, ainsi que le maire de Paris, Jacques Chirac. Le Prix Nobel de physique Pierre-Gilles de Gennes devait prononcer un discours au nom de la communauté scientifique, avant une allocution du chef de l'Etat.

● **ITINÉRAIRE.** Après avoir été portés de l'angle des rues Soufflot et Toullier par des étudiants de Paris-VI jusqu'à l'esplanade du Panthéon, les cercueils de Marie et Pierre Curie devaient être amenés à l'intérieur par les gardes républicains, exposés à la croisée des transepts, puis déposés dans le caveau nº 8 de la crypte.

De l'alchimie naturelle au nucléaire

« IL FAUT que je vous raconte, dit une femme stupéfaite. *Ce n'est pas croyable. Je viens de voir le soleil se lever, puis immédiatement se recoucher. »* Nous sommes le 16 juillet 1945. La première bombe atomique vient d'exploser dans un coin de désert du Nouveau Mexique. Un nouveau chapitre de l'histoire de l'atome commence tandis qu'un autre s'achève, commencé moins d'un demi-siècle plus tôt, dans les locaux du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

C'est là, en 1896, qu'Henri Becquerel, enthousiasmé par les travaux récents de Wilhelm Röntgen sur les rayons X, cherche à savoir si de tels rayonnements sont émis par les corps fluorescents. Par hasard, il range un jour, une plaque photographique au-dessus des sels d'uranium qu'il utilise. La plaque est impressionnée par ce qu'il appellera des « rayons uraniques ». La radioactivité naturelle vient d'être découverte.

Les physiciens se passionnent alors pour ce nouveau type de rayonnement. Parmi eux, une jeune chimiste, Maria Sklodowska-Curie et son mari Pierre Curie.

> **Après deux ans d'efforts, Marie et Pierre Curie mettent en évidence deux éléments nouveaux très radioactifs, le polonium et le radium**

En observant différents minerais d'uranium, ils constatent que certains émettent plus de rayonnements que d'autres alors qu'ils contiennent moins d'uranium. Piqués par la curiosité, ils s'efforcent d'isoler les « impuretés » responsables de ces phénomènes. Après deux ans d'efforts, ils mettent en évidence deux éléments nouveaux très radioactifs, le polonium et le radium, qui leur vaudront de partager en 1903 le prix Nobel de physique avec Becquerel.

Les découvertes vont alors se succéder. La plus importante d'entre elles est faite en 1911. Alors que Marie Curie reçoit son deuxième prix Nobel, celui de chimie cette fois, pour avoir isolé... 16 grammes de chlorure de radium, Ernest Rutherford met en évidence le noyau de l'atome, puis identifie un de ses composants, le proton, et réussit, en 1919, la première transmutation artificielle.

Le décor est en place qui doit conduire aux découvertes du neutron et de la fission sans lesquelles la bombe atomique et la production d'électricité d'origine nucléaire ne serait pas possible. Là encore, la famille Curie est au rendez-vous. Alors que James Chadwick met en évidence le neutron, autre composant du noyau de l'atome, Irène Curie, fille de Pierre et de Marie, et son mari Frédéric Joliot découvrent, en 1934, la radioactivité artificielle en bombardant une feuille d'aluminium avec des neutrons.

La science passe alors de l'alchimie naturelle à l'alchimie dirigée. Enrico Fermi projette à son tour des neutrons sur tous les corps connus afin d'étudier leurs réactions. Mais les résultats sont si complexes qu'il faudra plusieurs années avant qu'Otto Han, suivi de près par Frédéric Joliot et quelques autres, démontre, en 1939, que, sous le choc d'un neutron, un noyau d'uranium se brise en des noyaux plus légers. La fission est découverte. Frédéric Joliot montrera la même année, avec Lew Kowarski et Hans Halban, qu'elle s'accompagne d'un formidable dégagement d'énergie qui, brutalement libérée, conduira à la bombe et, contrôlée, donnera les centrales nucléaires.

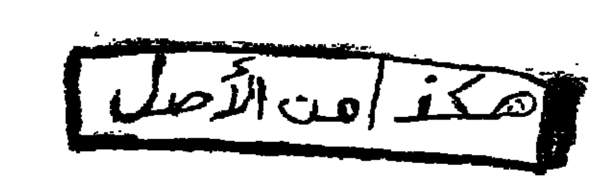
Avec la guerre, le théâtre des opérations se déplace aux Etats-Unis. Leo Szilard, effrayé par le nazisme, quitte son laboratoire de Berlin. Il est persuadé que les Allemands sont bien placés pour réussir rapidement une réaction en chaine. Avec deux autres physiciens hongrois émigrés, Eugène Wigner et Edward Teller, le futur père de la bombe H américaine, il rédige une lettre destinée au président Franklin Roosevelt dans laquelle ils expliquent que *« l'uranium peut devenir, dans un avenir immédiat, une nouvelle et importante source d'énergie »* et conduire à la construction de *« bombes extrêmement puissantes »*.

Convaincu par ce texte signé par Albert Einstein, Roosevelt lance le projet Manhattan qui aboutira, le 16 juillet 1945, au premier essai nucléaire américain suivi le 6 août 1945 du bombardement d'Hiroshima et, trois jours plus tard, de celui de Nagasaki.

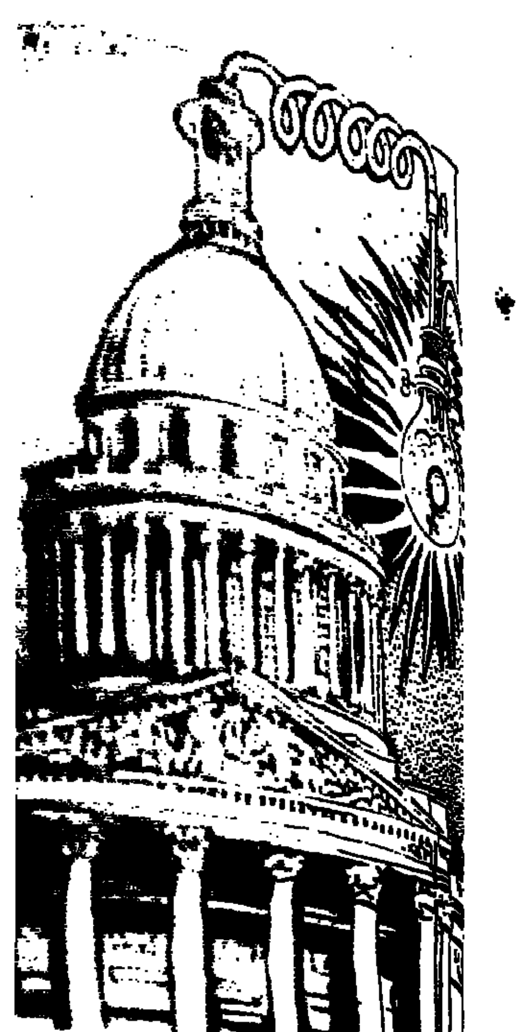
La guerre froide aidant, le « club » des détenteurs de la bombe s'étendra à l'URSS (29 août 1949), à la Grande-Bretagne (3 octobre 1952), à la France (13 février 1960) et enfin à la Chine (16 octobre 1964). Effrayés par cette course aux armements nucléaires, les Etats-Unis, l'URSS et la Grande-Bretagne signent, le 1ᵉʳ juillet 1968, le traité de non-prolifération nucléaire (TNP). La France et la Chine ne le signeront qu'au début des années 90. Ce texte n'empêche pas Israël, l'Afrique du Sud, l'Inde et le Pakistan de se doter à leur tour de la bombe. Mais ce traité, dont les cent soixante-quinze pays membres discutent actuellement le renouvellement, a sans doute permis d'éviter le pire.

La course aux armements initiée par le projet Manhattan est aussi à l'origine de l'essor du nucléaire civil. Les scientifiques et les politiques voient très vite l'avantage qu'ils peuvent tirer de la chaleur dégagée par les réactions en chaîne provoquées dans les piles atomiques. Le premier kilowatt d'origine nucléaire sera produit aux Etats-Unis en 1951 (par EBR-1, un... surgénérateur !), mais ce sont les Soviétiques qui construiront la première « vraie » centrale à Obninsk, en 1954. De puissance encore modeste (5 mégawatts), cette installation est le précurseur des réacteurs RBMK, de type Tchernobyl.

Jean-François Augereau et Jean-Paul Dufour







M. Delors soutient le projet économique de M. Jospin

JACQUES DELORS a mis tout son crédit, mercredi 19 avril lors d'une conférence de presse, pour soutenir le programme économique de Lionel Jospin, *« le seul qui dessine un sentier de croissance différent de celui dans lequel la France est engagée »*. L'ancien président de la Commission européenne a souligné que le projet du candidat socialiste *« assurerait un équilibre entre la priorité à l'emploi et le maintien d'une économie saine tout en nous permettant de respecter nos engagements internationaux »*.

Dans l'immédiat, quatre grandes mesures du programme de M. Jospin sont susceptibles, selon M. Delors, d'enrichir la croissance en emplois : la transformation de certaines dépenses passives en dépenses actives ; la baisse des charges sur les salaires ; la réduction du temps de travail à 37 heures dans les deux ans ; les « grands programmes » (ville, environnement, logement). M. Delors estime que ces mesures, conjuguées aux effets mécaniques d'une croissance de 3,5 % (entre 200 000 et 250 000 emplois), permettraient de créer environ 350 000 postes de travail supplémentaires et de réduire de quelque 300 000 par an le nombre de chômeurs.

M. Gaudin et M. Pezet candidats à la mairie de Marseille

JEAN-CLAUDE GAUDIN, sénateur (UDF-PR) des Bouches-du-Rhône et président du conseil régional PACA, et l'ancien député socialiste Michel Pezet ont annoncé tous deux, jeudi 20 avril, qu'ils seront candidats à la mairie de Marseille. Après deux tentatives infructueuses en 1983 et 1989, Jean-Claude Gaudin, cinquante-six ans, conduira les listes de la majorité UDF-RPR, en tandem avec le jeune député RPR chiraquien des Bouches-du-Rhône, Renaud Muselier. Michel Pezet, cinquante-trois ans, qui présida la région Provence-Alpes-Côte d'Azur entre 1981 et 1986, avait déjà conduit une liste d'union de la gauche aux municipales de 1989. Il avait alors obtenu 15 % au premier tour et 12,2 % au second face à Robert Vigouroux.

Cette candidature intervient alors que Lucien Weygand, président socialiste du conseil général devrait, à son tour, officialiser sa candidature le 26 avril. Le maire sortant (ex-maj. prés.), Robert Vigouroux, qui soutient la candidature à l'élection présidentielle du premier ministre Edouard Balladur, est candidat à sa propre succession. Ronald Perdomo conduira pour sa part la liste du Front national. – *(Corresp.)*

ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

■ **« BON SENS ».** Edouard Balladur s'est déclaré convaincu, mercredi 19 avril, lors du Grand Jury RTL-Le Monde, que *« les yeux des uns et des autres vont s'ouvrir »*, en opposant une nouvelle fois la *« vérité »* de son programme présidentiel à la *« démagogie »* de celui de Jacques Chirac. *« Je crois dans le bon sens des Français et quoi qu'il advienne je serai un homme apaisé et présent »*, a ajouté M. Balladur. Le premier ministre a expliqué dans l'hypothèse où il ne serait pas présent au second tour, que *« celui qui sera élu président de la République aura recueilli moins de 25 % des voix au premier tour et sera dans l'obligation morale et politique de rassembler »*. *« Si jamais, la politique menée par le nouveau président prenait des formes que je ne trouverais pas bonnes pour la France, je m'exprimerais là-dessus »*, a-t-il conclu.

■ **CULTURE.** Le président du Front national, Jean Marie Le Pen *« ne pense pas »* qu'il maintiendrait un ministère de la culture s'il était élu président de la République. Dans un entretien publié dans *La Croix* du 20 avril, le *leader d'extrême droite déclare qu'en matière de culture il ne lui* « paraît pas que l'Etat ait un rôle à jouer » car « il fait tout *plutôt plus cher et plus mal que n'importe qui »*. *« Si l'Etat a un rôle, c'est la conservation du patrimoine et l'éducation artistique. Mais il n'a pas à s'occuper de création »*, ajoute-t-il.

■ **COURTOISIE.** Raymond Barre, député (App. UDF) du Rhône, eu un *« entretien privé »* d'une demi-heure à Lyon, mercredi 19 avril, avec Alain Juppé, président par intérim du RPR, favorable à Jacques Chirac. M. Barre devait également assister à la réunion publique que tenue par Edouard Balladur, jeudi 20 avril, à Lyon. M. Barre avait fait savoir, après avoir renoncé à se porter candidat, qu'il ne prendrait pas position avant le premier tour pour l'un ou l'autre candidat de la majorité.

DÉPÊCHES

■ **SOLIDARITÉ : Mme Mitterrand a rendu visite,** mercredi 19 avril, aux six étrangers parents d'enfants français, en grève de la faim depuis huit jours au foyer de la mission populaire à Paris, pour demander le règlement de leur situation et *« le respect du droit à toute personne à vivre en famille »*. Affirmant que sa visite n'était pas *« un geste politique mais de solidarité »*, l'épouse du président de la République a *« regretté que le thème de l'immigration ait été si peu abordé pendant la campagne présidentielle, car il s'agit de l'image de la France »*. *« Seuls ces gens ne sont pas entendus »*, a-t-elle déclaré ajoutant qu'elle comptait sur *« l'opinion publique, qui, surtout dans des moments d'élection, joue un grand rôle et peut faire entendre sa voix. »*

■ **PARIS : Georges Sarre,** député et conseiller de Paris (Mouvement des citoyens) a réagi jeudi 19 avril à l'accord entre le PS et le PC pour les élections municipales à Paris (*Le Monde* du 20 avril). Dans un communiqué, il note ses points d'accord avec Radical et la famille écologiste et propose de constituer *« des listes de rassemblement pour l'écologie, la citoyenneté, la solidarité, largement ouvertes à toutes les forces de la gauche imaginative, de l'écologie, du mouvement associatif, ouvertes à des personnalités représentatives et capables d'offrir une alternative nouvelle pour la capitale »*.

■ **NICE : Ruddy Salles,** député (UDF-PR) des Alpes-maritimes, conseiller municipal de Nice, a annoncé, jeudi 20 avril, qu'il conduirait une liste *« apolitique »* aux prochaines élections municipales à Nice. *« Il s'agira,* a-t-il précisé, *d'une équipe nouvelle, jeune et comprenant une forte proportion de femmes. Elle proposera aux Niçois une alternative au duel entre le maire RPR sortant, Jean-Paul Barety, rejeté par la population et l'ancien député FN, Jacques Peyrat, qui incarne les idées de l'extrême-droite. »* – (Corresp. rég).

Le président de la Licra proteste contre un tract du FN

LE PRÉSIDENT d'honneur de la Licra, Jean Pierre-Bloch, a vigoureusement protesté, mercredi 19 avril sur les ondes de Radio-Shalom contre la distribution d'un tract signé *« Jean-Pierre Bloch »* et annonçant que le Comité national des français juifs, proche du Front national, appelait à voter pour Jean-Marie Le Pen. Ce texte qui affirme qu'*« une campagne mensongère, dans des médias déchaînés et irresponsables, a voulu diaboliser Jean-Marie Le Pen en le présentant notamment comme raciste, donc antisémite »* a été publié le mois dernier par le quotidien d'extrême droite *Présent* et a été distribué dans des boîtes aux lettres des Yvelines par les militants FN de ce département.

« Ce M. Jean-Pierre Bloch est un faussaire » déclare M. Pierre-Bloch qui ajoute *« il ne s'appelle pas Jean-Pierre mais, comme son nom apparaît dans tous les journaux fascistes où il collabore, Jean-Charles Bloch »*. Jean-Charles Bloch a déclaré à l'AFP que le journal *Présent* devait être à l'origine de l'erreur sur son prénom.

La carrière politique de Michel Noir est suspendue au jugement du procès Botton

L'inéligibilité du maire de Lyon était l'enjeu principal de la décision du 20 avril

Le jugement du procès Botton, où a comparu, du 13 février au 3 mars, le maire de Lyon, Michel Noir, beau-père de M. Botton, aux côtés, notamment, du maire de Cannes, Michel Mouillot, devait être rendu jeudi 20 avril. Quatre ans de prison ont été requis contre M. Botton ; dix-huit mois avec sursis, 200 000 francs d'amende, contre les deux maires, avec privation du droit de vote et inéligibilité pour cinq ans.

LYON
de notre bureau régional

De ce jeudi 20 avril dépend, tout simplement, l'avenir politique de Michel Noir. Il le sait, chacun le sait à Lyon, et la ville bruisse de rumeurs. Chacun tente d'esquisser ce que pourraient être les élections municipales de juin. Avec ou sans Michel Noir. Car, du réquisitoire du procureur de la République, il a surtout été retenu l'inéligibilité dont est menacé le maire de Lyon. Lui continue, vaille que vaille, à vaquer à ses occupations quotidiennes, mais laisse percer des pointes d'exaspération quand on l'interroge sur son état d'esprit. Michel Noir *« veut croire en la justice de son pays »* : *« Le droit primera »*, affirme-t-il. D'ailleurs, n'est-il pas en campagne, presque comme si de rien n'était ?

Presque. Parce que – il consent à l'admettre –, s'il était frappé d'inéligibilité, il réfléchirait alors à *« l'intérêt général, l'intérêt des Lyonnais »*, a-t-il lâché au détour d'une émission sur une télévision locale. Sur les bancs de la droite, certains élus ont entendu cette petite phrase comme une possibilité de retrait du maire. D'autant que son adjoint (CDS) à l'urbanisme, un des fidèles parmi les derniers fidèles, Henry Chabert, multiplie les déclarations où il explique que l'éventualité d'une inéligibilité *« hypothéquerait »* l'élection municipale. *« Cette condamnation poserait des problèmes à ceux qui le soutiennent,* poursuit M. Chabert, qui ajoute : *« Il appartiendra au maire de Lyon de prendre une décision. »* Laquelle coulerait de source.

LE RÔLE DE M. BARRE

Cette suggestion répétée de M. Chabert laisse les futurs adversaires RPR et UDF du maire de Lyon un rien perplexes. Certains se demandent si M. Chabert ne prépare pas ainsi, et en accord avec M. Noir, une porte de sortie honorable : une démission du maire placerait l'adjoint à l'urbanisme en situation pour assurer un intérim et recueillir les fruits du bilan pour le prochain mandat, coupant ainsi l'herbe sous le pied à la liste UDF-RPR. L'hypothèse irrite au plus haut point le président de l'UDF du Rhône, le député Michel Mercier, qui qualifie ce scénario d'*« indigne de la politique, indigne des Lyonnais »*.

Pourtant, M. Chabert jure n'être préoccupé que par *« l'intérêt de la ville »*. D'ailleurs, pour tenter de dégager une issue, il se tourne vers un homme providentiel : Raymond Barre. M. Chabert aimerait que l'ancien premier ministre entre sur la scène municipale au cas où Michel Noir en serait judiciairement empêché. M. Mercier pense, lui aussi, au *« député de Lyon »*, mais pour mener la liste unique UDF-RPR : *« Raymond Barre apparaît comme une grande chance pour Lyon »*, vient-il de déclarer à l'édition Rhône-Alpes du *Monde*. Mais ni l'un ni l'autre n'ont de certitude. En 1989, M. Barre avait soutenu le maire sortant, Francisque Collomb, l'accompagnant dans une sévère défaite. En attendant un signe de l'ancien premier ministre, l'UDF du Rhône a choisi, le 19 avril, un chef de file : André Soulier, conseiller municipal PR et député européen. L'UDF doit faire vite car ses alliés du RPR ne cachent pas leur visée sur la mairie et la Communauté urbaine.

Michel Noir, contraint par le calendrier judiciaire, a déjà avancé ses pions. Il a désigné ses têtes de liste dans les neuf arrondissements (dont six maires sortants) et présenté ceux qui l'ont rejoints malgré ses démêlés : comme Jean Chemain, directeur général de la chambre de commerce et d'industrie de Lyon, réputé plutôt barriste, et deux membres de ce qui reste de Génération écologie. Enfin, il a adressé un questionnaire aux Lyonnais, diffusé à 260 000 exemplaires, pour leur demander de définir les priorités du prochain mandat.

Le plan de campagne du maire de Lyon est prêt. Il pense que son bilan est suffisamment positif pour effacer les échos dévastateurs de ses ennuis judiciaires. Reste cette hypothèque d'une condamnation, qui pèserait lourdement sur la campagne, même si le maire fait appel.

Bruno Caussé



DISCRIMINATION La prochaine publication des décrets d'application d'une loi de décembre 1994 prévoyant un statut de « praticien adjoint contractuel » pour les médecins titulaires d'un diplôme étranger suscite des inquiétudes. Ces 7 900 médecins – un quart des effectifs hospitaliers – sont employés dans des conditions statutaires précaires, souvent chargés des tâches les plus ingrates délaissées par leurs collègues français. ● LA LOI promulguée en février limite fortement les possibilités de recrutement de médecins étrangers ou ayant acquis la nationalité française. ● PARMI D'AUTRES organisations, le comité des médecins à diplôme étranger (CMDE) dénonce un dispositif discriminatoire qui aboutit à contraindre des médecins exerçant depuis de nombreuses années à se soumettre de nouveau à des épreuves nationales d'aptitude.

Le statut des médecins étrangers maintient une situation précaire

La loi créant la qualité de « praticien adjoint contractuel » ne permettra pas d'intégrer dans le système public hospitalier tous les médecins à diplôme étranger. Ils sont 7 900, souvent chargés des tâches les plus ingrates

S'AGIT-IL de bouter hors de l'hôpital les médecins titulaires de diplôme étranger ou de remédier à des situations de précarité parfois dramatiques ? Les pouvoirs publics semblent jouer sur les deux tableaux. Souvent employés à des tâches ingrates, payés au rabais et accusés de tous les maux en cas d'incident ou d'accident, les médecins titulaires de diplômes étrangers font figure de parias. Dans le but affiché de *« notamment garantir la sécurité sanitaire »*, une loi portant diverses mesures d'ordre social, adoptée le 11 décembre 1994 grâce à la procédure du vote bloqué, crée un statut de *« praticien adjoint contractuel »* pour ceux qui ont décroché leur diplôme en dehors de l'espace économique européen.

Très schématiquement, en vertu du code de la santé publique, seuls les praticiens de nationalité française titulaires d'un doctorat d'Etat français de médecine et les ressortissants de l'Union européenne, du Maroc, de la Tunisie et d'Andorre munis d'un diplôme reconnu équivalent, peuvent prétendre exercer de plein droit la médecine en France. Les autres détenteurs de diplômes étrangers ont la possibilité de s'inscrire en première année de médecine en France, d'être dispensés de cours jusqu'en cinquième année et de subir finalement un examen de vérification des connaissances. Ils peuvent également demander une autorisation d'exercice à une commission nationale *ad hoc*, qui se réunit une fois par an, et présenter pour ce faire un examen écrit et oral, le certificat de synthèse clinique et thérapeutique. Certains lauréats attendent depuis des années l'avis de cette commission qui reçoit environ 2 000 demandes d'autorisations d'exercice par an et en accorde en moyenne moins d'une centaine. Pour autant, il est fréquent que des postes de praticiens restent non-pourvus, notamment dans les petits établissements.

La plupart ont en fait intégré l'hôpital public lorsqu'ils étaient étudiants et préparaient une spécialité dans le cadre de la formation universitaire. Les médecins à diplôme étranger ont ainsi été recrutés sous différents statuts – faisant fonction d'interne (FFI), attaché ou assistant associé – et travaillent toujours sous la responsabilité d'un chef de service. Ils sont aujourd'hui 7 900 dans les hôpitaux de l'Hexagone et, selon, le professeur Paul Malvy, doyen honoraire de la faculté de médecine de Nantes, *« les deux-tiers de ces médecins dits « étrangers »* [sont] *devenus français, le plus souvent par mariage »*.

VICTIMES EXPIATOIRES

Désormais, l'article 3 de la loi limite considérablement des voies de recrutement déjà complexes. Seules les personnes ayant trois ans d'exercice dans des établissements de santé publics ou privés participant au service public – 4 000 à 5 000 personnes – pourront *« être autorisées individuellement, par arrêté du ministre chargé de la santé, à exercer la profession de médecin dans ces établissements »*, à condition qu'elles passent avec succès des épreuves nationales d'aptitude qui seront organisées avant le 1er juin 1999. L'autorisation ministérielle devient en outre *« caduque lorsque son bénéficiaire cesse d'exercer des fonctions »* et l'inscription au tableau de l'ordre des médecins des personnes bénéficiant de cette autorisation sera effectuée *« sous une rubrique spécifique »*.



Dans l'entourage de Simone Veil, ministre des affaires sociales et de la santé, on dit espérer publier les décrets d'application de la loi *« entre les deux tours »* de l'élection présidentielle. Le dernier avant-projet en discussion prévoit que les médecins titulaires de diplôme étranger seront recrutés pour deux ans maximum renouvelables. Ils pourront exercer *« sous l'autorité* [et non plus sous la responsabilité] *du praticien hospitalier exerçant la fonction de chef de service »*, à plein temps ou à temps partiel. Une grille d'avancement est également proposée, qui prévoit huit échelons accessibles par période d'ancienneté de trois ou quatre ans.

Les négociations ont lieu dans un climat polémique, alimenté notamment par les syndicats d'internes des hôpitaux redoutant de voir mis en cause le *numerus clausus* (le pourcentage maximum d'étudiants admis en deuxième année de médecine). Dans un entretien accordé au *Quotidien du Médecin* du 16 décembre 1994, Mme Veil a pourtant déclaré que la réforme *« se traduira par une réduction du nombre de médecins titulaires de diplômes étrangers dans les hôpitaux »* et que *« la réussite à l'examen ne leur permettra pas d'intégrer le corps des praticiens hospitaliers »*. La loi prévoit d'ailleurs qu'*« à partir du 1er janvier 1996, les hôpitaux ne pourront plus recruter les médecins titulaires d'un diplôme étranger »* obtenu hors des états membres de l'Union européenne, des pays signataires de l'accord sur l'espace économique européen et de l'Andorre, sauf ceux venant préparer un diplôme de spécialité en France.

Les principaux intéressés se disent les victimes expiatoires d'un système hospitalier en pleine mutation. Le docteur Mohamed Ettahiri, président du comité des médecins à diplôme étranger (CMDE), dénonce un dispositif juridique discriminatoire – le CMDE demande l'abrogation de trois arrêtés concernant la rémunération des assistants et attachés associés – et affirme aujourd'hui que la loi *« ne prévoit qu'un système temporaire et incomplet »*, qui *« consiste essentiellement à rendre le médecin à diplôme étranger responsable, s'il a commis une erreur, devant l'ordre des médecins et devant la justice »*.

Du côté de l'association des attachés-associés (ADAA), le docteur Hossein Farahmand se demande *« pour quelle raison les autorités sanitaires se sont avisées, d'un seul coup, que les milliers de médecins étrangers, travaillant depuis des dizaines d'années dans les hôpitaux publics, risqueraient à partir de cette année de faire baisser la qualité de la médecine dans ce pays ? »* Citant *« de source officieuse »*, le chiffre de 12 000 médecins à diplôme étranger travaillant en France, le docteur Farahmand rappelle qu'*« une bonne partie d'entre eux ont des anciennetés de plus de dix ans dans leur service ainsi que des diplômes français de spécialité »*. Le docteur Ettahiri propose de dispenser d'épreuves les médecins en attente d'une autorisation d'exercice et de leur accorder le droit d'effectuer des remplacements dans le secteur libéral. Les médecins à diplôme étranger forment *« un corps très hétérogène*, conclut le docteur Farahmand, *et les pouvoirs publics essayent de régler le problème en les considérant comme un stock à gérer »*.

Laurence Folléa

★ CMDE, B. P. 21, 33035 Bordeaux Cedex, tel. : 56-24-70-77 ; AdAA, S/C Farahmand, 22, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, tél. : 45-65-29-38.

Un hospitalier sur quatre

● **Effectifs hospitaliers.** Les hôpitaux français emploient environ 7 900 praticiens titulaires d'un diplôme étranger, soit 24 % de leurs effectifs (33 000 praticiens hospitaliers, résidents et internes). Parmi eux, 2 900 faisant fonction d'interne (FFI) travaillent en centre hospitalier général (CHG), 500 en centre hospitalier universitaire (CHU) et 400 en centre hospitalier spécialisé (CHS-psychiatrie). En juin 1991, sur 7 303 postes d'internes recensés, 44 % étaient tenus par des FFI, dont trois sur quatre d'origine étrangère, le Maghreb et le Proche-Orient fournissant l'essentiel du contingent. 3 500 médecins à diplôme étranger ont par ailleurs le statut d'attachés associés des hôpitaux – le plus souvent après avoir été FFI – dont 50 % en Ile-de-France, et 600 celui d'assistants associés. 20 000 étudiants inscrits en médecine sont d'origine étrangère, dont 15 500 en troisième cycle.

● **Autorisations d'exercice.** Le nombre des demandes d'autorisation d'exercice déposées par ces médecins et instruites par une commission nationale *ad hoc* est passé de 393 en 1974 à 1887 en 1992. Dans le même temps, le pourcentage d'autorisations délivrées par la commission a chuté de 49 % à 5 %. Parmi les candidats de 1992, 368 étaient originaires du Maghreb (dont 259 d'Algérie), 185 du Moyen-Orient (dont 96 de Syrie, 41 du Liban et 19 d'Iran), 119 d'Europe de l'Est (dont 27 de Pologne et 11 de Bulgarie), 60 des pays d'Afrique (dont 12 du Zaïre), 43 du continent sud-américain (dont 15 d'Argentine), 33 de l'Océan indien et 17 d'Asie (dont 11 du Vietnam). En 1993, 80 médecins à diplôme étranger ont acquis le droit d'exercer leur profession en France, dans le secteur public ou libéral.

« Nous occupons des postes laissés vacants »

LE DOCTEUR Z. est psychiatre, algérien, il doit garder l'anonymat. Il est arrivé à Paris en octobre 1993 après avoir suivi *« un cursus similaire au cursus français »*. A l'issue de ses études de médecine, il a fait sa spécialité puis a il passé un concours pour être maître-assistant hospitalo-universitaire à Alger. *« Je devais soutenir ma thèse*, explique-t-il. *En juin 1993, mon chef de service a été assassiné. J'avais travaillé treize ans avec lui. Compte tenu de mon passé, de mes activités politiques, syndicales, associatives et des événements en Algérie, j'ai pu obtenir une bourse pour faire une formation complémentaire en pédo-psychiatrie dans le cadre de la coopération algéro-française. Je pensais repartir six mois ou un an plus tard. »*

PORTRAITS

La situation a empiré. Le docteur Z. a réussi à obtenir des vacations dans un hôpital public. *« Quand j'ai vu que le retour au pays était impossible*, poursuit-il, *j'ai obtenu grâce à un chef de service français un poste d'assistant associé pour une durée de quatre ans. »* Le psychiatre a alors modifié tous ses projets et fait venir sa femme et ses enfants *« en catastrophe, à la suite des incendies d'écoles »*. *« Ma femme a une carte de séjour d'étudiant, mes enfants sont en situation irrégulière »*, précise le docteur Z.

« Moi, je suis là en attendant une solution X et je ne ressens pas du tout la précarité qui frappe ici les médecins à diplôme étranger, dit-il encore. *Si un jour je décide de rester dix ou quinze ans, là, le problème de précarité se posera. Pour l'instant, je n'ai pas de projet de vie en France. »* Le docteur Z. sait que *« certains collègues algériens ont essayé de venir en demandant un visa étudiant qui leur a été refusé »*. Ce qui l'inquiète le plus, c'est de savoir s'il aura *« toujours la possibilité d'exercer en France en tant que praticien »* s'il ne peut pas rentrer dans son pays.

« UNE CARRIÈRE À L'ENVERS »

Mohamadou Baldé, 36 ans, de nationalité sénégalaise, marié, deux enfants, est titulaire d'un doctorat d'État délivré par la faculté de médecine de Dakar, d'un certificat d'études spécialisées (CES) en psychiatrie, ancien interne des hôpitaux (deux ans à Dakar et deux ans à Paris, à l'hôpital Sainte-Anne) et major de sa promotion. Arrivé en France en 1991 pour occuper un poste d'attaché associé dans le Val-d'Oise, il a ensuite décroché un poste d'assistant spécialiste associé au centre hospitalier Emile-Roux d'Eaubonne (Val-d'Oise). *« J'ai suivi exactement le parcours qui existait en France avant la réforme des études médicales*, confie le psychiatre. *Le contenu d'enseignement était le même entre la France et le Sénégal, car il y avait des accords de coopération en matière d'enseignement supérieur. »*

« Jusqu'en 1984, raconte le docteur Baldé, *les diplômes qu'on nous délivrait étaient valables de plein droit en France mais, à mon arrivée, j'étais dans la rubrique des médecins qui ne pouvaient plus légalement exercer en France. »* Le docteur Baldé se sent victime d'une injustice. *« Dans la plupart des pays francophones*, assure-t-il, *au moins la moitié du corps professoral venait de France et du Canada. Progressivement, une population africaine a pris le relais. »* Pour le docteur Baldé, *« parler d'incompétence des médecins formés dans ces universités, c'est un peu contradictoire »*.

« Je comprends qu'un pays à un moment donné prenne des mesures pour restreindre l'entrée de personnes étrangères sur son territoire, concède-t-il. *Mais nous occupons des postes laissés vacants, donc nous ne sommes pas en concurrence directe avec nos collègues français. » « Qu'on nous maintienne dans un flou juridique, statutaire et dans de telles conditions de précarité, ce n'est pas acceptable »*, s'insurge le médecin. Sans compter les multiples difficultés administratives annexes.

Le docteur Baldé serait *« tout à fait d'accord pour travailler cinq ou dix ans dans un hôpital public pour obtenir à la fin un statut qui reconnaisse ma qualité de médecin »*. Dans son cas, *« l'assistanat, c'est quatre ans, pas plus. Et après ? Si une personne est désireuse de rester et de travailler en France – on a ce droit, je crois –, il faut retourner prendre un poste d'attaché ou de faisant fonction d'interne, ce qui signifie qu'on régresse et qu'on gagne moins. C'est une carrière à l'envers ! »*

L. F.

L'Institut national de la consommation dresse un sombre bilan de la loi Neiertz sur le surendettement

MIEUX VAUT SUBIR une saisie-arrêt sur salaire que de passer sous les fourches Caudines d'une commission départementale de surendettement... C'est ce que laissent penser les résultats d'une enquête réalisée de 1990 à 1994 par l'Institut national de la consommation (INC) auprès de 502 ménages surendettés. Selon cette étude rendue publique mercredi 19 avril, il apparaît que 70,7 % des plans amiables de rééchelonnement des créances élaborés par ces commissions instituées par la loi Neiertz ne sont pas viables. Cela signifie que les mensualités de remboursement prévues par le plan excèdent les capacités financières du ménage. Ainsi, dans les trois premières années de mise en œuvre des plans, 30 % des ménages ont dû faire face à un incident de paiement.

Selon cette enquête, le profil moyen du ménage surendetté ne relève pas du *« cas social »*. Ses ressources s'élèvent à 10 700 francs par mois, soit un niveau proche de la moyenne nationale. Les deux tiers des chefs de famille de ces foyers sont salariés, et plus particulièrement ouvriers (36 % des chefs de famille de l'échantillon) et employés (22 %). A l'inverse, 18 % de ces chefs de famille surendettés sont chômeurs. Au moment du dépôt de leurs dossiers en commission, 24 % des foyers surendettés disposaient de ressources insuffisantes pour faire face à leurs seules dépenses minimales. 56 % ne retrouvaient une capacité de remboursement qu'en rognant sur ce minimum vital.

288 000 FRANCS DE DETTES

Au terme de l'élaboration d'un plan amiable ou d'un redressement judiciaire civil (en cas d'échec de la conciliation) les familles disposent au total de 2 500 francs pour vivre contre 1 600 francs avant toute procédure. Ce résultat exclut les charges incompressibles évaluées dans les deux cas à 3 100 francs pour un budget de 10 700 francs. A titre de comparaison, les mécanismes de saisie-arrêt sur salaire qui tiennent compte des ressources insaisissables (prestations familiales, RMI...)leur laissent 4 100 francs de revenu disponible.

Aux yeux de l'INSEE l'inefficacité des plans provient de *« l'insuffisance des remises de dettes et des réductions de taux d'intérêt »*. Alors que l'endettement moyen de ces ménages s'élève à 288 000 francs, seulement 10 % des dossiers ont fait l'objet de remise de dette pour un montant moyen égal à 7 500 francs. Seuls 4 % des ménages ont bénéficié d'un moratoire total de leurs créances, tandis que 8 % ont vu reporter dans le temps au moins une dette. Si le rééchelonnement des créances a été pratiqué dans 42 % des plans, la durée totale des remboursements n'a pas été modifiée dans 47 % des cas. Appliquée dans 70 % des dossiers, la réduction des taux d'intérêt a été, en moyenne, limitée à trois points. La vente de biens immobiliers ou de véhicules ne concerne, en revanche, que 9 % des dossiers. Derniers éléments d'appréciation, les plans amiables se révèlent impossibles à monter dans 11 % des cas, les autres s'échelonnent sur dix ans en moyenne.

En conclusion, l'INC estime que *« le principe d'un traitement globalisé des dettes entraînant la suspension des poursuites, la mise à plat de la situation du débiteur et l'élaboration d'un plan compatible avec ses ressources doit être impérativement conservé »*. En revanche, *« le pari selon lequel les créanciers accepteraient de se concilier en commission pour éviter la procédure judiciaire semble perdu »*, regrette l'INC. En outre, la loi se révèle non seulement insuffisante pour résoudre les situations les plus difficiles, mais *« l'absence d'un suivi de l'exécution des plans constitue aussi une lacune grave des textes »*.

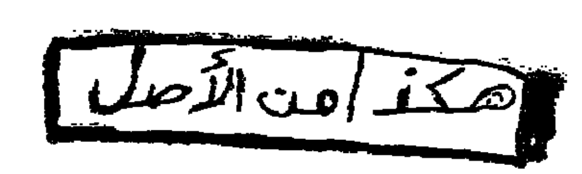
Cette enquête de l'INC est rendue publique au moment où le gouvernement s'apprête à publier le décret d'application de la réforme de la loi Neiertz, promulguée le 9 février et qui doit entrer en vigueur au 1er août. *« Nous devons fournir très rapidement le mode d'emploi de la réforme aux juges pour les inciter à traiter le maximum de dossiers »*, explique-t-on au ministère de la justice, qui précise que 20 000 dossiers seraient actuellement en instance. Mais plusieurs divergences subsistent entre la chancellerie et le ministère de l'économie. Les représentants des consommateurs et des créanciers s'inquiètent de ce que la chancellerie, soucieuse de résorber l'engorgement des tribunaux, cherche à restreindre les possibilités de recours judiciaire.

PLAN AMIABLE

Dans le schéma retenu, le dépôt d'un dossier devant la commission devient obligatoire. A charge pour elle d'élaborer un plan amiable de rééchelonnement des dettes puis, en cas d'échec de cette conciliation, de formuler des *« recommandations »* d'étalement ou de suspension des créances. Du même coup, le juge n'est plus censé intervenir que pour régler les litiges survenant au cours de la procédure. *« En étant saisi sélectivement, le juge peut prêter une plus grande attention aux litiges »*, se justifie-t-on dans l'entourage du garde des sceaux. A l'inverse, les représentants des débiteurs et des créanciers, soutenus par le ministère de l'économie, réclament que *« toutes les recommandations soient automatiquement déférées devant le juge »*.

Un autre point litigieux concerne l'avenir du plan lorsque le débiteur ne respecte pas ses engagements. Pour l'heure, le projet de décret prévoit que l'intégralité du plan est caduque au premier incident de paiement. L'ensemble de la dette (intérêts compris) devient alors exigible. Si les avis des associations de consommateurs et des créanciers divergent sur la portée de cette caducité, tous se déclarent favorables à l'institution d'une procédure de mise en garde du surendetté au premier faux pas. Laquelle pour le moment est absente du dispositif retenu...

Valérie Devillechabrolle





Droit au logement exige la réquisition de deux immeubles à Neuilly-sur-Seine

Plusieurs manifestations se sont déroulées à Paris et en province

L'association Droit au logement, qui réclame *« l'application de la loi de réquisition »*, a organisé mercredi 19 avril des manifestations dans une dizaine de villes de province. Des centaines de personnes se sont rassemblées à Paris et, à Neuilly-sur-Seine, deux immeubles ont été symboliquement occupés. De son côté, la Fondation abbé Pierre demande *« des engagements clairs »* aux candidats à l'élection présidentielle.

DANS LE CADRE de la journée nationale d'action de Droit au logement (DAL), deux cents personnes ont manifesté, mercredi 19 avril, devant deux immeubles de Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine). Une délégation a été reçue à la mairie, où elle a déposé soixante et une demandes de réquisitions et obtenu un rendez-vous, vendredi matin, avec le maire RPR Nicolas Sarkozy. Avec à leur tête Mgr Gaillot, les acteurs Marina Vlady et Lambert Wilson, les manifestants se sont rendus rue de la Ferme, dans le quartier Saint-James, pour demander la réquisition de deux immeubles : au 24, une construction de standing de cinq étages dont les travaux ont été stoppés, il y a un an et demi ; en face, une bâtisse ancienne, propriété de la société anonyme pour l'Aide à l'accession à la propriété des locataires (AAPL), qui attend depuis près de trois ans d'être réhabilitée.

Une délégation de six personnes a été reçue à la mairie de Neuilly par le premier adjoint au maire. Soixante et une demandes de réquisitions ont été enregistrées. La ville s'est engagée à prendre contact rapidement avec les propriétaires des immeubles concernés. Jean-Claude Amara, vice-président de Droit au logement, s'est félicité de cette entrevue qu'il a qualifiée de *« cordiale »* devant une centaine de manifestants. A Paris, une délégation composée notamment du président du DAL, Jean-Baptiste Eyraud, et de Jean-Yves Cottin, du Comité des sans-logis, avait été reçue en début d'après-midi par M. Lafouge, directeur de la construction et du logement de la Ville, et par M. Léger, directeur du cabinet du préfet, auprès de qui il avait déposé 1 034 réquisitions de logements. Eux aussi ont estimé que leur entretien avait permis d'avancer *« dans la bonne direction »*, la mairie de Paris s'étant elle aussi engagée à examiner les demandes avant de les transmettre à la préfecture.

VINGT ET UNE QUESTIONS

Par ailleurs, la Fondation abbé Pierre a posé 21 questions aux candidats à l'élection présidentielle à partir d'un manifeste qui a recueilli l'approbation de 146 députés. La fondation réclame la production *« en beaucoup plus grand nombre »* de logements sociaux accessibles aux plus démunis ; la solvabilisation des bénéficiaires avec une revalorisation annuelle des aides au logement ; une procédure d'alerte et un accompagnement financier pour enrayer les processus d'expulsion ou, en cas d'expulsion, le relogement préalable des gens de bonne foi ; l'exercice accru du droit de préemption des communes et, au besoin, de l'Etat. La fondation interroge également les neuf candidats sur la part qui doit revenir *« au logement locatif social et très social »* dans l'ensemble des logements à réaliser annuellement. Enfin, la Fnars (Fédération nationale des associations d'accueil et de réadaptation sociale) indique, dans une *« lettre aux candidats à la présidence de la République »*, que le budget des centres d'hébergement (CHRS), corrigé en 1994, *« est à nouveau dangereusement inférieur aux besoins »* en 1995 et qu'il manque *« au moins 150 millions de francs »*. Elle demande aux candidats s'ils sont prêts à soutenir *« un plan de cinq ans de modernisation et d'extension du réseau des CHRS »*.

Jean-Claude Pierrette

Un réseau de mariages blancs démantelé dans le Val-d'Oise

SEPT PERSONNES, dont une ancienne employée de mairie, ont été mises en examen par un juge d'instruction de Pontoise (Val-d'Oise) après le démantèlement par la brigade de recherches départementale de la gendarmerie, d'un vaste réseau d'immigration irrégulière organisant des « mariages blancs ». Plus de deux cents personnes – les mariés et leurs témoins de complaisance – ont été entendues dans le cours de cette information judiciaire ouverte en juillet 1992 et portant sur quatre-vingt-quinze mariages célébrés à la mairie de Persan, de 1990 à la fin de l'année 1992.

Le réseau fonctionnait avec l'aide active d'une employée de la mairie de Persan, chargée de l'état civil, Christiane Druon, âgée de quarante-neuf ans, qui a été révoquée par le Conseil d'Etat depuis la révélation de l'affaire et après enquête administrative.

L'instigatrice de la filière, Anna Bouafoura, s'occupait de trouver un conjoint français à des étrangers en situation irrégulière, pour une somme allant de 50 000 à 85 000 francs. Grâce à un recrutement effectué un peu partout en France, de la Seine-Maritime aux Pyrénées-Orientales, l'époux ou l'épouse de complaisance percevait chacun entre 10 000 et 15 000 francs. L'employée de mairie recevait 10 000 francs pour l'établissement de chaque document certifié conforme et portant la signature du maire ou d'un adjoint, ignorants du trafic selon l'enquête, et les deux témoins entre 500 et 1 000 francs chacun. Le trafic était prospère, puisque son montant total est évalué à plus de cinq millions de francs en deux ans.

ADRESSES FICTIVES

Les mêmes personnes pouvaient servir de conjoint et de témoin lors de mariages différents. Des adresses fictives – un débit de boissons de la commune mais aussi des particuliers – permettaient de domicilier à Persan les faux époux. Les étrangers, qui cherchaient ainsi à obtenir une autorisation de séjour et un permis de travail, arrivaient en majorité du Maghreb. A l'issue de l'enquête de gendarmerie, bouclée cette semaine, tous les prévenus mis en examen ont été remis en liberté par le juge d'instruction, Mmes Bouafoura et Druon restant toutefois placées sous contrôle judiciaire. Les chefs d'accusation retenus vont de la corruption de fonctionnaire à l'usage de faux documents administratifs et à l'aide à étranger en situation irrégulière.

Frédérique Lombard

Les sourds se sentent exclus de la campagne électorale

PLUSIEURS CENTAINES DE SOURDS et malentendants, mobilisés à l'appel de la Coordination nationale pour les droits civiques des sourds, se sont rassemblés, mercredi 19 avril, devant le siège de l'Unesco, à Paris, pour protester contre leur *« exclusion »* d'une campagne électorale *« non traduite en langue des signes »*. Brandissant leur carte d'électeur, les manifestants, qui se sont rendus devant l'Assemblée nationale, ont déploré l'insuffisance du sous-titrage de la campagne, limité aux émissions diffusées par France 3, et ont réclamé le recours systématique à des interprètes en langue des signes.

A Bordeaux, une centaine de personnes ont aussi défilé dans le centre-ville, mercredi, avec des banderoles proclamant que *« la citoyenneté des sourds est bafouée »*. Ils ont été reçus à la préfecture. A leur sortie, les délégués se sont déclarés déçus de leur entrevue avec les autorités préfectorales, et une cinquantaine de manifestants ont brûlé leurs cartes d'électeur.

DÉPÊCHES

■ **INGÉRENCE : le maire (PS) de Fos-sur-Mer**, Bernard Granier, a été déféré devant le parquet du tribunal de grande instance d'Aix-en-Provence, jeudi 20 avril, à l'issue de quarante-huit heures de garde à vue, dans le cours d'une information judiciaire pour ingérence et abus de biens sociaux confiée au juge d'instruction Guënael Le Gallo. Le directeur des services techniques de la ville, Noël Jean, ainsi que le gérant de la société immobilière Sodeximmo, Georges Causse, ont été mis en examen, mercredi 19 avril, respectivement pour complicité d'escroquerie et pour escroquerie, et laissés en liberté.

■ **EXPULSION : un membre présumé de la mafia russe**, Alimjan Tokhtakhounov, a été expulsé de France mardi 18 avril. Installé à Paris depuis avril 1993, après avoir été expulsé d'Allemagne, ce ressortissant ouzbek est considéré par les services de renseignement comme étant *« à la tête d'un groupe de malfaiteurs russes (...) spécialistes du rapt, avec demande de rançon, d'hommes d'affaires russes exilés »* (*Le Monde* du 11 février). En situation irrégulière, l'Ouzbek a été l'objet d'un arrêté préfectoral de reconduite à la frontière.

■ **GARDE À VUE : la Cour de cassation a jugé**, dans un arrêt, rendu lundi 3 avril, que les officiers de police judiciaire (OPJ) ne doivent notifier ses droits à une personne placée en garde à vue que lorsque celle-ci se trouve en état de les comprendre et de les exercer. La cour avait été saisie par un automobiliste qui, condamné pour conduite en état d'ivresse, soutenait que la procédure était nulle puisqu'on ne lui avait signalé ses droits qu'après huit heures de garde à vue. La cour a jugé que l'ivresse constituait *« une circonstance insurmontable qui a retardé la notification des droits, laquelle ne doit intervenir qu'à partir du moment où la personne gardée à vue est en mesure d'en comprendre la portée »*.

■ **Alcatel : une plainte pour délit d'entrave** au fonctionnement régulier du comité d'entreprise d'Alcatel-CIT a été déposé en février par la CGT auprès du juge d'Huy, chargé à Evry du dossier des surfacturations au détriment de France Télécom. Cette plainte fait suite au témoignage de Denis Gazeau, ancien chef du service d'audit d'Alcatel CIT, qui avait dénoncé l'existence d'une *« stratégie pour faire baisser le résultat à un niveau acceptable d'abord pour France Télécom, c'est-à-dire à environ 4 % du chiffre d'affaires, et également vis-à-vis des salariés et des syndicats auxquels il faut cacher la trop bonne santé de leur société »*. M. Gazeau avait détaillé les moyens utilisés par la direction d'Alcatel CIT (subventions aux filiales, immobilisations passées par frais, blocage de facturation) pour obtenir cette *« chute du résultat »*.

DISPARITION

Loup Durand

Un romancier efficace

AUTEUR de plusieurs romans à succès, l'écrivain Loup Durand est mort, mardi 18 avril, à l'âge de soixante-deux ans. Né en 1933 à Flassans-sur-Issole, dans le Var, Loup Durand était venu à l'écriture sur le tard, après avoir exercé des métiers aussi divers que docker, salarié d'Air France, reporter ou spécialiste d'import-export. Ce voyageur impénitent, qui a résidé au Cambodge, à Londres, dans le Sussex et aux Baléares, montrait une conception assez tranchée de l'efficacité romanesque, expliquant les déboires du roman français par *« l'excès d'attention portée à l'écriture »* et partant du principe que *« plus l'écriture est invisible, plus le roman est bien écrit. C'est l'histoire qui compte »*.

Après *Le Caïd*, en 1976, puis *Jaraï*, en 1980, son roman intitulé *Daddy* connut un succès mondial. Publié par Olivier Orban et les éditions Numéro 1, le livre s'est vendu à plus de trois millions d'exemplaires à travers le monde et a remporté, en France, le prix des Maisons de la presse. Autre best-seller international, *Jaguar*, paru chez Orban en 1989, avait suscité l'intérêt des Anglo-Saxons. L'éditeur avait vendu les droits du livre en langue anglaise pour la somme record de 430 000 dollars, soit près de 3 millions de francs. En 1994, enfin, Loup Durand avait publié *Le Grand Silence*, chez Plon.

Le romancier, qui avait fait paraître plusieurs de ses ouvrages sous des pseudonymes, est aussi connu pour avoir été au cœur d'une polémique concernant les écrits de Paul-Loup Sulitzer. En mai 1987, au cours de son émission « Apostrophes », Bernard Pivot avait présenté Loup Durand comme le « nègre » de Sulitzer, rendant ainsi publique une rumeur qui circulait depuis longtemps. Une affirmation que l'auteur de *Daddy* a toujours démentie, expliquant seulement qu'il était ami et conseiller de Sulitzer, à qui il se contentait de donner des conseils de *« construction »* et de *« syntaxe »*.

R. R.

NOMINATION

Coopération

Antoine Pouillieute, qui était directeur du cabinet de Michel Roussin au ministère de la coopération, a été nommé directeur général de la Caisse française du développement, en remplacement de Philippe Jurgensen (*Le Monde* du 13 avril).

[Né le 20 décembre 1951 à Abbeville (Somme), ancien élève de l'Ecole nationale d'administration, maître des requêtes au Conseil d'Etat, Antoine Pouillieute a d'abord été en poste à la direction des collectivités locales du ministère de l'intérieur. Directeur adjoint du cabinet d'Edouard Balladur lorsque celui-ci était ministre de l'économie de 1986 à 1988, il est devenu, en avril 1989, vice-président de Strategic Planning Associates. Elu conseiller (RPR) du quinzième arrondissement de Paris en mars 1989, puis suppléant de Robert-André Vivien, il avait pris la direction du cabinet de Michel Roussin au ministère de la coopération.]

JOURNAL OFFICIEL

Au *Journal officiel* du jeudi 20 avril sont publiés :

● **Tunnel** : un arrêté réglementant le transport des marchandises. Ce texte réglemente l'accès, sur la partie française du tunnel, des trains et des véhicules routiers transportant des marchandises dangereuses.

● **Nucléaire** : un arrêté autorisant certains chefs d'établissement à assurer eux-mêmes la surveillance individuelle de l'exposition des travailleurs aux rayonnements ionisants. Ce texte concerne notamment les chefs des centres nucléaires de production d'électricité.

● **Famille** : un arrêté portant nomination au conseil d'administration de l'Institut de l'enfance et de la famille.

CARNET

AU CARNET DU MONDE

Anniversaires de naissances

Joyeux anniversaire,

Papy Marc !

Bruno, Marie-Claire, Pierre-Olivier et Constance Lesburguères.

Décès

– Le président et le secrétaire perpétuel,
Les membres de l'Académie nationale de médecine,
ont la tristesse de faire part du décès de leur très estimé confrère,

le professeur Jean GUILHON,

chevalier de la Légion d'honneur,
membre de l'Académie nationale de médecine

– Saint-Sulpice-le-Guéretois (Creuse).
Yvan Germain,
son époux,
Ses enfants,
Ses petits-enfants,
ont la douleur de vous faire-part du décès, à l'âge de soixante-quatorze ans, de

Francine GERMAIN,
née Petit,
retraitée de l'éducation nationale,
chevalier des palmes académiques.

Les obsèques religieuses ont été célébrées dans l'intimité familiale.

– Sa famille et ses amis ont la douleur de faire part du décès de

M. Gilbert GUIMOND,
survenu dans sa quarante-quatrième année, le 17 avril 1995.

Nous nous recueillerons au crématorium du Père-Lachaise, le vendredi 21 avril, à 16 heures, pour la remise de l'urne.
Cet avis tient lieu de faire-part.
Ni fleurs ni couronnes.

– Nous avons la tristesse de faire part du décès de

Jean-Claude DAVID,
dit « Mémé »,
survenu le 18 avril 1995.

Les Anciens de l'atelier d'architecture H.-Madelain.

Le Bourg,
37120 Faye-la-Vineuse.

– M. et Mme Denis Huisman,
ses enfants,
Mmes Jean-Claude Huisman et Philippe Huisman,
ses belles-filles,
M. et Mme Bruno Huisman,
M. et Mme Bruno Perrin-Huisman,
Dominique, Raphaël, Sophie-Caroline, Esla et Violaine Huisman,
ses petits-enfants,
Sarah, Charlotte, Aurélien, Léo, Amandine, Jean-Baptiste, Nathanaël, Lily et Clémentine,
ses arrière-petits-enfants,
M. et Mme Roland de Bruneton
Mme Jacques Thiriez,
Mme Pierre Gelbmann,

ont la douleur de faire part de la disparition de

Mme Marcelle GEORGES-HUISMAN,

dans sa quatre-vingt-dix-septième année en son domicile parisien, le 18 avril 1995.

Les obsèques auront lieu au cimetière de Valmondois (Val-d'Oise), le lundi 24 avril, à 16 heures.

[Marcelle Georges-Huisman était la veuve de Georges Huisman (1889-1957), secrétaire général de la présidence de la République sous Paul Doumer, directeur général des Beaux-Arts (1934-1940), conseiller d'Etat et maire de Valmondois.]

55, rue Erlanger,
75016 Paris.

– Laurent et Elizabeth Michel,
James et Carol Michel,
Joshua, Nicholas et Jessie,
Richard et Bernice Michel,
Alexander et Catherine,
Sarah Michel,
André et Isabelle Chavarot,
Marie et Emmanuelle,
Sophie Coutrot,
Et Marc-Antoine,
Laurence Garbarg-Chenon,
Julien et Sarah,
Ludovic et Patricia Michel,
Sidonie et Olivier,
Alain et Sylvia Bermond,
Et Séraphine,

ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants,
ainsi que ses neveux et nièces,
ont la tristesse de faire part du décès de

Mme Yvonne MICHEL-HANFF
chevalier de la Légion d'honneur,

survenu, dans sa quatre-vingt-quatorzième année, le 7 avril 1995, à Paris.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité, au cimetière du Père-Lachaise, le 12 avril.

21, rue du Cherche-Midi,
75006 Paris.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

– Pierre Sigonneau
et ses enfants,
Jean-Louis Sigonneau,
Et Marie Garillon,
font part du rappel à Dieu de

Mme Denyse SIGONNEAU,
née Angelsberg,
professeur d'anglais,

survenu le 15 avril 1995 dans sa soixante-quatorzième année.

Selon la volonté de la défunte, la cérémonie religieuse a eu lieu dans la stricte intimité, suivie de l'inhumation dans le caveau familial à Montefontaine-en-Thelle (Oise).

4, rue de Chantilly,
75009 Paris.

– M. et Mme Yves Voirin,
Valérie Voirin,
Nathalie Madon-Voirin,
Elisabeth Dion,
Pierre, François, Nicolas et Marie,
ses enfants,
ont la douleur de faire part du décès accidentel de

Serge VOIRIN,

survenu le 13 avril 1995.
La cérémonie religieuse sera célébrée le vendredi 21 avril à 15 heures, en l'église Saint-Eustache, à Paris-1er.

81, boulevard Saint-Michel,
Paris-5e.

– Le personnel des sociétés Refco SA et Refco Marché monétaire SA a la grande tristesse de faire part de la disparition accidentelle de leur président,

Serge VOIRIN.

29, rue du Louvre,
75002 Paris.

Remerciements

– Maurice Wattenberg,
Paul Wattenberg,
Claude Wattenberg,
Et leur famille,
très touchés par les nombreuses marques de sympathie témoignées à la suite du décès de

Bernard WATTTENBERG,

leur frère et oncle, remercient tous ceux qui se sont associés à leur peine.

CARNET DU MONDE
Renseignements :
40-65-29-94

Avis de messes

Vincent ROUANOUX

nous a quittés le 14 février 1995.

Une messe sera célébrée le samedi 22 avril 1995, à 11 heures, en l'église Saint-Eustache, place du Jour, Paris-1er.

Patrick Roger-Binet
138, rue Saint-Honoré
75001 Paris.
M. et Mme Marcel Rounnoux
23, rue des Treuils,
33000 Bordeaux.

Messes anniversaires

Une messe à la mémoire de la pianiste

Rose-Aye LEJOUR

sera célébrée en l'église Saint-Roch, 296, rue Saint-Honoré, Paris-1er, le jeudi 4 mai, à 18 h 30.

Une messe à la mémoire de

Roland VERGNAUD

sera célébrée le jeudi 4 mai, à 17 h 30, en la chapelle haute de l'église Saint-Pierre de Neuilly (entrée boulevard Jean-Mermoz).

Anniversaires

— Il y a huit ans, le 21 avril,

François TRONIK,
HEC 1981,

nous quittait.

Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, son souvenir reste vivant dans nos cœurs.

Jacques Cheminade derrière son rideau de fumée

Plus de cinq cents élus locaux ont permis à ce fidèle lieutenant du sulfureux politicien américain Lyndon LaRouche de passer avec succès tous les obstacles mis par la loi à la candidature présidentielle. Peu d'entre eux connaissaient le véritable personnage

A en croire Jacques Cheminade, la recette serait simple : « *5 % d'inspiration et 95 % de transpiration.* » Le principal ingrédient ayant permis à M. Cheminade de parvenir jusqu'au premier tour de l'élection présidentielle paraît bien être de tout autre nature et résider dans le rideau de fumée qu'il a soigneusement élevé autour de lui, de ses origines politiques et de l'idéologie qui l'anime réellement. Un flou savamment entretenu, qui lui a fait passer avec succès les obstacles sur lesquels des leaders à la longue carrière politique nationale se sont cassé les dents, comme Jean-François Hory et Antoine Waechter.

Ainsi Jacques Cheminade et son groupuscule – la Fédération pour une nouvelle solidarité (FNS) – ont-ils fait un parcours sans faute, alors qu'ils sont pratiquement inconnus. Un seul petit grain de sable s'est toutefois glissé dans la mécanique, sous la forme de deux « s » de trop dans l'affiche officielle de la campagne : « *Elections présidentielles du 23 avril 1995.* » Est-ce un *lapsus* venu signaler que l'impétrant avait par deux fois, en 1981 et 1988, échoué à réunir les parrainages requis pour briguer la magistrature suprême ? Ou plutôt un complot – un de plus – ourdi contre la Fédération pour une nouvelle solidarité, qui voit des ennemis partout ? Le Conseil constitutionnel a rappelé la norme. Au-dessus du visage du candidat, le singulier a remplacé le pluriel. L'incident de parcours a été vite avalé.

Plus de cinq cents maires de communes rurales ont donc parrainé cet inconnu, ce Parisien, ce chantre mystérieux de la Nouvelle Solidarité. Sans savoir, indubitablement, à qui ils accordaient leur confiance, mais sans doute « bluffés » par ce candidat aux évidentes qualités de stratège. Tout avait été préparé dès septembre. Un semestre à marche forcée pour la vingtaine de permanents de la FSN qui ont battu la campagne. Se disant historien, l'homme a sans doute médité les leçons de Valmy, si l'on en juge par ses écrits : « *Usant de la supériorité de leur artillerie, dont la construction à la chaîne avait été rendue possible par la méthode de la géométrie descriptive, les volontaires de l'armée française et leurs officiers républicains avaient battu les meilleurs soldats du monde.* »

Deux siècles après Valmy, le plan de campagne nous a été livré, dans ses grandes lignes, par l'un des lieutenants de M. Cheminade. En premier lieu, levée en masse de courriers adressés aux quelque 36 500 maires de France. La logistique a été assurée grâce aux ordinateurs de la maison d'édition de la FNS (les Editions Alcuin) et à la liste informatique fournie par le ministère de l'intérieur. Résultat : chaque élu a reçu la profession de foi et le *curriculum vitae* du candidat. Puis, ce fut le harcèlement téléphonique généralisé, à l'assaut des dizaines de milliers de parrains convoités. L'offensive décisive pour convaincre les hésitants a été lancée, en janvier et février, par des groupes de choc de militants de la FNS en mission deux par deux sur les routes du pays. Ultime étape : un porte-à-porte en mars, afin de recueillir les engagements définitifs des édiles convaincus.

Dans les soixante-dix départements touchés, les émissaires de la Nouvelle Solidarité ont remis aux élus un bouquet d'écrits de leur candidat : ses professions de foi contre la « *désertification des campagnes* », ainsi que son introduction passionnée au livre de Jean Jaurès, *De la réalité du monde sensible*, réédité en 1994 aux Editions Alcuin. « *Ils ont signé en connaissance de cause* », plaide Jacques Rivière, l'un des artisans de la « victoire ». Voire...

LES documents remis aux élus comportent de troublants oublis. On n'y trouve rien sur la condamnation pour vol de M. Cheminade à quinze mois de prison avec sursis, le 24 juin 1992, au tribunal correctionnel de Paris, dans une affaire liée à la remise, par une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer, de 1,197 million de francs à des associations dans la mouvance de Jacques Cheminade. « *Il a été fait appel de ce jugement et, que je sache, on n'est pas coupable, en droit français, tant qu'une condamnation n'est pas prononcée de manière définitive* », répond le candidat. Presque rien, dans le *curriculum vitae* – « *Ami et collaborateur du dirigeant politique américain Lyndon LaRouche* », – sur celui qui est le grand ordonnateur et le très controversé responsable du mouvement de M. Cheminade.

Un matin d'avril 1995, M. Cheminade a invité la presse à la très parisienne Closerie des Lilas pour un petit déjeuner de présentation. Il y donne un entretien, en espagnol, à des journalistes de la télévision argentine. Car Jacques « Santiago » Cheminade est né en 1941 à Buenos Aires, de parents auvergnats. Son père, représentant de sociétés françaises, y avait débarqué vingt ans plus tôt. C'est au collège français de Buenos Aires que le petit « Santiago », comme l'appelaient ses copains de l'époque, étudie en espagnol le matin et en français l'après-midi. « *Plutôt littéraire* », se souvient-il, il décroche pourtant un bac scientifique. Le Français d'Argentine gagne alors Paris, où il prépare HEC au lycée Carnot. Sorti de la grande école dans les dix premiers, l'exilé n'avait alors « *aucune envie d'entrer en entreprise* ».

L'ENA, donc, en cette année 1967. La tradition veut que la promotion vote, dès ses premiers pas, pour se donner un nom. « *Jean-Jaurès* », « *Louis-Napoléon Bonaparte* » ou « *Printemps des peuples* », se rappelle M. Cheminade. Il a vingt-cinq ans. Il choisit le camp des socialistes républicains, dédaignant « *ces provocateurs de maos* » et « *détestant* » ce que représente l'empereur. Des souvenirs ? Seulement sa participation à une riposte contre un commando du mouvement d'extrême droite Occident, venu avec force matraques pour occuper l'ENA (l'épisode est raconté dans *La Sans Pareille*, le roman de Françoise Chandernagor, autre membre de la promotion Jean-Jaurès). Jacques Cheminade parle avec un brin d'amertume de cette scolarité à l'ENA, d'où il sortira en milieu de classement : « *Je suis passé par cette école sans en reconnaître l'autorité. Tout s'y jouait par la cooptation et la conformité à un modèle d'héritier.* » N'ayant pas participé activement à mai 68, il hésitera à nouveau, son diplôme en poche, à « *entrer dans la haute fonction publique* ». Après avoir brièvement pensé au journalisme, à l'été 1969, il changera encore d'avis pour rejoindre la direction des relations extérieures du ministère de l'économie et des finances. « *Une grande famille à l'époque,* commente-t-il, *où se croisaient les traditions du christianisme social, du socialisme humaniste et de la rupture gaullienne.* »

« Nous faisons des recherches économiques, historiques, stratégiques, mais nous ne sommes pas des espions »

C'est pourtant une tout autre famille que M. Cheminade va croiser à New York, où il sera conseiller commercial de France jusqu'en 1977. Cette famille-là lui fera mener une double vie – de fonctionnaire et de militant clandestin –, jusqu'à ce qu'il quitte la fonction publique en 1980 et prenne, en France, la tête du Parti ouvrier européen (POE, apparu dans l'Hexagone en 1978, avant d'être transformé en FNS en 1991). A New York, il sera comme ébloui par la personnalité de Lyndon LaRouche, un ancien trostkiste ayant parcouru tout le spectre politique américain pour être, aujourd'hui, proche de la droite fondamentaliste. « *Un charlatan doué d'un immense talent* », dit un dissident de son mouvement, le Parti ouvrier américain, un tout petit parti qui se voudrait une Internationale à lui seul. Un mégalomane présenté, dans ses livres de propagande, comme « *le plus grand économiste du XXe siècle* » et « *l'une des personnalités internationales qui influencent la perception et la politique des gouvernements* ». De quoi compléter le CV du candidat : depuis près de vingt ans, M. Cheminade est le responsable de la branche française de l'étrange mouvement dirigé par M. LaRouche.

« *Mes idées et mes actions en France ne se démarquent en rien de celles de LaRouche* », nous déclare M. Cheminade aujourd'hui. Aux Etats-Unis, M. LaRouche nous le confirme : « *Depuis vingt ans, nous sommes de plus en plus proches.* » De 1981 à 1991, M. Cheminade a présidé en France l'un des satellites de la galaxie LaRouche, l'Institut Schiller, dont le siège principal, à Wiesbaden (Allemagne), a été fondé par Helga Zepp, l'épouse de M. LaRouche. Dans les plus récents journaux du mouvement américain, M. Cheminade est toujours présenté comme « *extrêmement actif au sein de l'Institut Schiller* ». Et, publié en 1991, le recueil des principaux articles de M. Cheminade, *Regard sur la France républicaine*, comporte une galerie de portraits : dix-huit « *grands hommes* », de Louis XI à Colbert, de l'abbé Grégoire à Jaurès, du général de Gaulle à... LaRouche.

D'où vient l'argent de la campagne de M. Cheminade ? M. LaRouche ne cache pas qu'il « *soutient* » le candidat, mais il assure ne pas le financer. « *Le plus gros donateur de ma campagne, c'est moi* », affirme, de son côté, M. Cheminade, en précisant qu'il table sur un coût total de 1,5 à 2 millions de francs. Affichant un salaire de 6 000 francs par mois (des droits d'auteur) depuis qu'il a quitté, pour cause de campagne électorale, son poste aux Editions Alcuin, M. Cheminade dit s'appuyer sur sa fortune personnelle, ainsi que sur les emprunts qu'il a contractés. Ses comptes de campagne, qui seront rendus publics ultérieurement, comprennent aussi des dons de la FNS et de personnes privées.

PAUVRES maires, qui ont dû tenter de voir clair dans la candidature Cheminade sur la base des quelques documents qui leur ont été communiqués ! Après avoir lu des centaines de pages signées LaRouche et Cheminade, un observateur attentif ne peut que s'interroger sur l'idéologie que les deux hommes disent partager. Tous deux entonnent certes les mêmes refrains. Mais les airs sont empruntés, tantôt à l'extrême gauche, tantôt à la droite la plus conservatrice ou à l'extrême droite la plus populiste. Un thème est cependant récurrent : l'industrie et l'agriculture doivent l'emporter sur la finance et la spéculation, afin notamment de développer le tiers-monde et les pays de l'Est. A longueur de colonnes, les deux hommes éreintent « *l'oligarchie financière malthusienne* ». Pour la France, le plus grand danger reste, de loin, l'impérialisme des Britanniques et les risques d'une nouvelle « *Entente cordiale* ». Antisémite, M. LaRouche ? Il s'en défend. Les cibles de ses attaques s'avèrent néammoins souvent juives : certains grands financiers, « *les intérêts mondiaux du* New York Times », l'organisation Anti-Defamation League of B'nai B'rith. En France, M. Cheminade évite, lui, les dérapages qui toucheraient les juifs ou les immigrés. Hostile au Front national, il rejette les « *idéologies du sang, du sol et de la race* ». Il renonce aussi aux outrances verbales de M. LaRouche, qui a notamment vu en François Mitterrand un homme d'influence de la CIA et en la reine Elizabeth d'Angleterre une « *sorcière de Windsor* » et une trafiquante de drogue.

Le mouvement de M. LaRouche a aussi multiplié des campagnes plus ciblées, pour l'énergie nucléaire ou la « guerre des étoiles ». Elles ont permis de créer, en France par exemple, une myriade d'associations – Coalition anti-drogue, Fondation pour l'énergie de fusion, Comité national pour l'énergie nucléaire, Club de la vie, La France et son armée, etc. –, dont M. Cheminade a été, ces dernières années, membre ou dirigeant.

L'OBSESSION du « *renseignement* » est la dernière caractéristique du mouvement auquel appartient le candidat à la présidence. La branche française est ainsi le correspondant hexagonal d'une revue larouchienne, *Executive Intelligence Review* (EIR), qui dispose de « *l'un des meilleurs services de renseignement privés du monde* », si l'on en croit la publicité régulièrement publiée dans le journal français du POE-FNS. L'organisation de M. LaRouche serait-elle une centrale de renseignement ? « *Pas exactement,* répond l'Américain. *Nous faisons des recherches économiques, historiques, stratégiques, mais nous ne sommes pas des espions.* » Il reconnaît toutefois avoir « *eu des relations avec des gens de la CIA* » et prétend avoir agi à la demande des autorités américaines, notamment en 1982-1983, pour « *mener des conversations exploratoires avec les Soviétiques sur l'Initiative de défense stratégique* [la « guerre des étoiles » du président Reagan] ». Si tant est qu'elle ait existé, cette relation a en tout cas cessé sous l'administration Bush.

La frénésie de renseignement s'accompagne pourtant toujours d'une certaine paranoïa. Dans son numéro du 13 avril, la lettre EIR indique avoir « *réuni un dossier sur les réseaux douteux, français et américains, impliqués dans l'élaboration d'un piège juridique contre Cheminade. Ces réseaux se révèlent être les mêmes que ceux qui étaient impliqués dans les complots pour assassiner le général de Gaulle, le président John Kennedy, et dans la disparition de Ben Barka* »...

Même en prison, Lyndon LaRouche se sera présenté à toutes les élections présidentielles américaines depuis 1976. Condamné en 1989 à quinze ans d'emprisonnement pour fraude fiscale et fraude sur les donations par correspondance, il avait organisé en 1992, de sa prison du Minnesota, sa campagne présidentielle. Aujourd'hui âgé de soixante-treize ans, remis en liberté conditionnelle l'an passé, M. LaRouche n'a certes jamais atteint cent mille voix. Mais, en France comme aux Etats-Unis, l'essentiel n'est-il pas, pour les laRouchiens, de diffuser le plus largement possible leurs idées dans l'opinion publique ? Même si son score électoral frise la nullité, M. Cheminade a donc déjà remporté un succès, demeurant le fidèle lieutenant de son ami américain.

Erich Inciyan
et Sylvie Kauffmann

★ Ce portrait clôt notre série consacrée aux candidats à l'élection présidentielle. *Le Monde* a publié les portraits de : Arlette Laguiller (15 mars), Jacques Chirac (17 mars), Robert Hue (28 mars), Philippe de Villiers (7 avril), Lionel Jospin (12 avril), Jean-Marie Le Pen (14 avril), Dominique Voynet (19 avril) et Edouard Balladur (20 avril).

Kerleroux

Cette campagne manquait de mystère

هكذا من الأصل

Le Monde

Aider l'Espagne

ALORS qu'en Irlande, l'IRA a déposé les armes en 1994 pour engager, enfin, un dialogue politique avec les autorités britanniques, les terroristes basques de l'ETA, en signant, *mercredi 19 avril*, l'attentat contre le chef de l'opposition, José Maria Aznar, ont montré qu'ils étaient loin d'avoir renoncé à la violence. Au contraire même. Tout semble, en effet, indiquer que les « durs » de l'organisation séparatiste sont prêts à redoubler leurs coups et que l'Espagne devra vivre encore longtemps avec son cauchemar basque.

Pour Felipe Gonzalez, ce cauchemar est double. Devant affronter cette nouvelle flambée de violence, le chef du gouvernement doit aussi faire face aux retombées, judiciaires et politiques, de l'affaire des GAL, ces groupes antiterroristes illégaux, qui ont voulu lutter contre l'ETA avec les mêmes moyens qu'elle, et qui ont bénéficié du soutien occulte du pouvoir. Un jour avant l'attentat contre José Maria Aznar, Rafael Vera, l'ancien secrétaire d'Etat à la sécurité, accusé notamment d'avoir financé les GAL, était ainsi traduit devant la justice.

Il est, certes, encore trop tôt pour « enterrer » le chef du gouvernement et du Parti socialiste espagnol, qui jouit toujours d'une grande popularité dans la péninsule et qui avait montré, lors des élections générales de juin 1993, à quel point était intacte sa capacité à rebondir. Reste que pour la population espagnole, touchée de plein fouet par la crise économique, la « *movida* », cette extraordinaire renaissance qui a suivi la chute du franquisme, est déjà un lointain souvenir. Quel que soit l'avenir de Felipe Gonzalez, et ses vicissitudes actuelles, l'histoire devra, en tout état de cause, ne jamais oublier le rôle primordial joué par « *Felipe* » dans ce renouveau.

Les dirigeants européens, pour leur part, ne devraient pas non plus oublier le rôle que l'Espagne est à même de jouer dans l'unification du Vieux Continent. L'élargissement, accompli, de l'Union vers le nord, voire le grand nord, comme celui, en cours, vers l'est, rend de plus en plus nécessaire un arrimage méditerranéen de l'Europe. Pour des raisons culturelles évidentes mais aussi par simple logique géostratégique. Le Maghreb est tout prêt, à la limite de l'explosion, et la France ne peut jouer à elle seule une partie de plus en plus complexe dans cette partie du monde.

Obsédés par la bonne marche, certes nécessaire, du couple franco-allemand, les dirigeants français doivent comprendre que la France se doit aussi d'assumer sa mission, déterminée tant par l'histoire que par la géographie, de pont entre le nord et le sud de l'Europe.

Les responsables espagnols ne semblent plus se faire beaucoup d'illusions sur la volonté réelle de Paris de jouer ce rôle. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils réfléchissent maintenant sur les moyens de nouer d'autres alliances, par exemple avec d'autres pays « périphériques », pour faire entendre leur voix dans le concert européen. A force de ne vouloir jouer qu'avec les « grands », la France risque de se retrouver, un jour, bien isolée.

Les immigrés de la médecine

CORVÉABLES à merci, sous-payés, soupçonnés d'incompétence... La situation des médecins titulaires de diplômes étrangers dans les hôpitaux publics français est souvent proche de celle des maîtres auxiliaires étrangers dans l'éducation nationale. Le nouveau statut prévu par le ministère des affaires sociales et de la santé pour ces médecins, dont le nombre oscille selon les sources entre 7 900 et 12 000, aurait pu remédier à une véritable injustice. A l'heure actuelle, seuls les ressortissants français docteurs en médecine et ceux de l'Union européenne, du Maroc, de la Tunisie et d'Andorre munis d'une équivalence peuvent exercer de plein droit la médecine en France. Les autres sont tenus d'effectuer un véritable parcours du combattant qui débouche la plupart du temps sur un emploi précaire et un statut au rabais.

Dans un climat propice aux amalgames en tout genre, s'il faut se fier aux seules réputations, la qualité des études médicales dans certaines régions *d'Italie laisse par exemple notoirement* à désirer. En revanche, dans certains pays d'Afrique francophone et, plus généralement, dans les anciennes colonies, l'héritage de la France dans le domaine médical est encore bien vivant. Accords de coopération dans l'enseignement supérieur, échanges de stagiaires ou de professeurs : de fructueux contacts ont été noués. En outre, avec un quart de ses effectifs diplômés à l'étranger, le secteur public hospitalier repose pour une bonne part sur ces praticiens mal-aimés.

Certains hôpitaux fonctionnent parfois en totalité grâce à la présence de ces médecins. Nombre d'entre eux assument à eux seuls des services d'urgences, de gérontologie, de psychiatrie. Ils pourvoient des postes vacants désertés par les médecins français et ont choisi des spécialités souvent négligées par les étudiants français, par ailleurs en surnombre. Aussi leur offrir, sous réserve d'examen, un statut unique de « praticien adjoint contractuel » ne peut que laisser perplexe. C'est faire peu de cas de la multiplicité des statuts et des situations personnelles.

Les rédacteurs de la loi semblent enfin avoir oublié que, selon les données les plus récentes, deux tiers de ces médecins à diplôme étranger ont acquis la nationalité française, le plus souvent par mariage. Telle qu'elle se profile, et en attendant les décrets d'application d'une loi adoptée au forceps en décembre 1994, grâce à la procédure du vote bloqué, cette réforme semble plutôt répondre *aux impératifs comptables* de la politique de restructuration hospitalière et à des considérations plus économiques qu'humanitaires. La suppression de l'immigration médicale ne conforterait pas seulement dans leurs positions ceux qui attribuent aux étrangers la responsabilité de tous nos maux. Elle reviendrait aussi à appauvrir le système médical français en le privant d'une salutaire influence tout en nuisant à son rayonnement international.

Le Monde est édité par la SA *Le Monde*, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance.
Directoire : Jean-Marie Colombani, président du directoire, directeur de la publication ;
Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur de la rédaction

Eric Pialloux, directeur de la gestion ; Anne Chaussebourg, directeur délégué

Rédacteurs en chef : Thomas Ferenczi, Edwy Plenel, Robert Solé,
adjoints au directeur de la rédaction ; Bruno de Camas, Laurent Greilsamer,
Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Luc Rosenzweig

Manuel Lucbert, directeur du *Monde des débats* ; Alain Rollat, conseiller de la direction ; Daniel Vernet,
directeur des relations internationales ; Alain Fourment, secrétaire général de la rédaction

Médiateur : André Laurens

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Olivier Biffaud, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

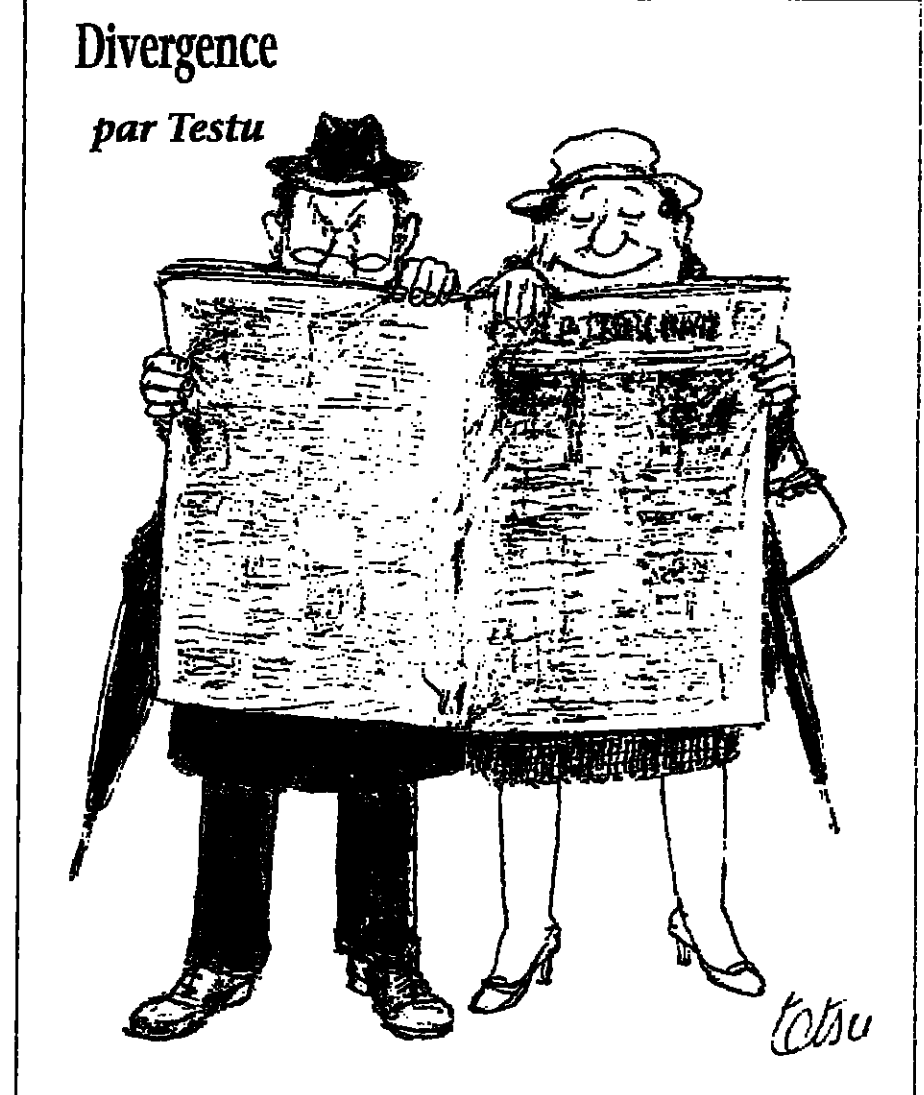
Le Monde est édité par la SA Le Monde. Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944.
Capital social : 620 000 F. Principaux actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »,
Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*,
Le Monde-Entreprises, Jean-Marie Colombani, président du directoire

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL : 15, RUE FALGUIÈRE 75501 PARIS CEDEX 15
TEL. : (1) 40-65-25-25 Télécopieur : (1) 40-65-25-99 Télex : 206.806F

ADMINISTRATION : 1, PLACE HUBERT-BEUVE-MERY 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
TEL. : (1) 40-65-25-25 Télécopieur : (1) 49-60-30-10 Télex : 261.311F

Divergence

par Testu



France du repli, France d'ouverture

LE MONDE s'intéresse-t-il à l'élection présidentielle française ? A s'en tenir aux grandes lignes des programmes des trois candidats les mieux placés, on pourrait supposer que, quels que soient la nostalgie des uns et le soulagement des autres à voir François Mitterrand quitter la scène, l'événement n'est pas attendu comme une grande échéance internationale. Aucune grave rupture n'est en effet annoncée par rapport à la politique étrangère menée jusqu'à présent et un large consensus semble régner quant aux grandes options.

Les choses ne sont évidemment pas aussi simples, comme en témoigne, entre autres, la polémique surgie ces derniers jours entre les deux candidats de droite autour de la politique du « franc fort » et de l'indépendance de la Banque de France, c'est-à-dire aussi autour des engagements européens de la France. Polémique électoraliste, certes, qui monte comme une mayonnaise à l'approche du scrutin. Mais il n'empêche : les dirigeants allemands, et quelques autres aussi, doivent être sur le pont et guetter le moindre mot, puisqu'il s'agit d'une des questions les plus sensibles pour l'avenir proche de l'Europe, celle de l'union monétaire.

Il y a en fait, derrière le consensus de façade sur la politique étrangère, bien des divergences non complètement clarifiées. C'est dans le camp chiraquien qu'elles sont le plus perceptibles puisque s'y retrouvent, en bonne place, ceux qui furent, dans la bataille du traité de Maastricht il y a trois ans, des chefs de guerre adverses, Alain Juppé et Philippe Séguin en particulier. Mais la zone trouble est plus large : elle concerne aussi le camp balladurien et le camp jospiniste et porte globalement sur la question de savoir comment la France peut encore assumer, dans un monde qui s'est métamorphosé depuis de Gaulle, ce qu'il est convenu d'appeler l'« héritage gaulliste », c'est-à-dire son indépendance et son influence extérieure.

« Par l'Europe », répondent consensuellement les trois principaux candidats, conscients, comme François Mitterrand, que ce pays n'a plus les moyens objectifs (démographiques, économiques, militaires même) d'assumer seul ses ambitions gaulliennes. Cependant, ce paradoxe fondamental de la politique européenne de la France – transférer une partie de sa souveraineté pour garder une partie de son influence – n'a toujours pas été totalement accepté, ni par Philippe Séguin ni par les tendances plus idéologiques qu'incarnent, dans les camps des deux autres candidats, des hommes comme Charles Pasqua et Jean-Pierre Chevènement.

ANTI-GERMANISME ET ANTI-AMÉRICANISME

Une bonne partie de l'influence extérieure française se mesure, et se mesurera plus encore peut-être demain, aux relations que la France établira en Europe avec l'Allemagne et dans le monde avec les Etats-Unis. Or c'est dans ces deux directions que s'expriment le plus fortement les peurs françaises, chez des hommes qui ne semblent pas loin de considérer que l'identité nationale ne peut être défendue que par l'anti-germanisme et l'anti-américanisme. L'Allemagne est dure en affaires dans la vie quotidienne, tous ceux qui ont exercé des responsabilités le savent. Mais ils savent aussi qu'on n'échappe pas au problème de sa domination en voulant faire cavalier seul. C'est la France qui l'a entraînée sur la voie de la monnaie unique, entre autres pour écarter la seule autre perspective qui se profilait, plus préjudiciable à « l'indépendance nationale », à savoir une zone mark dirigée de Francfort.

Jacques Chirac donne par intermittence le sentiment de flancher sur les disciplines longues qu'impose ce projet, au profit d'une politique plus immédiatement rentable en termes d'emplois. Est-ce à dire que son éventuelle arrivée à la présidence inquiéterait davantage les dirigeants allemands que celle d'Edouard Balladur ou de Lionel Jospin ? Ce n'est pas sûr. D'une part parce que ce débat entre la priorité à l'emploi et la priorité au monétaire travaille sourdement la France depuis trois ans et que le moment est peut-être venu de crever l'abcès. D'autre part parce que Jacques Chirac est allé, dans son discours du 16 mars sur la politique étrangère, plus loin qu'aucun autre candidat dans la volonté de concertation avec Bonn, en proposant que les deux pays définissent une position commune sur la réforme à laquelle doit procéder l'Union européenne en 1996, ce qui n'était d'ailleurs peut-être pas des plus habile à l'égard des autres pays membres.

Quant aux relations avec les Etats-Unis, elles restent sous la pression plus ou moins efficace d'archéo-gaullistes qui souvent se trompent de sujet. Là aussi la vie quotidienne est rude. Mais, si on défend les intérêts de la France en obtenant de haute lutte l'appui des partenaires européens dans les négociations sur le GATT, on ne les défend pas en revanche, pas même peut-être sur le plan commercial, en se montrant conciliant, par anti-américanisme, avec Saddam Hussein. On ne les défend pas non plus en prenant à témoin l'opinion française de la « guerre » que nous livre la CIA. L'esclandre de Charles Pasqua, qui fut perçu outre-atlantique comme un manque sidérant de professionnalisme, n'a sans doute par servi là-bas la cote de M. Balladur.

On défend aussi les intérêts de la France en faisant germer l'idée d'une défense européenne qui peu à peu prendra corps. On les défend en refusant le repli sur soi, en étant la seule puissance européenne disposée à intervenir sur des théâtres extérieurs, en s'imposant sur le terrain de la sécurité comme leader en Europe et vrai partenaire des Etats-Unis. Cela implique des redéfinitions, un réaménagement du statut de la France dans l'OTAN que François Mitterrand, plus crispé que bien des gaullistes sur le dogme fondateur, n'a pas voulu opérer.

Quoi qu'on pense de la politique qu'il a menée depuis quatorze ans, de sa présomption, de ses échecs – dont le plus grave aura été la gestion européenne de la crise yougoslave –, force est de reconnaître qu'il laisse la France en situation, si elle le veut, de refuser le repli sur soi, de jouer sur la scène internationale un rôle particulier, objectivement au-dessus de ses moyens, mais qu'en Europe et dans d'autres parties du monde on attend d'elle.

Claire Tréan

RECTIFICATIF

INTELLECTUELS

Un point de vue d'André Glucksmann, cité dans notre article « *les intellectuels saisis par le doute à l'approche de l'élection* » (notre édition du 20 avril) a été déformé par erreur. Il fallait lire : « *Lorsqu'aucun des candidats ne s'engage clairement et distinctement à soulever ces questions vitales* [que sont la Bosnie, le Rwanda, le militarisme russe, l'intégrisme, le terrorisme], *comment le citoyen peut-il authentiquement s'engager pour l'un d'eux ?* », et non pas « [l'une d'elles] », comme écrit par erreur.

AU FIL DES PAGES / Politique

L'Elysée et ses hôtes de passage

LA présidence de la République, son siège (le palais de l'Elysée), la fonction, telle qu'elle s'affirme sous la Cinquième République, les hommes qui l'ont occupée, la culture qui les définit, le rôle de leurs épouses, autant de sujets d'études que la fin du septennat et le renouvellement présidentiel remettent dans l'actualité.

Pour la vingt-deuxième fois depuis 1848, la France républicaine va élire son président. Gonzague Saint-Bris le rappelle dans le dernier tome de sa trilogie sur « *la fin des choses* » et le passage de la monarchie à la republique, via l'empire : après *Les Dynasties brisées* et *Les Aiglons dispersés*, voici *Les Septennats évanouis ou le cercle des présidents disparus*.

L'auteur guide son lecteur dans une galerie de portraits, dont les personnages ont eu des destins inégaux. Comme le note François Mitterrand, en conversant avec Gonzague Saint-Bris, la IIIe République, par exemple, n'a pas toujours porté à sa tête les hommes qui semblaient s'imposer. La Ve a, semble-t-il, été plus pertinente, au moins jusque-là, car l'actuelle élection se caractérise aussi par la qualité des absents qui auraient pu y figurer, ce qui ne signifie pas que les présents en soient démunis.

Notre guide n'a aucun mal à constater que la survivance monarchique est grande dans le système républicain, aux dépens peut-être de sa veine démocratique.

Sans doute se reconnaissait-il davantage dans la jeunesse et le modernisme de la candidature giscardienne en 1974, mais l'écrivain et le romantique ne sont pas insensibles au parfum romanesque et littéraire des septennats mitterrandiens : cela nous vaut le récit de voyages et de conversations avec le président sortant en forme d'adieu, débarrassé de toute solennité.

> Les « femmes de président » ont, au fil des septennats, pris de plus en plus d'autonomie à l'égard de leur mari

C'est un lieu commun de constater combien François Mitterrand porte en lui son passé et sa culture. Sans doute en était-il de même de ses prédécesseurs, même s'ils le montraient moins : il suffisait d'aller y voir. Claude Lelièvre et Christian Nique y sont allés, sans le vouloir ! Curieux de savoir quelles étaient les conceptions des présidents de la Cinquième République en matière d'éducation nationale, ils ont découvert ce que cette éducation avait fait d'eux. Leur ouvrage, *L'École des présidents*, n'est donc pas un manuel destiné à l'apprentissage du prochain élu, c'est une plongée dans les cursus scolaires et culturels d'un saint-cyrien nationaliste (Charles de Gaulle), d'un normalien conservateur (Georges Pompidou), d'un polytechnicien énarque et libéral, d'un sciences-po socialiste.

Le dessein des auteurs est de repérer en quoi ces formations ont influencé l'action des présidents successifs. C'est l'occasion de revenir dans le détail sur nombre de réformes, réussies ou non, de l'éducation nationale et, au fond, de voir comment celle-ci a agi sur elle-même, par l'intermédiaire de quatre de ses plus brillants sujets.

Claude Pasteur raconte l'histoire du palais de l'Elysée, qui est celle de ses hôtes, de ses affectations, de ses transformations successives. L'historienne ne boude pas l'anecdote, dans un lieu qui s'y est prêté plus qu'on ne l'imagine eu égard à son actuelle solennité, et elle relève que les femmes y ont joué, plus ou moins officiellement, un rôle qui n'est pas négligeable. Sous la Cinquième, les épouses des présidents ont eu à déterminer le leur, qui n'a pas de réalité au regard de la Constitution.

Delphine Le Guay a étudié ce qu'en avaient fait MMmes de Gaulle, Pompidou, Giscard d'Estaing et Mitterrand. L'auteur trace leurs portaits, revient sur leurs années de formation et sur le style propre à chacune d'entre elles dans l'exercice de cette fonction délicate, car elle est à la fois discrète et publique. Elle note que les « *femmes de président* » ont, au fil des septennats, pris de plus en plus d'autonomie à l'égard de leur mari.

Leur influence sur l'exercice de la charge présidentielle est difficile à apprécier, mais on a vu *a contrario* qu'elle pouvait être grande, puisque l'une des raisons personnelles invoquées par Jacques Delors pour renoncer à la candidature était, relève Delphine Le Guay, l'opposition de sa femme.

André Laurens

★ *Les Septennats évanouis*, Gonzague Saint-Bris, J.-C. Lattès, 317 pages, 119 F. *L'École des présidents*, Claude Lelièvre et Christian Nique, Editions Odile Jacob, 382 pages, 140 F. *L'Elysée, histoire secrète et insdiscrète*, Claude Pasteur, Taillandier, 297 pages, 130 F. *Femmes de président*, Delphine Le Guay, France Empire, 266 pages, 120 F.

Moraliser le logement social

par Paul Granet

LES OPAC – ex-offices d'HLM – sont, avec la multiplicité des « affaires », particulièrement sur la sellette depuis quelques mois. Les critiques méritent éclaircissements. Et, de la même manière, la mécanique des fraudes exige précisions. D'autant que les accusations semblent s'adresser à l'ensemble du mouvement HLM alors que, manifestement, elles se fondent sur la seule analyse de situations parisiennes.

Des architectes, et notamment M. Chemetov (*Le Monde* du 8 février 1995), dénoncent les *« économies »* exigées par les donneurs d'ordres. Il faut rappeler que les offices HLM construisent avec des subventions de l'Etat et des prêts de la Caisse des dépôts. Ils sont tenus de louer dans la limite d'un loyer maximum, et les ressources des postulants ne peuvent dépasser un certain plafond. Nous sommes dans un secteur économique étatisé sans la régulation du marché. Et donc avec des risques de dérapage au détriment du budget de l'Etat.

Dès lors, il est normal que les pouvoirs publics aient mis en place des « garde-fous » : en l'occurrence un prix de référence pour la construction, et l'obligation pour les organismes HLM d'équilibrer leur budget. C'est là l'origine des *« économies »* évoquées par M. Chemetov. Au demeurant, elles n'ont jamais empêché les architectes de faire preuve d'imagination. L'amélioration de la qualité des constructions HLM n'est plus à démontrer : elle est visible (ou plus exactement invisible, car plus rien ne distingue un logement HLM d'un logement du marché libre) dans nos paysages. Il serait cependant souhaitable que la Caisse des dépôts, qui exerce sur les organismes HLM une tutelle bien plus tatillonne que celle de l'Etat, n'exige plus que chaque opération de construction d'HLM soit équilibrée, mais accepte une péréquation (et une solidarité) générale au sein des organismes. Les loyers des immeubles amortis seraient alors utilisés pour combler les déficits éventuels (liés à l'amélioration de la qualité) des immeubles récents.

Des correctifs sont nécessaires. Mais ils ne remettent pas en cause un mouvement qui a permis, depuis un demi-siècle, de loger des millions de Français

M. Chemetov dénonce *« la dictature des grandes entreprises qui favorise les ententes »* et également *« les entreprises moins qualifiées que d'autres qui prennent les marchés »*. Ce qui semble contradictoire. En clair, on ne peut dénoncer à la fois les PME locales (soupçonnées de moindre qualification) et les entreprises nationales (accusées de collusion). Le danger des ententes est réel... Le correctif, évident, est de permettre au maître d'ouvrage de choisir le mieux-disant (c'est-à-dire l'artisan, l'entreprise locale ou celle classée 2ᵉ ou 3ᵉ à l'ouverture des plis de l'appel d'offres) au détriment du « moins-disant » (et notamment de la grande entreprise qui adopterait provisoirement une politique de *« dumping »*). En d'autres termes, de permettre aux organismes HLM d'avoir une vraie politique de marchés d'entreprise. C'était l'esprit de la circulaire Bérégovoy.

L'expérience de ces dernières années allait dans ce sens. Mais le rôle des architectes ne fut pas toujours évident. Ainsi, je connais peu de présidents d'organismes HLM qui aient imposé des grandes entreprises nationales contre l'avis de l'architecte. Et je connais beaucoup de présidents d'HLM qui ont imposé des entreprises locales malgré les protestations des architectes.

L'affaire est délicate : adopter la règle du mieux-disant, c'est remplacer une règle objective par une règle subjective. Parfois, le remède sera pire que le mal... en permettant tous les dérapages, et toutes les suspicions.

Aujourd'hui, face à la pression médiatique, la tendance des commissions d'adjudication est de retenir systématiquement le moins-disant. Ainsi la décision est inattaquable... mais souvent inopportune au regard des politiques de sauvegarde du tissu économique local, et parfois dangereuse pour la qualité de la construction.

« La décentralisation a créé une accumulation de pouvoirs qui se prête à toutes les manipulations » (Roland Castro, *Le Monde* du 8 février 1995). C'est un point de vue... que corrobore la liste des mises en examen. Les préfets y sont moins nombreux que les hommes politiques.

Deux correctifs doivent tempérer ces propos.

Le monde de la construction sociale est aujourd'hui largement contrôlé par l'administration préfectorale, l'inspection du ministère de l'équipement, les cours régionales des comptes, les paieries générales, sans compter les « auditeurs » désignés par les assemblées locales (qui, accordant des garanties d'emprunts, veulent également connaître les comptes). Bref, tous les organismes sont vérifiés en permanence, ce qui doit empêcher que des « commissions occultes » soient prélevées sur les marchés publics. Si elles le sont sur les bénéfices des entreprises, et au profit de patrimoines privés, nous nous trouvons devant un des cas classiques de fraude fiscale.

La décentralisation n'a pas eu que des aspects négatifs. Elle a permis aussi d'*« abonder »* les enveloppes financières. Les politiques de réhabilitation, de logement en milieu rural, de réserve foncière seraient pratiquement abandonnées si les conseils généraux et régionaux n'avaient pas accepté de participer à leur financement.

Le mouvement HLM a été créé pour *« loger les catégories sociales les plus défavorisées »*. Constatant qu'il le fait imparfaitement, certains préconisent une *« politique de rupture »* dont la formulation imprécise cache mal la méconnaissance des textes en vigueur.

Il convient, en ce domaine, d'avoir le courage d'énoncer quelques vérités : on ne pourra pas construire éternellement des HLM à moins d'en arriver à un service public du logement. Il faut faire « respirer » le parc HLM, c'est-à-dire encourager la promotion privée, et inciter les propriétaires à louer leurs logements vacants à des familles dont les revenus sont supérieurs aux plafonds HLM. Et ainsi libérer des HLM pour les catégories sociales les plus défavorisées.

En sus, pour ces dernières, et notamment pour celles qui ne peuvent pas payer un loyer supérieur aux allocations qu'elles reçoivent de l'Etat (l'APL, aide personnalisée au logement), construire au moindre coût est inévitable. Aux ingénieurs et architectes d'innover (faut-il avoir honte de rechercher l'économie ?). Et à la solidarité nationale (à travers le budget de l'Etat) de jouer.

Rien n'est parfait, rien n'est définitif, et des réformes restent bien entendu souhaitables pour moraliser le système actuel. Les marchés « négociés » (entretien, nettoyage, chauffage, équipement d'informatique, communication, études générales, etc.) pourraient faire l'objet, de la part de la tutelle, d'un contrôle plus minutieux. La conformité des prestations effectuées par les entreprises de construction avec le descriptif initial devrait être mieux vérifiée (la quasi-totalité des fraudes actuelles, alimentant les financements occultes, se situe à ce niveau), même si l'architecte a certifié les situations de travaux. Les « avenants » réclamés par les entreprises devraient être refusés, sauf accord préalable aux travaux. Une incompatibilité entre les fonctions de président d'organisme HLM d'une part, de président de conseils général ou régional d'autre part, pourrait être établie. Enfin, les dirigeants d'organismes HLM doivent être astreints à déclarer leur patrimoine.

Il s'agit de correctifs nécessaires. Mais qui ne remettent pas en cause un *« monde HLM »* qui depuis un demi-siècle a permis, hors tout scandale, de loger correctement des millions de Français.

***Paul Granet**, ancien ministre, est président de l'OPAC de l'Aube.*

Les HLM et les affaires

par Georges Mercadal

PLUS jamais cela ! De tous les rangs du BTP s'élèvent des voix pour le dire : le secteur a servi de support aux financements de partis politiques et, sur ce fond de tableau, des affaires sont nées, qui jettent l'opprobre sur tous.

Les HLM aussi sont touchés. Ce qu'ils ont à dire l'a été récemment, de façon particulièrement ferme et solennelle par Roger Quilliot, président de l'Union nationale des HLM.

En maniant 50 milliards d'investissements et 80 milliards de fonctionnement chaque année, les HLM ont constitué dans ce contexte une tentation considérable. Et certains ont été tentés. S'agissant *« de l'argent des pauvres, la faute est encore plus grave »*. Aussi faut-il rappeler à chacun au sein du Mouvement HLM le devoir qui est le sien, *« plus impérieux qu'ailleurs »*, et entreprendre un travail de fond pour *« formaliser l'éthique du mouvement »* et ajouter ainsi la pression morale des pairs aux contrôles et sanctions dont dispose seul l'Etat (ils sont nombreux et étendus).

Il ne faut rien laisser dans l'ombre en matière de coûts

C'est à cette volonté que répond la décision prise à l'unanimité par l'Assemblée générale des offices de renforcer son dispositif d'autocontrôle. C'est ce souci également qui a amené le président de l'union HLM à constituer un groupe de réflexion chargé d'étudier un dispositif qui permet de déceler, au-delà des dysfonctionnements, les fraudes. Dans ce cadre, le président Quilliot s'est montré partisan de la présence dans chaque organisme, d'un censeur, *« personnalité irréprochable chargée de surveiller la régularité des appels d'offres »*.

Mais, puisqu'un vent moralisateur parcourt toutes les professions, il ne faut rien laisser dans l'ombre et, dans le domaine des coûts, dire que tout pourcentage rajouté à la construction est finalement payé par le locataire. Fût-il instauré par des règlements ou des formes, il n'est donc pas plus légitime, s'il n'apporte à celui-là rien de tangible en qualité ou en services.

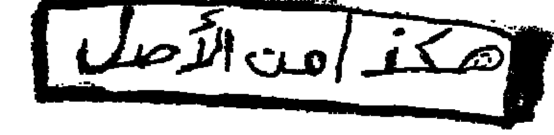
Des exemples pris dans l'actualité parleront mieux. De nouvelles formes électriques sont en cours d'approbation : 1 000 F de plus par logement. L'Europe va édicter de nouvelles règles de béton armé : environ 1 000 F de plus. On veut encore accroître l'isolation thermique : surcoût non chiffré mais assuré. Un décret a redéfini la mission de base des architectes entraînant une augmentation globale de leurs honoraires. L'ordre voudrait aller plus loin en rendant également obligatoire une augmentation des taux eux-mêmes...

Or, un millier d'organismes d'HLM se battent pour un logement plus digne au meilleur prix pour les familles modestes. Là est leur responsabilité et ils se sentent un peu seuls pour résister à ces mécanismes de renchérissement dont personne n'est responsable en particulier mais que tous contribuent à faire tourner en parant d'ailleurs leurs actions des plus belles plumes : celles de l'architecture, ou de la qualité.

Aujourd'hui les choses vont plus loin : nous ne sommes pas seulement seuls, nous sommes attaqués. Parce que nous ne voulons pas loger les plus démunis n'importe comment, on veut faire croire que nous ne voulons pas les loger. Parce que nous ne voulons pas voir les coûts de la construction grimper n'importe comment, on veut faire croire que nous sommes contre l'architecture, contre la qualité, et maintenant, ô comble, contre la transparence des marchés publics, comme l'a dit dans ces colonnes le président de l'ordre des architectes, puisque nous n'accédons pas à toutes ses demandes en matière de rémunération.

Ces débordements signifieraient-ils que le logement social est devenu un enjeu tel qu'il faut profiter des affaires qui touchent une dizaine d'entre eux pour discréditer tous les organismes d'HLM, faire oublier leur rôle et affaiblir leur capacité d'action ? Jamais cela.

***Georges Mercadal** est délégué général de l'Union nationale des fédérations d'organismes HLM.*



هكذا من الأصل

Pour un nouveau contrat

par Jacques Charlin

LES chiffres sont là, froids, objectifs : presque deux millions de logements vacants et presque autant de sans-abri ou de mal-logés. Un raccourci facile et indigne d'un Etat de droit consisterait à utiliser par la force les premiers au profit des seconds. On parlerait alors de réquisition, voire d'expropriation. Est-il bien raisonnable d'agir sous la pression des événements ?

Car depuis une loi du 22 juin 1982 (dite loi Quilliot), *« le droit à l'habitat est un droit fondamental »* (art 1er) de notre République.

Mais qu'ont donc fait les hommes politiques depuis treize ans ? Ils ont fait supporter le prix de leur politique médiocre, d'une part aux propriétaires (à raison d'une lourde fiscalité des revenus fonciers) et, d'autre part aux contribuables (51,2 % des ménages) à raison du coût des constructions d'habitation à loyers modérés, dont on sait parfaitement qu'il est très élevé tant en investissement, et en fonctionnement, qu'en sécurité, du fait des concentrations incontrôlables que ce type d'habitat crée immanquablement, sans parler des démolitions.

La loi relative à l'habitat de l'été dernier a prévu que le gouvernement dans un délai de deux ans présenterait au Parlement un rapport sur un dispositif qu'elle met en œuvre. Celui-ci, de façon relativement floue, ne fait qu'organiser administrativement la précarité. La question de fond demeure.

Pour essayer de répondre positivement au problème posé, nous retiendrons deux évolutions lourdes de notre société :

1. D'une part, la France n'est plus à reconstruire, à la différence de 1954, et l'on ne peut fermer les yeux sur le risque de saturation du marché immobilier, déjà perceptible dans certains secteurs. Une surabondance de logements détournerait l'épargne de l'investissement locatif au détriment des locataires. Une chute du prix des locations aurait par ailleurs des effets pervers sur l'état des biens loués.

L'Etat devrait nouer de nouvelles relations juridiques avec les investisseurs intéressés par l'immobilier

Faut-il continuer à construire, sans réflexion, des logements sociaux coûteux alors qu'un parc de logements vides existe ?

2. D'autre part, face à l'exclusion, à la misère des personnes à faible ressource, l'Etat est condamné à fournir des logements à toute une frange de la population, qu'il n'est pas forcément utile de concentrer en périphérie des mégapoles alors que le redéploiement rural de la France est à l'ordre du jour.

Pour tenir compte de ces tendances, ne pourrait-on réfléchir autour des idées suivantes ? :

– l'Etat garantirait le paiement des loyers pendant une période à long terme et la remise en état des lieux à tout propriétaire qui s'engagerait à loger des personnes présentées par lui ne disposant pas de ressources suffisantes.

Le système actuel qui consiste à émettre des emprunts à taux garantis faiblement fiscalisés, pour permettre à l'Etat – dont ce n'est pas forcément la vocation – de construire des logements, fort coûteux, mal entretenus, générateurs de ghettos, est-il plus légitime que la garantie de revenus fonciers à des propriétaires particuliers ou autres sur une période longue, à fixer contractuellement ?

Cette solution n'aurait-elle pas une incidence dans les domaines suivants ?

– le budget consacré au logement serait modifié dans son volume et dans son adaptation aux besoins véritables (besoin de fonctionnement et non plus d'investissement) ;

– la concentration urbaine serait évitée et l'intégration (avec ses gains en dépense de sécurité) serait améliorée ;

– l'aménagement du territoire serait facilitée par incitation des populations à gagner ou regagner des zones rurales abandonnées ;

– des améliorations architecturales seraient apportées notamment par entretien et rénovation des centres de villages vides et arrêt des verrues périurbaines ;

– le marché immobilier locatif serait régulé en cas d'insuffisance, par signature de contrats de location à long terme avec des investisseurs (les vendeurs de SCPI seraient sûrement intéressés) ;

– l'entretien des logements serait contrôlé par des propriétaires, traitant directement avec les entreprises du bâtiment, évitant ainsi les *« bureaux d'études »* des collectivités locales.

L'Etat et le public disposent par ailleurs d'un corps de juristes, officiers publics spécialisés dans l'immobilier, le droit de la famille et les contrats, répartis sur tout le territoire. La mobilisation de ceux-ci par une rémunération adaptée serait aisée. Outre la rédaction des actes, ils pourraient contrôler les financements, les facturations, faire les états des lieux, et mettre au point les relations juridiques qui pourront exister entre l'Etat et les investisseurs intéressés par la garantie étatique de location.

Moins onéreuse, nous semble-t-il, cette solution nécessite une véritable politique à long terme.

***Jacques Charlin** est professeur associé à l'université Jean-Moulin (Lyon-III).*



La décentralisation en danger ?

par Jean-Marc Ohnet

LA surenchère dans la dialectique de « la réforme », à laquelle se livrent les candidats à l'élection présidentielle, a de quoi laisser perplexe si l'on considère la difficulté des acteurs de la puissance publique à conduire à leur terme certaines réformes stratégiques déjà engagées. Ainsi de la décentralisation – dont il est juste de rappeler (bien qu'elle semble elle-même l'avoir oublié) que l'initiative doit être mise à l'actif du bilan de la gauche – qui ne paraît plus seulement « en panne », mais bien menacée de remise en cause et d'enlisement.

On a longtemps considéré la décentralisation comme une réussite gestionnaire et un échec politique. Dans la décennie 80-90, sa contribution à l'équipement des régions et au développement des territoires a été essentielle – et d'autant plus remarquable qu'elle s'est accompagnée d'une formidable modernisation des administrations locales et du management public territorial. Le revers de cette réussite est connu : une organisation institutionnelle trop complexe, incompréhensible pour le citoyen, et une réforme de caractère « notabiliaire », qui a permis la mise en œuvre de politiques de proximité mais n'a induit aucun véritable approfondissement de la démocratie.

Cette analyse demeure juste. Toutefois, elle ne paraît plus aujourd'hui totalement satisfaisante, pour au moins trois raisons.

La grande réforme des années 80 est en train de devenir une lourde machine à gérer, sous l'œil du Contremaître

La première tient aux impasses de la réforme. Impasse sur le rôle de l'Etat, qui a du mal à trouver ses marques, à engager sa propre modernisation et à définir de véritables projets structurants ; impasse sur la recomposition stratégique des espaces territoriaux (nos régions ne sont pas à niveau, et nous souffrons d'un déficit de coopération locale) ; impasse sur la solidarité des territoires (qui appelle une réforme de la fiscalité locale et une péréquation régionalisée des ressources) ; impasse, enfin, sur la France dans l'Europe, alors que l'internationalisation des échanges implique à la fois d'organiser la subsidiarité et l'interaction des territoires.

La seconde est d'ordre politique. Les effets dévastateurs de la mise en cause – sans nuances – dont la décentralisation a fait l'objet dans les débats sur la corruption ont entamé l'image, sinon le consensus positif, dont elle bénéficiait. Il risque d'être d'autant plus long et difficile à reconstruire que la décentralisation a toujours souffert d'un déficit de « lisibilité», que les fractures sociales liées au chômage et à l'exclusion placent en première ligne des élus qui ne disposent pas de véritables moyens pour y faire face – et que le développement de la démocratie d'opinion exclut de plus en plus du « jeu » le champ du « local », tout en emportant dans un mouvement brownien les institutions et les procédures de la démocratie représentative.

La troisième raison tient aux risques de remise en cause et d'enlisement de la décentralisation elle-même, qui est en train de devenir peu à peu une lourde machine à gérer, sous l'œil du Contremaître. Engluées dans l'incertitude du droit et le statu quo institutionnel et fiscal, les collectivités locales (et singulièrement les grandes villes et les départements) ploient sous l'aggravation des contraintes financières, la pression d'une demande sociale croissante, que nourrit le développement de l'exclusion, et restent mal armées face aux défausses de l'Etat, qui a érigé en méthode de gouvernement le transfert subreptice de charges aux échelons territoriaux. Enfin, elles sont désormais clairement confrontées à un mouvement de recentralisation inavoué, diffus mais de plus en plus réel– et qui tend à une véritable subversion de l'esprit des lois.

La décentralisation doit ainsi faire face à un triple danger : celui de voir sa réussite gestionnaire menacée par une conjoncture économique défavorable et le conservatisme financier et fiscal de l'Etat ; celui de servir d'exutoire à la crise du politique ; celui d'être « vitrifiée » par une lecture étatique de plus en plus restrictive des notions de « libertés » locales. Alors qu'il s'agirait aujourd'hui de refonder l'autonomie locale sur le socle d'une légitimité politique et démocratique, il ne semble émerger de cette récession qu'une vision administrativement correcte des enjeux territoriaux – dont témoignent les diverses « propositions » aujourd'hui avancées par les candidats à l'élection présidentielle. Réclamer la « clarification des compétences » – plus facile à dire qu'à faire – ne mange pas de pain. Quant à l'élaboration d'un « pacte » ou d'un « contrat pluriannuel » entre l'Etat et les collectivités, elle fait irrésistiblement penser à ces étreintes fatales dans lesquelles on meurt étouffé mais heureux.

Ainsi, dans l'inconscience et l'indifférence, la grande réforme des années 80, qui avait été conçue comme une dynamique de transformation de l'Etat, des institutions et de la démocratie, risque-t-elle, si nous n'y prenons garde, de finir emballée sous vide, sans que le citoyen l'ait jamais vue réellement passer...

***Jean-Marc Ohnet** est secrétaire général de l'Institut de la décentralisation et directeur de la revue « Pouvoirs locaux ».*

COURRIER

L'ÉQUITÉ ENTRE LES ASSURÉS SOCIAUX

On augmente donc la CSG et, dans le même temps, on abaisse de 5 % le taux de remboursement de l'assurance-maladie : tel serait le remède au déficit de la Sécurité Sociale. On parle alors d'égalité des droits, d'égalité devant l'impôt, de solidarité nationale et, plus récemment, d'une nouvelle notion qu'introduit Alain Minc dans la discussion sur les fondements du contrat social : l'équité !

L'homme de la rue ne fait guère entendre sa voix, ni connaître son opinion dans ce débat, monopolisé, comme toujours, par ce qu'il est désormais convenu d'appeler les « élites ». En ma qualité de modeste électeur, je voudrais pourtant avoir le droit de dire à ces super-cerveaux qu'en fait je ne crois guère à la sincérité de leurs ardentes déclarations sur l'égalité ou l'équité, sachant très bien que ces messieurs jugent, à commencer dans leur propre cas, que certains citoyens ont le droit de s'autoqualifier comme *« plus égaux que d'autres »* !

Comment justifier, par exemple, au chapitre de la maîtrise des dépenses, que le PDG ou le fortuné de naissance puissent, *équitablement*, prétendre au même taux de remboursement des médicaments qui leur sont prescrits que celui dont bénéficie un modeste salarié à 5 800 francs par mois ?

Les puissants moyens informatiques d'aujourd'hui permettraient d'établir une modulation des taux de remboursement adaptée aux revenus. Il suffirait que chaque Français adresse tous les ans à la caisse maladie dont il relève, la photocopie de sa feuille d'imposition, ainsi d'ailleurs qu'on le pratique déjà à la demande de nombreux organismes.

Tant que l'on admettra qu'il est normal de rembourser la boîte d'antibiotiques à un salarié, tel M. Bettencourt, au même taux que celui qu'on applique au cantonnier de ma localité, il restera loisible d'évoquer une « égalité », aussi formelle qu'absurde, mais interdit de parler d'équité véritable.

Mario Fabre
Le Mesnil-Saint-Denis, Yvelines

AUTOMOBILE Le groupe PSA Peugeot-Citroën a annoncé le 20 avril un bénéfice net de 3,1 milliards de francs pour 1994, contre une perte de 1,4 milliard en 1993. Ce résultat est comparable à celui de son rival français, Renault, bénéficiaire de 3,3 milliards de francs l'an dernier, tout comme le sont leurs chiffres d'affaires et leurs effectifs ● CES CHIFFRES ANALOGUES occultent une différence de fond : le groupe dirigé par Jacques Calvet a gagné de l'argent avec ses voitures alors que le constructeur présidé par Louis Schweitzer a réalisé l'essentiel de ses bénéfices sur ses activités financières ● LE PARI de Jacques Calvet de faire de son groupe le numéro deux européen, envisageable en 1994, devient moins réaliste cette année ● RESTE L'AMBITION de revenir aux Etats-Unis. Le groupe de Sochaux devrait décider en juillet prochain d'une possible implantation américaine.

Le groupe PSA a enregistré en 1994 un bénéfice de 3,1 milliards de francs

Le profit de PSA Peugeot-Citroën est équivalent à celui de Renault. Mais cette ressemblance des deux constructeurs français cache de grandes différences.

PSA Peugeot-Citroën a renoué avec les bénéfices en 1994. Après avoir perdu 1,4 milliard de francs en 1993, le groupe de Jacques Calvet a annoncé, jeudi 20 avril, un résultat net de 3,1 milliards, pour un résultat avant impôt de 4,5 milliards de francs. Un chiffre comparable à celui de son principal concurrent, Renault, dont le résultat avant impôt s'est élevé l'an dernier à 3,3 milliards de francs (contre 1,19 milliard en 1993). Une fois de plus, les deux constructeurs français, que la crise du marché automobile en 1993 avait fortement distingués sur le plan financier, apparaissent très proches : PSA emploie 139 800 personnes, Renault 138 310 ; le groupe de Jacques Calvet a réalisé en 1994 un chiffre d'affaires de 166,2 milliards de francs, celui de Louis Schweitzer 178,5 milliards.

Mais cette similitude n'est qu'apparente. Renault a dégagé l'an dernier une marge opérationnelle de 480 millions de francs seulement sur ses activités automobiles (290 millions) et véhicules industriels (190 millions). C'est ce seul chiffre qui est comparable aux 7,3 milliards de francs de résultat d'exploitation de PSA. Une comparaison qui révèle toute la distance qui sépare les deux constructeurs : PSA Peugeot-Citroën a gagné de l'argent avec ses voitures, Renault essentiellement avec ses activités financières.

A l'origine de cet écart, d'abord, un effet volume bien moins important pour Renault que pour PSA : le premier a vu son chiffre d'affaires augmenter de 5,2 % en 1994 par rapport à 1993, le second de 14,3 %. Les marques au lion et aux chevrons ont eu plus de succès l'an dernier que leur concurrente nationale : les immatriculations des premières se sont accrues de 12,8 %, celles de la seconde de 5,7 %. Renault a subi un effondrement du marché turc l'an dernier, où ses ventes sont tombées à 74 704 unités, en diminution de 47,8 %. Ce qui n'a pas manqué de se répercuter sur les bénéfices du groupe. *« Ses déboires sur le marché turc ont valu à Renault un manque à gagner d'environ 1 milliard de francs, en termes de résultat d'exploitation, par rapport à 1993 »*, estime un analyste.

Mais surtout, PSA possède un « mix produit » (répartition de l'offre du constructeur entre petites, moyennes et grandes voitures) qui lui est nettement plus favorable que celui de Renault. La Super cinq, la Twingo et la Clio ont représenté, en 1994, 53 % des ventes de l'ex-Régie. La 205, l'AX et la 106, leurs homologues chez Peugeot et Citroën, n'ont participé aux ventes de PSA qu'à hauteur de 32 %. Les petites voitures ne sont pas les plus rentables, d'autant qu'elles ont constitué la majeure partie des « Balladurettes », bénéficiant très souvent de promotions importantes sur leur prix. Le lancement de la Laguna en Europe, qui s'est étalé sur toute l'année 1994 (les modèles Diesel ne sont commercialisés en France que depuis septembre), n'a pas permis à Renault de compenser la baisse des ventes de la R19, dont la remplaçante devrait voir le jour avant la fin de l'année. La Safrane n'a pas remporté le succès escompté. Inversement, les ventes des Xantia et Evasion chez Citroën, des 306 et 806 chez Peugeot, ont largement compensé la diminution d'immatriculations des 405, en fin de vie. De surcroît, le remodelage des XM et 605 en juillet 1994 a permis de relancer ces modèles. En France, les ventes de la 605 sont passées de 400 exemplaires par mois en juillet dernier à 1 200 unités par mois en décembre.

1995 devrait être moins néfaste pour Renault, qui bénéficiera à plein de l'effet Laguna, et qui mettra sur le marché la remplaçante de la R19. Les coûts de revient devraient être abaissés puisqu'elle existera en deux versions, berline et mini monospace, dont 80 % des composants seront identiques. PSA exploite depuis longtemps ces économies d'échelle en faisant jouer les synergies entre ses deux marques. *« La nouvelle AX, prévue pour 1996, devra probablement beaucoup à l'actuelle 106 »*, souligne un analyste.

Pour l'avenir, les deux constructeurs français reconnaissent que la visibilité est mauvaise. Tous deux sont conscients de la mollesse du marché, qui n'a augmenté en Europe que de 1,5 % au premier trimestre 1995 et qui a même baissé de 2,3 % en mars. Tous deux considèrent les mouvements actuels de change très dangereux. Fiat, qui bénéficie d'une lire extrêmement compétitive, n'en finit pas de gagner des parts de marché. Tous deux souhaitent s'internationaliser et gagner du terrain en Amérique latine, en Asie et en Europe orientale et centrale. PSA songe même à revenir aux Etats-Unis...

Renault devrait toutefois être mieux à même de préparer l'avenir : complètement désendettée – alors que PSA affiche encore un endettement financier net de 7,6 milliards de francs, contre 16,7 milliards un an plus tôt –, l'ex-Régie maintient un effort d'investissement important, alors que celui de PSA décline. Elle n'a pas hésité au dernier Salon de Genève à présenter un spider sans capote, symbole d'une marque innovante et insolente qu'elle n'était plus. Encore faut-il que ce symbole devienne celui d'une marque rentable.

Virginie Malingre

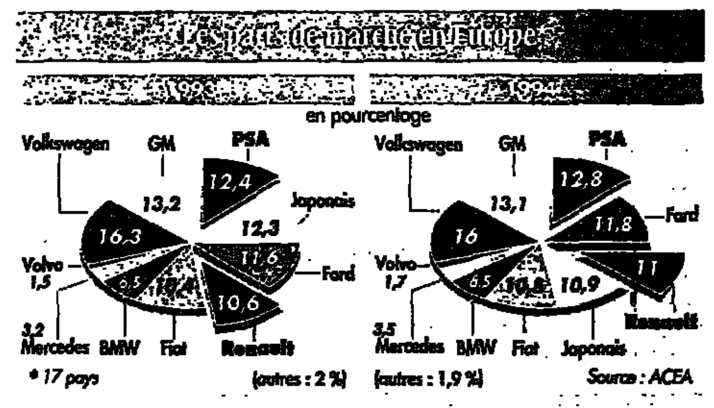
Deux groupes apparemment similaires

Renault — PSA Peugeot Citroën

Effectifs — Résultats nets — Chiffre d'affaires (en milliards de francs) — 1992, 1993, 1994

Source : Renault, PSA

En 1993, la dépression du marché automobile a plongé PSA dans le rouge.



PSA brigue la place de numéro deux, après Volkswagen et devant Général Motors.

Talonné par Fiat

Jacques Calvet, PDG de PSA Peugeot-Citroën, aimerait bien que son groupe détrône enfin General Motors de sa deuxième place en Europe. Si le constructeur avait failli y parvenir l'an dernier, il pourrait voir s'éloigner cette perspective en 1995. La part de marché de PSA sur les trois premiers mois de l'année s'est élevée à 12,3 %, contre 12,6 % au premier trimestre 1994 et 12,8 % sur l'ensemble de l'année dernière. Alors que son rival américain a, lui, maintenu sa part de marché à 13 %. A l'origine de cette perte de terrain, notamment, la fin de vie de la 405, dont la remplaçante ne verra le jour qu'en octobre.

Avec une part de marché de 12,3 %, le groupe de Jacques Calvet pourrait même perdre sa place de numéro trois au profit de Fiat. Le constructeur italien n'en finit pas de progresser : au premier trimestre 1995, sa part du marché européen (dix-sept pays) a atteint 12,2 %, talonnant dangereusement celle de PSA, alors qu'elle n'était que de 11 % sur la même période de l'année dernière. Le groupe de Turin a bénéficié de la dévaluation de la lire, mais aussi du succès de la Punto et d'une politique commerciale très agressive.

Une ambition américaine

En 1994, les ventes de PSA-Peugeot Citroën hors d'Europe occidentale se sont accrues de 4,3 % pour atteindre 255 000 véhicules (195 100 pour Automobiles Peugeot et 59 900 pour Automobiles Citroën), soit 12,8 % des ventes totales. Un pourcentage qui devrait monter à 25 % selon les objectifs de Jacques Calvet. L'Amérique latine et l'Asie sont aujourd'hui les principaux axes du développement à l'international du groupe.

Peugeot est donc présent partout... sauf en Amérique du Nord, où le groupe pourrait bientôt revenir. En juillet prochain, Jacques Calvet devrait se prononcer sur l'éventualité d'une implantation américaine. Certains analystes évoquent l'intérêt que pourrait avoir PSA à participer, aux côtés de Kirk Kerkorian et de Lee Iacocca, à l'offre publique d'achat lancée sur Chrysler. *« Un moyen de remettre les pieds outre-Atlantique sûrement plus économique qu'une implantation industrielle assortie de la mise en place d'un réseau de distribution »*, commente un analyste.

Dans les cosmétiques, Avon et Shiseido choisissent des chemins de traverse

DANS SON BUREAU dominant Central Park, au cœur de Manhattan, James E. Preston, soixante ans, affiche un sourire satisfait : Avon, le groupe de cosmétiques qu'il préside, revient de loin. Les heures noires de la fin des années 80 sont oubliées, quand les raiders – Amway Corp., Mary Kay, Irwin Jacobs ou encore Chartwell – multipliaient les tentatives d'offres publiques d'achat (OPA). Aujourd'hui, le groupe new-yorkais a renoué avec la croissance et la rentabilité.

Dans sa suite de l'Hôtel Bristol, à Paris, Yoshiharu Fukuhara, soixante-quatre ans, PDG du groupe Shiseido, affiche l'humeur tranquille de ceux qui ont le temps. Depuis qu'il y a cent vingt-trois ans son grand-père, Yushin, pharmacien dans la marine japonaise en rupture avec le pouvoir et son commandement, s'installa à son compte en créant dans le centre de Ginza la première pharmacie occidentale de l'empire du Soleil-Levant, Shiseido s'est patiemment imposé comme la seule vraie marque de luxe japonaise.

Avon, Shiseido... Deux groupes en position d'outsiders dans l'univers éclaté de l'industrie des cosmétiques. Deux groupes distancés par les trois premiers mondiaux ; L'Oréal, d'abord, riche avec 51 milliards de francs de chiffres d'affaires *pro forma* d'une gamme de produits allant du shampooing familial Dop aux parfums Lanvin ; Procter & Gamble et Unilever, ensuite, deux « lessiviers » partis à la conquête de l'univers du luxe (*Le Monde* du 24 mars).

Alors que le groupe français et ses deux rivaux immédiats *« ont choisi le choc frontal »*, comme le note Alain Petitjean, directeur du cabinet Eurostaf, Avon et Shiseido qui occupent, alternativement, les quatrième et cinquième rangs mondiaux, ont pris, eux, des chemins de traverse. L'américain privilégie les seuls produits grand public, cède ses marques de prestige (les parfums Stern à Sanofi, Giorgio Beverly Hills à Procter & Gamble), se recentre sur son mode de distribution : la vente à domicile assurée par ses « ambassadrices ». Le groupe nippon, en revanche, se construit patiemment une image de luxe, jouant du long terme et du parrainage, cherchant à s'imposer dans les parfums que les Japonais, pourtant, pour des raisons culturelles, ne prisent guère...

Deux stratégies différentes, presque opposées, aux résultats pour l'instant très divergents. Avon fait une percée spectaculaire dans les nouveaux pays industrialisés, quand Shiseido tarde à s'internationaliser et voit ses ventes stagner sur un marché intérieur en récession. C'est, en effet, une véritable résurrection que connaît Avon. *« Au début des années 80, mon prédécesseur avait choisi la diversification. Des produits chimiques aux produits pharmaceutiques, tout était bon*, raconte James E. Preston. *L'endettement a suivi. Nul en 1982, il atteignait 1,138 milliard de dollars en 1988... l'année de mon arrivée. »*

Le changement de cap est alors brutal et le désendettement devient un impératif. *« Pendant des années, tout le cash-flow y est passé au détriment de l'investissement productif »*, raconte encore le PDG d'Avon. Mais le but est atteint et le groupe fait des choix qui se révèlent aujourd'hui judicieux.

Alors que l'américain privilégie le grand public, le groupe nippon se construit patiemment une image de luxe

Priorité est donnée à l'extension géographique. *« Nous avons choisi de mettre à profit notre système de distribution pour nous implanter ou nous renforcer en Asie du Sud-Est et en Amérique latine »*, explique M. Preston. Cette année, Avon s'implantera en Inde, en Ukraine, en Roumanie puis, peut-être, en Afrique du Sud et au Vietnam. Autant de pays ayant une infrastructure commerciale inégalement développée, mais qu'Avon peut conquérir grâce à des « ambassadrices » d'autant plus motivées que leurs revenus font vivre toute la famille.

Aux Etats-Unis et en Europe occidentale, en revanche, où le système de distribution directe est sévèrement concurrencé par les « premiers prix » des grandes surfaces et autres *hard discounts*, Avon s'ouvre à la vente par correspondance. *« Par lettre, par téléphone, par télécopie et, en France, par Minitel »*, insiste son PDG.

Le groupe américain élargit son offre. Il propose dans de nombreux pays, désormais, la lingerie et les bijoux figurant déjà dans ses 14 millions de catalogues imprimés chaque quinzaine aux Etats-Unis. *« Le succès est fabuleux*, se félicite James E. Preston. *Notre chiffre d'affaires dans la lingerie dépasse les 500 millions de dollars, s'élève à 400 millions dans les bijoux et à 125 millions dans les produits pour la cuisine et la salle de bains. »*

Pragmatique, la stratégie d'Avon qui fait travailler 30 000 personnes dans le monde (dont 8 000 aux Etats-Unis), se révèle efficace. Les ventes dans les pays émergents représentent 35 % du total. Le nombre des commandes passées aux Etats-Unis qui régressait de 1,5 % par an, a à nouveau progressé d'un million l'an dernier. Le rétablissement se lit dans les chiffres. En 1994, les ventes ont progressé de 11 %, s'élevant à 4,27 milliards de dollars (20,4 milliards de francs), et le résultat net s'est envolé de 48 % à 195,8 millions de dollars (939 millions de francs).

Shiseido ne peut en dire autant. *« Nous avons toujours privilégié le long terme*, assure Yoshiharu Fukuhara, troisième membre de la famille à diriger la société, venu fin mars à Paris participer à un colloque sur le luxe. *C'est notre philosophie orientale qui veut cela »*, ajoute-t-il sans en donner vraiment de définition.

Quinze ans après son implantation en France, le groupe n'y réalise toujours que 600 millions de francs environ de chiffre d'affaires. Mais, alors qu'il est présent au Japon dans l'alimentaire, les produits de toilette ou la pharmacie, *« il a réussi en France son ancrage dans le monde du luxe »*, assure Alain Petitjean, d'Eurostaf, en rappelant le rachat en 1986 de Carita, l'existence discrète des Salons du Palais-Royal Shiseido, ou, encore, la création réussie de Beauté Prestige International (BPI).

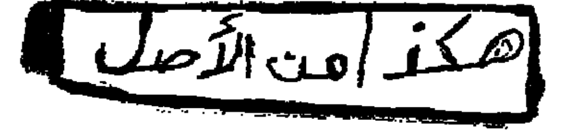
Cette filiale exploite les parfums « occidentaux » du groupe, L'Eau d'Issey (Issey Miyake) et la fragance de Jean-Paul Gaultier. Son lancement *« aux Etats-Unis en septembre 1994 a été un succès*, souligne M. Petitjean. *Au terme de la première semaine, les ventes réalisées dans les quarante-sept magasins de la chaîne Saks Fifth Avenue ont franchi le cap des 300 000 dollars, battant le record précédent obtenu sur deux semaines par Casmir de Chopard... »*

Mais la stratégie haut de gamme de Shiseido a son prix : une internationalisation lente. Réalisées pourtant dans quarante-cinq pays, traditionnellement fortes à Taïwan et en Italie pourtant, les ventes hors Japon n'ont représenté l'an dernier que 6,5 % d'un chiffre d'affaires total de 549 milliards de yens (25 milliards de francs). Un handicap d'autant plus grand, que le marché nippon est en récession depuis des années. La croissance du groupe qui s'élevait encore à 13,3 % en 1991, est tombée à 7 % en 1992, 1,5 % en 1993 pour devenir négative pour l'exercice clos au 31 mars 1994 (– 2,2 %)...

Donnant sa définition d'une marque de luxe, Yoshiharu Fukuhara cite parmi les principaux critères, l'*« existence sur la scène mondiale »*. Shiseido a une image et un positionnement. Il lui manque encore d'affirmer définitivement sa présence.

Pierre-Angel Gay

هكذا من الأصل



L'industrie aéronautique allemande s'apprête à délocaliser massivement ses capacités

Dasa, filiale de Daimler, s'alarme de la sous-évaluation du dollar

Le chiffre d'affaires de Dasa a décru de 7 % l'an passé à cause du recul des ventes d'avions. Ses pertes atteignent 435 millions de deutschemarks en 1994 (1,5 milliard de francs) contre 694 millions en 1993. L'équilibre devait être retrouvé cette année... si le dollar se stabilisait à 1,60 DM. Valant 1,35 DM, le billet vert menace l'existence de la construction aéronautique européenne et va forcer à délocaliser.

MUNICH
de notre envoyé spécial

Dasa (Daimler-Benz Aerospace) voit l'avenir en noir. Après avoir subi des pertes de 435 millions de deutsche marks en 1994 (1,5 milliard de francs) contre 694 millions en 1993, le constructeur aéronautique allemand pourrait rester déficitaire et supprimer 10 000, voire 20 000 emplois supplémentaires au cours des prochains mois si le dollar devrait demeurer durablement sous-évalué.

Juste avant de présenter les chiffres du bilan annuel de la société, mercredi 19 avril à Munich, Jürgen Schrempp, patron de la Dasa et futur patron de la maison mère Daimler, a annoncé d'un air lugubre que le cours du dollar du jour avait atteint 1,35 mark, un plancher historique. Une véritable catastrophe pour le constructeur aéronautique allemand, dont 70 % des recettes sont libellées en dollars, alors que trois quarts de ses coûts sont en deutschemarks.

Cette évolution inquiétante prend place dans un contexte de concurrence internationale renforcée : en 1994, la Dasa (partenaire d'Aérospatiale dans Airbus) a vendu moins d'avions et vu son chiffre d'affaires reculer de 7 % (17,39 milliards de marks contre 18,62 milliards en 1993). Les pertes sont surtout à mettre au compte du néerlandais Fokker (détenu à majorité par la Dasa depuis deux ans) et du futur avion de combat européen (EFA).

La baisse brutale du billet vert rend inopérantes les mesures de réduction des coûts déjà engagées. La chute du billet vert ne peut plus être combattue *« avec des moyens conventionnels »*, selon les dirigeants de la Dasa. Autrement dit la couverture des changes ou les réductions de coût déjà engagées (– 30 % chez Airbus sur cinq ans), ne suffisent plus à se défendre contre un dollar faible. En prévoyant le retour au profit opérationnel pour 1995, la Dasa était partie d'un scénario optimiste, selon lequel le dollar s'échangerait à 1,60 DM.

COOPÉRATION EUROPÉENNE

Les salariés de l'aéronautique allemande doivent s'attendre à de nouveaux coups durs. L'entreprise, touchée de plein fouet par le recul des dépenses militaires, a déjà dû réagir très brutalement à l'abandon du contexte de la guerre froide (la défense ne représente plus que 27 % du chiffre d'affaires du groupe, contre 50 % pour Aérospatiale). En 1993, 10 500 suppressions d'emplois avaient déjà été décidées (les effectifs étaient alors de 86 086 personnes). La fermeture de six sites industriels en Allemagne a été vécue, sur place, comme un drame.

Demain, les nouvelles suppressions d'emplois pourraient prendre la forme de délocalisations massives. D'ores et déjà, tout est mis en œuvre pour faire appel à des sous-traitants de la zone dollar. Plus radicalement encore, la Dasa considère que sa survie passe par le déplacement de capacités vers les pays de la « zone dollar », en particulier l'Asie. Un groupe de travail *ad hoc* présentera, en octobre, des propositions concrètes en la matière. En délocalisant, l'aéronautique allemande rejoint, avec quelques années de retard, la démarche des constructeurs automobiles, notamment celle de Mercedes, au sein même du groupe Daimler. Comme Louis Gallois, patron de l'Aérospatiale, Jürgen Schrempp parle d'une *« menace existentielle »* pour l'industrie aéronautique européenne. L'Aérospatiale française n'a jamais, jusqu'ici, envisagé d'effectuer la moindre délocalisation. Jürgen Schrempp prévient : *« Nous pourrions être amenés à ne laisser en Allemagne que le noyau dur de nos capacités industrielles. »*

Ces menaces peuvent être interprétées comme un appel au secours à l'adresse du gouvernement de Bonn. Celui-ci a déjà adopté en octobre 1994 un programme d'aides indirectes à l'industrie aéronautique, d'un montant total de 4 milliards de deutsche marks sur quatre ans (essentiellement des aides à la recherche). *« Si nous bénéficions de mêmes aides indirectes que nos concurrents américains, nous pourrions toucher 500 millions de deutsche marks en plus chaque année »*, selon Manfred Bischoff, président désigné de la Dasa.

Plus que jamais, le renforcement de la compétitivité du groupe passera par des coopérations industrielles européennes. Concernant les avions régionaux, M. Schrempp parle d'une *« solution européenne »*, éventuellement à travers Airbus Industrie. Répondant à la récente alliance commerciale de British Aerospace et d'ATR (Aérospatiale et l'italien Alena), la Dasa, propriétaire de Fokker, a conclu un accord avec le coréen Samsung, en mars. Sur ce créneau stratégique, dit Jürgen Schrempp, *« rien ne se fera désormais sans nous »*. Manfred Bischoff, jusqu'ici directeur financier, lui succédera à la tête de la Dasa à partir du 24 mai.

Lucas Delattre

Le gouvernement autorise la SNECMA à étudier un nouveau moteur

La société a aussi besoin d'une recapitalisation

LE GOUVERNEMENT français a autorisé, mercredi 19 avril, le motoriste français Snecma à lancer un nouveau moteur, le CFMXX, de 43 000 livres de poussée. Ce nouveau réacteur doit être développé à parité avec son partenaire américain General Electric. C'est une bonne nouvelle pour le motoriste Snecma qui est dans une situation financière très difficile. En 1994, les pertes du motoriste se sont élevées à 2,18 milliards de francs compte tenu d'une provision massive de 1,78 milliard. Celle-ci vise à couvrir les coûts des mesures d'adaptation et surtout le surcoût lié au lancement de trois moteurs simultanés avec son partenaire américain General Electric.

La Snecma anticipe pour 1995 de nouvelles difficultés avec un chiffre d'affaires de 8,8 milliards de francs contre 10,3 milliards en 1994 et des pertes d'un peu plus d'un milliard de francs. Snecma réclame une recapitalisation de l'Etat. Ses besoins s'élèveraient, de source syndicale, de 6 à 7 milliards de francs. Des chiffres qui n'ont pas été démentis par la direction.

Avec un coût de lancement évalué à environ 5 milliards de francs, le CFMXX rend cette recapitalisation d'autant plus nécessaire. Bernard Dufour, le PDG, indique dans une interview à *La Tribune* du 20 avril que 3 000 personnes sur les 12 000 du groupe sont en sureffectif. L'entreprise qui doit reduire de 15 % ses coûts en prévoyant 500 suppressions de postes cette année, va devoir *« encourager les départs négociés »*.

Le futur réacteur devrait motoriser la version allongée de l'Airbus A-340. Il devrait permettre à la Snecma de *« conforter son avenir et sa place de motoriste mondial »*, indique le communiqué de Matignon en précisant que les *« modalités techniques, industrielles et le calendrier »* de ce nouveau programme seront déterminés à l'issue de discussions entre General Electric et les avionneurs. Le communiqué ne précise par si le financement accordé sera versé sous forme d'avances remboursables ou sous une autre forme.

Le succès des « shuttles » dans le transport aérien américain

SAN FRANCISCO
de notre envoyée spéciale

Dans la foulée du pionnier Southwest, la formule du « shuttle » (navette) fait des émules dans le transport aérien aux Etats-Unis. Le département des transports est saisi de quarante-cinq demandes relatives au lancement de telles compagnies aux coûts tirés au maximum et au service minimal.

United Airlines a lancé, le 1er octobre, Shuttle United, conformément au plan de reprise de la compagnie par ses salariés, en juillet. Sans les sacrifices consentis par les employés, il n'eût probablement pas été possible. Car tout le principe de cette entreprise s'appuie sur des économies drastiques dans tous les domaines. D'abord le personnel. *« La clé de la réussite repose sur les pilotes »*, explique John Edwardson, directeur général de United. Les réductions de salaires atteignent 15,7 % et les durées de travail sont allongées. La réflexion est collective et une *« force de frappe »* de quarante employés est associée à toutes les décisions.

Deuxième axe : une optimisation de la flotte. Composée uniquement de Boeing 737, celle-ci est utilisée à plein rendement. *« Nous sommes capables de faire des demi-tours d'avion en vingt minutes »*, assure Ron Utecht, un des dirigeants de la petite compagnie. Résultat : les avions volent en moyenne douze heures par jour, au lieu de dix heures et demie chez United Airlines. Les opérations au sol sont accélérées. Tandis que le personnel débarque les bagages d'un côté de l'appareil, le chargement se fait de l'autre. Mais la compagnie a voulu quand même attribuer des numéros de siège aux passagers pour éviter *« l'expérience bétaillère »* qu'on peut rencontrer chez les transporteurs court-courriers. La nourriture est chargée dans les appareils tous les quatre vols et non plus à chaque fois, et se réduit à sa plus simple expression : cacahuètes et boissons.

Le résultat est une baisse forte des tarifs – Los Angeles-Phénix pour 34 dollars, soit 160 francs –, des fréquences accrues, avec un départ toutes les demi-heures et la possibilité de voyager en ayant réservé par téléphone. Pour la compagnie, ce type de réservation a un coût de 45 cents contre 8 dollars pour l'émission d'un billet.

Après six mois d'exploitation, le « shuttle » semble sur la bonne voie et a déjà transporté plus de 3,5 millions de passagers. Il a permis, selon ses responsables, d'abaisser les coûts par siège et par mile à 8 cents contre 10,5 sur le réseau de United, et 7,4 chez Southwest. La compagnie « économique », qui compte actuellement seize lignes sur la côte ouest, souhaite s'y développer progressivement. Toutefois, il n'est pas question d'attaquer la côte est avant trois ou quatre ans, estime le directeur général de United. Car l'aventure est risquée. Continental Airlines, qui avait lancé elle aussi sa compagnie à bas coûts, a dû arrêter les frais.

L'expérience américaine avait inspiré Air Inter dans l'élaboration de scénarios de développement sur l'Europe, l'an dernier. C'est finalement le projet d'une fusion avec les lignes européennes d'Air France qui l'emporta. Les compagnies pouvant difficilement se faire concurrence l'une l'autre, et Air Inter ayant, selon sa direction, des coûts d'exploitation trop élevés pour se lancer dans une telle aventure. Mais côté United, l'optimisme est de mise, et les responsables prévoient d'atteindre l'équilibre dès cette année.

Martine Laronche

■ **DASSAULT : le groupe aéronautique** a obtenu de la délégation générale pour l'armement la garantie qu'il lui sera commandé huit avions de combat Rafale pour 1994 et 1995 (au lieu de trois par an précédemment). Ce contrat lui sera confirmé au plus tôt en juin, après consultation de la commission des marchés. En contrepartie, Dassault s'engage à réduire de 2 % par an le coût de production du Rafale. Cet accord intervenu en pleine campagne présidentielle satisfait les deux parties : l'Etat, qui obtient des diminutions de prix, et l'industriel, qui revendique de pouvoir compter sur une planification des commandes.

Avis financiers des sociétés

General Cable lève 1,4 milliard de francs d'argent frais

GENERAL CABLE, la filiale câble de la Générale des Eaux au Royaume-Uni, devait être introduite en bourse jeudi 20 avril, en double cotation à New York (Nasdaq) et à Londres (London Stock Exchange). Cette introduction concerne au moins 90 millions d'actions, émises au prix de 190 pences par action. General Cable peut espérer ainsi lever 180 millions de livres (1,4 milliards de francs environ). L'opération doit ramener la participation de la Générale des Eaux dans General Cable à 57 % contre 90 % actuellement, les 10 % restant étant entre les mains du fonds Standard Life et de la compagnie Yorkshire Water. L'argent frais récupéré doit être consacré à l'achèvement des trois réseaux régionaux de câble que la société contrôle en Grande-Bretagne. General Cable, qui offre des services de télévision, téléphone, transport de données, est le laboratoire du pôle communication de la Générale dans un univers déréglementé. Les analystes estiment que le chiffre d'affaires, qui devrait tourner autour de 62 millions de livres (480 millions de francs) en 1995, pourrait atteindre 290 millions de livres (2,1 milliards de francs) en l'an 2000.

■ **ALCATEL ALSTHOM : Marc Vienot, président à titre intérimaire, cherche un « très grand industriel »** pour remplacer le PDG Pierre Suard, placé sous contrôle judiciaire. Marc Vienot a précisé mercredi 19 avril qu'il n'envisageait pas de prolonger sa mission au-delà du 31 juillet. Il partagera d'ici là son temps à « *50/50* » entre la Société Générale, qu'il continue de diriger, et Alcatel Alsthom, avec pour mission principale de trouver le remplaçant de Pierre Suard. Marc Vienot a exclu de « *toucher à la stratégie du groupe* » et de prendre une décision comme la cession de la Générale occidentale.

■ **BOUYGUES : le groupe a enregistré une progression de 22 % de son bénéfice net part du groupe** à 573 millions de francs en 1994. Le chiffre d'affaires, qui consolide TF 1 pour la première fois, s'est établi à 72,4 milliards, en hausse de 5 % par rapport au chiffre d'affaires retraité de 1993. Avec la mise en équivalence de Saur (services aux collectivités), l'activité du groupe a été de 79,7 milliards de francs en hausse de 4 %. Pour la première fois, Bouygues va proposer le paiement du dividende en actions du groupe.

■ **CHAMPAGNE : la quasi-totalité des 3 700 ouvriers** de la profession du Champagne ont débrayé au moins deux heures mercredi à l'appel de la CGT pour protester contre la remise en cause de certains avantages acquis de la convention collective, qui doivent être renégociés.

■ **LAZARD : Anne Lauvergeon, 35 ans,** actuellement secrétaire générale adjointe de la présidence de la République, devrait être cooptée associé-gérant de la célèbre banque d'affaires française Lazard Frères, affirme le magazine *Paris Match* paru jeudi 20 avril. Anne Lauvergeon a confirmé discuter avec les responsables de la banque. « *C'est une possibilité, mais rien n'est décidé ni signé* », a-t-elle précisé.

■ **MÉTAUX PRÉCIEUX : l'argent** reste sous la pression d'achats spéculatifs. Sur le marché londonien, l'once a dépassé, le 19 avril, les 6 dollars, retrouvant son plus haut niveau depuis six ans. En l'absence de véritable hausse de la demande physique, les intervenants sur le marché pensent que l'argent fait l'objet d'un raid, lancé le 17 avril sur le marché américain.

Le rebond de la monnaie américaine ne profite pas au franc

Jacques Chirac a réaffirmé son attachement à la stabilité monétaire

Après l'annonce, mercredi 19 avril, d'une réduction du déficit commercial américain au mois de février (9 milliards de dollars contre 12,2 milliards de dollars au mois de janvier), la monnaie américaine s'échangeait jeudi matin à 1,3720 mark, 81,65 yens et 4,86 francs. Le dollar était tombé la veille à un plus bas niveau historique de 79,75 yens et à 1,3475 DM, proche de son cours le plus faible (1,3450 mark).

LES PROPOS TENUS mercredi 19 avril par Bill Clinton ont à nouveau illustré l'ambiguïté de la position américaine face à la baisse actuelle du dollar. « *Les Etats-Unis veulent un dollar fort* », a certes affirmé mercredi 19 avril le président des Etats-Unis au cours d'une conférence de presse. Mais il a ajouté que « *dans le climat actuel, la capacité des gouvernements à modifier à court terme la force de leur monnaie paraît limitée* ». Bill Clinton a également fait état de « *divergences graves* » entre Washington et Tokyo au sujet des négociations commerciales en cours et souligné que les Etats-Unis avaient été « *très patients* » face au protectionnisme « *très ingénieux* » des Japonais. De son côté, le premier ministre japonais, Tomiichi Murayama, a cherché à « *dédramatiser* » la crise actuelle du marché des changes en estimant que la nouvelle baisse du dollar devait être considérée comme « *un phénomène passager* ».

Le dollar est tombé mercredi matin 19 avril, sur la place de Tokyo, à un plus bas niveau historique de 79,75 yens face à la devise japonaise. Face à la monnaie allemande, le billet vert s'est également approché, à 1,3475 mark, de son cours le plus faible (1,3450 mark). Dans l'après-midi, toutefois, l'annonce d'une réduction du déficit commercial américain au mois de février (9 milliards de dollars contre 12,2 milliards de dollars au mois de janvier) a permis au billet vert de se redresser. La monnaie américaine s'échangeait jeudi matin à 1,3720 mark, 81,65 yens et 4,86 francs.

Cette reprise du billet vert n'a pas profité au franc. Il s'inscrivait jeudi matin à 3,55 pour un deutschemark, inchangé par rapport à ses cours de clôture de la veille. Les propos tenus par Jacques Chirac mercredi soir sur TF 1 n'ont, semble-t-il, guère convaincu les opérateurs des marchés financiers. Le maire de Paris a tenu à répondre au premier ministre Edouard Balladur qui l'accusait d'avoir affaibli le franc en critiquant le gouverneur de la banque de France. Jacques Chirac s'est défendu de vouloir rompre avec la politique du franc fort et de chercher à revenir sur l'indépendance de la banque de France. Pour appuyer ses propos, il a cité une lettre que lui aadressée Jean-Claude Trichet et dans laquelle le gouverneur de l'institut d'émission évoque « *le très ferme attachement à la stabilité du franc, y compris dans les circonstances les plus difficiles* », du maire de Paris *(lire page 11)*.

L'existence de cette lettre pourrait ne pas être du goût des opérateurs des marchés financiers. Ceux-ci risquent en effet d'y voir un acte d'allégeance de l'institut d'émission, supposé indépendant, au pouvoir politique. Si les professionnels ont généralement considéré que le gouverneur de la banque de France était bien dans son rôle lorsqu'il appelait à la modération salariale, vont-ils juger qu'il l'est encore lorsqu'il délivre un diplôme de franc fort à un candidat à l'élection présidentielle ?

P.-A. D.

Le Crédit lyonnais met officiellement en vente sa filiale néerlandaise

LE CRÉDIT LYONNAIS a annoncé mercredi 19 avril qu'il étudiait la cession partielle ou totale de sa filiale aux Pays-Bas, le Crédit lyonnais Bank Nederland (CLBN), précisant que « *plusieurs groupes financiers internationaux* » étaient intéressés.

Quatrième banque des Pays-Bas et première étrangère, le CLBN était encore présenté récemment par Jean Peyrelevade comme un actif « *stratégique* ». Le président du Crédit lyonnais a défendu aussi longtemps qu'il a pu l'idée de conserver l'intégralité d'un réseau européen, l'une des réussites de son prédécesseur, Jean-Yves Haberer. Le sacrifice ne devrait pas être trop douloureux. Filiale à 94,3 % du Crédit lyonnais, le CLBN n'a jamais vraiment été intégré au réseau. Spécialisée dans le financement du cinéma qui, dans un premier temps, lui a procuré de confortables marges, la banque s'est laissé entraîner par l'homme d'affaires italien Florio Fiorini dans la faillite du groupe Sasea et a financé le rachat du studio hollywoodien MGM par Giancarlo Paretti, qui ont coûté à sa maison mère la bagatelle de 20 milliards de francs.

Replié depuis sur ses activités de banque de détail, le CLBN a dû réduire sévèrement ses effectifs il y a deux ans pour continuer à survivre. Restructuré, il dispose de 92 implantations aux Pays-Bas, emploie 2 805 personnes, affiche un bilan de 27,4 milliards de florins (85 milliards de francs) et a dégagé en 1994 un résultat positif de 43,4 millions de florins.

En acceptant le principe de cette cession, M. Peyrelevade atteint trois objectifs : il lance de façon éclatante le début de la vente de 135 milliards d'actifs imposés par le gouvernement en contrepartie de son soutien, en commençant par le coeur du métier de la banque, son réseau. Il donne partiellement satisfaction à ses grands concurrents français, BNP et Société générale, qui n'ont cessé de critiquer le deuxième plan de sauvetage du Crédit lyonnais annoncé le 17 mars. Il se débarrasse d'une banque un peu encombrante dont le nom est associé à une période plus que controversée. Le Crédit lyonnais ne lâchera cependant pas totalement sa filiale. La banque du boulevard des Italiens n'envisage pas de céder les activités pour les entreprises. Le communiqué publié mercredi est de ce point de vue prudent et fait état d'une « *cession totale ou partielle de la participation du Crédit lyonnais dans le capital du CLBN* ». En cas de vente du CLBN, la banque étudiera le moyen de maintenir, « *selon une forme à définir* », une présence aux Pays-Bas pour continuer à servir sa clientèle internationale, notamment dans les domaines du *corporate banking* et du *corporate finance* (banque d'entreprises et ingénierie financière). La banque peut d'autant moins céder la totalité de sa filiale que le CLBN est le plaignant dans les innombrables procès en cours contre Florio Fiorini, Giancarlo Paretti et Kirk Kerkorian, l'ancien propriétaire de MGM.

Le Crédit lyonnais a confié à J.P. Morgan le soin de trouver des acquéreurs. VSB Groep, filiale du groupe belgo-néerlandais de services financiers Fortis, s'est officiellement déclarée intéressée. La banque belge Kredietbank et des banques néerlandaises ABN Amro et ING seraient également sur les rangs.

Babette Stern

Le papetier Smurfit accompagne le redressement du marché

LE GROUPE PAPETIER irlandais, Jefferson Smurfit, ne cesse de se féliciter de sa dernière acquisition. La Cellulose du Pin, rachetée en octobre dernier à Saint-Gobain, lui a coûté cher, plus de 5 milliards de francs. Mais la société se révèle rentable. « *Toutes nos prévisions ont été dépassées* », dit Pat Barnett, directeur pour l'Europe continentale du groupe. Ce rachat a permis au groupe de rééquilibrer ses activités vers l'Europe continentale. Il en est devenu beaucoup sensible aux variations au dollar.

La reprise spectaculaire du marché du papier et l'envolée des prix ont fait le reste. Porté par une forte demande, Smurfit a tiré parti de ses efforts de rationalisation entrepris depuis quatre ans. Seule la dévaluation du peso mexicain – le groupe réalise près de 25 % de son chiffre d'affaires en Amérique latine – a handicapé son rebond. Son résultat net, qui n'inclut La Cellulose du Pin que sur les deux derniers mois, a été l'an dernier multiplié par 6 pour s'établir à 297 millions de livres irlandaises (2,36 milliards de francs). Son chiffre d'affaires consolidé est passé de 1,467 à 1,710 milliards de livres, en hausse de 17 %.

1995 s'annonce tout aussi prometteur. La demande mondiale de papier est toujours aussi forte et les prix continuent à s'envoler. Les analystes prévoient que les profits du groupe pourraient tripler cette année. Très confiant, Smurfit pronostique « *un avenir de croissance et de rentabilité durables au cours de la prochaine décennie* ». Cette année, il a prévu de réaliser 300 millions de livres d'investissements, contre 200 millions en 1994. « *Il aura beaucoup de mini-projets* », prévient M. Barnett.

Après le rachat de La Cellulose du Pin, sa plus grosse acquisition, le groupe souhaite « *reprendre son souffle* ». Le papetier irlandais, qui est entré l'an dernier à hauteur de 27,5 % dans le capital de l'autrichien Nettingsdorfer, n'en garde pas moins des visées expansionnistes. Avec l'aide de cet allié, il se verrait bien partir à la conquête de l'Europe de l'Est.

Mais sa grande ambition est désormais de s'installer en Asie. « *Pour avoir une véritable dimension mondiale, nous devons nous implanter dans cette partie du monde* », explique Pat Barrett. Le marché asiatique est en pleine explosion. La demande de caisses en carton ondulé, marché sur lequel Smurfit revendique la place de numéro un mondial, devrait doubler d'ici à l'an 2000, selon les estimations du groupe irlandais. Fascinés par de telles perspectives de croissance, tous les grands groupes papetiers mondiaux rêvent de s'y implanter. Mi-avril, le groupe américain International Paper a lancé une OPA sur Carter Holt Harvey, le second papetier néo-zélandais. Smurfit, lui, n'exclut pas d'annoncer un projet en Chine en juillet.

M. O.

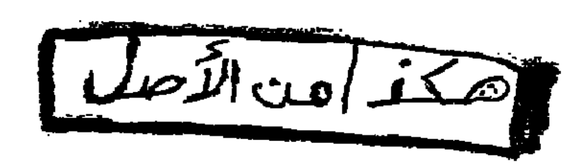
La Coface affiche un bénéfice de 158 millions de francs

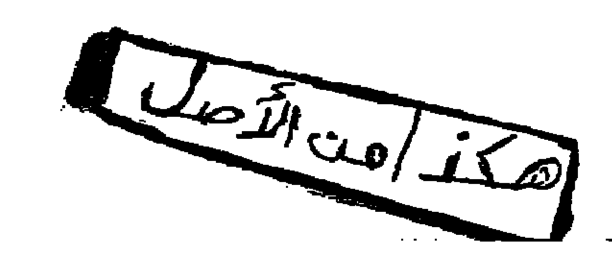
PORTÉE PAR LA REPRISE économique en Europe et la croissance des exportations françaises, la Coface (Compagnie française du commerce extérieur) a annoncé, jeudi 20 avril, un bénéfice consolidé 1994 de 158 millions de francs, en hausse de 43 % par rapport à l'année précédente. Le chiffre d'affaires du groupe a, lui, dépassé la barre des 2 milliards de francs (+18,3 %).

Pour son premier exercice, François David, nommé à la tête de la compagnie en juillet 1994, semble plutôt satisfait. Les trois « métiers » de la Coface, exercés sous la double casquette publique et privée, sont en progression. La Coface, qui est sortie du giron public depuis que son actionnaire majoritaire, l'UAP, a été privatisée, a assuré en 1994, 100 milliards de francs de grands contrats à l'exportation dont 40 milliards de contrats militaires et 60 milliards de contrats civils. Ces derniers se répartissent également entre les télécommunications, les transports au sens large et le BTP. La gestion des garanties à moyen terme pour le compte de l'Etat des exportations de grands contrats a permis à la Coface d'engrenger 485 millions de francs de chiffre d'affaires. Le montant des indemnités versées par la Coface au titre de l'assurance-crédit publique (moyen et court terme) et de la garantie des investissements s'est élevée à 13,9 milliards de francs. Il était proche de 20 milliards en 1989 et 1990 et de 16,1 milliards en 1992 et 1993.

Pour son propre compte, la Coface exerce une activité d'assurance-crédit court terme, qui représente près de 60 % de son chiffre d'affaires consolidé. Bien que préoccupante pour les exportateurs français, la situation en Italie, en Espagne et en Allemagne – où la reprise a provoqué des faillites en chaîne – n'a pas pesé sur ses résultats. L'autre volet privé de la compagnie, au travers de la SCRL, société de recouvrement de créances, a vu son chiffre d'affaires (20,7 % du total) augmenter de 20 % à 471 millions de francs.

B. S.




هكذا / من الأصل

■ **LA BOURSE DE TOKYO a terminé la séance en nette hausse, jeudi 20 avril. L'indice Nikkei a gagné 266,98 points, à 16 643,06, soit une progression de 1,63 %.**

■ **LE FRANC était stable, jeudi, à 3,5474 pour 1 mark, au cours des premiers échanges entre banques, contre 3,5495 francs la veille. Le dollar se ressaisissait, à 4,8565 francs.**

■ **LE DOLLAR a gagné du terrain jeudi à Tokyo, après l'annonce d'une baisse du déficit commercial américain en février, et s'échangeait à 81,60 yens, contre 80,30 la veille.**

■ **LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL de l'OPEP, le Nigerian Rilwanu Lukman, a affirmé mercredi qu'un éventuel retour de l'Irak sur le marché pétrolier n'aurait pas d'impact sur les cours.**

■ **LE MATIF fonctionnera durant les deux tours de l'élection présidentielle, via le système électronique Globex, qui prend en temps normal le relais du marché.**

LES PLACES BOURSIÈRES

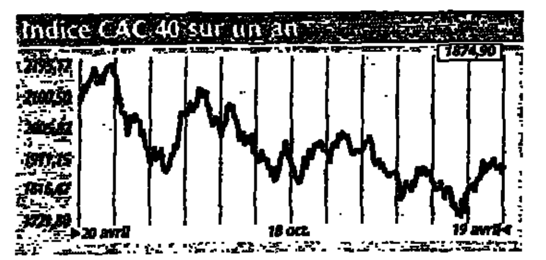
CAC 40 ↗ Clôture | CAC 40 ↗ 1 mois | CAC 40 ↘ 1 an | SBF 120 ↗ 3 mois

NEW YORK ↘ DOW JONES | LONDRES ↘ FT 100 | MILAN ↗ MIB 30 | FRANCFORT ↘ DAX 30

Paris bien orientée à l'ouverture

LA SÉANCE DE JEUDI, l'avant-dernière du terme d'avril, a débuté à la Bourse de Paris sur une hausse de l'indice CAC 40 de 0,32 %, à 1 880,97 points. Mercredi, les valeurs françaises avaient effacé une grande partie des pertes enregistrées la veille, à la suite d'une reprise du dollar consécutive à l'annonce d'une forte contraction du déficit commercial américain en février. En repli de 0,13 % à l'ouverture et de plus de 0,50 % par la suite, l'indice CAC 40 a atteint au plus haut de la séance 1 882,82 points, soit 1,45 %, avant de terminer à 1 874,90 points, soit une progression de 1,03 %. Le volume des échanges a atteint 3,6 milliards de francs.

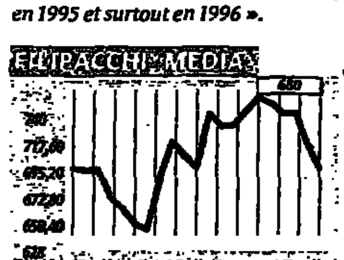
Le marché des actions s'est désolidarisé de manière spectaculaire de celui des obligations. Le Matif a abandonné 0,54 % à 112,54 et le Pibor (taux d'intérêt à trois mois) cédait 0,43 % à 92,40, reflétant ainsi un taux de 7,60 %. Cette tension des taux, qui résulte de la faiblesse du franc vis-à-vis du mark, n'a donc pas freiné les achats effectués principalement par des investisseurs étrangers. Ces derniers s'intéressaient notamment aux grandes valeurs comme Michelin, LVMH et, surtout, Saint-Gobain. Bouygues, qui annonçait en fin de journée une hausse de 22 % de ses résultats en 1994, a gagné 3 %. Hausse de 3,6 % de la SGE, de 3,3 % du Crédit lyonnais et de 3 % de Thomson-CSF.

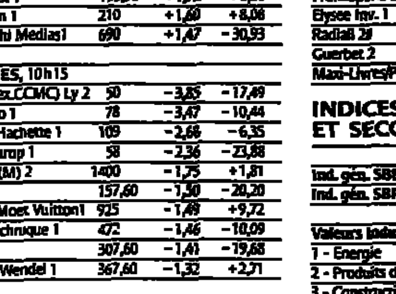


CAC 40 5 jours

Filipacchi Médias, valeur du jour

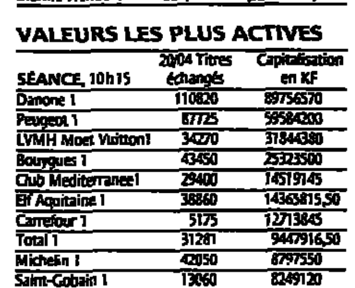
APRÈS un médiocre début de séance, l'action Filipacchi Médias a rattrapé une partie de ses pertes. Au terme des échanges, le titre n'affichait plus qu'un recul de 2,86 %, à 680 francs, dans un marché d'environ 16 000 pièces. Les intervenants avaient été initialement déçus par les résultats de 1994 et une réunion d'analyse jugée insuffisamment claire. Plusieurs opérateurs ont toutefois trouvé la sanction un peu trop sévère. L'un d'eux relevait que l'action valait « *treize fois les résultats 1995, moins que la moyenne du marché, alors que l'on s'attend à un très net redressement en 1995 et surtout en 1996* ».





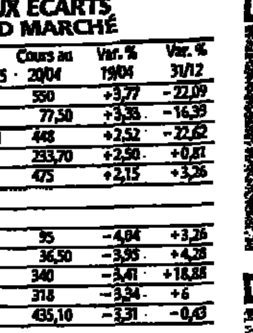
PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

HAUSSES, 10h15	Cours au 20/04	Var. % 19/04	Var. % 31/12
Peugeot 1	678	+3,99	−7,37
UGC DA (M) 1	160	+2,63	−16,88
Lagardere (MMB) 1	116,70	+2,46	−5,88
Finextel 1	64,90	+2,20	−30,29
DMC (Dollfus Mi) 1	248	+2,10	−18,25
E.B.F 1	970	+1,89	+6,94
SCOR S.A 1	109,90	+1,76	−7,64
Nord-Est 1	135,90	+1,72	+8,20
Michelin 1	210	+1,60	+8,08
Filipacchi Medias 1	690	+1,47	−30,93
BAISSES, 10h15			
CCMX(ex.CCMC) Ly 2	50	−3,85	−17,49
Ingenico 1	78	−3,47	−10,44
Matra-Hachette 1	109	−2,68	−6,35
Metaleurop 1	58	−2,36	−23,88
Berger (M) 2	1400	−1,75	+1,81
SGE 1	157,60	−1,50	−20,20
LVMH Moet Vuitton 1	925	−1,49	+9,72
Radiotechnique 1	472	−1,46	−10,09
Alspi 1	307,60	−1,41	−19,68
Marine Wendel 1	367,60	−1,32	+2,71



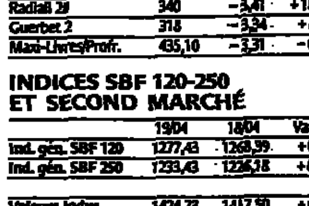
VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 10h15	20/04 Titres échangés	Capitalisation en KF
Danone 1	110820	89756570
Peugeot 1	87725	59584200
LVMH Moet Vuitton 1	34270	31844380
Bouygues 1	43450	25323500
Club Mediterranee 1	29400	14519145
Elf Aquitaine 1	38860	14365815,50
Carrefour 1	5175	12713845
Total 1	31281	9447916,50
Michelin 1	42050	8797550
Saint-Gobain 1	13060	8249120



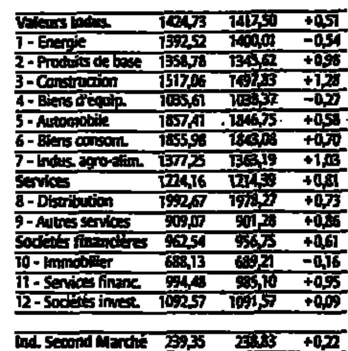
PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

HAUSSES, 10h15	Cours au 20/04	Var. % 19/04	Var. % 31/12
Cardif SA 1	550	+3,77	−22,09
P.C.W. 2	77,50	+3,33	−16,39
Union Fin.France 1	448	+2,52	−22,62
Biobl.Scient. 1 #	233,70	+2,50	+0,81
AFE 2 #	475	+2,15	+3,26
BAISSES, 10h15			
Frankoparis 2	95	−4,04	+3,26
Elysee Inv. 1	36,50	−3,95	+4,28
Radiall 2#	340	−3,41	+18,88
Guerbet 2	318	−3,34	+6
Maxi-Livres/Profr.	435,10	−3,31	−0,43

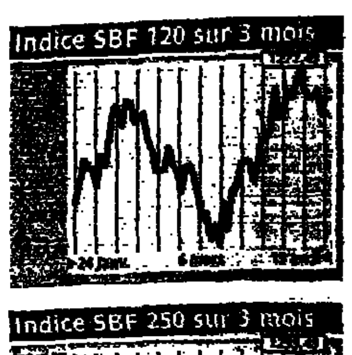


INDICES SBF 120-250 ET SECOND MARCHÉ

	19/04	18/04	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1277,43	1268,39	+0,71
Ind. gén. SBF 250	1233,43	1226,18	+0,59



	19/04	18/04	Var. %
Valeurs indus.	1424,73	1417,50	+0,51
1 - Energie	1392,52	1400,01	−0,54
2 - Produits de base	1358,78	1345,62	+0,98
3 - Construction	1517,06	1497,83	+1,28
4 - Biens d'equip.	1035,61	1038,37	−0,27
5 - Automobile	1857,41	1846,75	+0,58
6 - Biens consom.	1855,98	1843,08	+0,70
7 - Indus. agro-alim.	1377,25	1363,19	+1,03
Services	1224,16	1214,39	+0,81
8 - Distribution	1992,67	1978,27	+0,73
9 - Autres services	909,07	901,28	+0,86
Sociétés financières	962,54	956,75	+0,61
10 - Immobilier	688,13	689,21	−0,16
11 - Services financ.	994,48	985,10	+0,95
12 - Sociétés invest.	1092,57	1091,57	+0,09
Ind. Second Marché	239,35	238,83	+0,22







Nouvelle séance de hausse à Tokyo

POUR la deuxième séance consécutive, la Bourse de Tokyo a terminé en nette hausse jeudi 20 avril. Au terme des échanges, l'indice Nikkei a gagné 266,98 points, soit 1,63 %, à 16 643,06 points. Selon les courtiers, le marché a bénéficié de rachats de découverts sur le marché des contrats à terme qui ont motivé eux-mêmes des achats sur le comptant. La veille, Wall Street a également terminé en hausse, frôlant son record absolu établi jeudi dernier, après la publication d'une cascade de résultats financiers d'entreprises très satisfaisants au premier trimestre, et grâce à un repli des taux d'intérêt à long terme. L'indice Dow Jones des valeurs vedettes a gagné 28,36 points, soit 0,68 %, à 4 207,49 points. Par ailleurs, la grande Bourse new-yorkaise a profité d'un raffermissement du dollar entamé dans la matinée après l'annonce d'une réduction du déficit commercial américain en février. En revanche, les craintes que la faiblesse de la livre entraîne une hausse des taux d'intérêt britanniques ont fait baisser la Bourse de Londres, l'indice Footsie des 100 grandes valeurs a terminé en baisse de 24,4 points, soit 0,7 %, à 3 170,1 points. Tendance identique à Francfort, où la Bourse a une nouvelle fois terminé dans le rouge, l'indice perdant 0,7 % à 1 951,04 points.

INDICES MONDIAUX

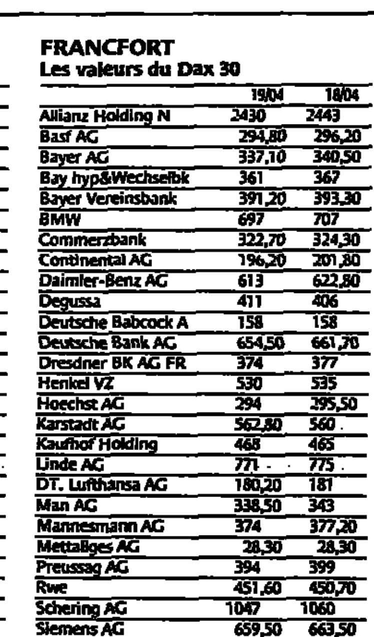
	Cours au 19/04	Cours au 18/04	Var. en %
Paris CAC 40	1874,90	1855,70	+1,02
New-York/DJ indus.	4161,84	4179,13	−0,42
Tokyo/Nikkei	16376,10	16225,10	+0,92
Londres/FT100	3170,10	3194,50	−0,77
Francfort/Dax 30	1951,04	1965,29	−0,73
Frankfort/Commer.	724,70	732,76	−1,11
Bruxelles/Bel 20	1537,41	1535,59	+0,12
Bruxelles/Général	1363,35	1361,73	+0,12
Milan/MIB 30	14352	14298	+0,38
Amsterdam/Gé. Cbs	271,10	272	−0,33
Madrid/Ibex 35	274,75	276,35	−0,58
Stockholm/Affarsal	1173,03	1172,59	+0,04
Londres FT30	2419,50	2434	−0,60
Hong Kong/Hang S.	8581,86	8644,97	−0,74
Singapour/Strait t	2035,67	2051,09	−0,76

NEW YORK
Les valeurs du Dow-Jones

	19/04	18/04
Alcoa	43,87	43
American Express	34,87	34,25
Allied Signal	38,87	39,37
AT & T	49,87	50
Bethlehem	15,50	15,62
Boeing Co	53,75	53,50
Caterpillar Inc.	57,37	56,37
Chevron Corp.	45,50	45,50
Coca-Cola Co	57,87	58,50
Disney Corp.	53,87	54,50
Du Pont Nemours&Co	61,25	61,50
Eastman Kodak Co	57	52,50
Exxon Corp.	68,62	68
Gén. Motors Corp.H	39,75	39,75
Gén. Electric Co	54,75	54
Goodyear T & Rubbe	37,62	37,37
IBM	87,12	88,25
Intl Paper	73,87	72
J.P. Morgan Co	65,12	64,87
Mc Don Dougl	58,87	56,75
Merck & Co.Inc.	42,12	43
Minnesota Mng.&Mfg	58,75	58,12
Philip Moris	67,25	66,87
Procter & Gamble C	67,87	67,87
Sears Roebuck & Co	52,12	51,37
Texaco	66,37	66,37
Union Carb.	29,50	29,37
Utd Technol	70	69,87
Westingh. Electric	15,37	15,25
Woolworth	15,37	15,75

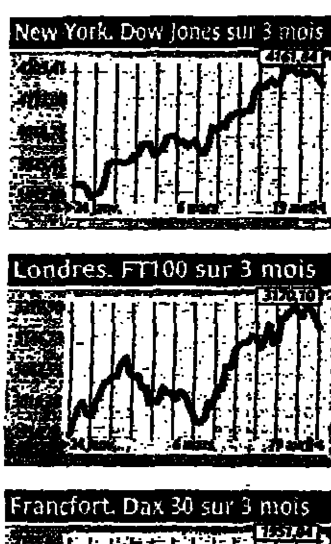
LONDRES
Sélection de valeurs du FT 100

	19/04	18/04
Allied Lyons	5,27	5,37
Barclays Bank	6,34	6,47
B.A.T. industries	4,44	4,46
British Aerospace	4,98	4,95
British Airways	4,02	4,02
British Gas	3,01	2,97
British Petroleum	4,36	4,33
British Telecom	3,82	3,87
B.T.R.	3,35	3,37
Cadbury Schweppes	4,36	4,37
Eurotunnel	2,06	2,10
Glaxo	7,07	7,07
Grand Metropolitan	4,02	4,02
Guinness	4,61	4,66
Hanson Plc	2,37	2,38
Great Ic	5,74	5,78
H.S.B.C.	7,28	7,32
Imperial Chemical	7,43	7,49
Lloyds Bank	6,09	6,23
Marks and Spencer	4,13	4,19
National Westminst	5,42	5,51
Peninsular Orienta	5,64	5,67
Reuters	4,83	4,84
Saatchi and Saatch	0,91	0,92
Shell Transport	7,16	7,15
Smithkline Beecham	5,09	5,18
Tate and Lyle	4,22	4,23
Univeler Ltd	12,04	12,15
Wellcome	10,51	10,50
Zeneca	8,94	8,91



FRANCFORT
Les valeurs du Dax 30

	19/04	18/04
Allianz Holding N	2430	2443
Basf AG	294,80	296,20
Bayer AG	337,10	340,50
Bay hyp&Wechselbk	361	367
Bayer Vereinsbank	391,20	393,30
BMW	697	707
Commerzbank	322,70	324,30
Continental AG	196,20	201,80
Daimler-Benz AG	613	622,80
Degussa	411	406
Deutsche Babcock A	158	158
Deutsche Bank AG	654,50	661,70
Dresdner BK AG FR	374	377
Henkel VZ	530	535
Hoechst AG	294	295,50
Karstadt AG	562,80	560
Kaufhof Holding	468	465
Linde AG	771	775
DT. Lufthansa AG	180,20	181
Man AG	338,50	343
Mannesmann AG	374	377,20
Mettallges AG	28,30	28,30
Preussag AG	394	399
Rwe	451,60	450,70
Schering AG	1047	1060
Siemens AG	659,50	663,50
Thyssen	250,30	253,20
Veba AG	496,50	499,50
Viag	492	493
Wellag AG	1000	1015

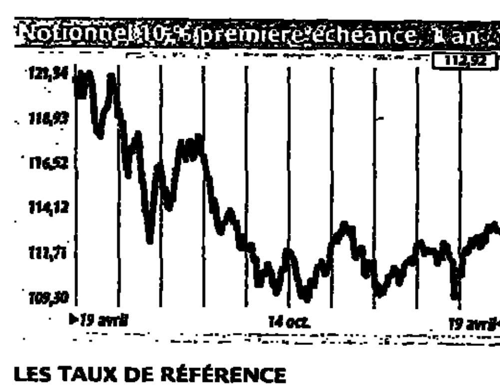


LES TAUX

PARIS → Jour le jour | PARIS → OAT 10 ans | NEW YORK ↗ Jour le jour | NEW YORK ↗ Bonds 10 ans | FRANCFORT ↗ Jour le jour | FRANCFORT ↘ Bonds 10 ans

Légère reprise du Matif

LE CONTRAT NOTIONNEL du Matif et le Pibor ont ouvert en légère hausse, jeudi 20 avril, dans des transactions très calmes. Selon un opérateur, le marché reste soumis au climat politique à l'approche de l'élection présidentielle. La veille, le Matif avait enregistré une nouvelle baisse dans le sillage du franc français, qui poursuit son recul, le court terme faisant plus particulièrement les frais de cette tension. Le contrat notionnel juin avait perdu 54 centièmes à 112,54 en compensation, alors qu'à court terme, le contrat Pibor juin chutait de 43 centièmes à 92,40. « *Influencés par le fort recul du franc, les marchés de taux ont logiquement viré au rouge, notamment celui des taux courts, et la situation devrait se poursuivre dans les deux semaines à venir* », a commenté un analyste de Forex Finance.



LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 19/04	Taux jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
France	7,69	7,86	8,41	1,80
Allemagne	4,50	7,02	7,66	2,40
Grande-Bretagne	5,75	8,44	8,86	2,60
Italie	7,87	12,3	12,6	3,80
Japon	2,20	3,21	4,75	0,20
États-Unis	6	7,04	7,38	2,90

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux au 19/04	Taux au 18/04	Indice (base 100 fin 94)
Fonds d'État 3 à 5 ans	7,35	7,24	101,73
Fonds d'État 5 à 7 ans	7,49	7,41	102,23
Fonds d'État 7 à 10 ans	7,77	7,73	102,89
Fonds d'État 10 à 15 ans	7,88	7,81	103,28
Fonds d'État 20 à 30 ans	8,28	8,25	103,54
Obligations françaises	8,05	8	102,48
Fonds d'État à TME	−0,72	−0,73	100,15
Fonds d'État à TRE	−0,35	−0,43	99,12
Obligat. franç. à TME	−0,56	−0,59	99,89
Obligat. franç. à TRE	+0,15	+0,12	100,47

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 8,25 %)

	Achat 19/04	Vente 19/04	Achat 18/04	Vente 18/04
Jour le jour	7,62	—	—	—
1 mois	7,75	8	7,50	7,75
3 mois	7,63	7,88	7,31	7,56
6 mois	6,31	7,56	6,93	7,18
1 an	7	7,25	6,75	7
PIBOR FRANCS				
Pibor Francs 1 mois	8,23	—	—	—
Pibor Francs 3 mois	8,21	—	—	—
Pibor Francs 6 mois	7,83	—	—	—
Pibor Francs 9 mois	7,48	—	—	—
Pibor Francs 12 mois	7,37	—	—	—
PIBOR ÉCU				
Pibor Écu 3 mois	6,47	—	—	—
Pibor Écu 6 mois	6,56	—	—	—
Pibor Écu 12 mois	6,81	—	—	—

MATIF

Échéances 19/04	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
NOTIONNEL 10 %					
Juin 95	138491	112,92	112,98	112,52	112,52
Sept. 95	1094	112,46	112,60	112,28	112,14
Déc. 95	2	112,20	112,20	112,20	111,88
Mars 96	—	—	—	—	—
PIBOR 3 MOIS					
Juin 95	50528	92,49	92,59	92,29	92,41
Sept. 95	16059	93,30	93,33	93,14	93,25
Déc. 95	4508	93,30	93,42	93,21	93,32
Mars 96	2076	93,20	93,31	93,16	93,24
ÉCU LONG TERME					
Juin 95	1086	83,44	83,46	83,20	83,20
Sept. 95	—	—	—	—	83,14

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

Échéances 19/04	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Avril 95	26350	1859	1895	1854	1888
Mai 95	1877	1854,50	1888	1854	1885,50
Juin 95	2815	1836	1870	1836	1868
Sept. 95	560	1860	1892	1860	1892

LES MONNAIES

US/F ↗ 4,8210 | US/DM ↗ 1,5125 | US/¥ ↗ 97,4500 | DM/F ↗ 3,5376 | £/F ↘ 7,7740

Rebond du dollar

LE DOLLAR était en nette hausse, jeudi matin 20 avril, lors des premières transactions entre banques sur les places européennes. Il s'échangeait à 1,3720 mark, 81,65 yens et 4,86 francs. La veille, le billet vert était tombé à Tokyo à un plus bas niveau historique de 79,75 yens. L'annonce, dans l'après-midi, d'une réduction du déficit commercial américain au mois de février (ramené à 9 milliards de dollars après 12,2 milliards en janvier) avait toutefois permis au billet vert de se reprendre. Bill Clinton, tout en réaffirmant l'attachement des États-Unis à un dollar fort, a également observé que « *dans le climat actuel, la capacité des gouvernements à modifier à court terme la force de leur monnaie paraît limitée* ». Le franc ne profitait guère jeudi matin du rebond du dollar ni des déclarations apaisantes de Jacques Chirac. Il s'inscrivait à 3,55 francs pour un mark.

MARCHÉ DES CHANGES À PARIS

DEVISES	cours BDF 19/04	% 18/04	Achat	Vente
Allemagne (100 dm)	353,7600	+0,41	337	361
Écu	6,4720	+0,43	—	—
États-Unis (1 usd)	4,8210	+0,32	4,6000	5,2000
Belgique (100 F)	17,2010	+0,42	16,4000	17,5000
Pays-Bas (100 fl)	315,9700	+0,43	—	—
Italie (1000 lir.)	2,8225	−0,19	2,5500	3,1200
Danemark (100 krd)	89,7000	+0,35	83	93
Irlande (1 iep)	7,9745	+0,14	7,5000	8,2500
Gde-Bretagne (1 L)	7,7740	−0,03	7,4000	8,2500
Grèce (100 drach.)	2,1685	+0,21	1,9500	2,4500
Suède (100 krs)	66,0600	+0,06	61	71
Suisse (100 F)	428,8400	+0,24	410	434
Norvège (100 k)	78,5100	+0,23	73	82
Autriche (100 sch)	50,2760	+0,41	48	51,1000
Espagne (100 pes.)	3,9110	−0,32	3,6000	4,2000
Portugal (100 esc.	3,3400	+0,15	3	3,7000
Canada 1 dollar ca	3,5164	+0,21	3,2500	3,8500
Japon (100 yens)	5,9314	+0,14	5,6500	6
Finlande (mark)	114,6800	+0,72	108	119

PARITÉS DU DOLLAR	20/04	19/04	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,5125	—	—
TOKYO : USD/Yens	97,4500	—	—

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

DEVISES comptant :	demande	offre	demande 1 mois	offre 1 mois
Dollar États-Unis	4,7715	4,7765	4,7937	4,7952
Yen (100)	5,9384	5,9483	5,8811	5,8866
Deutschemark	3,5305	3,5310	3,4985	3,4992
Franc Suisse	4,2679	4,2762	4,2460	4,2511
Lire ital. (1000)	2,8105	2,8167	2,8323	2,8368
Livre sterling	7,7022	7,7130	7,7624	7,7697
Peseta (100)	3,9210	3,9284	3,9244	3,9289
Franc Belge	17,133	17,157	17,028	17,039

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES

DEVISES	1 mois	3 mois	6 mois
Eurofranc	7,50	7,12	6,87
Eurodollar	6,25	6,31	6,56
Eurolivre	6,50	6,81	7,43
Eurodeutschemark	4,62	4,62	4,93

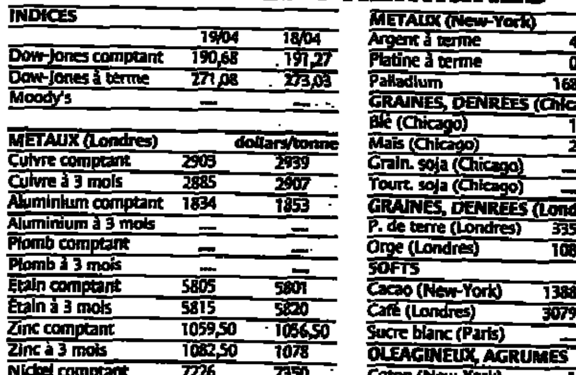
L'OR

	cours 19/04	cours 18/04
Or fin (k. barre)	60600	61200
Or fin (en lingot)	61000	61650
Once d'Or Londres	394,10	396,95
Pièce française(20f)	351	354
Pièce suisse (20f)	353	353
Pièce Union lat(20f)	349	353
Pièce 20 dollars us	2240	2460
Pièce 10 dollars us	1572,50	1530
Pièce 50 pesos mex.	2255	2290

LE PÉTROLE

En dollars	cours 19/04	cours 18/04
Brent (Londres)	—	—
WTI (New York)	17,33	17,28
Crude Oil (New York)	—	—

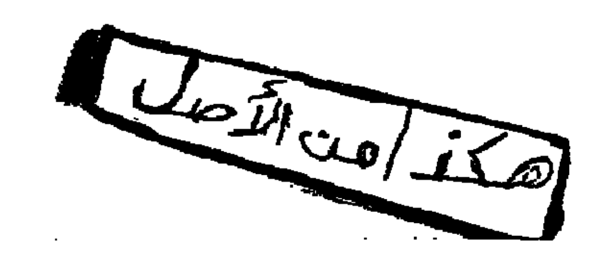
LES MATIÈRES PREMIÈRES



INDICES	19/04	18/04
Dow-Jones comptant	190,68	191,27
Dow-Jones à terme	271,08	273,03
Moody's	—	—
METAUX (Londres)		dollars/tonne
Cuivre comptant	2903	2939
Cuivre à 3 mois	2885	2907
Aluminium comptant	1834	1853
Aluminium à 3 mois	—	—
Plomb comptant	—	—
Plomb à 3 mois	—	—
Etain comptant	5805	5801
Etain à 3 mois	5815	5820
Zinc comptant	1059,50	1056,50
Zinc à 3 mois	1082,50	1078
Nickel comptant	7226	7350
Nickel à 3 mois	7226	7350

METAUX (New-York)		cents/once
Argent à terme	4,73	4,73
Platine à terme	0,80	0,80
Palladium	168,25	167
GRAINES, DENREES (Chicago)		$/boisseau
Blé (Chicago)	1,24	1,24
Maïs (Chicago)	2,41	2,41
Grain. soja (Chicago)	—	—
Tourt. soja (Chicago)	—	—
GRAINES, DENREES (Londres)		£/tonne
P. de terre (Londres)	335,10	281,80
Orge (Londres)	108	107
SOFTS		$/tonne
Cacao (New-York)	1388	1385
Café (Londres)	3079	3079
Sucre blanc (Paris)	—	—
OLEAGINEUX, AGRUMES		cents/tonne
Coton (New-York)	1,10	1,10
Jus d'orange (New-York)	1,02	1,02

هكذا من الأصل



RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 20 AVRIL

Liquidation : 21 avril
Taux de report : 7,50
Cours relevés à 10 h 15

CAC 40 ↗ PARIS
+0,32 %
CAC 40 : 1880,92

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Compensation (1)
EDF-GDF 3%	7310	—	—	6100
B.N.P. (T.P)	980	981	+ 0,10	985
Cr.Lyonnais(T.P.)	842	843	+ 0,12	840
Renault (T.P.)	1842	1850	+ 0,43	1804
Rhone Poulenc(T.P)	2050	2050	—	1975
Saint Gobain(T.P.)	1165	1160	- 0,43	1150
Thomson S.A (T.P)	1068	1068	—	1051
Accor 1	555	553	- 0,36	565
Air Liquide 1	792	794	+ 0,25	750
Alcatel Alsthom 1	438,50	440,80	+ 0,52	415
Alcatel Cable 1	350,50	350	- 0,14	360
Alspi 1	312	307,60	- 1,41	335
AGF-Ass.Gen.France	162,90	162,90	—	154
Axa 1	243	244	+ 0,41	255
Bail Invest. 1	809	815	+ 0,74	800
Bancaire (Cie) 1	529	531	+ 0,38	530
Bque Colbert C2r	65,25	—	—	71
Bazar Hot. Ville 2	520	519	- 0,19	515
Berger (M) 2	1425	1400	- 1,75	1400
BIC 1	813	806	- 0,86	735
BIS 1	357	—	—	340
B.N.P. 1	233,50	234,80	+ 0,56	225
Bollore Techno.1	500	499,20	- 0,16	460
Bongrain 1	2700	2705	+ 0,19	2670
Bouygues 1	574	578	+ 0,70	525
Canal + 1	646	648	+ 0,31	590
Cap Gemini Sogeti 1	177,20	177	- 0,11	165
Carnaudmetalbox 1	172	173,80	+ 1,05	176
Carrefour 1	2450	2453	+ 0,12	2320
Casino Guichard 1	143	142,20	- 0,56	143
Casino Guich.ADP 1	117,40	118,90	+ 1,28	114
Castorama Dl (Li) 1	779	784	+ 0,64	770
C.C.F. 1	213	213,30	+ 0,14	205
CCMX(ex.CCMC) Ly 2	52	50	- 3,85	53
Cegid (Ly) 1	452	455	+ 0,66	415
CEP Communication 1	487,10	485	- 0,43	470
Cerus Europ.Reun 1	80,90	80	- 1,11	81
Cetelem 1	1010	1019	+ 0,89	975
CGIP 1	1145	1140	- 0,44	1060
Chargeurs 1	920	910	- 1,09	1060
Christian Dior 1	442,50	442	- 0,11	430
Ciments Fr.Priv.B1	229	229	—	215
Clarins 1	470	470,10	+ 0,02	400
Club Mediterranee 1	491	496	+ 1,02	425
Coflexip	285	286	+ 0,35	275
Colas 1	872	875	+ 0,34	765
Comptoir Entrep. 1	219	—	—	219
Comptoir Moder. 1	1493	1497	+ 0,27	1510
CPR 1	347,80	347,50	- 0,09	330
Cred.Fon.France 1	621	622	+ 0,16	495
Credit Local Fce 1	422	423	+ 0,24	395
Credit Lyonn.CIP 1	216	219	+ 1,39	230
Credit National 1	394,50	392,10	- 0,61	350
CS(ex.CSEE)1	294	295	+ 0,34	310
Damart 1	4885	4870	- 0,31	4600
Danone 1	809	809	—	790
Dassault-Aviation 1	400	—	—	370
Dassault Electro 1	348,80	345,20	- 1,03	305
De Dietrich 1	2640	—	—	2550
Degremont 1	384	384	—	340
Dev.R.N-P.Cal#Li 2	69,20	69	- 0,29	68
DMC (Dollfus Mi) 1	242,90	248	+ 2,10	250
Docks France 1	740	740	—	750
Dynaction 1	147	147,90	+ 0,61	125
Eaux (Cie Des) 1	493	494,70	+ 0,34	485
E.B.F 1	952	970	+ 1,89	945
Ecco 1	667	666	- 0,15	600
Eiffage 1	855	849	- 0,70	770
Elf Aquitaine 1	368	369	+ 0,27	365
Eridania Beghin 1	739	740	+ 0,14	750
Essilor Intl 1	859	859	—	755
Essilor Intl ADP 1	582	582	—	560
Esso 1	553	555	+ 0,36	615
Eurafrance 1	1410	1410	—	1410
Euro Disney 1	12,80	12,85	+ 0,39	12
Euro RSCG W.W 1	550	546	- 0,73	490
Europe 1- 1	1301	1300	- 0,08	1290
Eurotunnel 1	16,35	16,35	—	19
Filipacchi Medias 1	680	690	+ 1,47	650
Finextel 1	63,50	64,90	+ 2,20	84
Fives-Lille 1	452	452	—	405
Fromageries Bel 1	4320	4350	+ 0,69	4590
Galeries Lafayet.1	2254	2250	- 0,18	2170
GAN 1	162,90	164	+ 0,68	153
Gascogne (B) 1	484	488	+ 0,83	495
Gaz et Eaux 1	1831	1831	—	1720
Geophysique 1	299,90	303	+ 1,03	270
G.F.C. 1	345	342	- 0,87	345
Groupe André S.A.1	426	426	—	430
Groupe De La Cite 1	860	860	—	770
GTM-Entrepose 1	383	388	+ 1,31	350
Guilbert 1	450	450	—	420
Guyenne Gascogne 1	1380	1383	+ 0,22	1320
Havas 1	405	408,50	+ 0,86	350
I.D.I.A 1	138	137,80	- 0,14	136
Imetal 1	510	506	- 0,78	475
Immeubl.France 2	340	343	+ 0,88	335
Immob.Phenix 1	50,15	—	—	48
Ingenico 1	80,80	78	- 3,47	78
Interbail 1	340,50	341	+ 0,15	335
Intertechnique 1	555	550	- 0,90	570
Jean Lefebvre 1	343	342,50	- 0,15	300
Klepierre 1	590	585	- 0,85	585
Labinal 1	782	782	—	765
Lafarge Coppee 1	364,50	365,50	+ 0,27	350
Lagardere (MMB) 1	113,90	116,70	+ 2,46	110
Lapeyre 1	317	320	+ 0,95	295
Lebon 2	242	240	- 0,83	230
Legrand 1	7340	7320	- 0,27	6800
Legrand ADP 1	4730	4710	- 0,42	4420
Legris Indust. 1	346	350	+ 1,16	365
Locindus 1	808	809	+ 0,12	790
LVMH Moet Vuitton 1	939	925	- 1,49	895
Lyonnaise Eaux 1	487,70	490	+ 0,47	430
Marine Wendel 1	372,50	367,60	- 1,32	345
Matra-Hachette 1	112	109	- 2,68	105
Metaleurop 1	59,40	58	- 2,36	60
Metrologie Inter.1	27,70	27,35	- 1,26	26
Michelin 1	206,70	210	+ 1,60	197
Moulinex 1	114	113,90	- 0,09	115
Navigation Mixte 1	967	962	- 0,52	960
Nord-Est 1	133,60	135,90	+ 1,72	135
Nordon (Ny) 2	325	—	—	375
NRJ # 1	401	404	+ 0,75	355
Olipar 1	7	7,10	+ 1,43	6,50
Oreal 1	1297	1291	- 0,46	1250
Paribas 1	299,40	298	- 0,47	290
Pechiney CIP 1	302	300,10	- 0,63	320
Pechiney Intl 1	122,30	121,50	- 0,65	119
Pernod-Ricard 1	342,80	343	+ 0,06	335
Peugeot 1	652	678	+ 3,99	630
Pinault-Prin.Red.1	1116	1117	+ 0,09	1070
Plastic-Omn.(Ly) 1	524	522	- 0,38	495
Poliet 1	427,90	424	- 0,91	400
Primagaz 1	908	910	+ 0,22	905
Promodes 1	1186	1186	—	1090
Publicis 1	402	400	- 0,50	335
Radiotechnique 1	479	472	- 1,46	560
Remy Cointreau 1	152	151,20	- 0,53	165
Renault 1	164,70	167	+ 1,40	162
Rexel 1	760	767	+ 0,92	730
Rhone Poulenc A 1	115,40	115,80	+ 0,35	110
Rochette (La) 1	48,45	48	- 0,93	55
Roussel Uclaf 1	726	718	- 1,10	700
Rue Imperiale(Ly) 1	3460	3460	—	3460
Sade (Ny) 1	177	177	—	170
Sagem 1	2850	2838	- 0,42	2710
Saint-Gobain 1	626	631	+ 0,80	580
Saint-Louis 1	1510	1514	+ 0,26	1450
Salomon (Ly) 1	1885	1885	—	1850
Salvepar (Ny) 2	431	—	—	395
Sanofi 1	268,80	270	+ 0,45	275
Sat 2	2045	2045	—	1960
Saupiquet (Ns) 1	1151	—	—	1190
Schneider 1	362	366,70	+ 1,30	325
SCOR S.A 1	108	109,90	+ 1,76	113
S.E.B. 1	520	522	+ 0,38	500
Sefimeg 1	290	290	—	285
SEITA 1	136,20	135,60	- 0,44	126
Selectibanque 1	139,50	140,90	+ 1	140
SFIM 2	890	880	- 1,12	880
SGE 1	160	157,60	- 1,50	153
Sidel 1	1375	1367	- 0,58	1290
Simco 1	396	395,50	- 0,13	400
S.I.T.A 1	667	669	+ 0,30	605
Skis Rossignol 1	1330	1340	+ 0,75	1430
Sligos 1	409	409,50	+ 0,12	390
Societe Gale A 1	528	529	+ 0,19	520
Sodexho 1	926	927	+ 0,11	760
Sommer-Allibert 1	1874	1883	+ 0,48	1690
Sophia 1	408	410	+ 0,49	405
Sovac 1	349	349,90	+ 0,26	365
Spie Batignolles 1	229,50	230	+ 0,22	230
Spir Communic. 1	468	468	—	450
Strafor Facom 1	660	659	- 0,15	625
Suez 1	245,20	247	+ 0,73	240
Synthelabo 1	249	247	- 0,80	240
Technip S.A. 1	291,70	290,90	- 0,27	265
Thomson-CSF 1	134,90	134,80	- 0,07	123
Total 1	301,20	302	+ 0,27	290
UAP 1	127,50	128,60	+ 0,86	116
UFB Locabail 1	340	—	—	340
UGC DA (M) 1	155,90	160	+ 2,63	150
Ugine S.A 1	335	335	—	310
UIC 1	96,70	95,60	- 1,14	85
UIF 1	439	437	- 0,46	415
UIS 2	194	193	- 0,52	196
Unibail 1	466	468	+ 0,43	455
Union Assur.Fdal 1	484,10	489,50	+ 1,12	502
Valeo 1	272	274	+ 0,74	295
Vallourec 1	223,80	225,10	+ 0,58	240
Via Banque 1	289,90	288,10	- 0,62	310
Worms & Cie 1	239	238,90	- 0,04	240
Z Gr.Zannier (Ly) 1	116	117	+ 0,86	124
Zodiac 1	570	570	—	540
Elf Gabon 1	946	954	+ 0,85	945

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Compensation (1)
ABN Amro Holding 1	183,10	—	—	173
American Express 1	166,90	167,60	+ 0,42	165
Anglo American 1	279,10	277,30	- 0,64	275
Amgold 1	475	—	—	435
Arjo Wiggins App.1	19,90	20,40	+ 2,51	20
A.T.T. 1	241	244,30	+ 1,37	260
Banco Santander 1	175	185	+ 5,71	162
Barrick Gold 1	124	121,10	- 2,34	118
B.A.S.F. 1	1050	1050	—	1000
Bayer 1	1193	—	—	1200
Blenheim Group 1	17,30	17,45	+ 0,87	15,50
Buffelsfontein 1	34,50	34,20	- 0,87	35
Chase Manhattan 1	214,10	213	- 0,51	172
Cordiant PLC 1	7	7	—	7
Daimler Benz 1	2175	2276	+ 4,64	2160
De Beers 1	129,20	132	+ 2,17	119
Deutsche Bank 1	2298	2300	+ 0,09	2325
Dresdner Bank 1	1322	—	—	1360
Driefontein 1	71,15	69,10	- 2,88	65
Du Pont Nemours 1	295	298	+ 1,02	290
Eastman Kodak 1	260	274	+ 5,38	255
East Rand 1	5,55	5,40	- 2,70	5,50
Echo Bay Mines 1	51,60	49	- 5,04	48
Electrolux 1	232	—	—	240
Ericsson 1	309	—	—	295
Exxon Corp. 1	330,50	330,70	+ 0,12	325
Ford Motor 1	135	—	—	125
Freegold 1	62,20	60,85	- 2,17	58
Gencor Limited 1	16,50	—	—	16,50
General Electric 1	255,70	263,60	+ 3,09	270
General Motors 1	205,20	—	—	210
Generale Belgique 1	361	368	+ 1,94	325
Grd Metropolitan 1	30,75	30,85	+ 0,33	31
Guinness Plc 1	36,10	36,80	+ 1,94	35
Hanson Plc 1	18,75	18,60	- 0,83	19
Harmony Gold 1	44,95	42,20	- 6,12	42
Hewlett-Packard 1	613	612	- 0,16	615
Hitachi 1	50,10	50,90	+ 1,60	46
Hoechst 1	1048	1050	+ 0,19	1020
I.B.M 1	421,50	421,70	+ 0,05	415
I.C.I 1	69	—	—	58
I.T.T. 1	502	—	—	500
Ito Yokado 1	258,70	259	+ 0,12	230
Matsushita 1	81	81,50	+ 0,62	70
Mc Donald's 1	167,50	169,50	+ 1,19	173
Merck and Co 1	202	202,60	+ 0,30	215
Minnesota Mining 1	270	—	—	235
Mitsubishi Corp. 1	60,90	61,50	+ 0,99	55
Mobil Corporat. 1	437,50	—	—	440
Morgan J.P. 1	311,50	—	—	300
Nestle SA Nom 1	4700	4720	—	4840
Nippon MeatPacker 1	68,70	—	—	65
Norsk Hydro 1	179,20	—	—	182
Petrofina 1	1505	1513	+ 0,53	1400
Philip Morris 1	325	324	- 0,31	330
Philips N.V 1	172	173,20	+ 0,70	160
Placer Dome Inc 1	124	123	- 0,81	113
Procter Gamble 1	331,70	332	+ 0,09	340
Quilmes 1	217	—	—	220
Randfontein 1	28,35	28	- 1,23	32
Rhone Poul.Rorer 1	201,50	202,10	+ 0,30	206
Royal Dutch 1	580	581	+ 0,17	580
R T Z 1	64	64,55	+ 0,86	63
Sega Enterprises 1	235	235,10	+ 0,04	235
Saint-Helena 1	46,15	44,10	- 4,44	45
Schlumberger 1	284	289,10	+ 1,80	290
SGS Thomson Micro.	149	—	—	153
Shell Transport 1	56,35	56,50	+ 0,27	57
Siemens 1	2319	2326	+ 0,30	2240
Sony Corporation 1	244	238,50	+ 1,84	225
Sumitomo Bank 1	105,50	—	—	93
T.D.K 1	225,50	228,50	+ 1,33	215
Telefonica 1	59,05	—	—	60
Toshiba 1	33	32,60	- 1,21	31
Unilever 1	631	634	+ 0,48	630
Unit.Technologie 1	335	—	—	130
Vaal Reefs 1	350	358	- 3,43	345
Volkswagen A.G 1	1256	—	—	1200
Volvo (act.B) 1	85	93,35	+ 9,82	85
Western Deep 1	176,50	168	- 4,82	154
Yamanouchi 1	111,90	111,90	—	108
Zambia Copper 1	2,55	2,90	- 2,65	3,05

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille, Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3. ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : quotité de négociation

COMPTANT

Une sélection. Cours relevés à 10 h 15

JEUDI 20 AVRIL

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
BFCE 9% 91-02	—	4,118
CEPME 8,5% 88-97CA	—	6,823 o
CEPME 9% 89-99 CA#	104,70	6,016 ↑
CEPME 9% 92-06 TSR	—	7,422 d
CFD 9,7% 90-03 CB	109,75	1,967
CFD 8,6% 92-05 CB	103,10	1,626 ↑
CFF 10% 88-98 CA#	106,83	4,932 d
CFF 9% 88-97 CA#	102,85	4,907
CFF 10,25%90-01CB#	111,09	1,008
CLF 8,9% 88-00 CA#	104,80	7,873 o
CLF 9%88-93/98 CA#	103,81	1,929 o
CNA 9% 4/92 CB	105,40	8,655 ↓
CRH 8,6%92/93/94CB	102,40	6,951
CRH 8,5% 87-88 CA#	103,55	1,868
EDF 8,6% 88-89 CA#	104	1,508
EDF 8,6% 92 CA#	104,75	0,258
Em.Etat10,26%86 CA	—	1,099 o
Emp.Etat 6%7/93 CA	97,40	4,570
Finansder 9%91CB#	105,55	3,575 ↓
Financd.8,6%92 CA#	103,50	1,956 ↑
Floral9,75% 90 CA#	107,30	7,212 d
OAT 8,7%5/88-95CA#	99,99	7,866 ↑
OAT 9,8% 1/96 CA#	101,86	2,148
OAT 8,50% 6/97 CA#	102,52	6,963 o
OAT 9,90%85-97 CA#	—	3,472 d
OAT 88-98 TME CA	100,15	1,707
OAT 9/1998 TRA	—	3,679
OAT 9,50%88-98 CA#	105,85	7,782 d
OAT TMB 01/99 CA	99,45	1,576 ↑
OAT 8,125% 99 CA#	102,52	7,346 ↑
OAT 8,50%90/00 CA#	104,31	0,534
OAT 85/00 TRA CA	—	4,529
OAT 10% 5/2000 CA#	110	8,986 ↑
OAT 01 TME CA	—	1,707
OAT 8,5% 11/02 CA#	103,88	3,400
OAT 8,50% 2019 CA#	101,39	4,122 d
OAT 8,50%92-23 CA#	—	8,384
PTT 11,2%85-95 CB#	—	4,032 d
SNCF 8,8% 87-94CA	103,10	1,856 ↑
Lyon.Eaux 6,5%90CV	840	—

ACTIONS FRANÇAISES		Cours précéd.	Derniers cours
Arbel 2		384,90	385
Bains C.Monaco 2		680	680
B.N.P.Intercont.2		256	256
Bidermann Intl	◆	110	110
B T P (la cie) 2	◆	12,95	12,95
Cambodge	◆	800	800
Carbone Lorraine 2		615	613
CBC 1		210	212,50
Centenaire Blanzy	◆	249	249
Ceragen Holding	◆	36,90	33,35 o
Champex (Ny)	◆	15,25	15,25
CIC Un.Euro.CIP 1		307	307
C.I.T.R.A.M. (B)	◆	2817	2817
Cpt Lyon.Alem.2		370	370
Concorde-Ass Risq2	◆	725	725
Gpe Valfond ex.CMP	◆	14,85	14,85
Credit Gen.Ind.	◆	24	24
Darblay	◆	480	480
Didot Bottin	◆	609	609
Eaux Bassin Vichy	◆	2801	2801
Ecia 1		694	705
Ent.Mag. Paris	◆	3910	3910
Eridania Beghin Cl	◆	728	728
Fidei(exImmofice)2		111	111
Finalens	◆	350,10	350,10
F.I.P.P.	◆	115	115
Fonciere (Cie)	◆	530	530
Fonciere Euris	◆	190	190
Foncina #	◆	440	440
France I.A.R.D.	◆	578	578
France S.A 1		685	685
From. Paul-Renard	◆	2050	2050
Gaumont 1		279	280
Genefim		169	169
Gevelot	◆	1200	1200
G.T.I (Transport)2		415	419
Immobail 2		261	272,50
Immobanque 2	◆	782	782
Im.Marseillaise 2		5070	5050
Invest.(Ste Cle.)	◆	1360	1360
Lille Bonnieres	◆	1790	1790
Locafinanciere	◆	400	400
Louvre 1		199	196
Lucia	◆	75	75
Machines Bull	◆	22,10	22,10
Monoprix	◆	170	170
Metal Deploye	◆	457,50	457,50
Mors 2 #		13,25	13,50
Navigation (Nle)	◆	83	83
Origny-Desvroise	◆	1352	1352
Paluel-Marmont	◆	330	330
Pap.Clairefont(Ny)	◆	850	850
Parfinance 2		175	175
Paris Orleans	◆	246	246
Piper Heidsieck	◆	900	900
Porcher	◆	180,80	180,80
Promodes (CI)	◆	850	850
PSB Industries 2Ly	◆	400	400
Rochefortaise Com.		189	189
Rosario 2	◆	209	209
Rougier #		777	766
S.A.F.I.C Alcan	◆	300	300
Saga	◆	250	250
Salins du Midi 2		375	378
Savoisienne M.	◆	149,90	149,90
Silic 2		689	680
S.I.P.H.	◆	204	166,30 o
Sofal	◆	300	300
Soffo	◆	310	310
Softam act.a reg.	◆	73,35	73,35
Sofragi	◆	3850	3850
Soudure Autogene	◆	884	884
Sovabail	◆	406,90	406,90
Taittinger 1	◆	2350	2350
Tour Eiffel	◆	295	295
Elyo 2		268,60	273
Vicat 2	◆	526	526
Virax	◆	123	123

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
A.E.G. AG	432	432
Bayer.Vereins Bank	1340	1340
Commerzbank AG	1120	1120
Fiat Ord.	19,50	19,50
Gevaert	260	260
Gold Fields South	107,50	107,50
Johannesburg Cons.	122,50	122,50
Kubota Corp.	33	33
Montedison act.ep.	4,80	7,282 d
Olympus Optical	43,70	43,70
Ottomane(cie Fin.)	175,20	175,20
Robeco	314,50	315,50
Rodamco N.V.	146	140,20
Rolinco	325,10	326
Solvay SA	2471	2471
Wagons Lit	1500	1500

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection. Cours relevés à 10 h 15

JEUDI 20 AVRIL

VALEURS		Cours précéd.	Derniers cours
Acial (Ns) #	◆	52,30	52,30
AFE 2 #		465	475
Algie 2		282	282
Alain Manoukian(Ly)2#		95	95
Albert S.A (Ns)	◆	126,80	126,80
Altran Techno 1 #		518	513
Arnault Associes	◆	490	490
Axime (ex.Segin)		261,20	261,20
B.A.C.	◆	23,70	28,70
Bque Picardie (Li)	◆	603	603
Bque Sofirec (M)	◆	470	470
Bque Tarneaud(B)#	◆	206,90	206,90
Bque Vernes	◆	635	635
Beneteau #	◆	395	395
B I M P	◆	77,50	77,50
Boiron (Ly) 1 #		452	453,50
Boisset (Ly)#	◆	271	271
Brioche Pasq.(Ns)1		545	548
But S.A. 1		901	920
Cardif SA 1		530	550
CDA-Cie des Alpes2		139,90	139,90
C.E.E 2#		489	489
CEGEP #	◆	164,80	164,80
Cermex 2 # (Ly)	◆	301	301
CFPI	◆	275	275
Change Bourse (M)	◆	232	232
Christ.Dalloz 2 #		810	808
Cipe France Ly 2 #		675	675
CNIM CA#		229	230
Codetour	◆	291,50	291,50
Comp.Euro.Tele-CET	◆	163	163
Conflandey S.A.	◆	317,40	317,40
C.A. de la Brie 2	●	348,70	348
C.A.Gironde (B)	◆	440	440
C.A.Haute Normand.		400	399
C.A.Ille & Vilaine		328,50	327
C.A.Indre et Loire	◆	306	306
C.A. Paris IDF 1		737	731
C.A.de l'Isere Ly#	◆	376	376
C.A.Loire Atl.(Ns)		350	350
C.A.Loire/H.Loire#	◆	815	815
C.A.du Loiret CCI#	◆	452	452
C.A.Morbihan (Ns)	◆	347	347
C.A.du Nord (Li)	◆	425	425
C.A. Oise CCI	◆	236	236
C.A.Pas de Calais	◆	405	405
C.A. Somme CCI 2		237	237
C.A.Toulouse (B)	◆	335	335
CFJPE(exGAN part)2		97	97
Chaine et Trame #		267	267
C.A. Midi CCI#(Ly)	◆	220	220
Credit de l'Est	◆	426	426
Creeks	◆	118,70	118,70
Dapta-Mallinjoud 2		129,50	129
Darnal Expansion#2	◆	60	60
Dauphin OTA	◆	250,50	250,50
Delta Prot.# C! Ly		302,50	302,50
Desquenne Giral	◆	127,70	127,70
Devanlay 2		769	760
Deveaux(Ly)		579	575
Devernois (Ly)	◆	450	450
Ducros Serv.Rapide	◆	69,90	69,90
Ecco Trav. Tempo 1		325	323,10
Elysee Inv. 1		38	36,50
Emin-Leydier# (Ly)		587	595
Eramet 2		327	328
Europ.Extinc.(Ly)#		276	276
Europ Propulsion 2		315	315
Expand 2	◆	271	271
Factorem	◆	463	463
Faiveley #2		265	267
Finabail 2		127,90	127,90
Finacor 2		152	154
Fininfo	◆	445	445
Fructivie 1		518	517
Gautier France 2#		345	340
Gel 2000 2	◆	104,50	104,50
GFI Industries #	◆	342	342
Girodet # (Ly)	◆	70	70
GLM S.A.	◆	380	380
Grandoptic.Photo #	◆	390	390
Gpe Guillin # Ly		146	143
Kindy #	◆	173	173
Guerbet 2		329	318
Hermes internat.1#		639	635
Hurel Dubois	◆	390	390
ICBT Groupe # 2		188	188
I.C.C. 2	◆	187	187
Idianova	◆	64	64
Immob.Hotel. 2 #		96,70	96,50
Installux (Ly)2		498,50	498,50
Int. Computer #	◆	145	145
Invest.Paris 1		131	131
IPBM 2	◆	62	62
J.Clairbois(Ly)	◆	112,10	112,10
Lambert-Riviere	◆	400	400
M6-Metropole TV 2		330	330
Manitou 2#		512	515
Manutan	◆	470,10	470,10
Marie Brizard 2	◆	1175	1175
Maxi-Livres/Profr.		450	435,10
Mecadyne		171	171
Mecelec 2 (Ly)	◆	119	119
MGI Coutier 2#		522	522
Michel Thierry# 2		710	710
Monneret Jouet #	◆	98	98
Naf-Naf 1#		132	130
Norbert Dentres.2#		439	443
N.S.C Schlum.2 Ny		972	974
OGF Omn Gest.Fin.1		769	770
Onet	◆	885	885
Paul Predault #		179	179
P.C.W. 2		75	77,50
Petit Boy #	◆	99,90	99,90
Pier Import	◆	96,50	96,50
Pochet 2	◆	1150	1150
Poujoulat Ets (Ns)	◆	210	210
Radiall 2#		352	340
Rallye(Cathiard)Ly		150	150,10
Reydel Indust.Li 2		1100	1100
Robertet #	◆	1160	1160
Rouleau-Guichard 2	◆	505	505
Securidev 2 #	◆	119	119
Sediver 2 #		198	198
Seribo 2		422	422
Siparex (Ly) #		81	80,50
Smoby (Ly) 2		545	543
Sofco (Ly)	◆	133,90	133,90
Sofibus	◆	418	418
Sogepag 2 #		131,50	128
Sogeparc (Fin) 1		585	594
Sopra 2	◆	300	300
Steph.Kelian #	◆	94	94
Sylea 2		515	510
Teisseire-France	◆	205	205
TF1-1		451	450
Thermador Hold(Ly)		456	457
Trouvay Cauvin 2#	◆	134	134
Unilog 2		318	314
Union Fin.France 1		437	448
Via Credit(Banque)	◆	136,10	136,10
Viel et Cie #		144	144,20
Vilmorin et Cie#2		359	360
Virbac		525	524

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ◆ cours précédent; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SICAV

Une sélection
Cours de clôture le 19 avril

VALEURS		Émission Frais incl.	Rachat net
Actimonétaire C		34892,58	34892,58
Actimonétaire D		31300,72	31300,72
Amplia	◇	109338,36	109338,36
Amplitude Monde D		652,65	633,64
Antigone Trésorerie		805085	805085
Arbitr. Court Terme		8897,54	8897,54
Asie 2000		601,82	584,29
Associa Première		35353,86	35353,86
Associc		1092,99	1092,99
Atout Amérique		101,61	99,13
Atout Asie		91,32	89,09
Atout Futur C		525,65	512,83
Atout Futur D		511,17	498,70
Aurecic		1423,88	1382,41
Avenir Alizés		1804,36	1768,98
Axa Valeurs PER		142,18	138,04
Cadence 1		1023,80	1019,66
Cadence 2		1030,67	1020,47
Cadence 3		1019,27	1009,18
Capimonétaire		7594,86	7587,27
Capioblig		7524,09	7449,59
Capitacic		1550,07	1527,16
Cicamonde		1131,63	1098,67
Coexis		1600,40	1570,56
Comptavalor		2154,66	2151,43
Crédit Mutuel Capital		1504,95	1475,44
Créd.Mut.Ep.Cour.T.		798,96	798,96
Créd.Mut.Ep.Ind.Cap		91,45	89
Créd.Mut.Ep.Ind.Dis		89,26	86,87
Créd.Mut.Ep.J		21200,56	21200,56
Créd.Mut.Ep.long.T.		201,75	196,35
Créd.Mut.Ep.Monde		1053,72	1025,52
Créd.Mut.Ep.Quatre		1071,81	1043,12
Dieze		1584,06	1554,52
Ecocic		1154,95	1121,31
Ecupar		125,92	122,25
Ecur. Actions futur		185,30	179,90
Ecur. Distrimonétaire		10252,67	10252,67
Ecur. Expansion		299203,48	298031,49
Ecur. Géovaleurs		2626,77	2550,26
Ecur. Investissement		155,44	150,91
Ecur. Monepremière		10321,65	10321,65
Elanciel D		117,82	114,39
Elicash	◇	866015,79	866015,79
Emergence Poste D		92,89	90,18
Eparcic		4461,07	4461,07
Eparcourt-Sicav		188,14	187,67
Epargne-Unie		1420,37	1385,73
Eufi Cash capi	◆	9469,37	9469,37
Eurco Solidarité		1184,33	1172,60
Eurocic Leaders		1186,91	1152,34
Eurodyn		1368,15	1334,78
Fonsicav		17903,29	17867,55
France Garantie	◆	270,18	269,64
France Obligations		443,56	439,17
Francic		486,10	471,94
Francic Pierre		108,53	105,37
Francic-Régions	◆	1391,77	1351,23
Gestilion		18178,26	18178,26
HLM Monétaire		17190,99	17190,99
Indicia	◆	1082,01	1055,42
Intensys D		104,67	104,41
Interoblig		5500,33	5445,87
Intersélection Fce		515,70	505,59
Japacic	◆	171,07	166,09
Jeunepargne		338,27	333,27
Latitude C		2739,04	2734,94
Lion 20000		15863,81	15863,81
Lion Association		10832,89	10832,89
Lion Institution		36995,91	36903,65
Lionplus		1213,94	1190,14
Lion Trésor		2108,22	2087,35
Livret Bourse Inv.		569,96	553,36
Livret Portefeuil.		742,31	720,69
Méditerranée		203,65	197,72
Mensuel CIC		10125,33	10025,08
Moneden		84228,92	84228,92
Moné-Dis	◇	10253,58	10253,58
Mone.J.	◇	10974,15	10974,15
Monévalor		50594,02	50594,02
Mutualité dépôts		16698,19	16664,86
Natio Court Terme		12934	12934
Natio Court Terme2		351786	351786
Natio Epargne		20665,93	20461,32
Natio Ep. Capital		13495,42	13361,80
Natio Ep. Croissance		1887,19	1850,19
Natio Ep. Obligations		196,99	193,13
Natio Epargne Retraite		128,33	125,81
Natio Epargne Trésor		9533,71	9514,68
Natio Epargne Valeur		459,56	450,55
Natio France Index		993,18	973,71
Natio Immobilier		1143,21	1120,79
Natio Inter		1672,92	1640,12
Natio Monétaire		5080,93	5075,85
Natio Opportunités		139,39	136,66
Natio Patrimoine		1348,31	1321,87
Natio Perspectives		1124,67	1102,62
Natio Placements		72374,72	72374,72
Natio Revenus		1026,78	1016,61
Natio Sécurité		11598,96	11598,96
Natio Valeurs		890,38	872,92
Nord Sud Develop.	◆	1861,12	1857,41
Oblicic-Mondial		3016,45	2971,87
Oblicic-Régions		1088,96	1072,87
Oblifutur		3405,13	3341,64
Oblig. ttes caté.		208,31	205,23
Obligion		1651,49	1635,14
Oblisécurité Sicav		5311,91	5311,91
Oblitys D		514,79	507,18
Oraction		1429,25	1394,39
Pervalor		583,96	572,51
Plénitude D		141,26	137,15
Poste Croissance C		3315,63	3312,32
Poste Gestion C		40661,53	40661,53
Première Oblig. C		11958,16	11958,16
Première Oblig. D		11130,50	11124,94
Proficlus		948,97	931,28
Rentacic		160,63	158,26
Revenus Trimestr.		5199,58	5148,10
Revenu-Vert		1123,53	1102,58
St-Honoré Pacifique		706,06	674,04
St-Honoré Réal.		18347,42	18274,32
Sécuricic		2109,12	2109,12
Sécuritaux		1694,61	1694,61
Sensivalor		32390,85	32390,85
SEVEA	◆	104,07	101,53
SFI-CNP Assur		692,09	671,93
S.G. France opport. C		1406,09	1378,52
S.G. France opport. D		1373,49	1346,56
S.G. Monde opport. C		913,35	895,44
S.G. Monde opport. D		913,35	895,44
Sicav Associations		2240,59	2240,59
Sicav 5.000		473,57	464,28
S.I. Est		1172,70	1138,54
Sivafrance		762,75	747,79
Sivam		405,50	397,55
Sivarente		219,83	215,52
Sivinter		493,07	483,40
Sogenfrance C		1285,71	1260,50
Sogenfrance D		1201,82	1178,25
Sogépargne		301,95	298,96
Sogevar		1075,87	1054,77
Sogimter		1543,10	1512,84
Solstice D		2275,40	2269,73
State Street Act. Eur	◆	11730,46	11444,35
State Street Act. France	◆	11181,39	10908,67
State Street Act. Japon	◆	1398,48	1364,37
State Street Act. Monde	◆	926,45	903,85
State Street Activ.Asie	◆	1252,25	1209,49
State Street Alloc.Franc	◆	1014,35	1004,31
State Street Amér.Latine	◆	544,33	525,74
State Street Emer. Mts	◆	1282,81	1239
State Street États-Unis	◆	1192,12	1163,04
State Street OAT Plus	◆	12772,89	12646,43
State Str. Oblig. Monde	◆	965,53	955,97
State Street Spinnaker2	◆	1163,96	1135,57
State Street Trésorerie	◆	12669,09	12669,09
Stratégie Actions		922,81	887,32
Stratégie Rendement		1614,50	1563,68
Synthesis		13460,91	13196,97
Thésora D		805,18	797,21
Trésor Plus		1589,04	1573,31
Trésor Trimestriel		1015,09	1005,04
Trésoricic		161299,83	161299,83
Trilion		5082,39	5017,17
Uni-Associations	◇	120,78	120,78
Uni-Foncier		1213,18	1183,59
Unifrance		583,87	569,63
Uni-Garantie C		1465,35	1438,03
Uni-Garantie D		1271,98	1248,26
Uni Régions		1377,13	1343,54
Univar	◇	284,20	284,20
Univers Actions		1515,43	1478,47
Univers Obligations		1975,13	1938,30
Valorg		2315,33	2313,02
Valreal		32623,95	32607,65
Winterthur St-Honoré		241,83	230,86

SYMBOLES
◇ cours du jour; ◆ cours précédent.

TOUS LES COURS DE LA BOURSE
3615 code LEMONDE

AUJOURD'HUI

SCIENCES

MINIATURISATION En matière d'infiniment petit, le rêve est en train de devenir réalité. Les physiciens manipulent désormais les atomes ou les molécules individuellement, s'efforçant de les aligner ou de les empiler dans le but de construire, notamment, les composants électroniques du futur. ● CETTE DISCIPLINE nouvelle, baptisée nanotechnologie par référence au mot nanomètre (milliardième de mètre), a été rendue possible par l'apparition, à la fin des années 80, des microscopes à effet tunnel et à force atomique. Elle a ses « prophètes », comme l'Américain Eric Dressler qui, dans un livre tenant largement de la science-fiction, décrit un futur où des « nano-robots » interviendront au sein même du corps humain. ● LES APPLICATIONS restent très lointaines, même si les grandes compagnies électroniques fondent de gros espoirs dans ces recherches afin d'augmenter la puissance de leurs ordinateurs.

Les champions de l'infiniment petit jonglent avec les atomes

Les progrès des nanotechnologies permettent d'espérer construire un jour des composants électroniques et des robots de quelques milliardièmes de mètre

IMAGINEZ un micro-ordinateur ayant la puissance d'un gros calculateur central, installé dans le noyau d'une cellule. Imaginez des robots industriels plus petits que des virus, capables de fabriquer n'importe quel matériau, atome par atome. Imaginez ces minuscules machines éparpillées dans votre organisme, à l'affût de la moindre défaillance. Vous pourriez devenir immortel, vos tissus étant réparés et remplacés par des millions de robots intelligents, dont chacun ne serait visible qu'au microscope électronique...

Réalité ou fiction ? Pour l'instant, un tel scénario relève plutôt du

nature

le Monde

fantasme, même si un nombre croissant de scientifiques s'intéresse aux perspectives offertes par ces nouvelles techniques à l'échelle de l'atome et de la molécule : les nanotechnologies qui ouvrent sur un monde où l'unité de longueur est le nanomètre ou milliardième de mètre

Le XX[e] siècle a été obsédé par la miniaturisation. Un ordinateur personnel peut accomplir les mêmes tâches – et bien d'autres – qu'un calculateur qui, il y a cinquante ans, avait la taille d'un autobus. La mécanique a fait l'objet d'efforts analogues. Des moteurs, des engrenages ont ainsi été découpés dans le silicium grâce aux procédés utilisés pour tracer les circuits intégrés.

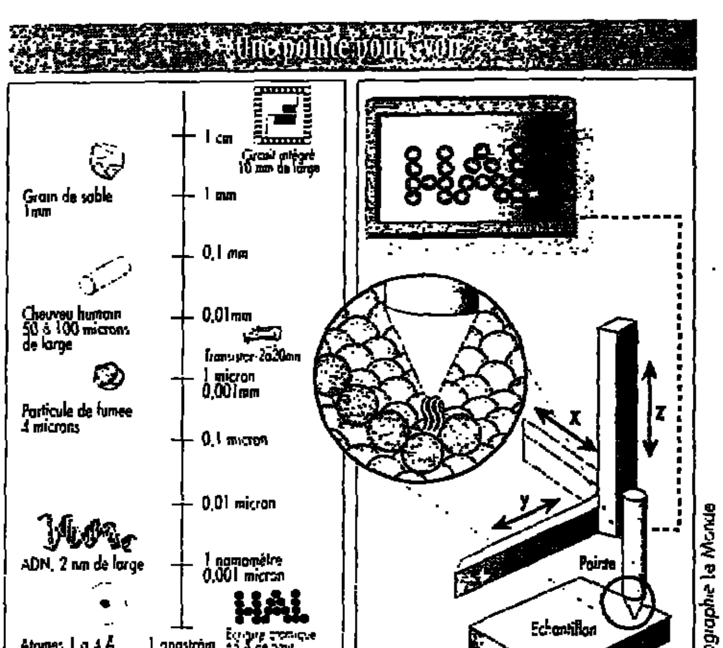
Cette philosophie de la miniaturisation consiste donc à réduire la taille d'objets qui nous sont familiers. Aujourd'hui, certains lui préfèrent une démarche inverse, considérant qu'il serait possible de construire machines, matériaux et produits en assemblant directement des atomes. C'est le principe de la nanotechnologie. Eric Drexler, du Massachusetts Institute of Technology (MIT), est l'un des papes de cette nouvelle discipline. Dès 1986, il exposa ce concept dans un livre remarqué, intitulé *Engines of Creation*, qui donna lieu à d'innombrables controverses, mais suscita aussi bien des vocations.

TEL UN VIRUS DÉGUISÉ

Drexler a imaginé des machines de la taille d'un virus, nommées « assembleurs » et conçues pour des tâches précises, comme la manipulation de certains groupes d'atomes, ou même l'assemblage de nouveaux « assembleurs » à partir des produits ainsi créés. Selon lui, il suffirait de semer une poignée d'ingrédients et d'« assembleurs » et de laisser agir. Le résultat pourrait être – au choix – un assortiment de valves cardiaques, un ordinateur puissant ou bien plus d'« assembleurs » encore.

Chacun de ces « nanorobots » pourrait être constitué d'un minuscule ordinateur moléculaire, programmé pour effectuer certaines tâches et doté des outils permettant de les réaliser. Le concept est semblable à celui du robot industriel installé dans une chaîne automobile, à la différence près que le robot manipule des atomes et des molécules, et non des tôles. Des microscopes à effet tunnel (STM) et à force atomique (AFM) ont déjà permis de manipuler des atomes et des petites molécules. Les « assembleurs » feraient de même, mais seraient d'une taille incomparablement plus petite.

Bien que ce concept paraisse résolument industriel, Drexler préfère l'appliquer au monde du vivant : un « assembleur » de la taille d'un virus n'est jamais qu'un virus déguisé. La vie elle-même s'appuie sur les propriétés physiques et mécaniques d'un ensemble organisé d'atomes. Ceux-ci, cependant, ont été forgés aveuglément par des milliards d'années d'essais et d'erreurs. Ainsi peut-on considérer que les êtres vivants fonctionnent grâce à des machines de taille moléculaire, les enzymes. L'information est stockée dans de véritables mémoires biologiques, les acides nucléiques. Mais comment fabriquer des machines aussi petites que les macromolécules de la vie ?



Les microscopes à effet tunnel (STM) ou à force atomique (AFM), instruments favoris des nanotechnologistes, utilisent l'existence d'une interaction entre une pointe et la surface qu'elle balaie. Cette interaction, qui peut être une force ou un "effet tunnel" électronique, varie avec la distance (très courte) de la pointe à la surface. Le signal recueilli par la pointe permet de reconstituer l'image.

Une grande partie des nanotechnologies relève encore de la science-fiction, mais certains aspects sont en passe de devenir réalité. C'est le cas de l'électronique moléculaire, qui conçoit et construit des molécules de synthèse pouvant se substituer au silicium et aux circuits électroniques qui y sont gravés. Des molécules qui fonctionnent comme des portes logiques ont déjà été construites et testées.

MOLÉCULES DE SYNTHÈSE

Drexler, lui-même, a imaginé des ordinateurs construits à partir de molécules comportant des parties mobiles analogues aux tringles, cames et engrenages qui équipaient les machines à calculer d'autrefois. Cette « quincaillerie » à l'échelle atomique pourrait être insérée dans une matrice régulière, peut-être cristalline. Drexler ne s'est pas arrêté là et a été jusqu'à imaginer un nano-chirurgien entièrement autonome, plus petit qu'un globule rouge, qui patrouillerait dans le réseau sanguin, désintégrant les dépôts lipidiques des artères à coup de rayon laser !

Ne reculant devant rien, le chercheur du MIT a même rêvé que ces nanochirurgiens pourraient, dans un futur... très, très lointain, soigner, remodeler et sculpter nos organismes à notre guise.

Tout cela est encore hypothétique car, avant même d'avoir pris leur essort, les nanotechnologies se heurtent à bien des obstacles. Dans un article à paraître dans *Nature*, le chimiste David Jones, qui évoque souvent dans sa chronique des technologies futuristes, conteste l'« assembleur » de Drexler. Pour lui, la physique exige qu'une machine soit plus grande et plus robuste que l'objet qu'elle fabrique, afin d'être capable de le déformer sans être elle-même déformée. De ce point de vue, si les microscopes à effet tunnel sont efficaces, c'est parce qu'ils sont infiniment plus grands que les atomes qu'ils manipulent. Ce qui ne serait évidemment pas le cas pour des « assembleurs » ayant la taille d'un virus.

Par ailleurs, le concept même d'« assembleur » se heurte au problème de stockage de l'information. On a comparé parfois ces machines à des termites, animaux très simples au plan individuel, mais capables de construire collectivement des ensembles vastes et structurés. Bien que ces termitières partagent des caractéristiques communes, toutes sont différentes. Pour qu'elles ne le soient pas, il faudrait que chaque machine-termite porte en elle toutes les instructions permettant d'assurer la construction de la termitière, ce qui paraît peu probable et, de plus, un contre-emploi..

Pourtant c'est ce que l'on demande aux « assembleurs ». Pour construire à la chaîne des structures macroscopiques de ce type, chaque « assembleur » devrait disposer de l'ensemble de l'information nécessaire, du plan intégral, atome par atome, de la structure à construire. De plus, tout cela devrait tenir dans un espace plus petit qu'un virus.. Impossible, affirme David Jones. Le défi pour les nanotechnologistes sera de faire de l'impossible une réalité.

Henri Gee

Les bâtisseurs de molécules

AVANT D'ABORDER le « nanomonde » au travers de leurs microscopes électroniques, certains nanotechnologistes travaillaient déjà dans l'électronique moléculaire. Ils s'échinaient à créer, pour les ordinateurs d'après-demain, des polymères conducteurs ou présentant des propriétés magnétiques, ainsi que des matériaux utilisables en optique non linéaire. C'est sans doute la raison pour laquelle, aux côtés des physiciens plus portés sur les manipulations directes d'atomes, coexistent les chimistes qui continuent à « touiller leurs solutions ».

Cette seconde démarche est parfaitement illustrée par les recherches que mènent Jean-Pierre Launay et son équipe au Centre d'élaboration de matériaux et d'études structurales (CEMES) du CNRS à Toulouse. Après plusieurs essais, et en travaillant aux limites des techniques de fabrication des composants électroniques, ils sont parvenus à déposer, sur une plaquette de silicium, deux fines lignes d'or dont les extrémités ne sont séparées que de 80 angstroems, soit 8 millionièmes de millimètre !

FILS D'OR

Leur but : relier ces minuscules électrodes par une seule molécule et créer ainsi un commutateur « moléculaire » en utilisant une molécule qui est conductrice ou isolante selon qu'elle est ou non éclairée par un rayonnement ultraviolet. Une telle substance existe et a déjà été synthétisée. Mais la molécule est quatre fois trop courte pour relier les deux fils d'or. Des travaux sont en cours pour tenter de l'allonger ou de l'intégrer dans un fil moléculaire, et d'autres le sont pour réduire la distance entre les traits d'or auxquels elle se raccorde.

« *Les polymères, que nous connaissons bien, forment des molécules très longues mais souples, un peu comme des spaghettis*, explique Jean-Pierre Launay. *Ce qu'il nous faut, c'est une molécule rigide, en forme de bâtonnet, pouvant assurer le transfert d'électrons et changer d'état sous rayonnement UV. Dans un deuxième temps, nous en chercherons une qui soit capable d'amplifier un signal. L'idéal serait que ces molécules possèdent, de surcroît, une partie mobile.* » Le chercheur ne voit « *aucune impossibilité de principe* » à la réalisation de ce rêve de chimiste. Mais, reconnaît-il, ce genre de travail est extrêmement lent et très aléatoire.

Ces constructions moléculaires sur mesure ont été « popularisées » par Jean-Marie Lehn, qui a obtenu le prix Nobel pour cela. Aujourd'hui, de nombreuses équipes ont repris ces méthodes auxquelles Jean-Pierre Launay fait largement appel par l'intermédiaire du Groupement de recherche électronique moléculaire qu'il coordonne pour le CNRS. Il collabore ainsi avec Jean-Pierre Sauvage (Strasbourg), André Barrault (CEA, Saclay), des équipes de Bordeaux, mais aussi de huit pays européens.

Pour l'instant, la sculpture moléculaire à la manière des « jongleurs d'atomes » émules de Donald Eigler n'est pas vraiment à l'ordre du jour. Même si des chimistes américains ont déjà utilisé la pointe d'un microscope à force atomique (AFM) pour susciter des réactions chimiques molécule par molécule, les synthèses s'effectuent la plupart du temps sur un très grand nombre de molécules en solution.

Grâce aux microscopes à force atomique et aux microscopes à effet tunnel (STM), les chimistes peuvent se pencher plus avant sur leur source d'inspiration favorite : la matière vivante.

L'AFM a déjà été utilisé pour étudier la surface d'un globule rouge. Certains ont aussi tenté d'en utiliser la pointe pour manipuler des chaînes d'ADN, support de l'hérédité. Mais les chercheurs sont encore loin de pouvoir imiter les gènes ou les sites de fixation des protéines, premier pas vers les « assembleurs », ces nanorobots dont rêve Eric Drexler.

J.-P. D.

Physiciens et chimistes entrent dans une nouvelle dimension

L'IRRUPTION, dans les laboratoires, dans les années 80, de microscopes capables de « voir » des atomes a donné des ailes aux chercheurs. « *Une frontière a été brisée*, estime Christian Joachim, directeur d'un groupement de recherche sur les manipulations à l'échelle du nanomètre au CNRS. *D'un seul coup, il est devenu possible d'imaginer de faire, au niveau atomique, tout ce que nous étions capables de réaliser à une échelle « normale ». Le rêve était subitement à la portée des expérimentateurs. Il leur suffisait d'essayer, et ils ne s'en sont pas privés.* »

Le premier à le faire fut l'Américain Donald Eigler, du laboratoire IBM Almaden de San José (Californie). En avril 1990, il s'est rendu célèbre par une petite expérience totalement inutile, mais qui a permis de montrer la réalité des nanotechnologies. A l'aide d'un microscope à effet tunnel, le STM (Scanning Tunneling Microscope), il a écrit le sigle de son entreprise avec trente-cinq atomes d'un gaz rare, le xénon. Quelques mois plus tard, il a récidivé en créant, avec d'autres atomes, un véritable « corral » à électrons, comme d'autres font des enclos pour le bétail.

PORTILLON À ÉLECTRONS

Depuis, les pionniers américains, japonais et européens des nanotechnologies n'ont pas cessé de « jouer aux billes » avec les atomes. Avec plus ou moins de bonheur. « *C'est pratiquement à la portée de n'importe qui et c'est heureux, car on peut multiplier les expériences*, expliquent Michel Devoret et Daniel Estève, du service de physique du solide et de résonance magnétique du Centre d'études nucléaires de Saclay (Essonne). Japonais, Américains et Européens ont ainsi fabriqué des fils en alignant des atomes métalliques sur une surface de silicium.

En 1990, Michel Devoret et Daniel Estève ont construit une écluse à électrons, qui permet de laisser passer ces particules une à une. En 1991, Donald Eigler, encore lui, a réalisé un « commutateur » atomique, dont la pièce mobile était constituée d'un atome de xénon oscillant entre un cristal de nickel et la pointe d'un STM. Aujourd'hui, le chercheur américain fait, avec des atomes de platine, d'autres corrals, à l'intérieur desquels il tente de provoquer une réaction entre deux molécules.

D'autres chercheurs se tournent plutôt vers des structures plus complexes : assemblages de molécules ou amas d'atomes (*clusters*), qui, pensent-ils, seront peut-être plus faciles à utiliser dans un futur pas trop éloigné. Gérald Dujardin (université Paris-Sud-Orsay) a réussi, en 1992, à couper en deux une molécule. Jim Gimzewski (IBM Zurich) et Christian Joachim viennent de mesurer la résistance électrique d'une seule molécule de fullerène C 60.

Des chimistes ont même synthétisé des molécules en forme d'anneaux. Certaines sont entrelacées. D'autres s'enfilent sur des molécules, elles-mêmes en forme de fil... Performances inutiles ? Peut-être. Reste que les grands de l'électronique, comme IBM, Motorola, Fujitsu, Matsushita ou Hitachi, investissent sans tapage dans ces recherches encore très fondamentales.

Nul ne s'attend cependant à voir les premières applications avant une quinzaine d'années au moins. « *Même si on n'a rien vu apparaître de vraiment révolutionnaire depuis le premier commutateur atomique d'Eigler, les progrès sont continus* », estime Jean-Pierre Launay, directeur du groupement de recherche électronique moléculaire (CNRS). « *Quand je me suis lancé dans ce domaine, la communauté scientifique était extrêmement réservée. Aujourd'hui, elle déborde d'intérêt à mon égard* », constate Masakazu Aono (Riken), l'un des « nanotechnologistes » japonais les plus en vue.

Pour l'instant, il se limite à des expériences à température ambiante à caractère très fondamental. Elles sont destinées, avant tout, à démontrer l'intérêt de ces technologies naissantes pour l'industrie informatique. Montrer, par exemple, que l'on peut enlever un atome de la surface d'une tranche de silicium et le reposer exactement au même endroit. Une manipulation qui, dit-il, « *prouve que l'on peut enregistrer et effacer une unité d'information* [un bit en jargon informatique] *en utilisant un seul atome* ».

Le chercheur japonais expérimente aussi ce qui pourrait être la technique de gravure des puces électroniques d'après-demain. Il a réussi à créer des motifs sur une plaquette recouverte d'une couche monoatomique d'or en créant une différence de potentiel électrique qui attire ou repousse les atomes au voisinage de la pointe d'un STM. Avec cette même pointe enduite d'atomes, il a pu également déposer un trait monoatomique d'or en continu, comme on le fait avec l'encre d'un stylo.

« *Tout cela n'est pas simple*, reconnaissent Michel Devoret et Daniel Estève. *Chacun tâtonne, avance à petits pas. Les uns travaillant dans des milieux ultra-propres et ultra-froids, comme l'a fait Donald Eigler à ses débuts, et d'autres, moins nombreux, n'hésitant pas à mettre les mains dans le cambouis en tentant des expériences dans les conditions ambiantes. C'est très difficile, car le monde est bien sale à l'échelle moléculaire.* »

MOYEN ÂGE

C'est pour cela qu'il faut multiplier les expériences. « *Se construire un nanomonde plein de possibilités*, commente un chercheur, *et se doter de bons outils pour faire des miracles, car l'objectif n'est pas seulement de refaire les édifices que la nature nous donne, mais d'en créer d'autres peut-être plus exotiques et porteurs d'effets inattendus.* » Mais, pour créer ces nouveaux mondes, encore faut-il préalablement élaborer des tech niques générales de fabrication à l'échelle du nanomètre et développer une nanomécanique pour positionner les dipositifs qui auront été produits.

Beaucoup reste à faire, car ce dernier domaine est, hélas !, encore bien « *moyenageux* ». Cela n'empêche pas les grands de l'électronique de fonder de gros espoirs dans ces recherches qui, pensent-ils, pourraient leur permettre dans un premier temps d'augmenter considérablement la densité de mémoire de leurs ordinateurs.

Jean-François Augereau et Jean-Paul Dufour

Des chiffres incertains

Il est extrêmement difficile de se faire une idée précise de l'effort de recherche des différents pays en matière de nanotechnologies. Seul le MITI japonais annonce clairement la couleur : son « Angström Project », lancé en 1993, est doté de 250 millions de dollars sur dix ans. Aux Etats-Unis, l'évaluation n'est guère aisée. Mais, si l'on en juge par le nombre et les effectifs des équipes concernées, l'effort doit être très important.

L'Union européenne finance quatre laboratoires dans le cadre de son programme « Pronano », mais, au niveau industriel, seuls Philips et, dans une moindre mesure, Alcatel et Saint-Gobain semblent intéressés par l'aventure. En France, une partie du programme « Ultimatech » du CNRS (12 millions de francs par an) est consacrée aux nanotechnologies. Mais, « *faute sans doute d'une tradition industrielle française forte dans l'électronique, les équipes sont peu nombreuses* », regrette Michel Devoret. « *Bien que les chercheurs soient de qualité*, renchérissent Christian Joachim et Jean-Pierre Launay, *nous n'atteignons pas la « masse critique » qui, seule, permet les vraies percées.* »

★ Page réalisée par les rédactions du *Monde* et de la revue scientifique internationale *Nature*.

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

La virtuosité du Monténégrin Dejan Savicevic met fin à l'aventure européenne du Paris SG

La finale de la Ligue des champions mettra aux prises Milan et Amsterdam

Battus 2 à 0 par le Milan AC, mercredi 19 avril, en demi-finale retour de la Ligue des champions, les Parisiens échouent pour la troisième année consécutive à la porte d'une finale européenne. Le club de Silvio Berlusconi, à l'inverse, accède à sa troisième finale de suite en Ligue des champions. Pour remporter le trophée, Milan devra battre, le 24 mai, la jeune formation de l'Ajax Amsterdam, victorieuse du Bayern Munich (5-2).

MILAN
de notre envoyé spécial

George Weah vautré aux pieds de Franco Baresi, l'impavide doyen de la défense milanaise, après avoir plongé mollement dans l'improbable espoir d'obtenir un penalty. Quel aveu d'impuissance ! D'ordinaire, le Libérien aurait tiré sans sommation, au jugé. C'est ainsi que ce buteur instinctif est devenu le meilleur marqueur de la Ligue des champions, dans la première partie de la compétition. Or, là, moins de vingt minutes s'étaient écoulées, et déjà Paris semblait s'en remettre à un coup de pouce du destin.

Les tergiversations du Libérien à l'approche du but italien trahissaient un manque d'assurance collectivement partagé. Les statistiques confirment dramatiquement ce constat : en une heure et demie, les joueurs parisiens n'ont pas adressé le moindre tir cadré. Seuls quelques centres aériens ont tiré Sebastiano Rossi de l'inactivité. La confiance était résolument milanaise : dès le coup d'envoi, les 80 000 *tifosi* de San Siro avaient procédé à un insolent lâcher de ballons et provoqué des bourrasques de confettis, comme pour célébrer par anticipation la qualification certaine à une troisième finale d'affilée. Le docteur Coué, convoqué d'urgence par Luis Fernandez au chevet des Parisiens, n'eut pas plus d'impact sur le cours des choses que les aménagements tactiques apportés par l'entraîneur.

Le Brésilien Valdo, dont l'absence a été reprochée à Luis Fernandez au match aller, a largement échoué dans la mission qui lui avait été confiée. Il n'a pu imposer le jeu court et profond qui aurait pu dérégler le mécanisme d'horlogerie de la défense milanaise. Ni l'absence d'Alessandro Costacurta, suspendu, ni l'entrée en cours de jeu de Filippo Galli pour remplacer le remplaçant Mauro Tassoti, blessé, n'ont troublé la paisible organisation défensive de zone commandée depuis près de dix ans par *Maestro* Baresi (*Le Monde* du 19 avril). Les Parisiens se sont vite retrouvés à court de solutions, condamnés aux passes latérales stériles, aux relances malhabiles.

Au contraire, des espaces libérés par une défense réduite à trois joueurs s'ouvraient aux contres des Simone, Boban et Savicevic. C'est précisément sur deux balles perdues en milieu de terrain et prestement récupérées par Marcel Desailly que Dejan Savicevic a inscrit les buts de Milan, deux joyaux de lucidité et de vivacité, glissés du plat du pied gauche hors de portée de Bernard Lama, comme deux exemplaires identiques du même objet d'art.

La virtuosité individuelle du Monténégrin, c'est un peu de valeur ajoutée au savoir-faire collectif des *rossoneri*. Sans lui, le Milan AC cuvée 1995 serait une équipe presque ordinaire. Sa présence apporte le brin de folie qui fait la différence. La presse italienne ne s'y trompe pas, qui l'encense quotidiennement dans ses colonnes. Le public non plus, qui lui a trouvé un surnom à sa démesure : *Il Genio*. Le génie jubile ; il savoure comme une revanche cette popularité qui fut si longue à venir. Arrivé en 1992 de l'ex-Yougoslavie, le meneur de jeu de l'Etoile rouge de Belgrade n'était que le septième étranger du club, donc condamné au banc de touche. C'est tout juste si Fabio Capello, le nouvel entraîneur, lui adressait la parole. A chacune de ses rares apparitions, les *tifosi* le sifflaient copieusement et ses coéquipiers ne semblaient guère apprécier son fort caractère.

LA TORTUE ITALIENNE

Bref, Savicevic serait allé faire profiter un autre club de son génie si son ami, le Croate Zvonimir Boban, ne lui avait suggéré la patience et s'il n'avait eu l'appui, au sein du club, d'un supporteur de poids : Silvio Berlusconi soi-même. Depuis que son rival haï, Jean-Pierre Papin, n'est plus sur sa route, il s'est affirmé comme le fer de lance incontesté de la machine de guerre lombarde.

L'an dernier, Savicevic a contribué par ses exploits personnels au triomphe européen sur le FC Barcelone (4-0). Le voilà qui qualifie son équipe pour une troisième finale de Ligue des champions en trois ans. En attendant que la nouvelle Yougoslavie soit définitivement autorisée à participer aux compétitions internationales, le Monténégrin consacre son énergie à cette terre d'exil milanaise. Il veut apporter sa pierre personnelle à l'incomparable palmarès *rossonero*.

Autant que sur le terrain, c'est à la vue des trophées exposés au siège du club que l'on mesure vraiment la différence de niveau entre les footballs italien et français. Sur les rayonnages, les coupes d'Europe de toutes tailles et de toutes époques témoignent d'une culture où l'efficacité n'est jamais sacrifiée à la beauté du geste. Ainsi, dans les tribunes du stade Giuseppe-Meazza, mercredi soir, il ne s'est pas trouvé un supporteur pour protester contre la médiocrité du spectacle offert. Avec la qualification, l'essentiel était accompli.

Qui l'aurait cru, au cœur de l'hiver, quand Paris faisait la course en tête et que Milan lambinait ? En dépit d'un football perclus de soucis financiers, les clubs italiens sont encore en mesure de gagner les trois compétitions européennes, comme en 1990. Leurs parcours ressemblent à celui de l'équipe d'Italie en Coupe du monde. Souffreteuse lors du premier tour, la *Squadra azzura* finit souvent par se hisser en finale. Les footballeurs transalpins – tortues obstinées plus que lièvres insouciants – auraient-ils définitivement fait leur profit des leçons d'un certain fabuliste français, mort il y a trois siècles ?

Jean-Jacques Bozonnet

George Weah espère jouer à Milan

L'attaquant du Paris SG, George Weah, a laissé entendre mercredi, à l'issue de la demi-finale, qu'il jouerait la saison prochaine au Milan AC. *« J'espère que l'année prochaine je jouerai en Italie »*, a notamment déclaré Mister George. L'attaquant franco-libérien, âgé de vingt-huit ans, a relativisé la déception des footballeurs parisiens, qui échouent pour la troisième année consécutive dans une demi-finale européenne.

***« Nous étions venus pour gagner. Mais Milan possède l'équipe la plus forte d'Europe, peut-être l'équipe la plus forte de tous les temps »*, a précisé le numéro neuf parisien. Selon lui, l'équipe italienne était *« impressionnante »* et, face à ces joueurs en bonne forme physique, ses camarades et lui ont *« tout tenté »*. Le joueur a aussi ajouté, dans un entretien publié par *Le Parisien* du jeudi 20 avril, que, à Milan, *« le stade est grand, le public est fantastique »*. Dans cette *« ville qui* [lui] *plaît »*, George Weah espère bientôt retourner.**

Fiche technique

MILAN AC. Buts : Savicevic (21e, 68e). Avertissements : Tassoti (2e)
PARIS SG. Avertissements : Ricardo (9e), Colleter (56e), Roche (88e)

Le grand Ajax s'est trouvé des héritiers

Les successeurs de Johan Cruyff accèdent au dernier tour pour la première fois depuis 1973

AMSTERDAM
de notre envoyé spécial

Ils sont rouges, ils sont blancs. C'est une marée de drapeaux, dont la houle incessante agite les tribunes du vieux Stade olympique d'Amsterdam. Les supporteurs de l'Ajax ont trop envie de le crier à la face du football européen. Leur club vient de signer son retour en haut de l'affiche, les maillots rouge et blanc intimident à nouveau tous leurs rivaux . L'Ajax est redevenu la terreur du Vieux Continent, comme au temps de Johan Cruyff et de ses coéquipiers, militants inlassables du football total, joueurs de partout et de nulle part, capables de faire perdre la tête à n'importe quel adversaire. En une soirée de folie, une bande de gamins facétieux encadrés de deux anciens bourrés de références et d'un entraîneur austère se sont emparés de l'héritage.

Ironie du sort : c'est le Bayern de Munich, le grand rival de ces années-là, qui a eu la charge d'entériner ce legs. Vingt-deux ans après, l'Ajax d'Amsterdam se retrouve en finale de la plus prestigieuse des coupes européennes. L'équipe de Cruyff avait remporté trois fois de suite le trophée (1971, 1972, 1973). A l'époque, il n'était pas question de Ligue des champions, de football-business où chaque match doit d'abord être une bonne affaire. Clarence Seedorf ou Patrick Kluivert, deux des vedettes de cet Ajax de fin de siècle, n'étaient même pas nés. L'épreuve s'appelait la Coupe d'Europe des clubs champions. Le club d'Amsterdam était le deuxième à lui donner ses lettres de noblesse, après le Real Madrid. Le Bayern s'était chargé de prendre la succession, auteur à son tour d'un triplé (1974, 1975, 1976).

En posant aux héritiers, les joueurs de Louis Van Gaal n'ont pas voulu reprendre l'intégralité du patrimoine de leurs proches parents. Ils en ont seulement gardé la meilleure part, ce goût inné pour l'attaque qui réchauffe tous les cœurs rouge et blanc. Comme du temps de Cruyff, les nouveaux héros, qu'ils s'appellent Ari Litmanen, Marc Overmars ou Finidi George, semblent irrésistiblement attirés vers le but adverse. En ce mercredi 19 avril, ils ont marqué cinq fois, à toute vitesse, selon leur habitude. Comme leurs prédécesseurs, ils se sont emparés d'une compétition qui paraît ne plus rien devoir leur refuser. L'Ajax est invaincu depuis le début de la Ligue des champions 1995, a battu à deux reprises, lors du tour préliminaire, son futur adversaire de la finale, le Milan AC.

« Je pense qu'actuellement nous disposons de la meilleure équipe d'Europe sur le plan de la qualité technique », proclame Louis Van Gaal, l'entraîneur. Elle témoigne aussi d'un parfait équilibre dans sa composition. L'Ajax rassemble les meilleurs joueurs néerlandais, passés au moule de la formation maison. Il a su reconquérir un vieux cœur encore plein d'allant. Frank Rijkaard, revenu d'Italie pour une ultime saison de football, s'est découvert en Danny Blind un défenseur au grand âge (34 ans) qui semble avoir découvert le secret de l'elixir de jouvence.

NAVIGUER ENTRE LES ÉCUEILS

L'équipe a déniché un trio d'étrangers qu'envient les riches capitales du football européen. Ari Litmanen, le milieu de terrain finlandais, avait été refusé par deux clubs belges aujourd'hui en deuxième division. Mercredi soir, il a marqué deux buts. Avec ou sans lui, l'Ajax n'a pas la même créativité, la même capacité à désarçonner les défenses. Finidi George et Nkwanko Kanu, les Nigérians, appartiennent à cette catégorie d'attaquants jamais satisfaits tant qu'ils n'ont pas marqué. Contre le Bayern, tous ont pu faire étalage de leur talent, démontré que, comme leurs prédécesseurs des années Cruyff, ils savaient prendre un match et lui faire perdre haleine jusqu'à l'étouffer.

Pour être tout à fait digne de l'héritage, l'Ajax veut désormais remporter la Ligue des champions, le 24 mai, à Vienne, et battre le Milan AC, détenteur du trophée. Entraîneur et dirigeants savent aussi qu'il faudra naviguer au plus près entre les écueils qui menacent un si beau navire. Après leurs triomphes européens, Johann Cruyff et ses camarades n'avaient pu résister à l'appel de l'argent. Cruyff s'était envolé pour Barcelone, suivi de peu par son fidèle Neeskens. En cette fin de saison, plusieurs joueurs ont déjà fait l'objet de travaux d'approche. Parme s'intéresse à Clarence Seedorf, Barcelone rêve de Frank De Boer pour remplacer Ronald Koeman au centre de sa défense. L'héritage de l'Ajax risque-t-il d'être dilapidé avant même d'avoir été touché ?

Pascal Ceaux

Fiche technique

AJAX AMSTERDAM. Buts : Litmanen (11e, 47e), Finidi (41e), De Boer (45e), Overmars (89e). Avertissement : Blind (74e).
BAYERN MUNICH. Buts : Witeczek (36e, Scholl (75e sur pénalty). Avertissements : Ziege (23e), Kuffour (35e).

Jean-Christophe Lafaille a enchaîné dix faces nord des Alpes en seize jours

L'ALPINISTE français Jean-Christophe Lafaille a réussi l'exploit d'enchaîner en seize jours d'ascension en solitaire les faces nord de dix parois mythiques des Alpes. Originaire de Gap et âgé de vingt-neuf ans, ce professeur à l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme de Chamonix a gravi, au cours de ce qu'il appelle son *« grand voyage »* dans les Alpes suisses, italiennes et françaises, les faces nord de l'Eiger (3 960 m) et du Cervin (4 478 m), avant de terminer, mercredi 19 avril, ses enchaînements par les Grandes Jorasses (4 208 m), dans les Alpes françaises. Parti le 4 avril, Jean-Christophe Lafaille a également escaladé la face nord du Monch – une paroi de 900 mètres de haut – avant d'ouvrir une nouvelle voie dans l'Aletschorn (4 195 m).

Au cours de ce périple, l'alpiniste a franchi environ 180 kilomètres à pied et à skis de randonnée, et escaladé de 18 000 à 19 000 mètres de dénivelé. Dans le Cervin, il a dû batailler pendant plus de seize heures pour gravir la face nord, à cause du mauvais temps qui l'a également contraint à renoncer à ajouter deux autres ascensions à son exploit. Dans un itinéraire de liaison, il s'est légèrement blessé à la cheville et souffrait d'un étirement du tendon avant de rejoindre, mercredi, la vallée de Chamonix. Cette blessure et l'annonce d'un très mauvais temps l'ont incité à renoncer *in extremis* à l'escalade de l'aiguille d'Argentière (3 901 m) et des Droites, dans le massif du Mont-Blanc.

« C'était un projet mûri depuis pas mal d'années », a indiqué l'alpiniste, qui évoquait *« l'énorme plaisir d'être allé jusqu'au bout »*. Jean-Christophe Lafaille avait déjà réalisé plusieurs « premières » : les solitaires hivernales de la voie Bonatti et de la face sud du Fou (1991), la solitaire hivernale du chemin des Etoiles dans la face nord des Grandes Jorasses (1992). Il est le premier Français à avoir réussi l'ascension de la voie Zenyatta-Mondatta, au Yosemite. Il a ouvert une nouvelle voie dans la face nord du Shishapangma, dans le massif de l'Himalaya (1994).

La skieuse Vreni Schneider annonce sa retraite

LA SUISSESSE Vreni Schneider, 30 ans, la plus titrée des skieuses en activité, avec trois médailles d'or olympiques, trois titres mondiaux et trois victoires au classement général de la Coupe du monde, dont la dernière cette saison, a annoncé, mercredi 19 avril, qu'elle mettait un terme à sa carrière après onze années au plus haut niveau. Elle se retire ainsi avec le deuxième palmarès de tous les temps après celui de l'Autrichienne Anne-Marie Proell-Moser. Au-delà de sa régularité en Coupe du monde, Vreni Schneider s'est distinguée dans les grands événements. A son doublé de 1988 aux JO de Calgary (slalom et slalom géant), se sont ajoutés une autre médaille d'or en slalom à Lillehammer (1994) et trois titres mondiaux (slalom géant en 1987 à Crans Montana et 1989 à Vail, slalom en 1991 à Saalbach). Son projet immédiat serait de *« fonder une famille »*.

■ **RUGBY : Les fédérations britanniques de rugby à XV** devraient être privées d'aides financières publiques jusqu'à ce que soit mis fin à la *« discrimination »* qui frappe les joueurs voulant passer du XIII au XV, a recommandé, mercredi 19 avril, une commission parlementaire britannique. Selon les députés, l'interdiction faite aux joueurs professionnels de jouer – ou rejouer – à XV est *« indéfendable »* et devrait être annulée, compte tenu de *« l'hypocrisie »* qui consiste à utiliser le mot *« amateur »* pour les joueurs de rugby à XV. La commission parlementaire a appelé l'International Board, organisme dirigeant du rugby à XV mondial, à cesser cette *« discrimination »*. (AFP)

RÉSULTATS

FOOTBALL

LIGUE DES CHAMPIONS
Demi-finales retour

Milan AC-Paris-SG	2-0 (1-0)
Ajax Amsterdam-Bayern Munich	5-2 (0-0)

Entre parenthèses figurent les résultats des matches aller. La finale opposera le Milan AC à l'Ajax Amsterdam le 24 mai à Vienne.

TENNIS

TOURNOI ATP DE NICE
Deuxième tour
Tomas Carbonell (Esp) bat Renzo Furlan (Ita) 6-4, 6-4 ; Evgueni Kafelnikov (Rus) bat David Wheaton (EU) 4-6, 6-3, 6-4 ; Alberto Costa (Esp) bat Francisco Clavet (Esp) 6-3, 6-1 ; Cédric Pioline (Fra) bat Daniel Vacek (Tch) 6-4, 4-6, 6-3.

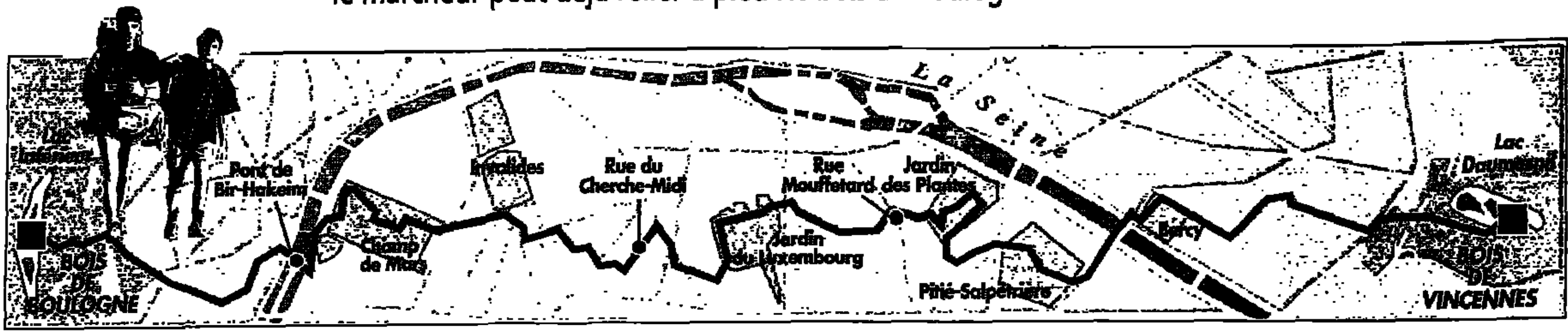
VOILE

COUPE DE L'AMERICA
Coupe Louis-Vuitton : régate reportée.
Coupe Citizen : *Young-America* bat *Mighty-Mary* de 2 min 46 s.
Classement : 1. *Young-America*, 4 pts ; 2. *Mighty-Mary* et *Stars-and-Stripes*, 3.

VOYAGES

La grande randonnée de Paris

En attendant le premier topoguide balisant la capitale d'ouest en est le marcheur peut déjà relier à pied les bois de Boulogne et de Vincennes



CE N'EST PAS à proprement parler un sentier, mais comment appeler autrement cette traversée pédestre ouest-est de Paris tracée et balisée par la Fédération française de randonnée ? Tout ramène en effet son itinéraire au réseau étendu de sentiers dont la France est tissée. Géographiquement, puisqu'il fait communiquer ceux qui encerclent la capitale. Graphiquement, puisqu'il obéit au même système de signalisation. Dans sa réalité enfin, car, bien que taillé, pour l'essentiel, dans le macadam, il mérite cependant, avec ses 17,3 km, l'attention d'une petite journée et l'appellation de grande randonnée.

On peut certes décider d'en parcourir n'importe quel fragment, mais le sentier n'est en rien une succession de promenades. Aussi composé d'emprunts qu'il soit, aussi légères qu'aient pu être les interventions lui donnant consistance, c'est un authentique équipement. Il a une fonction : relier les deux bois parisiens, connecter Paris avec les réseaux d'Ile-de-France, et, au-delà, permettre la traversée de la France *via* la capitale. Avec son traçage, le maillage (bénévole) du territoire pour les marcheurs a conquis un espace qui leur paraissait interdit.

Paris n'est plus cette tache obscure sur la carte du randonneur, ce « pot-au-noir » où ne survivent que les automobiles et les transports en commun. La capitale a officiellement accepté d'être absorbée par la marche et de le faire savoir. Un second sentier, en cours de balisage, reliera le nord au sud, du parc de La Villette au parc Montsouris par les Buttes-Chaumont, le Marais et Notre-Dame. Trois autres itinéraires rattachés aux deux axes principaux viendront ultérieurement compléter le réseau parisien.

A quoi bon tracer un chemin lorsque tout est chemin ? interrogeront les amateurs d'errance. A quoi bon installer de nouveaux signes là où ils prolifèrent ? Depuis longtemps pourtant, nous avons appris à ne plus chercher notre route, mais les signes qui l'indiquent. C'est d'ailleurs leur logique, tranversale, qui donne existence au sentier. Les courts traits horizontaux (ici une double barre rouge et jaune) bien connus des randonneurs ont été tracés sur les hampes de panneaux préexistants, invisibles à qui n'est pas accoutumé à les percevoir. La continuité de signalisation avec le réseau des campagnes implique la possibilite de poursuivre du même pas au-delà. Elle offre à d'autres la tentation de parcourir la ville comme un jeu de piste, les mains libres de plan.

L'itinéraire a été dessiné au plus loin de la clameur automobile, non sans devoir parfois couper sa route. Aux carrefours, le bonhomme alternativement rouge et vert rappelle l'infinie soumission du piéton, et la différence de condition du randonneur. Passés les grands axes, celui-ci découvre le terme de sentier moins inadapté qu'il n'avait pu paraître. L'œil attentif en retrouve les courbes dans les perspectives déviées de voies anciennes. Un grattoir à bottes reste dans le portail d'un immeuble modeste, un mur bosselé grossièrement recrépi, une façade en avancée qui rompt l'alignement, avouent sa présence lointaine et l'époque à laquelle il a été soumis.

> Paris n'est plus cette tache obscure sur la carte du randonneur, ce « pot-au-noir » où ne survivent que les automobiles et les transports en commun

Mais c'est à une autre logique, dominante, qu'obéit le choix du parcours : celle de ne jamais perdre longtemps de vue un arbre ou un espace vert. S'il croise les touristes, c'est par inadvertance. Les monuments qu'il recherche poussent dans le parc du Champ-de-Mars, dans les jardins du Luxembourg, ou au Jardin des plantes. En portant le regard à hauteur de branches, il fait rentrer la saison dans la cité. En dehors des grandes plantations, platanes et marronniers qui ne sont jamais vraiment sortis de la famille, c'est à tout un peuple d'immigrés – individus de caractère installés pour certains depuis deux siècles, à qui le climat parisien a suffisamment profité pour qu'ils lui apportent leur couleur, leur relief et leur plénitude – que le sentier rend hommage.

A quoi, à qui ressemble Paris vu du sentier ? A la rue Berton (ex-rue du Roc), l'une de ses dernières venelles, avec ses policiers en gilet pare-balles à chaque extrémité, entre les arbres de l'hôtel de Lamballe et la maison de Balzac ; au triplex chic (métro, piétons, voitures) du pont de Bir-Hakeim, qui semble loué à l'année aux cover-boys et girls, téléphone portable au poing, précédés de leur photographe.

Paris ressemble aux buveurs de la place Mouffetard (bière au soleil et café à l'ombre), malheureux depuis qu'on les a séparés par les chaînes les plus laides de Paris ; aux rétiaires retraités des arènes de Lutèce qui sortent de leurs filets des boules de pétanque ; aux enfants et aux amoureux qui escaladent le grand labyrinthe du Jardin des plantes sans voir les rangées de vigne qui viennent d'y être plantées.

Paris ressemble aux murs clairs et sonores de la chapelle de la Salpêtrière, et finit par disparaître et se confondre dans les lacs et les barques du bois de Boulogne et du bois de Vincennes. Comme si le randonneur ne pouvait quitter la ville que par le même port. A la rame.

Jean-Louis Perrier

★ En attendant la parution du topoguide consacré à la traversée ouest-est et aux sentiers des bois de Paris (prévue au quatrième trimestre 1995), le Comité départemental de la randonnée pédestre de Paris a édité une plaquette gratuite détaillant l'itinéraire. CDRP, 39, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris. Tél. : 45-49-40-52. Renseignements également à la Fédération française de randonnée pédestre (FFRP), 64, rue de Gergovie, 75014 Paris. Tél. : 45-45-31-02.

VENTES

La pierre et la poutre

C'EST LA SAISON des ornements rustiques : grandes poteries, pierres sculptées, escaliers, cheminées, poutres anciennes ; bref, tout ce qui peut donner un charme supplémentaire à une maison de campagne, fût-elle récente. Certains antiquaires se sont spécialisés dans ce domaine. Ainsi, cette semaine, les amateurs se donneront rendez-vous près de Sablet, un charmant village du Vaucluse ou sera vendu, samedi 22 avril, un ensemble de ce genre.

Les jarres en terre cuite brute ou vernissée qui servaient à conserver l'huile d'olive mesurent entre 80 centimètres et 1 mètre de hauteur. Ocre ou rougeâtres, de forme très sobre ou plus recherchée, elles se négocient chez l'antiquaire à partir de 1 500 francs et sont estimées ici entre 500 et 1 200 francs. Les auges et éviers en pierre voient leur prix varier de 250 à 1 500 francs selon les estimations, la beauté des formes et le décor de moulures. Moussue, patinée, blanche, blonde ou grise, la couleur de la pierre et un degré d'usure raisonnable n'ont pas d'incidence sur le prix de ces objets. Les bornes en pierre qui marquaient autrefois le bord des routes sont accessibles à partir de 200 francs.

Des grilles et des portails en fer forgé, principalement du XIXe siècle, sont proposés ici entre 300 et 2 000 francs, selon les dimensions et la beauté du décor. Enfin, des tuiles romaines, très utiles dans toutes les vieilles maisons du sud de la France, se vendent en général sur la base de 5 francs la pièce. Les lots de cette vente, où les tuiles sont réunies par plusieurs centaines ou plusieurs milliers, partiront sans doute pour moins cher, probablement autour de 3 francs la pièce.

CHEMINÉES CAMPAGNARDES

Passons aux ornements d'intérieur qui, du sol au plafond, sans oublier les murs, donnent un renouveau aux maisons d'autrefois et vieillissent les constructions neuves. Très appréciés, les carreaux en terre cuite se négocient dans l'ensemble de 50 à 150 francs le mètre carré : tomettes hexagonales grandes (environ 20 centimètres de hauteur) ou petites (environ 12 centimètres de hauteur), rectangulaires ou carrées (toutes les tailles de 12 à 30 centimètres environ), de l'ocre le plus pâle au rouge vif. Plus récents, mais qui commencent à être très recherchés, les carreaux en ciment du XIXe siècle, peints de fleurettes et de rinceaux rouges, gris ou bleus pour la plupart, valent autour de 100 francs le mètre carré. On trouve aussi des poutres anciennes en chêne et en sapin dont les longueurs varient de 3 à 6 mètres environ, pour lesquelles il faut compter de 1 000 à 2 000 francs le lot d'une quinzaine d'exemplaires, autour de 4 000 francs pour une trentaine.

Des cheminées sont également proposées, des modèles campagnards en pierre blanche à partir de 6 000 francs aux exemplaires abondamment sculptés du XVIIIe siècle qui valent au moins 15 000 francs. Des escaliers en pierre complètent cet ensemble. On attend entre 3 500 et 4 500 francs pour une suite d'une vingtaine de marches en pierre gris clair du XIXe, et au moins 4 000 francs pour les huit marches formant un escalier à vis de la fin du XVIIIe.

Les amateurs qui ne pourront pas se rendre dans le Vaucluse auront l'occasion de trouver sensiblement la même marchandise, avec un choix encore plus vaste, à Houdan, dans les Yvelines, les 10, 11, 12, 13 et 14 juin, où 2 500 lots de matériaux de construction anciens seront offerts aux enchères.

Catherine Bedel

★ Vente à Sablet (84110) : samedi 22 avril à 10 h 30. Exposition le 21 avril de 14 heures à 17 heures et, le matin de la vente, de 9 heures à 10 h 30. Etude Armengau, 21, avenue des Sources, 84000 Avignon. Tél. : 90-86-35-35.

■ **Foires et Salons.** Antibes : jusqu'au 1er mai. Paris-porte Maillot : 20-23 avril ; Paris-quai Henri-IV : 22-23 avril. Montpellier : 21 avril-1er mai. Bordeaux-Quinconces : 22 avril-14 mai. Bourges : 23 avril (dimanche seulement).

PARTIR

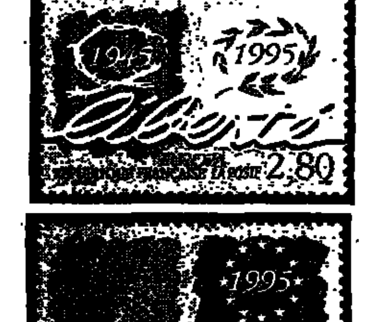
■ **ARBRES DE COLLECTION DANS L'ALLIER.** Situé sur la nationale 7, entre Nevers et Moulins, l'arboretum de Balaine, à Villeneuve-sur-Allier, où l'on peut visiter le parc planté au début du XIXe siècle par Aglaé Andanson, deux journées des plantes, consacrées aux arbres et arbustes rares, les samedi 22 et dimanche 23 avril, de 9 heures à 18 heures. Trente exposants seront présents. Renseignements : tél. : (16)70-43-30-07.

■ **LA CÔTE D'ALBÂTRE VUE DU CIEL.** Flirter, tel un oiseau, avec les falaises, survoler plages de galets et plateaux, rallier Saint-Valery-en-Caux à Etretat, voire pousser jusqu'à Dieppe ou au Havre ; c'est ce que propose, en compagnie d'un pilote expérimenté et à bord d'un bimoteur Jodel DR-400, le comité départemental de tourisme de Seine-Maritime. L'occasion, également, de visiter, à Etretat, le Musée Nungesser-et-Coli (ouvert au public les samedis après-midi à partir de Pâques et tous les jours du 15 juin au 15 septembre) et celui de Costes-et-Bellonte, à Saint-Valery, où l'hôtel Altéa-Mercure propose un forfait (350 F par personne) comprenant une nuit en chambre double avec petit déjeuner et un survol de la côte de trente minutes. Renseignements au 35-59-26-26.

■ **ESCAPADES À DIVONNE.** Avec 65 hectares vallonnés entre Jura et Léman, un palace début de siècle offrant restaurant gastronomique, piscine, tennis, golf, casino et discothèque, le domaine de Divonne propose des forfaits week-end : deux nuits en chambre double et demi-pension pour le 1er mai ou le 8 mai (1 370 F) ; trois nuits à l'Ascension (2 080 F) ; deux nuits à la Pentecôte ou le 14 juillet (1 420 F). Compris dans les deux premiers, la visite de l'exposition Egon Schiele à Martigny (Suisse). Dans les trois derniers, une croisière sur le Léman. Situé à 15 km de Genève, Divonne-les-Bains est à une heure de vol de Paris (550 km par l'autoroute) et à 3 h 30 en TGV. Renseignements au 50-40-34-34.

PHILATÉLIE

Europa : paix et liberté



LA POSTE mettra en vente générale, mardi 2 mai, deux timbres de la série Europa, à 2,80 et 3,70 francs, sur les thèmes « Paix » et « Liberté ».

Les premiers timbres Europa – qui comportaient un dessin commun – sont apparus en 1956 ; ils ont été émis par l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Italie, le Luxembourg et les Pays-Bas. Les treize valeurs de cet ensemble atteignent aujourd'hui la cote de 3 500 francs. En 1994, les administrations ou les établissements postaux de trente-trois pays européens (dont la Slovénie, la Turquie, Chypre, les îles Féroé, etc.) ont procédé à l'émission de près d'une centaine de timbres Europa ayant pour sujet « L'Europe et les découvertes ». Une inflation constante qui ne devrait pas se démentir en 1995... Les timbres français, au format horizontal 36 x 22 millimètres, dessinés par Jean-Paul Cousin, sont imprimés en héliogravure en feuilles de cinquante.

P. J.

★ Vente anticipée à Strasbourg (Bas-Rhin), les 29 et 30 avril, au bureau de poste temporaire « premier jour » ouvert à l'hôtel du département, place du Quartier-Blanc ; vente anticipée à Paris, les 29 et 30 avril, au bureau de poste temporaire doté d'un timbre à date sans mention « premier jour » ouvert aux Invalides, salle des rencontres, 6, boulevard des Invalides, 7e.

L'Union philatélique internationale et Philat'EG organisent à cette occasion une exposition sur les thèmes de la seconde guerre mondiale, la Résistance et la déportation (souvenirs philatéliques : F. Peschl, 3, rue de Boulains, 77130 Forges. Tél. : (1) 64-32-49-07).

EN FILIGRANE

● **Postiers en grève (1906-1909).** L'Entraide Sud-Est PTT-Section philatélie (87, rue du Charolais, 75571 Paris Cedex 12. Tél. : (1) 40-19-76-52) lance une souscription pour un livre intitulé *Postiers en grèves (1906-1909)*. L'auteur, Christian Henrisey, fait revivre tout au long des 268 pages de l'ouvrage, illustré à l'aide de plus de 250 cartes postales anciennes, les grèves qui opposèrent postiers et télégraphistes de la Belle Epoque au gouvernement de Clemenceau. Les bénéfices de la vente de ce livre seront reversés au foyer des orphelins des PTT de Cachan (prix de souscription 240 francs au lieu de 270 francs, jusqu'au 30 avril).

● **La Croatie, la cravate et la France.** La Poste croate a émis le 19 janvier trois timbres et un bloc représentant la première cravate de soldat croate vers 1630, une cravate de dandy anglais de 1810 et une cravate moderne (Hrvatska posta, Jurisiceva 13, 41001 Zagreb, Croatie). L'étymologie du mot « cravate » est d'origine croate et remonte, semble-t-il, à la guerre de Trente Ans. Richelieu, qui aurait remarqué le courage des mercenaires croates, créa le premier corps de cavalerie française, composé de chevau-légers croates, puis, en 1643, un régiment de « royal-cravates » dont les soldats se distinguaient par un détail vestimentaire insolite : un foulard noué autour du cou... dont la mode ne tarda pas à se répandre.

● **Timbre de l'année.** Le Service national des timbres-poste organise la cinquième édition de l'élection du timbre de l'année. Cette élection s'adresse uniquement aux réservataires et abonnés de La Poste, appelés à désigner, avant le 15 mai, leur timbre préféré émis en 1994. Tous ceux qui auront choisi le timbre désigné par le plus grand nombre comme meilleur timbre de l'année participeront à un tirage au sort doté de cinq cents prix, dont un voyage en Suède pour deux personnes d'une valeur de 20 000 F (SNTP, 111, boulevard Brune, 75675 Paris Cedex 14).

● **Robert Françon Distinguished Philatelist.** Le bureau du Roll of Distinguished Philatelists a décidé d'inviter Robert Françon, grand spécialistes des timbres français du début du XXe siècle, à signer le Roll en octobre prochain. Instituée en Grande-Bretagne en 1921, cette invitation est considérée comme la plus prestigieuse des distinctions philatéliques. Le roi George V en fut le premier signataire, suivi au fil des ans par 289 philatélistes, dont 63 sont toujours en vie. Robert Françon sera le dix-septième Français à parapher le Roll.

Douceur et précipitations

UNE DÉPRESSION située le 20 avril à 0 heure sur la Méditerranée entre les Baléares et l'Algérie remontera vers la France jusque vers la région parisienne vendredi soir. Elle entraînera avec elle une perturbation active qui apportera pluie et douceur sur une bonne partie du pays.

Vendredi matin, le temps sera ensoleillé avec juste quelques nuages élevés sur l'Alsace, la Franche-Comté, le nord des Alpes, la Bretagne, les Pays de Loire, la Normandie, le Nord, la Picardie, la Beauce, l'Ile-de-France et les Ardennes. Partout ailleurs, le ciel sera couvert avec des précipitations. Il neigera sur le nord du Massif central et les Pyrénées-Atlantiques au-dessus de 800 mètres, sur les Pyrénées centrales et orientales et le sud du Massif Central au-dessus de 1 000 à 1 400 mètres, les Alpes du Sud au-dessus de 2 000 mètres. Les précipitations seront, en général, modérées mais fortes sur le Languedoc, les contreforts des Alpes du Sud, la Provence et la Côte d'Azur. Sur ces régions, elles pourront même être orageuses. Le vent de sud-est soufflera à 80 km/h en rafales sur les côtes méditerranéennes tandis que le vent de nord-est sera modéré près de la Manche.

En cours de journée, les pluies remonteront vers le nord. En fin d'après-midi, les seules régions épargnées seront la Bretagne, le Cotentin, les Pays de Loire, l'Alsace et la Lorraine. Quelques éclaircies reviendront sur le Languedoc en fin d'après-midi. Sur les régions les plus exposées aux précipitations, les cumuls de pluie pourront atteindre les 100 mm en 24 heures.

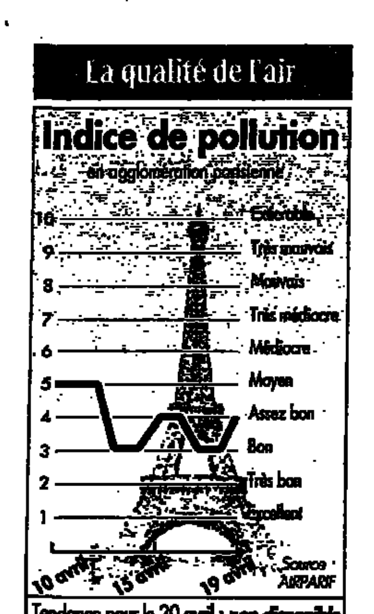
Côté températures, il fera encore frais le matin près des côtes de la Manche, entre 0 et 5 degrés, mais plus doux ailleurs, entre 4 et 7 degrés et même 10 à 13 degrés près de la Méditerranée. L'après-midi, il fera doux du Nord-Est au Sud-Est entre 12 et 15 degrés et jusqu'à 15 à 18 degrés sur les côtes méditerranéennes. Sur une grande moitié ouest du pays, les températures seront homogènes entre 9 et 12 degrés.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)

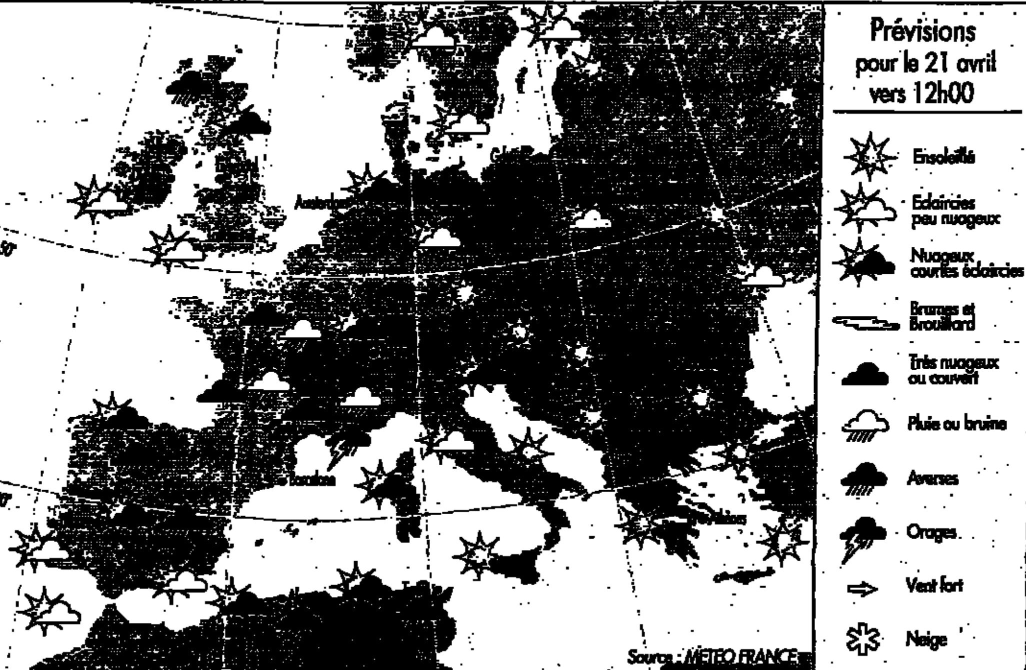


Prévisions pour le 21 avril vers 12h00

La qualité de l'air

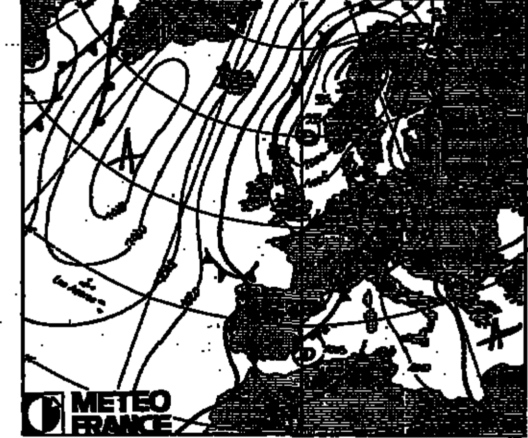


Tendance pour le 20 avril : *non disponible*

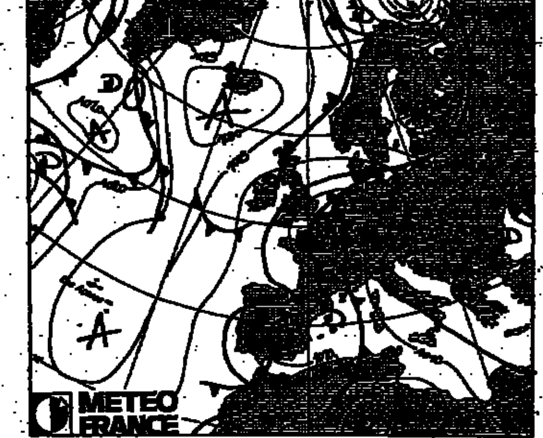




TEMPÉRATURES		GRENOBLE	16/4	TOURS	11/0	CARACAS	29/21	LIMA	24/19	PRAGUE	19/8
		LILLE	9/0			CHICAGO	9/6	LISBONNE	19/10	PRETORIA	23/11
du 19 avril 1995		LIMOGES	8/0	ÉTRANGER		COPENHAGUE	9/2	LONDRES	12/-1	RABAT	21/13
maxima/minima		LYON, BRON	15/1			DAKAR	25/12	LOS ANGELES	17/8	RIO DE JAN.	27/22
		MARSEILLE	17/8	ALGER	28/9	DJAKARTA	30/24	LUXEMBOURG	6/0	ROME	18/11
FRANCE		NANCY	7/3	AMSTERDAM	9/1	DUBAI	36/25	MADRID	23/6	SAN-FRANC.	12/7
		NANTES	12/-1	ATHÈNES	19/10	DUBLIN	9/-2	MARRAKECH	22/13	SANTIAGO	23/6
AJACCIO	22/9	NICE	16/8	BANGKOK	37/26	FRANCFORT	9/4	MEXICO	28/14	SÉVILLE	28/10
BIARRITZ	13/3	PARIS	9/2	BARCELONE	18/11	GENEVE	12/2	MILAN	17/11	ST-PETERS.	12/8
BORDEAUX	12/2	PAU	16/2	BELGRADE	23/10	HANOI	27/25	MONTRÉAL	12/8	STOCKHOLM	8/-1
BOURGES	9/2	PERPIGNAN	17/9	BERLIN	9/6	HELSINKI	5/1	MOSCOU	22/10	SYDNEY	24/12
BREST	9/0	POINTE-A-PIT.	31/21	BOMBAY	36/25	HONGKONG	28/17	MUNICH	17/3	TENERIFE	24/18
CAEN	9/0	RENNES	10/-1	BRASILIA	29/20	ISTANBUL	14/10	NAIROBI	24/16	TOKYO	26/10
CHERBOURG	10/-2	ST-D.-RÉUNION	26/21	BRUXELLES	8/0	JÉRUSALEM	16/4	NEW DELHI	35/21	TUNIS	29/11
CLERMONT-F.	17/-1	ST-ÉTIENNE	16/-1	BUCAREST	22/4	KIEV	17/8	NEW YORK	20/11	VARSOVIE	17/9
DIJON	13/-2	STRASBOURG	12/3	BUDAPEST	21/10	KINSHASA	31/22	PALMA DE MAJ.	22/10	VENISE	18/11
FORT-DE-FR.	29/23	TOULOUSE	16/6	BUENOS-AIRES	27/12	LE CAIRE	23/13	PÉKIN	21/11	VIENNE	19/8



Situation le 20 avril, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 22 avril, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS *Le Monde*

L'enfer

LES FLAMMES de l'enfer ! C'est à la lettre qu'il convient de prendre cette expression. L'un de mes camarades, après avoir passé comme nombre d'entre nous par les camps d'Auschwitz-Birkenau, bien pires que Buchenwald, me disait en souriant : *« En somme, un camp de concentration en Allemagne est un endroit où l'on entre par la porte et d'où l'on sort par la cheminée. »* C'était le mot de la situation. A Auschwitz-Birkenau, il y avait sept fours crématoires flanqués chacun de sa chambre à gaz. A Buchenwald, il n'y en avait qu'un seul, mais qui dominait de sa masse trapue et de sa cheminée carrée de briques noircies l'immense place d'appel.

Les SS avaient songé à tout, et même à la consolation des exécutés. Sur le mur funèbre où étaient fixés les crochets auxquels le kapo et le Vorarbeiter suspendaient les malheureux condamnés, un artiste germanique avait peint, en lettres gothiques comme il se doit, cet invraisemblable quatrain : *« Le ver dégoûtant ne se nourrira pas de mon corps. / C'est la flamme pure qui le consumera. / J'ai toujours aimé la chaleur et la lumière / C'est pourquoi l'on me brûle et l'on ne m'enterre pas. »* Voilà bien de l'authentique Gemütlichkeit germanique !

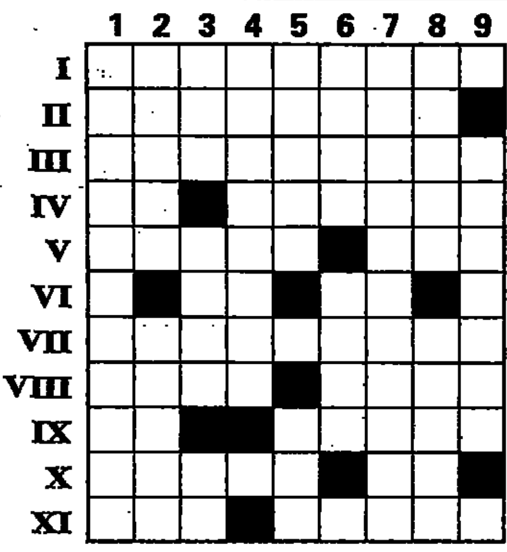
Le crématorium, à deux pas de l'arbre de Goethe, était la raison suprême et la fin dernière de Buchenwald et d'autres lieux. Des saints et des martyrs se sont par lui envolés vers le ciel en fumées sombres. Je ne parlerai plus des autres horreurs des camps de concentration. Les Américains, sceptiques auparavant, en ont été littéralement suffoqués. Et maintenant, je ne le dirai jamais assez. Il faut songer surtout au retour de nos camarades restés à Buchenwald. Le général Patton, a affirmé qu'en quinze jours ou trois semaines, ce serait chose faite.

Rémy Roure

(21 avril 1945.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6545



HORIZONTALEMENT

I. Peut être prouvée par des marques. – II. Un homme qui vit comme un roi. – III. C'est évidemment quelqu'un qui a subi des épreuves. – IV. Un préfixe qui nous met dedans. Pas fin mais familier. – V. Dans la Gironde. Déesse. – VI. Dans l'alternative. Pronom. – VII. Comme une ville d'Italie. – VIII. Coule en Afrique. Nous évite d'avoir des ampoules. – IX. Symbole. Peut creuser le bois. – X. Utile sur le billard. Quand on en est plein, on ne compte pas. – XI. N'est pas fin quand il est gris. Tient donc moins de place.

VERTICALEMENT

1. Des femmes très collantes. – 2. Fruit sec. Durcit à la cuisson. – 3. Pour la vouloir, il faut avoir les moyens. Est souvent célébrée un peu à la papa. Pronom. – 4. Comme l'air de celui qui est mordu. – 5. Poète autrichien. Fête. – 6. Caches. On y produit beaucoup de lentilles. – 7. Feras un petit versement en liquide. – 8. Le Grand fut le premier empereur du Saint Empire. Un limon fertile. – 9. Ont de la peine.

SOLUTION DU N° 6544

HORIZONTALEMENT

I. Pensées. – II. Emissaire. – III. Racs. Ides. – IV. M. R. Et. – V. Iman. LR. – VI. Souche. – VII. St. Eacées. – VIII. Etc. Longe. – IX. Aériennes. – X. Usure. Ur. – XI. Saies.

VERTICALEMENT

1. Vermisseaux. – 2. Marmottes (cerises). – 3. Pic. Au. Crus. – 4. Essence. IR. – 5. N. S. Hâlées. – 6. Sai. Leçon. – 7. Eider. Ennui. – 8. Ere. Mégère. – 9. Sésia. Ses.

Guy Brouty

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **ALGÉRIE.** L'Algérie vient d'acquérir un nouveau car-ferry. Construit par les chantiers espagnols de Valence, le *Tarek Ibn Ziad*, qui doit être mis à l'eau le 28 avril et livré en décembre, pourra transporter 1 300 passagers et 500 véhicules. – *(AFP.)*

■ **THAÏLANDE.** Le contrat pour la conception et les plans du nouvel aéroport que la Thaïlande veut construire à Bangkok a été remporté par un consortium américain. Ce contrat porte sur les plans détaillés du terminal central de ce deuxième aéroport, depuis les fondations jusqu'aux distributeurs automatiques. Les travaux devraient commencer dans un peu plus d'un an. – *(AFP.)*

■ **JAPON.** D'après un sondage diffusé par Japan Travel Bureau, principale agence de voyages japonaise, près de 475 000 Japonais devraient partir en voyage à l'étranger pour les vacances de mai. Les réservations faites pour cette période, qui s'étend du 27 avril au 7 mai et qu'on appelle au Japon « la semaine d'or », montrent que les *Etats-Unis* constituent la destination la plus prisée devant les Caraïbes et la Chine. – *(AFP.)*

■ **ALLEMAGNE.** L'hôtel Copthorne Stuttgart International a ouvert ses portes début avril. Ce complexe, qui comprend 455 chambres 3 et 4 étoiles, plusieurs restaurants pouvant accueillir jusqu'à 1 000 couverts, un théâtre et une aire de remise en forme, est situé à mi-chemin entre le centre de la ville de Stuttgart, son aéroport et à proximité du centre des affaires de Stuttgart-Moeringen.

■ **ETATS-UNIS.** Shuttle by United, la nouvelle compagnie court-courrier à bas tarifs de United Airlines, vient d'augmenter la fréquence de ses vols sur huit liaisons de la côte Ouest des Etats-Unis et d'inaugurer vingt-deux vols quotidiens sans escale entre Portland et San Francisco et douze entre Portland et Los Angeles.

■ **AUSTRALIE.** 1994 a été une année record pour le tourisme en Australie. Selon les chiffres fournis par l'Australian Tourism Forecasting Council, 3,35 millions de touristes se sont rendus en Australie, soit une augmentation de 12 % par rapport à 1993. Sur ce nombre de visiteurs, 702 400 venaient d'Europe, et parmi eux 34 500 étaient français.

PARIS EN VISITE

Samedi 22 avril

■ **L'HÔTEL DE LA PAÏVA** (55 F + prix d'entrée), 9 h 30, 25, avenue des Champs-Elysées (Paris et son histoire).

■ **L'ÎLE SAINT-LOUIS** (50 F), 10 h 30, 2, rue d'Arcole (Paris autrefois).

■ **LES SALONS DU CONSEIL D'ÉTAT** (55 F + prix d'entrée), 10 h 30, place du Palais-Royal, devant les grilles du Conseil d'Etat (Mathilde Hager).

■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Whistler (50 F + prix d'entrée), 11 h 30, 1, rue de Bellechasse, devant l'éléphant (Pierre-Yves Jaslet).

■ **DE LA MADELEINE** aux jardins des Champs-Élysées (45 F), 14 h 30, devant le portail de la Madeleine (Paris pittoresque et insolite).

■ **HÔTELS DU MARAIS** et place des Vosges (50 F + prix d'entrée), 14 h 30, 62, rue Saint-Antoine (Connaissance de Paris).

■ **MUSÉE D'ART MODERNE** : exposition Chagall (25 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE CARNAVALET** (25 F + prix d'entrée) : Paris et les Parisiens à travers les siècles, 14 h 30 ; exposition Paris grand écran, 1895-1945, 15 heures (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE DU PETIT PALAIS** : exposition Carthage (25 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées de la Ville de Paris).

■ **LE QUARTIER CHINOIS** et ses lieux de culte (55 F), 14 h 30, sortie du métro Porte-de-Choisy, devant la BNP (Christine Merle).

■ **L'ACADÉMIE FRANÇAISE** à l'Institut (55 F + prix d'entrée), 15 heures, 23, quai de Conti (Paris et son histoire).

■ **L'AMBASSADE DE POLOGNE** (60 F + prix d'entrée), 15 heures, sortie du métro Varenne (Isabelle Hauller).

■ **LE MARAIS** à l'époque de la Renaissance (37 F), 15 heures, 23, rue de Sévigné (Monuments historiques).

■ **MUSÉE CERNUSCHI** : exposition Japon, saveurs et sérénité (40 F + prix d'entrée), 15 heures, 7, avenue Vélasquez (Approche de l'art).

■ **MUSÉE NISSIM DE CAMONDO** (50 F + prix d'entrée), 15 heures, 63, rue de Monceau (Tourisme culturel).

■ **PASSAGES** du Palais-Royal aux grands boulevards (45 F), 15 heures, sortie du métro Louvre, côté rue de Rivoli (Didier Bouchard).

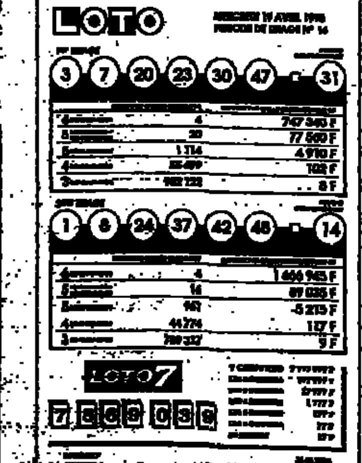
■ **LE QUARTIER DE SAINT-SULPICE** (50 F), 15 heures, sortie du métro Saint-Sulpice (Résurrection du passé).

■ **LA TOUR EIFFEL** (37 F + prix d'entrée), 15 heures, pilier nord, devant le buste de Gustave Eiffel (Monuments historiques).

■ **MARAIS** : le quartier Saint-Paul (50 F), 15 h 30, place de l'Hôtel-de-Ville, face à la poste (Claude Marti).

■ **MUSÉE D'ART MODERNE** : exposition Chagall (55 F + prix d'entrée), 15 h 30, hall du musée (Mathilde Hager).

JEUX



ABONNEMENTS

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à : *Le Monde* Service abonnements 1, place Hubert-Beuve-Méry - 94852 Ivry-sur-Seine Cedex - Tél. : 33 (1) 49-60-32-90.

Je choisis la durée suivante	France	Suisse, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas	Autres pays de l'Union européenne
☐ 3 mois	536 F	572 F	790 F
☐ 6 mois	1 038 F	1 123 F	1 560 F
☐ 1 an	1 890 F	2 086 F	2 960 F

Abonnements USA/Canada : « LE MONDE » (USPS = 0009729) is published daily for $ 892 per year « LE MONDE » 1, place Hubert-Beuve-Méry 94852 Ivry-sur-Seine, France, second class postage paid at Champlain N.Y. US, and additional mailing offices. POSTMASTER : Send address changes to IMS of N-Y Box 1518, Champlain N.Y. 12919-1518. Pour les abonnements souscrits aux USA : INTERNATIONAL MEDIA SERVICE, Inc. 3330 Pacific Avenue Suite 404 Virginia Beach VA 23451-2983 USA Tél. : 800.428.30.03

Nom : .... Prénom : ....
Adresse : ....
Code postal : .... Ville : ....
Pays : .... 501 MQ 001
Ci-joint mon règlement de : .... FF par chèque bancaire ou postal ; par Carte bleue n° ....

Signature et date obligatoires

Changement d'adresse : PP. Paris DTN
● par écrit 10 jours avant votre départ.
● par téléphone 4 jours. *(Merci d'indiquer votre numéro d'abonné.)*
Renseignements : Portage à domicile ● Suspension vacances.
● Tarif autres pays étrangers ● Paiement par prélèvements automatiques mensuels.
33 (1) 49-60-32-90 de 8 h 30 à 17 heures du lundi au vendredi.

LES SERVICES DU *Monde*

Le Monde	40-65-25-25
Télématique	3615 code LE MONDE
Documentation	3617 code LMDOC ou 36-29-04-56
CD-ROM :	(1) 43-37-66-11
Index et microfilms :	(1) 40-65-29-33
Abonnements Minitel :	3615 LE MONDE accès ABO
Cours de la Bourse :	3615 LE MONDE
Films à Paris et en province :	(1) 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,19 F/min)

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance.

Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Imprimerie du *Monde* : 12, rue M. Gunsbourg, 94852 Ivry-cedex. PRINTED IN FRANCE. 1993

Le Monde PUBLICITÉ — Société filiale de la SA Le Monde et de Médias et Régie Europe SA
Président-directeur général : Jean-Marie Colombani
Directeur général : Gérard Morax
Membres du comité de direction : Dominique Alduy, Gisèle Peyou

133, avenue des Champs-Elysées 75409 Paris Cedex 08
Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

LIVRES Devant l'augmentation du volume des prêts en bibliothèques, une partie des professionnels du livre exigent que le droit d'auteur soit étendu. Les partisans du prêt payant se recrutent surtout chez les représentants des auteurs et parmi les éditeurs des secteurs économiquement fragiles – littérature générale, sciences humaines, édition scientifique et technique. ● LES BIBLIOTHÉCAIRES défendent la gratuité de la lecture publique. Mais ce principe connaît déjà des entorses, puisque la plupart des bibliothèques municipales perçoivent désormais des droits d'inscription. ● LES ENFANTS jouent un rôle important dans ce débat. Ils empruntent la moitié du total des livres prêtés. Ils fréquentent plus souvent les bibliothèques que les adultes. Le secteur de la littérature jeunesse est aussi devenu l'un des plus dynamiques de l'édition.

Les bibliothécaires défendent la gratuité des prêts

Alors que les emprunts de livres ont énormément augmenté, des professionnels de l'édition réclament une participation financière du public pour permettre aux auteurs de percevoir un droit

L'AFFAIRE tient en deux chiffres. Aujourd'hui, 100 millions de livres sont empruntés en une année dans les bibliothèques publiques, tandis qu'il se vend 300 millions d'ouvrages neufs. Un à trois : ce rapport est un phénomène nouveau, et il bouleverse le petit monde des professionnels du livre. Depuis 1980, les bibliothèques ont connu un essor exceptionnel. Le nombre de mètres carrés a doublé. La décentralisation, en 1986, a incité les maires à construire ou moderniser les bâtiments. Une nouvelle génération est apparue : les médiathèques, qui prêtent livres, disques, vidéos et parfois œuvres d'art ou CD-ROM, attirent les jeunes (les moins de trente-cinq ans représentent 82 % des inscrits à Nantes, par exemple).

Les vieilles « biblis » aux parquets grinçants ont souvent fait place à des architectures audacieuses. La part des Français inscrits dans une bibliothèque municipale a peu évolué (17 à 18 % selon les années). Mais le volume des prêts a explosé, passant de 59 millions en 1980 à 103 millions selon les derniers chiffres ministériels.

« Nous rendons grâce aux bibliothécaires tous les matins. Ils font un travail prodigieux en faveur des auteurs », reconnaît Paul Fournel, romancier, secrétaire général de la Société des gens de lettres (SGDL), qui regroupe quelque 13 000 auteurs. *« Mais*, ajoute-t-il aussitôt, *le droit doit s'adapter à cette nouvelle situation. »* Pour la SGDL comme pour une partie des éditeurs, le coup est parti : haro sur la gratuité des bibliothèques. Les auteurs doivent percevoir des droits pour leurs ouvrages prêtés, alors que stagnent les ventes de livres. *« Lorsqu'un tirage est épuisé ou que le livre a été retiré des librairies, il continue fort heureusement à vivre dans les bibliothèques. C'est là que commence l'injustice à l'égard de l'auteur*, affirme Paul Fournel. *Bien sûr il est heureux de savoir que ses ouvrages sont toujours lus. Il se sent néanmoins spolié de ses droits, dans la mesure où la présence d'un ouvrage en bibliothèque permet la lecture d'un texte à des milliers de personnes sans que l'auteur perçoive une rémunération. »*

Editeur de sciences humaines, un secteur économiquement fragile, François Gèze (La Découverte) plaide pour un droit payé par les emprunteurs, quand d'autres préféreraient que l'Etat soit le payeur : *« La lecture publique gratuite est certes un objectif sympathique et généreux, mais ses effets sont pervers. Les étudiants devraient payer de 5 à 10 F quand ils empruntent un livre en bibliothèque universitaire. »*

LE LIVRE DÉVALORISÉ

Selon lui, la gratuité des manuels scolaires jusqu'à la fin du collège produit des générations d'enfants qui découvrent l'écrit dans des ouvrages *« vieux et sales »*, dévalorisant le livre. Le prêt payant serait une manière de reconnaître qu'*« un livre est le fruit du travail d'un auteur, d'un éditeur »*. Sans auteur, pas de livre, répète Paul Fournel, et sans livre, pas d'éditeur, ni de libraire, de bibliothécaire, de relieur... *« Pourquoi l'auteur serait-il le seul de cette chaîne à ne pas être rémunéré ? »* interroge-t-il, constatant qu'entre les éditions de poche et les clubs de livres, les droits d'auteur rognés par les éditeurs et la baisse des tirages moyens, les écrivains voient leurs rémunérations diminuer.

Une directive européenne de 1992 prônant le prêt payant a, un temps, réjoui ses partisans. Mais, grâce au flou de ses applications, le gouvernement français ne s'est pas senti tenu de modifier sa législation. Il n'empêche, d'aucuns, au ministère de la culture, prédisent que l'instauration d'un droit de prêt est *« inéluctable »*. Face à ces déclarations, une étude de l'Observatoire de l'économie du livre a le mérite d'introduire des éléments chiffrés (*Le Monde* du 27 janvier 1995).

L'achat et le prêt ne sont pas des pratiques concurrentes, mais plutôt complémentaires, démontrent les chercheurs. Les gros emprunteurs sont aussi de gros acheteurs. Les Français préfèrent acheter qu'emprunter. Ainsi, 40 % d'entre eux achètent des livres, sans pour autant fréquenter de bibliothèque.

Une telle étude n'a cependant pas désarmé partisans et adversaires du prêt payant, tant les débats sur la lecture constituent, en France, un sujet sensible. En première ligne du combat contre le droit de prêt viennent les bibliothécaires, presque unanimes. Une comparaison leur vient sans cesse : la lecture publique gratuite est une conquête sociale, au même titre que l'école pour tous. Attachée à ce principe, cette profession en déplore parfois les premières entorses : depuis la décentralisation, les mairies ont souvent instauré des droits d'inscription. Les Parisiens peuvent encore emprunter gratuitement dans les bibliothèques de la ville (disques et vidéos entraînent une inscription payante). Mais, selon l'Association des bibliothécaires français (ABF), 70 % des bibliothèques municipales exigent une cotisation annuelle, une pratique qui ne touchait que 28 % des établissements en 1978. Toutefois, les sommes restent modiques, de 30 à 100 F pour l'année, et enfants, RMistes, chômeurs en sont en général exonérés.

Malgré ces nouvelles recettes, la tendance des budgets d'acquisition alloués par les mairies est à la baisse depuis 1994. *« Si l'on introduit des obstacles financiers et que l'on ne renouvelle pas suffisamment les collections, les lecteurs vont fuir les bibliothèques. Mais ils n'achèteront pas plus de livres. Ce sera une perte pour tout le monde »*, s'inquiète Claudine Bellayche, présidente de l'ABF.

Fierté des bibliothèques, le travail auprès des enfants, souvent mené en lien avec l'école, touche un public socialement plus divers que celui des adultes. Aujourd'hui, la moitié des livres empruntés en bibliothèque le sont par des enfants. Si les défenseurs du prêt payant ont beau jeu de souligner que les usagers adultes des bibliothèques se recrutent dans les milieux privilégiés, ils s'inclinent devant le succès des opérations dans les quartiers difficiles. Sans toutefois renoncer à leurs revendications...

La plupart des éditeurs pour la jeunesse ne l'entendent pas de cette oreille. Dans l'univers de l'édition, ils se situent plutôt du côté des opposants au prêt payant, tout comme les éditeurs de livres pratiques et de manuels scolaires. *« Nous travaillons depuis vingt-cinq ans pour que les enfants prennent le chemin de la bibliothèque, nous n'allons pas militer pour l'introduction d'obstacles financiers »*, explique Christian Bruel, auteur et éditeur (Le Sourire qui mord).

SITUATION DÉLICATE

Comme d'autres éditeurs jeunesse, il se targue de bien connaître son public, à force d'aller à sa rencontre. *« Je ne suis pas sûr que mes collègues des secteurs plus menacés, comme la littérature générale ou les sciences humaines, aient cette connaissance de leur terrain »*, lâche-t-il aimablement... A ses yeux, l'efficacité du remède aux maux de l'édition – le prêt payant – reste à prouver.

La situation de la lecture est délicate en France, font observer les bibliothécaires. *« Comme les librairies, nos établissements sont fragiles*, déplore Claudine Belayche ; *en 1991, 18 % des Français étaient inscrits en bibliothèque ; l'année suivante, le pourcentage* [avait] *baissé d'un point. Rien n'est gagné. »* Créer des lecteurs, donner envie de lire à un public le plus large possible, dès le plus jeune âge, répondre à ses attentes : l'enjeu semble trop complexe pour appeler des solutions-miracles.

Catherine Bédarida

★ ***Les Bibliothèques, acteurs de l'économie du livre. L'articulation achat/emprunt*, Observatoire de l'économie du livre, 1995. L'intégralité de l'étude paraîtra à l'automne. *Le Monde* a publié le point de vue de partisans du prêt payant (Jérôme Lindon, 23 juin 1994, Paul Fournel, 14 février 1995) et d'adversaires (Jean-Michel Leterrier, Syndicat national des bibliothèques, 22 juillet 1995).**

La BD, Barbara Cartland et Agatha Christie

En tête des ouvrages les plus empruntés : les albums de bande dessinée, suivis des livres pour la jeunesse. Derrière, viennent Barbara Cartland, Agatha Christie, Bernard Clavel, Henri Troyat, Georges Simenon, Stephen King. Dans six bibliothèques étudiées par l'Observatoire de l'économie du livre, le palmarès place en tête, après les BD et les ouvrages jeunesse, *La Bicyclette bleue*, de Régine Deforges, puis, en ordre décroissant, trois romans de Bernard Clavel, *Le Jeu de la tentation*, de Jeanne Bourin, *L'Amant*, de Marguerite Duras, *Ne pleure pas ma belle*, de Mary Higgins Clark, *Une créature de rêve*, de Patricia Highsmith, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, de Milan Kundera, *Le Vrai Goût de la vie*, de Michel Jeury, *Hannah*, de Paul-Loup Sulitzer. Le succès des romans sentimentaux et autres ouvrages « mineurs » s'explique par la conjonction de deux publics : un lectorat populaire qui ne recherche pas d'autres lectures ; une clientèle plus cultivée qui emprunte ces livres qu'elle ne veut pas acheter. Tous les goûts ne peuvent cependant être satisfaits en bibliothèque : les collections Harlequin ou SAS sont quasi absentes des rayonnages, tout comme, en littérature enfantine, la série du « Club des cinq », d'Enid Blyton, et les Walt Disney.

Villeurbanne, Arles : l'une est chère, l'autre gratuite

LA PREMIÈRE est l'un des grands travaux de François Mitterrand. Construite à Villeurbanne en 1988, dans le fief du socialiste Charles Hernu, elle fait payer ses lecteurs. La deuxième, voulue par Jean-Pierre Camoin, actuel sénateur, maire chiraquien d'Arles, ouverte en 1989, est l'une des rares médiathèques municipales où l'inscription et le prêt de livres, disques, vidéos et œuvres d'art soient entièrement gratuits. Toutes deux sont des symboles de la modernisation réussie des bibliothèques publiques. Chacune d'elles bénéficie d'un lieu exceptionnel. La Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne a été dessinée, depuis le bâtiment jusqu'au mobilier intérieur, par Mario Botta, architecte de la toute nouvelle cathédrale d'Evry. Le puits de lumière central ressemble d'ailleurs à une coupole, conférant un caractère presque sacré aux rayonnages de livres et aux salles de lecture. En Arles, il faut pénétrer dans le cloître de l'ancien hôpital pour accéder à la médiathèque, mariage étonnant d'une architecture de verre ultracontemporaine avec les murs et les poutres du XVIe siècle. Les livres de sciences humaines et de technologie se trouvent dans cette salle de l'hôpital d'Arles peinte par Van Gogh, et l'on y reconnaît la porte de la chapelle et les fenêtres du célèbre tableau.

A Villeurbanne, en plus de l'incription annuelle (80 F pour un adulte habitant la commune), le lecteur débourse 4 F par disque emprunté ou acquitte un forfait mensuel de 60 F pour les vidéos. La bibliothèque a convaincu la mairie de rendre l'inscription des enfants gratuite au 1er janvier 1995. *« Depuis, nous enregistrons une hausse des prêts de 24 % au rayon jeunesse »*, se réjouit Jean-François Carrez-Corral, directeur de la médiathèque. Ouverte quarante-cinq heures et six jours par semaine, soit dix heures de plus que la moyenne des bibliothèques municipales dans les villes de même importance, la Maison du livre accueille un très large public : 20 % de la population y est inscrite, et le volume des prêts dépasse la moyenne (6,7 prêts par habitant, contre 4,3 dans les villes de taille comparable). Au hit-parade des emprunts figurent Tintin : Le Temple du soleil chez les adultes, *Tom Tom et Nana* pour les enfants, un disque de Jimi Hendrix, un film de Woody Allen et, à l'artothèque, une gravure d'Alechinsky. *« Le principe d'un droit d'auteur sur les prêts ne me choque pas*, affirme Jean-François Carrez-Corral. *Peu importe s'il bénéficie d'abord aux best-sellers. Ce n'est pas aux bibliothécaires de porter un jugement sur ce que les gens doivent lire. »* Il préconise l'achat d'ouvrages par les bibliothèques à un prix supérieur à celui du marché. Le surcoût permettrait de rémunérer les auteurs. *« Même si cela diminue un peu les acquisitions, il me semble préférable de respecter le droit de rémunération des auteurs »*, poursuit-il, en rupture avec l'opinion majoritaire de ses collègues.

L'œil tourné vers les iris du cloître de l'Espace Van Gogh, Jean-Loup Lerebours, directeur de la médiathèque d'Arles, s'enflamme. Champion de la gratuité totale, il a mis en pratique ses convictions. Avec succès : le quart des habitants de la petite ville sont inscrits, malgré des horaires malcommodes. Pour lutter efficacement contre les exclusions et l'illettrisme, il faut tout faire pour faciliter l'accès du plus grand nombre, affirme-t-il. Outre la gratuité, la médiathèque veut simplifier la vie des usagers : durée de l'emprunt portée à quatre semaines, absence de pénalités journalières de retard, présence d'une boîte à l'extérieur pour les retours en dehors des heures d'ouverture... Jean-Loup Lerebours est convaincu que les bibliothèques aident l'édition et la librairie, plutôt qu'elles ne les pénalisent. *« Avant l'ouverture de la médiathèque, la littérature de jeunesse était peu présente dans les vitrines des librairies d'Arles. A présent, nous avons créé une demande en faisant découvrir ces livres et ces auteurs, et les rayons jeunesse se sont développés dans les magasins. »* La médiathèque achète ses livres et ses disques uniquement chez les libraires et les disquaires d'Arles ou de Montpellier.

En invitant des écrivains en résidence, en donnant, par exemple, carte blanche au poète Charles Juliet à la Maison du livre de Villeurbanne, en faisant venir régulièrement des auteurs, en les rémunérant pour ces interventions, en concluant par des ventes-signatures, les bibliothèques publiques mènent déjà une politique d'aide aux auteurs, estiment les deux directeurs de médiathèque.

C. B.

Pef, auteur de livres pour enfants

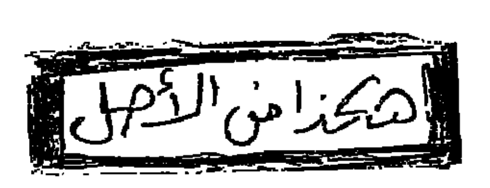
Ces lecteurs qui coûtent cher

CRÉATEUR des mots tordus, auteur à succès, Pef a publié une soixantaine de livres pour enfants. Ses ouvrages, dont Moi ma grand-mère, Rendez-moi mes poux, Je m'appelle Adolphe, *sont très empruntés en bibliothèque.*

« J'ai publié vingt et un albums chez Messidor-La Farandole, qui a fait faillite. Ces livres circulent en bibliothèque sans que je touche un seul centime. Avant, il fallait être mort pour tomber dans le domaine public. Cela m'arrive de mon vivant ! En plus, les bibliothèques vous font connaître, et c'est très dangereux de devenir célèbre : les vingt-cinq gamins d'une classe qui vous ont lu et aimé vont vous écrire, vous allez leur répondre, et cela vous coûtera vingt-cinq timbres... Quant à mes livres en Folio, chez Gallimard, ils me rapportent 1 franc par exemplaire vendu. Je suis aussi en procès contre un éditeur qui ne m'a jamais versé le moindre droit d'auteur.

Je souhaite qu'on reconnaisse la propriété intellectuelle des auteurs et que le prêt soit payant. Mais je ne veux pas qu'on lèse les mômes. Je travaille souvent en banlieue, dans les quartiers nord de Marseille ; je ne veux pas qu'on fasse payer ces gamins, passionnés de lecture. Il existe un formidable tissu d'instituteurs et de bibliothécaires qui défendent le livre et permettent à la littérature de jeunesse de subir le choc de la crise du livre de façon moins dramatique que la littérature générale. »

Propos recueillis par C. B.



L'Afrique du Sud réussit son entrée dans le monde de l'art contemporain

La Biennale de Johannesburg a réuni 450 artistes noirs et blancs et 30 000 visiteurs

Événement considérable pour le pays mais aussi pour l'Afrique, traditionnellement exclue des grands courants artistiques internationaux, la première Biennale d'art contemporain de Johannesburg a attiré 30 000 visiteurs pour une manifestation qui aurait été inimaginable il y a seulement quelques années. Elle a réuni les œuvres de quatre cent cinquante artistes, noirs et blancs, venus d'une soixantaine de pays.

JOHANNESBURG
de notre correspondant

Ouverte le 28 février dernier, la première Biennale d'art contemporain de Johannesburg fermera ses portes le 30 avril. En deux mois d'existence, plus de 30 000 visiteurs auront visité une exposition qui, répartie sur une quinzaine de lieux différents, a rassemblé quelque 450 artistes – parmi lesquels 150 sud-africains – venus d'une bonne soixantaine de pays. La Biennale aura aussi été l'occasion de conférences, de débats et d'ateliers de formation. Événement considérable non seulement pour l'Afrique du Sud, mais aussi pour le continent africain qui, « art nègre » mis à part, est traditionnellement exclu des grands courants d'échanges artistiques internationaux.

Bien équipée en moyens modernes de communication, la ville, contrairement à d'autres métropoles africaines, dispose de lieux et des talents capables de soutenir un tel chantier. Et surtout l'élan donné par le renouvellement du paysage politique lui a donné l'audace d'entreprendre l'irréalisable.

Un tel projet nécessitait d'abord de la place. Les organisateurs ont mobilisé les galeries déjà existantes, se sont emparés de l'ancienne halle aux légumes transformée, l'année dernière, en Museum Africa. Ensuite, ils ont occupé une usine électrique désaffectée où ils ont façonné un espace à la taille de l'événement. Planté au milieu d'un terrain vague, entre une autoroute urbaine et les gratte-ciel de verre et d'acier du quartier des affaires, l'Electrical Workshop, avec ses murs d'usine de début du siècle, ses surfaces démesurées et une gigantesque peinture murale, œuvre collective d'artistes sud-africains et mozambicains, n'est pas pour peu dans l'attrait qu'a exercé une exposition qui est en train de rendre vie à des quartiers désertés pour cause d'insécurité.

Plus délicate, en revanche, aura été la définition d'un projet né de l'imagination de Christopher Till, directeur des services culturels de la mairie de Johannesburg, et de sa complice, Lorna Ferguson, longtemps conservateur du Musée de Pietermaritzburg, dans la Natal. Le budget de 1,6 million de dollars (environ 8 milions de francs), somme relativement modeste pour ce genre d'événement, a fait l'objet de vives critiques de la part de ceux qui estimaient qu'une telle manifestation était superflue dans un pays où chaque centime doit être prioritairement dirigé vers la satisfaction des besoins essentiels de la population.

Sont venues ensuites les querelles nécessairement liées à la désignation des commissaires chargés de choisir les œuvres exposées. Christopher Till et Lorna Ferguson, issus de l'ancien régime, étaient en tant que tels soupçonnés de coupables penchants eurocentristes. Il a fallu des mois de discussions ardues pour qu'émergent enfin les deux thèmes de la Biennale : « Décolonisation des esprits » et « Fragiles alliances », qui tous deux évoquent les discours à la fois rassembleurs et polémiques entre les diverses communautés qui tentent une expérience unique d'intégration multiraciale.

Pour souligner le dialogue qu'après des années de boycottage culturel l'Afrique du Sud entend mener avec le reste du monde, les œuvres ont été choisies par les commissaires désignés par chaque pays – pour la France, Jean-Hubert Martin, directeur du Musée des arts africains et océaniens de Paris – flanqués d'un commissaire sud-africain capable d'apporter le contrepoint du contexte local. Des choix qui n'ont pas satisfait tout le monde puisqu'une quinzaine d'artistes, mécontents d'avoir été négligés, exposaient leurs œuvres face aux bâtiments officiels, en une manifestation « off » finalement assez habituelle.

On ne saurait sous-estimer le souffle qu'exprime le pays à travers cette manifestation. Première puissance économique et militaire du continent, l'Afrique du Sud fait la preuve qu'elle est aussi capable d'investir le champ culturel en faisant s'exprimer, du jour au lendemain, des dizaines d'artistes inattendus, noirs comme blancs. Il y a encore quelques années, sous l'ordre moral de l'apartheid, ces derniers auraient été dénoncés comme « décadents », voire auraient été poursuivis pour atteinte aux bonnes mœurs. Aujourd'hui ils exposent, sans provoquer d'autres débats que ceux liés à la perception de la qualité de leur œuvre.

Georges Marion

L'occasion de se faire connaître

La Biennale de Johannesburg aura montré la diversité d'une production africaine qui, pour être inégale, est d'abord très largement ignorée. Le principal mérite d'un tel événement est d'avoir permis à des artistes africains, non seulement de côtoyer, souvent pour la première fois, leurs collègues étrangers, mais surtout de révéler leur existence. Tel Antonio Olé, dont les bébés de celluloïd peints et collés sur une interminable liste des villages d'Angola constituent un témoignage insupportable de la guerre qui ravage son pays. Tel aussi le Béninois Romuald Hazoumé qui, en un impertinent pied de nez aux amateurs de masques africains traditionnels, expose des masques plus vrais que les vrais, faits de matériaux de plastique et de caoutchouc récupérés dans les poubelles.

Aux couleurs des montagnards d'Indochine

Un trésor présenté à Boulogne-Billancourt

CENTRE CULTUREL DE BOULOGNE-BILLANCOURT. 22, rue de la Belle-Feuille. 92100. Tél. : 47-12-77-95. Entrée libre du samedi de 9 heures à 21 heures. Jusqu'au 13 mai. Catalogue : ouvrage collectif sous la direction de Christine Hemmet, 144 pages, 100 photos. Ville de Boulogne-Billancourt. Editions Sépia. 230 F.

Briquet à piston thaï, piège à tourterelles muong, torque d'argent yao... L'exposition proposée par le Centre culturel de Billancourt donne, en quelque trois cents pièces, une idée de la richesse culturelle de cette région du monde : les pays d'Indochine – Cambodge, Laos, Vietnam – abritent plus de cinquante groupes ethniques. Si les régions plates sont le domaine exclusif des Khmers et des Laos, et des Viets (ou Kinhs), les zones montagneuses sont une mosaïque humaine : Bahnars, Sedangs, Jehs, Mnongs des hauts plateaux, Muongs au nord, ou encore Rhadés, Joraïs, vivant au Cambodge, peuples de langue thaï installés dans le fond des vallées du nord du Vietnam et du Laos.

Chaque ethnie possède une langue et une tradition propres dont les objets du quotidien, costumes, parures, sont les faire-valoir. Christine Hemmet, commissaire de l'exposition, conservateur au Musée de l'Homme, dont proviennent la majorité des pièces, a choisi de donner à voir un autre monde, dans sa différence, et sans nostalgie néo-coloniale : une « civilisation du végétal ». Hommage est ainsi rendu à quelques ethnologues comme Georges Condominas ou comme Paul Rivet, fondateur du Musée de l'Homme en 1936. C'est la première fois depuis la grande Exposition coloniale de 1931 que ces populations installées dans des régions totalement fermées, pendant un demi-siècle de guerre, font l'objet d'une exposition en France.

Le Centre de Boulogne-Billancourt, avec son architecture de parking, ne se prête guère *a priori* à de telles invitations au voyage. Pourtant, il dissimule une énergie dont témoigne la qualité de ses manifestations : expositions (la dernière était consacrée aux cavaliers de Mongolie), conférences, publications. Ainsi apparaissent ces joyaux d'un quotidien divinisé dans ses moindres gestes, là où la beauté, plus qu'un caprice, est comme un devoir : veste xa pho brodée d'ornements de graines, coiffure d'homme maa' érigée de plumes, et, parmi les plus belles parures, les costumes des Thaïs, qui constituent probablement le premier groupe arrivé dans le pays.

LIEN DE GÉNÉRATIONS

Un lien invisible semble unir les vivants, les morts et les générations futures, comme en témoigne ce décor de mât sedang pour le sacrifice du buffle, ou, plus discret, ce petit vase en terre cuite contenant un coton *« imprégné de larmes d'éléphant recueillies à l'aube »*. D'un costume de femme thaï noir en lamé or agrafé de papillons d'argent aux cotonnades yaos cousues en 1994 à la machine Singer pour aller au marché ou travailler dans les rizières, pièces anciennes et contemporaines se mêlent.

« J'ai voulu montrer des gens vivants », dit Christine Hemmet. Elle participe à la création du Musée d'ethnographie d'Hanoï, qui doit ouvrir ses portes en octobre 1997 à l'occasion du sommet de la francophonie. Au-delà des différences, une leçon s'offre, intacte. *« On constate que les ethnies qui ont le mieux survécu aux bouleversements de l'histoire sont celles qui se sont transformées avec elle, comme pour pour mieux maintenir leur identité. Tout ce qui est immobile est condamné à mourir. »*

Laurence Benaïm

Portraits en désordre des personnages illustres de Montparnasse

L'histoire du quartier mythique est retracée au travers de films et d'œuvres, curieux ou rares

LES HEURES CHAUDES DE MONTPARNASSE. Espace Electra, 6, rue Récamier, 75006 Paris ; tél. : 42-84-23-60. Tous les jours sauf lundi et jours fériés de 11 h 30 à 18 h 30 jusqu'au 23 juillet.

Avant 1914, Othon Friesz habitait au 55, boulevard du Montparnasse, et Jacques Lipchitz au 54. Au 86, rue Notre-Dame-des-Champs était Fernand Léger ; au 6, rue Joseph-Bara, André Salmon ; au 216, boulevard Raspail, Amedeo Modigliani, et au 5 *bis*, rue Schœlcher, Pablo Picasso. Un peu plus tard, il y eut Marcel Duchamp, au 37, rue Froidevaux, Tristan Tzara au 35, rue Delambre, Man Ray au 31 *bis*, rue Campagne-Première, Louis Aragon un peu plus loin, rue du Château, et Ossip Zadkine près du Luxembourg, rue d'Assas, où se trouve désormais son musée.

Hemingway et Pound préféraient la rue Notre-Dame-des-Champs, qui finit à la Closerie des Lilas et n'est guère éloignée de la rue de Fleurus, adresse de Gertrude Stein. En ce temps-là, les années 10 et les années 20, le carrefour Vavin était l'un des centres du monde. On en rêvait au loin, en Russie – dont vinrent Zadkine et Lipchitz, Survage et Charchoune –, dans le Mexique de Diego Rivera et la Pologne de Tamara de Lempicka.

De cette histoire devenue mythe, il est malaisé de faire une exposition : trop de noms, trop d'œuvres trop différentes, trop de dates et de lieux forment la trame du récit. L'exhaustivité est impossible, pour une simple raison : il faudrait alors réunir quelques centaines de toiles, sculptures, photographies, dessins et manuscrits parmi les plus célèbres du siècle.

Parce que Matisse habita boulevard du Montparnasse, il faudrait de ses toiles, ainsi que celles que Picasso exécuta entre cubisme épuré jusqu'à l'abstraction et pseudo-classicisme. Il faudrait des Derain, non seulement parce que la rue Bonaparte n'est pas si loin, mais parce qu'il fut l'une des figures majeures de l'après-guerre, fréquentant la Coupole, le Dôme et la Rotonde. Il faudrait les papiers d'Apollinaire et ceux de Cendrars, des poèmes de Max Jacob et de Salmon ; des partitions du groupe des Six ; des reliques de toute sorte du surréalisme ; une foule de sculptures cubistes et post-cubistes, et jusqu'à des Mondrian puisque ce dernier habita longtemps rue de l'Arrivée. Autant dire qu'il faudrait des prêts inaccessibles et des salles très vastes.

TÉMOINS D'IL Y A 30 ANS

Celles de l'Espace Electra sont de taille plutôt réduite, et l'évocation des « Heures chaudes de Montparnasse » – un titre moins racoleur aurait assurément mieux valu – repose sur des films et sur des œuvres plus curieuses que véritablement importantes. Les films sont ceux de Jean-Marie Drot, qui interrogea voilà trente ans les témoins de cette histoire : Elsa Triolet et Jean Cocteau, Gabrielle Buffet-Picabia et Alberto Giacometti, Daniel-Henry Kahnweiler et Francis Poulenc. Des télévisions diffusent leurs récits, lesquels font la part belle aux anecdotes flatteuses et aux souvenirs légèrement enjolivés. Étrange cacophonie de personnages illustres, et des extraits des dialogues enregistrés font l'essentiel du catalogue, sources dont il convient de se méfier parfois.

Était-il nécessaire de consacrer tant de place à Modigliani et à Soutine ? Leurs tableaux – n'en déplaisent aux amateurs de peintres maudits – ne comptent pas parmi les plus considérables de l'époque. Sans doute aurait-il été plus utile d'entrer dans le détail des faits et des réseaux, de suggérer par exemple que le cercle d'Apollinaire est issu du milieu post-symboliste de Paul Fort et de Jean Moréas, habitués de la Closerie, ou de montrer comment s'opéra vers 1912 le passage de Montmartre à Montparnasse, qui marque la fin de la grande époque du Bateau-Lavoir, celle du fauvisme rue Tourlaque et du cubisme sur la Butte. La translation d'un quartier à l'autre marquait en effet le succès de ces avant-gardes.

Le même aimable désordre règne parmi les toiles, les clichés et les dessins. Il en est dont l'intérêt ne se hisse pas au-dessus du document. Il en est d'assez comiques, dont le double – et désastreux – portrait d'Apollinaire et Marinetti à la Rotonde par Garbari, le cubiste *Portrait de Paul Fort* par Gino Severini et le faussement naïf *Jean Cocteau dans son atelier* de Kisling, curiosité de 1916. Il en est de rares, les gouaches de Férat pour les *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire, le *Kahnweiler* de Van Dongen, trois croquis de guerre de Fernand Léger.

La section la plus séduisante est cependant celle qui rend hommage aux égéries rarement puritaines qui régnaient sur les nuits de Montparnasse, les modèles des académies, les nymphes des bals masqués qui s'y montraient généralement en costume d'Ève et, plus aristocratiques, la marquise Casati, la princesse Soutzo, les clientes de Poiret et les amies du comte de Beaumont. Les nus de Man Ray ne sauraient surprendre, ni ceux de Pascin et de Kisling. Mais le *Lupanar à Montparnasse* de Foujita a le mérite inattendu de rappeler les images crues et nettes d'Otto Dix, contemporaines.

Philippe Dagen

CHORÉGRAPHIES

LES DISPARATES

De Boris Charmatz et Dimitri Chamblas. Danseur : Boris Charmatz. Sculpture : Toni Grand. Le spectacle sera le 12 mai, à Pont-de-Chaix, les 19 et 20 mai, à Aix-la-Chapelle.

Dans *A bras-le-corps*, créé en 1992 à Lyon, Charmatz et Chamblas dansaient, tout en le renouvelant, l'éternel duo des jeunes gens, beaux, resplendissants de santé, décidés à aller jusqu'au bout de leurs forces. Première pièce et coup de cœur du public. Ils viennent de se réunir à nouveau – habituellement Charmatz danse chez Odile Duboc, et Chamblas chez Régine Chopinot, l'un à Belfort, l'autre à La Rochelle – pour écrire un solo autour d'une sculpture de résine et de pierre, opalescente ou opaque selon l'éclairage, une sorte de dolmen inventé par Toni Grand. Seul Boris Charmatz danse. Tout d'abord l'exaspération, le corps au bord de craquer avec des cris, des halètements. L'hystérie au masculin, dont certains affirment qu'elle n'existe pas, prend ici des couleurs crues, irréfutables. Dommage que le danseur porte cette combinaison d'ours en peluche orange ! Fondu au noir pour passer à une autre humeur, plus abstraite, et encore à une autre, celle d'un jeune homme d'aujourd'hui, fatigué, courant des fêtes qui se ressemblent toutes. Charmatz se donne à fond, sans toutefois sauver la faiblesse de la construction : les articulations entre les trois états sont sommaires. Il n'empêche que ces caprices de jeune homme sont nimbés du charme du désenchantement précoce. *D. F.*

BIENNALE DE LA DANSE DU VAL-DE-MARNE
DAM

De Maguy Marin pour douze interprètes. Musique : Denis Mariotte. Costumes : Yasmine Simon. Lumières : Pierre Colomer. Théâtre Jacques Brel, Fontenay-sous-Bois : *Dam* est la suite de *Ram*, créé au Festival de danse de Cannes en mars 1995. *RamDam* sera dansé dans sa totalité à Avignon du 16 au 22 juillet dans la Cour d'honneur du Palais des papes.

Refusant ce à quoi elle cédait trop souvent, la facilité, le clin d'œil aguicheur, Maguy Marin impose depuis *Waterzooï* (1994) une conception plus épurée à son travail sans pour autant abandonner sa causticité et sa verve. Doit-on voir dans cette nouvelle rigueur l'influence de Denis Mariotte, musicien, qui pose sur scène de drôles d'instruments, apprend à chanter et à jouer aux danseurs ? *Dam*, la dernière création en date, portée par *L'Histoire universelle des chiffres* du mathématicien Georges Ifrah, apporte la preuve par douze danseurs que chaque homme ressemble à son voisin, qu'à un bourreau correspond une victime, etc. La pièce, opéra du mystère et du nombre, fait à la danse, combinaisons de corps simples et infinies, une part triomphante. Ainsi qu'aux chiffres et aux lettres, aux phrases psalmodiées, susurrées. La chorégraphe, qui pendant quelques années avait mis son travail de compagnie contemporaine en veilleuse pour se consacrer au Lyon Opera Ballet, où elle remplissait le rôle d'artiste en résidence, revient en force, toujours installée au Centre chorégraphique national de Créteil, bien décidée à montrer que la danse contemporaine est son affaire, depuis que dans les années 80, elle arrivait avec son inimitable *May B.*, inspiré de Beckett. *D. F.*

Arles veut réconcilier les familles de la photographie

Bernard Millet, nouveau délégué des Rencontres, présente son projet

A CORPS PERDUS (chapelle du Méjan), ISABEL MUNOZ (Galeries arlésiennes), BRIGITTE BAUER (Maison des Rencontres). Rens. : 90-96-76-06. Jusqu'au 4 juin. Catalogue ***A corps perdus,*** **Actes Sud, 80 F.**

ARLES
de notre envoyé spécial

« La photographie en Arles a sans doute exclu les Arlésiens. » La formule appartient au nouveau délégué des Rencontres, Bernard Millet, qui est chargé de donner un coup de fouet à une manifestation qui s'essouffle au soleil. La comparaison est terrible : durant la Feria pascale (15-16-17 avril), la cité provençale s'embrase, des dizaines de milliers de personnes vivent au rythme des taureaux (le jour) et des *bodegas* (la nuit). Les Rencontres de la photographie ? Trop loin des Arlésiens... Il faut être un aficionado indulgent de l'image fixe et se laisser griser par la beauté des lieux pour ne pas voir que ce festival, qui attend sa 26e édition (7-11 juillet), laisse la ville indifférente. La fréquentation est d'ailleurs en baisse : 5 000 entrées payantes pour les sept soirées de l'été 1994, 58 000 pour les expositions. D'où la thérapie de choc mise en place par la ville et l'Etat.

Ainsi, Bernard Millet, le véritable patron d'Arles, est chargé de développer une action photographique toute l'année, au-delà de la semaine de festival. Nommé pour trois ans, il a pour ambition de *« réconcilier la ville avec la photographie »*. Quant au festival proprement dit, carte blanche est donnée à un directeur artistique « tournant » : Michel Nuridsany pour juillet 1995 (*Le Monde* du 6 avril), le Catalan Joan Fontcuberta pour juillet 1996.

Dans la ville, Bernard Millet a déjà trouvé ses marques : on apprécie que ce jeune homme de trente-six ans, souvent vêtu de noir, s'installe dans le quartier populaire de la Roquette ; on vante son écoute, sa diplomatie, sa voix de pédagogue et légèrement chantante.

Pour la première fois, surtout, un homme de musée fait son entrée dans un festival mené depuis vingt-cinq ans par des passionnés autodidactes. Historien, nommé conservateur, en 1986, au Musée de la Vieille-Charité, à Marseille, il y a monté une collection importante. Il est également professeur à l'université d'Aix-Marseille, où il assure un cours sur les relations entre photographie et peinture.

PLUS CONNUES À L'ÉTRANGER

Constatant que *« les Rencontres sont plus connues à l'étranger qu'à Marseille »*, Bernard Millet annonce son programme : sensibiliser les scolaires à l'image – notamment dans les quartiers défavorisés –, constituer une collection de haut niveau, aménager des lieux de qualité, présenter des expositions d'envergure internationale au printemps et à l'automne, développer les relations avec l'Ecole nationale de la photographie... Son discours est séduisant : *« On a trop vu de gens de communication et pas assez d'historiens compétents s'emparer des photographes. D'où la faillite des idées. »* Il veut introduire à Arles *« le sérieux du musée »*, produire des catalogues *« qui* [aient] *du sens »*. La collection ? *« Aucune institution digne de ce nom ne peut vivre sans collection forte »*, dit-il, affirmant qu'il va mettre en place un comité d'acquisitions.

« En juillet 1997, après 30 a 40 millions de francs de travaux, le palais de l'Archevêché devrait devenir le grand espace dont le festival a besoin ». Bernard Millet y montrera – hors période de festival – des expositions thématiques, notamment en coproductions : *« On va travailler avec l'Art Institute de Chicago. »* Il veut surtout exposer *« la création contemporaine des trois dernières années »*.

Mais le parcours de Bernard Millet inquiète le milieu traditionnel de la photographie. Il appartient en effet à cette génération qui s'est affirmée dans les années 80 en montrant les artistes qui utilisent la photographie. Et, s'il se dit favorable *« au métissage entre art et photo »*, beaucoup doutent de son impartialité, dénoncent son côté *« trop plasticien »*. L'homme s'en défend : *« Il n'y aura pas d'exclusion. A Marseille, j'ai montré Françoise Huguier et John Coplans. A Arles, je montrerai Basilico et Arnaud Claass à côté de Richard Baquié ou Bernard Faucon. »* Il prend soin de saluer *« le travail extraordinaire du fondateur, Lucien Clergue. Quand on hérite de 10 millions de francs de budget, on n'a pas le droit de faire la fine bouche. »*

Bernard Millet affirme vouloir réconcilier deux familles photographiques qui se détestent. Pari délicat... *« La galeriste Chantal Crousel et François Hébel, le directeur de l'agence Magnum, ont des choses à se dire. Tout comme Pascal Kern et Sebastiao Salgado. »* C'est ainsi que les trois premières expositions de Bernard Millet sont « œcuméniques » : la tauromachie d'Isabel Munoz pour les « traditionnels » ; le thème du corps (Appelt, Coplans, Lewis, Pataut) pour les plasticiens, et une jeune artiste, Brigitte Bauer, avec ses couleurs (remarquées) de la montagne Sainte-Victoire. Au bout de ce travail au long cours, Bernard Millet avance un objectif : *« Qu'Arles redevienne incontournable. »*

Michel Guerrin


« TAUROMACHIES » ISABEL MUNOZ/AGENCE VU

Les toreros d'Isabel Muñoz

Il était somme toute logique que les « Tauromachies » d'Isabel Munoz soient présentées à Arles, en pleine Feria pascale. Pendant que les toreros El Fundi et Cesar Rincon triomphaient dans les arènes, la belle Espagnole exposait ses tirages noir et blanc au platine sur les deux niveaux des Galeries arlésiennes rénovées, au centre de la cité provençale (jusqu'au 4 juin). Isabel Muñoz a découvert la tauromachie en même temps qu'elle la photographiait (un livre est à paraître en mai, aux éditions Plume). L'exposition alterne judicieusement grands formats et images plus petites ; mais aussi des scènes traditionnelles de corrida et des images plus personnelles – plus intéressantes –, où on retrouve les mêmes obsessions développées dans ses sujets précédents (tango, flamenco, danses orientales). On retrouve le goût de Muñoz pour les matières, les costumes, les références à la sexualité, les attitudes intemporelles qui renvoient à plusieurs siècles de tradition taurine. C'est peu dire qu'elle s'intéresse plus au torero qu'au taureau. Et c'est tant mieux.

24 portraits d'une certaine famille du cinéma

VINGT-QUATRE images, une seconde de cinéma. Ces vingt-quatre portraits de gens de cinéma – réalisateurs et acteurs – méritent qu'on s'y arrête plus qu'une seconde ou même une minute. En apparence, ils ne se ressemblent guère, sinon par le noir et blanc impeccablement tiré. La logique des cadres varie : parfois il n'y a pas un, mais deux personnages dans l'image ; plusieurs de ces photos, mais pas toutes, sont nimbées d'un flou qui se dissipe aux abords du visage ; certaines, mais pas toutes, ont des bords incertains. Heureuse disparité : Patrick Messina, sans effet de manche ou de focale, a tiré à chacun le portrait pour lui-même, plutôt que pour soi-même.

BIBLIOGRAPHIE

Il y a pourtant, entre ces photos, un air de famille, celui d'une certaine famille de cinéma. Une famille avec plusieurs générations, de Claude Chabrol, Luc Moullet, Jacques Rozier et André S. Labarthe à Patricia Mazuy, Dominik Moll ou Cédric Kahn. Une famille avec des cousins arméno-canadiens (Atom Egoyan), des oncles lusitaniens (Joao Cesar Monteiro) ou de Leicester (Stephen Frears), des fils prodigues prodigieusement mobiles (Robert Kramer) ou essentiellement à la croisée des chemins – Garrel Philippe ou Léaud Jean-Pierre.

Le sens de l'ensemble appelle la réunion, parfois, de deux visages, Marilyn Canto avec Hervé Leroux, Catherine Klein avec Philippe Faucon, Arsinée Khanjian avec Egoyan. Et parfois, seuls, Marianne Denicourt, Melvil Poupaud ou Nathalie Richard existent chacun, mais invoquent en même temps les belles aventures collectives auxquelles ils prêtèrent corps.

Il semble d'abord que ce qui relie entre elles les photos du portfolio lui est extérieur, que ce sont les films – cette généalogie des audaces et des questionnements qui court à travers les trente-cinq dernières années du cinéma – qui lui donnent cet air de famille. C'est vrai, et il est douteux que qui n'a rien vu ou rien aimé de *J'entends plus la guitare* et de *Masculin-féminin*, d'*Adieu Philippine*, de *La Bande des quatre* ou de *Souvenir de la maison jaune*, qui n'a plus de goût à guetter les surgissements du jeune cinéma, risque de ne pas s'y reconnaître.

Mais, complice et connaisseur, Messina « tient » son regard d'un cliché l'autre, comme on tient la note. Et son regard est un regard qui rit.

J.-M. F.

★ 24 images. Photographies de Patrick Messina. Portfolio édité par Limelight et les éditions Ciné-fils. 60 F.

LES FILMS NOUVEAUX

DIS-MOI OUI...
Film français d'Alexandre Arcady. Avec Jean-Hugues Anglade, Claude Rich, Nadia Farès, Patrick Braoudé, Julia Maraval, Marie Laforêt, Valérie Kaprisky, Anouk Aimée. (1 h 45).

Les affiches le promettent : c'est une comédie romantique. La rumeur l'affirme : après avoir tenté de faire du *Parrain* un film français *(Le Grand Pardon)*, uni les efforts de deux policiers, l'un juif et l'autre arabe, dans *L'Union sacrée*, et raconté l'amour au kibboutz (*Pour Sacha*), Alexandre Arcady a changé de registre. Voici donc Stéphane (Jean-Hugues Anglade), pédiatre dans un hôpital bordelais, apparemment spécialisé dans le traitement des enfants bien-portants, séducteur invétéré, joueur de poker et de polo, qui voit venir à lui Eva, douze ans, qu'il ne se rappelle pas avoir soignée quand elle était petite et qui ne lui dit pas qu'elle compte sur lui pour la sauver. Car la malheureuse souffre d'un angiome cérébral qui risque de la rendre aveugle. Cela, on ne le sait pas tout de suite, il faut d'abord que l'on ait le temps d'admirer de somptueux appartements, des automobiles de luxe, des restaurants de grande classe et de belles jeunes femmes habillées chic et cher. Ensuite, le cœur de Stéphane s'emballe : il retrouve à Agen, où il bricole des voitures, un chirurgien que ses thèses audacieuses ont poussé sur la touche et qu'il convainc de tenter l'opération qui seule peut sauver Elsa et que nul autre que lui ne peut réussir. Moralité (si l'on ose dire) : si l'on souffre d'un angiome cérébral et que l'on est jolie, fine, astucieuse, que l'on sait le secret du bon chocolat chaud, que l'on possède un vrai talent de pianiste et que l'on connaît Jean-Hugues Anglade, on a toutes les chances de s'en sortir. Oui, *Dis-moi oui...* est une comédie romantique. *P. M.*

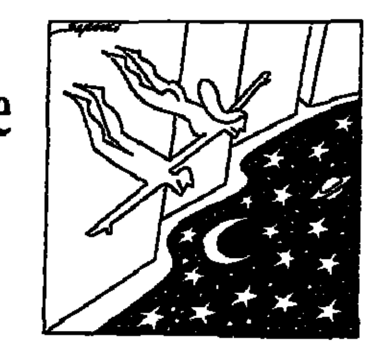
■ **MUSIQUE : le chef Zubin Mehta est nommé** directeur général de la musique de Bavière à compter de septembre 1998 et jusqu'en 2003. Zubin Mehta, cinquante huit ans, devra séjourner cinq mois à Munich et assurer au moins cinquante représentations par an à l'Opéra d'Etat de Bavière, avec lequel il aura à collaborer avec l'Allemand Peter Jonas, confirmé dans ses fonctions d'intendant de cet opéra jusqu'en 2003.

■ **Alfredo Gangotena, PDG de PolyGram-France,** *« a remis son mandat à la disposition du conseil d'administration »*, annonce, mercredi 19 avril, la direction de la filiale française de la multinationale néerlandaise du disque et de l'électronique. Il sera remplacé par Alain Rebillard. Les nouvelles fonctions d'Alfredo Gangotena *« au niveau de PolyGram International seront annoncées ultérieurement »*.

■ **MÉTIERS D'ART : une convention de développement des métiers d'art en Bretagne a été signée,** mercredi 19 avril, à Paris, entre les pouvoirs publics et les organisations professionnelles pour favoriser une meilleure insertion de ces métiers et améliorer la compétitivité des entreprises de ce secteur. Étalée sur trois ans, cette convention s'élève à 5,4 millions de francs, dont la moitié à la charge de l'Etat.

L'Orchestre de Paris à l'école classique

Le baroque Frans Brüggen face au plus ancien orchestre français



AVANT de monter face aux musiciens pour les diriger, Frans Brüggen était flûtiste, l'un des plus stupéfiants de sa génération. Puis il s'est tourné vers la direction d'orchestre, a fondé le magnifique Orchestre du XVIIIe siècle avec lequel il a enregistré quelques disques fêtés un peu partout (Philips). Ce Néerlandais vole aujourd'hui d'orchestre moderne en orchestre moderne sans pour autant abandonner les instruments anciens. Le voici à la tête de l'Orchestre de Paris pour jouer Mendelssohn, Mozart et Haydn. Plus animateur, « insuffleur » de musique que chef au sens strict du terme, Brüggen aura à vaincre quelques réticences chez certains musiciens de l'OP. S'il les vainc, ce sera une grande date dans l'histoire du plus ancien orchestre symphonique français.

★ **Mendelssohn :** *Symphonie n° 1.* **Mozart :** *Concerto pour violon et orchestre K. 219.* **Haydn :** *Symphonie n° 100, « Militaire ».* **Pamela Frank (violon), Orchestre de Paris, Frans Brüggen (direction).** *Salle Pleyel, 252, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e. Mo Ternes. 20 h 30, les 19 et 20. Tél. : 45-63-07-96. De 60 F à 240 F.*

UNE SOIRÉE À PARIS

Tom Ze
Ce parfait excentrique a accompagné les débuts du tropicalisme bahianais dont il n'a jamais renié les idéaux : synchrétisme musical, provocation, effronterie, liberté. Ce Brésilien quadragénaire redécouvert par David Byrne (albums sous le label de l'artiste américain chez WEA) est un incorrigible déjanté de la musique populaire.
New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris 10e. Mo Château-d'Eau. 20 h 30, le 20. Tél.: 45-23-51-41. Location Fnac. De 110 F à 130 F.

Freak Power
En quittant le groupe pop des Housemartins, leur bassiste Norman Cook décida de se consacrer aux musiques de danse. D'abord au sein de Beats International, puis récemment avec Freak Power, exemple assez probant de fusion acid-jazz.
Arapaho, 30, avenue d'Italie (Centre Italie II), Paris 13e. Mo Place-d'Italie. 20 heures, le 20. Tél. : 53-79-00-11. Location Fnac. De 80 F à 100 F.

Oasis
Definitively Maybe, premier album d'Oasis, a regonflé l'orgueil du rock britannique. L'arrogance de Liam Gallagher, le savoir-faire pop de son frère Noël et une touche de violence primaire ont suscité une excitation parfois justifiée.
Bataclan, 50, boulevard Voltaire, Paris 11e. Mo Voltaire. 20 h 30, le 20. Tél.: 47-00-55-22. Location Fnac. 137 F.

Dream Warriors
Ces Canadiens furent parmi les premiers à oser le rapprochement jazz et hip-hop. Le rap-jazz étant devenu monnaie courante, les Dream Warriors se concentrent sur d'autres mélanges excentriques.
L'Erotika, 62, boulevard de Clichy, Paris 18e. Mo Blanche. 22 h 30, le 20. Tél. : 42-59-79-60. 100 F.

ART

Une sélection des vernissages et des expositions à Paris et en Ile-de-France

VERNISSAGES

La Gravure française à la Renaissance
Bibliothèque nationale, galerie Mazarine, 58, rue de Richelieu, Paris-2e. Mo Bourse, Palais-Royal, Pyramides. Tél. : 47-03-81-10. De 10 heures à 20 heures. Du 20 avril au 10 juillet. 22 F.

PARIS

A corps et à raison
Mission du patrimoine photographique, hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine, Paris-4e. Mo Bastille, Saint-Paul. Tél. : 42-74-47-75. De 10 heures à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 4 juin. 25 F.

Arte povera, 1965-1972
Galerie Durand-Dessert, 28, rue de Lappe, Paris-11e. Mo Bastille. Tél. : 48-06-92-23. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 13 mai.

L'Art et le 7e art
Hôtel de la Monnaie, 11, quai Conti, Paris-6e. Mo Odéon, Saint-Michel, Pont-Neuf, bus 24, 27, 58, 70. Tél. : 40-46-55-35. Du mardi au vendredi de 12 heures à 19 heures ; samedi et dimanche de 10 heures à 19 heures ; nocturne mercredi jusqu'à 21 heures. Jusqu'au 18 juin. 30 F.

Bieth, Ruppersberg, Smithson, Ernest, Willats, Wodiczko
Galerie Gabrielle Maubrie, 24, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris-4e. Mo Hôtel-de-Ville. Tél. : 42-78-03-97. De 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 15 mai.

Constantin Brancusi (1876-1957)
Centre Georges-Pompidou, Grande Galerie, 5e étage, place Georges-Pompidou, Paris-4e. Mo Rambuteau. Tél. : 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures ; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 21 août.

Carthage, l'histoire, sa trace et son écho
Musée du Petit Palais, avenue Winston-Churchill, Paris-8e. Mo Champs-Elysées-Clemenceau. Tél. : 42-65-12-73. De 10 heures à 17 h 40. Fermé lundi. Jusqu'au 2 juillet. 40 F.

Jean Cassou (1897-1986)
Bibliothèque nationale, galeries Mansart, 58, rue de Richelieu, Paris-2e. Mo Bourse, 4-Septembre, Palais-Royal. Tél. : 47-03-81-10. De 10 heures à 20 heures. Jusqu'au 18 juin. 22 F.

C'est à vous, monsieur Gasiorowski !
Centre Georges-Pompidou, galerie sud, place Georges-Pompidou, Paris-4e. Mo Rambuteau. Tél. : 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures ; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 mai. 27 F.

Chagall et ses toiles
Jardin d'Acclimatation, Musée en Herbe, bois de Boulogne, boulevard des Sablons, Paris-16e. Mo Sablons. Tél. : 40-67-97-66. De 10 heures à 18 heures ; samedi, de 14 heures à 18 heures ; ateliers mercredi et dimanche à 15 heures. Jusqu'au 30 septembre. 16 F (comprenant l'exposition « La Fontaine »)

Marc Chagall, les années russes 1907-1922
Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris-16e. Mo Alma-Marceau, Iéna. Tél. : 53-67-40-00. De 10 heures à 17 h 30 ; samedi et dimanche de 10 heures à 19 heures. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 17 septembre. 40 F.

Chih-Cheng Chen
Le Monde de l'art rive gauche, 33-35, rue Guénégaud, Paris-6e. Mo Odéon. Tél. : 43-54-22-40. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 6 mai.

Eduardo Chillida
Galerie Lelong, 13, rue de Téhéran, Paris-8e. Mo Miromesnil. Tél. : 45-63-13-19. De 10 h 30 à 18 heures ; samedi de 14 heures à 18 h 30. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 13 mai.

Combas
Fondation Coprim, 112, avenue Kléber, Paris-16e. Mo Trocadéro. Tél. : 47-55-61-64. De 10 h 30 à 18 h 30. Ferme samedi et dimanche. Jusqu'au 9 juin.

Dogon
Musée Dapper, 50, avenue Victor-Hugo, Paris-16e. Mo Victor-Hugo. Tél. : 45-00-01-50. De 11 heures à 19 heures ; samedi, dimanche de 10 h 30 à 19 heures. Jusqu'au 25 avril. 20 F, gratuit le mercredi

Dominique Evrard
Galerie Karsten Grève, 5, rue Debelleyme, Paris-3e. Mo Saint-Sébastien-Froissart. Tél. : 42-77-19-37. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures ; samedi de 10 heures à 19 heures. Ferme dimanche et lundi. Jusqu'au 27 mai.

Philippe Favier
Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris-3e. Mo Hôtel-de-Ville, Rambuteau. Tél. : 42-71-09-33. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 16 mai.

Gaumont, cent ans de cinéma
Cinémathèque française, palais de Chaillot, 7, avenue Albert-de-Mun, Paris-16e. Mo Trocadéro, Iéna. Bus 22, 30, 32, 63, 72, 82. Tél. : 45-53-21-86. De 10 heures à 18 heures. Visites guidées à 10 heures et 11 heures ; jeudi, vendredi de 14 heures à 17 heures ; du mercredi au dimanche toutes les demi-heures. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 14 mai. 25 F.

Graffiti
Galerie Zabriskie, 37, rue Quincampoix, Paris-4e. Mo Rambuteau. Tél. : 42-72-35-47. De 14 heures à 19 heures ; samedi de 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 6 mai.

Georg Grosz
Galerie Tendances, 105, rue Quincampoix, Paris-3e. Mo Rambuteau. Tél. : 42-78-61-79. De 14 h 30 à 18 h 30. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 24 juin.

Les Heures chaudes de Montparnasse
Espace Electra, 6, rue Récamier, Paris-7e. Mo Sèvres-Babylone. Tél. : 42-84-23-60. De 11 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 23 juillet. 20 F.

Henri Lamière
Galerie Claude Samuel, Le Viaduc des arts, 69, avenue Daumesnil, Paris-12e. Mo Gare-de-Lyon. Tél. : 53-17-01-11. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures ; samedi de 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 6 mai.

Lille, chefs-d'œuvre d'un grand musée européen
Grand Palais, galeries nationales, av. W.-Churchill, place Clemenceau, av. du Général-Eisenhower, Paris-8e. Mo Champs-Elysées-Clemenceau, bus 28, 42, 49, 72, 73, 80, 83, 93. Tél. : 44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures ; nocturne mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 3 juillet. 42 F, lundi : 29 F ; billet jumelé avec l'exposition « Zoran Music » : 63 F.

Luigi Mainolfi
Galerie Di Meo, 9, rue des Beaux-Arts, Paris-6e. Mo Saint-Germain-des-Prés. Tél. : 43-54-10-98. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 29 avril.

Matta : comme elle est vierge, ma forêt
Galerie Dionne, 19 bis, rue des Saints-Peres, Paris-6e. Mo Sèvres-Babylone. Tél. : 49-26-03-06. De 11 heures à 19 heures. Ferme dimanche et lundi. Jusqu'au 31 août.

Annette Messager
Musee d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris-16e. Mo Alma-Marceau, Iéna. Tél. : 53-67-40-00. De 10 heures à 17 h 30 ; samedi, dimanche, de 10 heures à 19 heures. Ateliers pour enfants les 19, 20 et 21 avril ou les 26, 27 et 28 avril à 14 h 30. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 21 mai. 27 F.

Micromégas
American Center, 51, rue de Bercy, Paris-12e. Mo Bercy, bus 24, 62, 87. Tél. : 44-73-77-77. De 12 heures à 20 heures ; dimanche de 12 heures à 18 heures. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 4 juin.

Sarah Moon, Kasimir Zgorecki
Centre national de la photographie, hôtel Salomon-de-Rothschild, 11, rue Berryer, Paris-8e. Mo Etoile, George-V, Ternes. Tél. : 53-76-12-32. De 12 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 15 mai. 30 F.

Zoran Music
Grand Palais, av. W.-Churchill, place Clemenceau, av. du Général-Eisenhower, Paris 8e. Mo Champs-Elysees-Clemenceau, bus 28, 72, 73, 83. Tél. : 44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures ; mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 3 juillet. 42 F, lundi : 29 F.

L'Oiseau caché dans la pierre
Centre Georges-Pompidou, atelier des enfants, place Georges-Pompidou, Paris-4e. Mo Rambuteau. Tel. : 44-78-12-33. Mercredi et samedi de 13 h 30 à 17 h 30. Pendant vac. scol. Fermé dimanche et mardi de 13 h 30 à 17 h 30. Ateliers à 14 heures et 15 h 30 ; réserv. au : 44 78 49 17. Jusqu'au 21 août.

Paris grand écran, splendeurs des salles obscures, 1895-1945
Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné, Paris-3e. Mo Saint-Paul. Tél. : 42-72-21-13. De 10 heures à 17 h 40 ; dimanche jusqu'à 19 heures. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 30 avril. 35 F (comprenant l'accès au musée).

John Pfahl
Galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris-4e. Mo Hôtel-de-Ville. Tél. : 42-77-38-24. De 13 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 27 mai.

Le Photographe et l'architecte Baldus, Lefuel et le nouveau Louvre
Musée du Louvre, aile Richelieu, entrée par la pyramide, Paris-1er. Mo Palais-Royal, Louvre. Tél. : 40-20-51-51. De 9 heures à 17 h 45. Fermé dimanche 4 juin ; lundi 1er mai. Fermé mardi. Jusqu'au 3 juillet. 40 F de 9h à 15 h, 20 F après 15 h et dimanche, gratuit pour les moins de 18 ans

Rêves d'alcôves ou la Chambre au cours des siècles
Musée des Arts décoratifs, pavillon De Marsan, 107, rue de Rivoli, Paris-1er. Mo Tuileries ou Palais-Royal. Tel : 44-55-57-50. De 12 h 30 à 18 heures ; samedi et dimanche de 10 heures à 18 heures. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 30 avril. 30 F.

Riera I Arago
Galerie Marwan Hoss, 12, rue d'Alger, Paris-1er. Mo Tuileries. Tél. : 42-96-37-96. De 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 18 h 30 ; samedi de 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 20 mai.

Le Rijksmuseum d'Amsterdam et la peinture néerlandaise
Institut néerlandais, 121, rue de Lille, Paris-7e. Mo Assemblée-Nationale, bus : 63, 83, 84, 94. Tel. : 47-05-85-99. De 13 heures à 19 heures. Ferme lundi. Jusqu'au 21 mai.

Ettore Spalletti
Galerie Claire Burrus, 16, rue de Lappe, Paris-11e. Mo Bastille. Tel. : 43-55-36-90. De 14 heures à 19 heures ; samedi de 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 17 juin.

La Tour Eiffel et les débuts du cinéma français (1889-1929)
Tour Eiffel, premier etage, Champ-de-Mars, Paris-7e. Mo Iena. Tél. : 44-11-23-23. De 9 h 30 à 23 heures. Jusqu'au 25 juin. 20 F (accès au premier etage), escaliers : 12 F

Whistler (1834-1903)
Musée d'Orsay, place Henry-de-Montherlant, quai Anatole-France, Paris-7e. Mo Solferino. Tél. : 40-49-48-14. De 10 heures à 18 heures ; jeudi nocturne jusqu'à 21 h 45 ; dimanche à part. de 9 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 30 avril. 36 F, dimanche : 24 F. Billet jumelé avec visite du musée : 55 F

Robert Wlérick
Musee Bourdelle, 18, rue Antoine-Bourdelle, Paris-15e. Mo Montparnasse-Bienvenüe, Falguière. Tél. : 45-48-67-27. De 10 heures à 17 h 45. Fermé lundi. Jusqu'au 14 mai. 27 F.

ÎLE-DE-FRANCE

Baumgarten, Gee, Kitahara, Lévénez, Oppenheimer, Horacio
La Ferme du Buisson, centre d'art contemporain, allée de la Ferme, 77 Noisiel. Tél. : 64-62-77-00. De 14 heures à 18 h 30 ; mardi de 13 h 30 à 21 heures et les soirs de spectacle jusqu'à 21 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 1er mai.

Hélène Reimann, styliste de l'ombre (1893-1987)
L'Aracine-Musée d'Art brut, château Guérin, 39, avenue du Général-de-Gaulle, 93 Neuilly-sur-Marne. Tél. : 43-09-62-73. De 14 heures à 18 heures. Fermé lundi, mardi, mercredi. Jusqu'au 11 juin.

Xe Bourse d'art monumental d'Ivry
Centre d'art contemporain, galerie Fernand-Léger, 93, avenue Georges-Gosnat, 94 Ivry-sur-Seine. Tél. : 49-60-25-06. De 14 heures à 19 heures ; dimanche de 11 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 14 mai.

CINÉMA

Tous les nouveaux films de la semaine et une sélection des films en exclusivité

NOUVEAUX FILMS

CIRCUIT CAROLE
Film français d'Emmanuelle Cuau, avec Bulle Ogier, Laurence Côte, Frédéric Pierrot (1 h 15).
Espace Saint-Michel, 5e (44-07-20-49).

DIS-MOI OUI...
Film français d'Alexandre Arcady, avec Jean-Hugues Anglade, Julia Maraval, Claude Rich, Nadia Fares, Patrick Braoude, Valérie Kaprisky (1 h 46).
Forum Orient Express, dolby, 1er (36-65-70-67) ; Rex, dolby, 2e (36-68-70-23) ; UGC Danton, dolby, 6e (36-68-34-21) ; Gaumont Marignan-Concorde, dolby, 8e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, dolby, 8e (36-68-43-47) ; Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8e (43-87-35-43 ; 36-65-71-88) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, dolby, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Mistral, dolby, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10) ; Miramar, dolby, 14e (36-65-70-39 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Maillot, 17e (36-68-31-34) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44 ; réservation : 40-30-20-10).

INNOCENTS ET COUPABLES
Film américain de Paul Mones, avec Damian Chapa, Jennifer Rubin, Scott Plank, (1 h 40).
Interdit-12 ans.
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e (36-68-69-23) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38 ; 36-68-68-12) ; Elysées Lincoln, dolby, 8e (43-59-36-14) ; 14-Juillet Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81 ; 36-68-69-27) ; Gaumont Grand Ecran Italie, 13e (36-68-75-13 ; réservation : 40-30-20-10) ; Sept Parnassiens, dolby, 14e (43-20-32-20) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22).

PETITS MEURTRES ENTRE AMIS
Film britannique de Danny Boyle, avec Kerry Fox, Christopher Eccleston, Ewan McGregor, (1 h 35).
Interdit-12 ans.
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e (36-68-69-23) ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83 ; 36-68-68-12) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18) ; La Pagode, 7e (36-68-75-07 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Champs-Elysées, dolby, 8e (36-68-66-54) ; UGC Opéra, dolby, 9e (36-68-21-24) ; 14-Juillet Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81 ; 36-68-69-27) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Sept Parnassiens, dolby, 14e (43-20-32-20) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22). VF : Rex, dolby, 2e (36-68-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Mistral, dolby, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10).

LES TRUFFES
Film français de Bernard Nauer, avec Jean Reno, Christian Charmetant, Isabelle Candelier, (1 h 25).
Forum Orient Express, 1er (36-65-70-67) ; Rex, dolby, 2e (36-68-70-23) ; UGC Odéon, 6e (36-68-37-62) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, 8e (36-68-43-47) ; Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8e (43-87-35-43 ; 36-65-71-88) ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22).

SELECTION

A LA CAMPAGNE
de Manuel Poirier,
avec Benoît Régent, Judith Henry, Sergi Lopez, Jean-Jacques Vanier, Serge Riaboukine, Elisabeth Commelin.
Français (1 h 48).
14-Juillet Beaubourg, 3e (36-68-69-23) ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68) ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

ALERTE !
de Wolfgang Petersen,
avec Dustin Hoffman, René Russo, Morgan Freeman, Cuba Gooding Jr, Patrick Dempsey, Donald Sutherland.
Américain (2 h 08).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Bretagne, dolby, 6e (36-65-70-37 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Odéon, dolby, 6e (36-68-37-62) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, 8e (36-68-49-56) ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Gobelins, dolby, 13e (36-68-22-27) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; Gaumont Kinopanorama, dolby, 15e (43-06-50-50 ; 36-68-75-15 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Maillot, dolby, 17e (36-68-31-34). VF : Rex, 2e (36-68-70-23) ; UGC Montparnasse, dolby, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation : 40-30-20-10) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, 15e (36-68-29-31) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44 ; réservation : 40-30-20-10).

L'ANNÉE JULIETTE
de Philippe Le Guay,
avec Fabrice Luchini, Valérie Stroh, Philippine Leroy-Beaulieu.
Français (1 h 25).
Gaumont les Halles, 1er (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Hautefeuille, 6e (46-33-79-38 ; 36-68-68-12) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75 ; réservation : 40-30-20-10) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; Gaumont Gobelins Fauvette, 13e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; UGC Maillot, 17e (36-68-31-34) ; Pathé Wepler, 18e (36-68-20-22).

L'APPAT
de Bertrand Tavernier,
avec Marie Gillain, Olivier Sitruk, Bruno Putzulu, Richard Berry.
Français (1 h 55).
Interdit-12 ans.
14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38 ; 36-68-68-12) ; UGC Rotonde, 6e (36-65-70-73 ; 36-68-70-14) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Opéra, 9e (36-68-21-24) ; Mistral, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10).

ASTÉRIX ET LES INDIENS
de Gerhard Hahn,
dessin animé Allemand (1 h 24).
VF : Rex, 2e (36-68-70-23) ; 14-Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83 ; 36-68-68-12) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Triomphe, dolby, 8e (36-68-45-47) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation : 40-30-20-10) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, dolby, 13e (36-68-22-27) ; Les Montparnos, 14e (36-65-70-42 ; réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68) ; UGC Convention, 15e (36-68-29-31) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22).

CHUNGKING EXPRESS
de Wong Kar-Wai,
avec Brigitte Lin Chin-Hsia, Takeshi Kaneshiro, Tony Leung Chiu-Wai, Faye Wang, Valérie Chow.
Hong Kong (1 h 37).
VO : Forum Orient Express, 1er (36-65-70-67) ; Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77 ; 36-65-70-43) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

LA CONQUETE DE CLICHY
de Christophe Otzenberger,
avec Didier Schuller, Gilles Catoire.
Français (1 h 30).
L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

L'EMIGRÉ
de Youssef Chahine,
avec Yousra, Michel Piccoli, Mahmoud hémida, Khaled el-Nabaoui, Safia el-Emary.
Egyptien (2 h 08).
VO : 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00 ; 36-68-59-02).

HAUT BAS FRAGILE
de Jacques Rivette,
avec Marianne Denicourt, Nathalie Richard, Laurence Côte, André Marcon, Bruno Todeschini, Anna Karina.
Français (2 h 49).
Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaubourg, 3e (36-68-69-23) ; Europa Panthéon (ex-Reflet Panthéon), 5e (43-54-15-04) ; L'Arlequin, 6e (45-44-28-80) ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60).

JLG/JLG,
de Jean-Luc Godard,
avec Geneviève Pasquier, Denis Jadot, Brigitte Bastien, Elisabeth Kaza
Français (1 h 20).

La Pagode, dolby, 7e (36-68-75-07 ; réservation : 40-30-20-10).

LES JOINTS DES MINES SONT PLUS ÉTANCHES
de Isabelle Quignaux,
Français (1 h 15).
VO : L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

LÉGENDES D'AUTOMNE
de Edward Zwick,
avec Brad Pitt, Anthony Hopkins, Aidan Quinn, Julia Ormond.
Américain (2 h 13).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Danton, dolby, 6e (36-68-34-21) ; Gaumont Marignan-Concorde, dolby, 8e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e (36-68-49-56) ; Gaumont Grand Ecran Italie, 13e (36-68-75-13 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; Majestic Passy, dolby, 16e (36-68-48-56) ; UGC Maillot, 17e (36-68-31-34) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22). VF : Rex, 2e (36-68-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44 ; réservation : 40-30-20-10).

LES MISÉRABLES
de Claude Lelouch,
avec Jean-Paul Belmondo, Michel Boujenah, Alessandra Martines, Annie Girardot, Clémentine Célarié.
Français (2 h 50).
14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83 ; 36-68-68-12) ; Biarritz-Majestic, dolby, 8e (36-68-48-56) ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Passy, dolby, 16e (36-68-48-56).

LE MONSTRE
de Roberto Benigni,
avec Roberto Benigni, Michel Blanc, Nicoletta Braschi, Dominique Lavanant, Jean-Claude Brialy.
Franco-italien (1 h 48).
VO : Forum Orient Express, 1er (36-65-70-67) ; UGC Odéon, dolby, 6e (36-68-37-62) ; UGC Rotonde, 6e (36-65-70-73 ; 36-68-70-14) ; George-V, 8e (36-68-43-47). VF : UGC Opéra, 9e (36-68-21-24) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Mistral, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (36-65-70-38 ; réservation : 40-30-20-10).

LE PETIT CIRQUE ET AUTRES CONTES
de Pascal Le Nôtre, Jacques-Rémy Girerd, Laurent Pouvaret, Jean-Loup Felicioli, Sylvain Vincendeau, Michel Ocelot, Michaël Dudok de Wit,

PRINCIPIO Y FIN
de Arturo Ripstein,
avec Ernesto Laguardia, Julietta Egurrola, Bruno Bichir, Lucia Munoz, Alberto Estrella, Blanca Guerra.
Mexicain (2 h 44).
Interdit-12 ans.
VO : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LES RENDEZ-VOUS DE PARIS
de Eric Rohmer,
avec Clara Bellar, Antoine Basler, Mathias Megard, Aurore Rauscher, Serge Renko, Michael Kraft.
Français (1 h 40).
Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beauregard, 6e (42-22-87-23) ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60).

STREET FIGHTER
de Steven E. De Souza,
avec Jean-Claude Van Damme, Raul Julia, Kylie Minogue, Ming-Na Wen, Damian Chapa, Byron Man.
Américain (1 h 40).
VO : Forum Orient Express, 1er (36-65-70-67) ; UGC Danton, 6e (36-68-34-21) ; Gaumont Marignan-Concorde, dolby, 8e (36-68-75-55 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, dolby, 8e (36-68-43-47). VF : Rex, dolby, 2e (36-68-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, dolby, 13e (36-68-22-27) ; Miramar, dolby, 14e (36-65-70-39 ; réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, 14e (36-65-70-41 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, dolby, 15e (36-68-29-31) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (36-68-20-22) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44 ; réservation : 40-30-20-10).

LES TROIS PALMIERS
de Joao Botelho,
avec Pedro Hestnes, Teresa Roby, Rita Lopes Alves, Alexandra Lencastre, Diogo Infante, Canto e Castro.
Portugais (1 h 08).
VO : Latina, 4e (42-78-47-86).

VIVE L'AMOUR
de Tsai Ming-Liang,
avec Yang Kuei-Mei, Chen Chao-Jung, Lee Kang-Sheng.
Chinois (1 h 58).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e (36-68-69-23) ; Saint-André-des-Arts II, 6e (43-26-80-25) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (36-65-70-38 ; réservation : 40-30-20-10).

REPRISES

CETTE SACRÉE VÉRITÉ
de Léo McCarey,
avec Cary Grant, Irène Dunne, Ralph Bellamy, Alexandre d'Arcy, Cecil Cunningham, Molly Lamont.
Américain, 1937, noir et blanc (1 h 32).
VO : Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65).

Un jugement figure en « une » de « Voici »

LE MAGAZINE *Voici* consacre à nouveau sa couverture à Isabelle Adjani. Mais cette fois sans photographie et sans titre racoleur, à la place un grand aplat blanc sur fond rouge, avec un texte inhabituel, en gros caractères : *« Publication judiciaire. La première chambre du tribunal de grande instance de Paris, par jugement rendu le 5 avril 1995, a ordonné à la société Prisma-Presse, éditrice du journal* Voici, *de payer à Isabelle Adjani la somme de 150 000 francs à titre de dommages-intérêts pour avoir, dans quatre articles parus dans* Voici, *les 20 juin 1994, 8 août 1994, 31 octobre 1994 et 21 novembre 1994, tenu des propos et publié des photographies portant atteinte à sa vie privée et au droit dont elle dispose sur sa propre image. »* Le tribunal avait condamné le journal à publier ce jugement en « une ».

Dans un éditorial, au verso, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire, Dominique Cellura, rappelle qu'il s'agissait d'articles sur les *« démêlés sentimentaux »* d'Isabelle Adjani avec l'acteur britannique Daniel Day Lewis et relève qu'il n'y a pas eu de procès en diffamation. Dominique Cellura précise : *« L'actrice est libre de se montrer dans les publications de son choix, et ce, au moment qui lui convient le mieux. En d'autres termes, lorsqu'elle a quelque chose à vendre. A cette occasion, et à cette occasion seulement, Isabelle Adjani accepte de se plier aux impératifs de son métier. »* Mais *Voici* ne fera pas appel.

Dans ce numéro, *Voici* publie *« Jean-Michel Jarre et Charlotte Rampling : la fin d'une belle histoire »*, et s'attire de nouveaux ennuis. L'hebdomadaire du groupe Prisma Presse devra aussi payer au compositeur Jean-Michel Jarre une provision de dommages-intérêts de 50 000 francs, alors que le musicien réclamait 1 million de francs pour violation de sa vie privée. Samedi 14 avril, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris a toutefois rejeté sa demande de saisie du dernier numéro de *Voici*. Le juge a estimé que cette saisie ne pouvait avoir lieu que pour *« empêcher ou faire cesser une atteinte intolérable à l'intimité de la vie privée »*. Or l'intimité du compositeur n'a pas été surprise, les photos ayant été réalisées dans un lieu public.

Voici, dont la diffusion totale payée était au 30 juin 1994 de 742 197 exemplaires (soit 50 000 exemplaires de moins qu'en 1993), supporte une quarantaine de procès par an. La plupart des condamnations se situent entre 25 000 et 50 000 francs. Le montant maximal pour atteinte à la vie privée avait été de 200 000 francs, après la publication de photographies de Claire Chazal et de Patrick Poivre d'Arvor. En février, le journal avait été condamné à payer 700 000 francs à Plon et à l'éditeur britannique O'Mara Books pour concurrence déloyale après la publication sans autorisation d'extraits d'une biographie de la princesse Diana.

Bons résultats pour Hachette Filipacchi Presse

Les activités internationales du groupe et surtout les profits réalisés aux Etats-Unis ont permis une augmentation des bénéfices en 1994

FILIPACCHI MÉDIAS (*Paris-Match, Entrevue, Jazz magazine, OK ! Podium, Lui, etc.*), contrôlée à 56,3 % par Daniel Filipacchi et Franck Ténot, a connu, en 1994, une baisse de rentabilité importante. Son résultat d'exploitation a été arrêté à 22,9 millions de francs pour un chiffre d'affaires de 1,532 milliard de francs *(lire également page 24)*. Il était de 61 millions en 1993 pour un chiffre d'affaires de 1,503 milliard. Cette chute de la rentabilité s'explique par les pertes dues aux lancements de deux titres arrêtés ensuite : *Frou-Frou* (11 millions de francs) et *Infos du Monde* (5 millions) et surtout aux déficits de la société de distribution vidéo et d'acquisition de droits Film Office, dont les pertes s'élèvent, en 1994, à environ 40 millions de francs.

Cette société, détenue à parts égales par Filipacchi Médias et Hachette Filipacchi Presse, a été pénalisée par la perte du catalogue Walt Disney. En présentant les résultats, Gérald de Roquemaurel, directeur général de Filipacchi Médias et vice-président d'Hachette Filipacchi Presse, a indiqué qu'*« une décision serait bientôt prise concernant Film Office dans le cadre des réflexions qui touchent l'audiovisuel au sein du groupe Matra Hachette »*.

Filipacchi Médias, étant actionnaire à hauteur de 34 % d'Hachette Filipacchi Presse (HFP) aux côtés de Matra Hachette (66 %), peut toutefois intégrer les bons résultats 1994 d'HFP et afficher un bénéfice net consolidé de 120 millions de francs, en hausse de 16,7 % par rapport à 1993. De son côté, le chiffre d'affaires d'Hachette Filipacchi Presse (*Elle, Télé 7 jours, Première, Le Journal du dimanche, Le Provençal...*) reste stable (8,771 milliards de francs en 1994, contre 8,747 milliards en 1993) tandis que son résultat net est en forte hausse : 382 millions de francs contre 283 millions en 1993. Ces bons résultats sont notamment dus aux performances des activités américaines d'Hachette. Avec un chiffre d'affaires de 2,9 milliards de francs aux Etats-Unis, Hachette affiche un résultat net de 250 millions de francs pour un résultat d'exploitation de 400 millions. En 1994, le groupe a donc dégagé l'essentiel de ses profits aux Etats-Unis.

« COUSTEAU JUNIOR »

Au total, les activités internationales du groupe pèsent 4,5 milliards de francs et représentent plus de la moitié du chiffre d'affaires. Bien implanté en Espagne (630 millions de francs), le groupe est associé avec Emap en Grande-Bretagne, avec Burda en Allemagne et Rizzoli en Italie et réalise dans ces trois pays un chiffre d'affaires total d'environ 600 millions de francs. Pour Gérald de Roquemaurel, la présence d'Hachette dans ces trois pays *« n'est pas un aboutissement ; nous pouvons faire beaucoup plus »*. Enfin, l'Asie et le Pacifique (environ 200 millions de francs) sont considérés comme des *« zones de développement prioritaires »*.

En France, la branche magazine du groupe représente 3,2 milliards de francs. Le groupe a créé et arrêté *Avenirs*, pour un coût inférieur à 10 millions de francs. En 1995, Hachette va lancer aux Etats-Unis un magazine politique avec John Fitzgerald Kennedy Junior, et vient de racheter à Rupert Murdoch le magazine féminin *Mirabella*, pour un montant non révélé mais qualifié de *« modeste »*. Enfin, un accord a été passé avec le commandant Cousteau pour la création du magazine *Cousteau Junior*.

La stratégie pour 1995 est plutôt, selon Gérald de Roquemaurel, *« de se concentrer sur les titres existants, en mettant en valeur ce que nous avons. Nous ne chercherons pas forcément des lancements tous azimuts »*. En 1994, Hachette et Filipacchi ont lancé 5 titres dont 3 ont été arrêtés.

Présent dans l'imprimerie (724 millions de francs), Hachette affiche son intention *« de ne pas se laisser marginaliser dans ce domaine »*, après le rachat de l'imprimerie Jean Didier par le groupe canadien Quebecor. Dans la presse quotidienne régionale, Hachette réalise un chiffre d'affaires de 870 millions de francs, grâce principalement au groupe *Le Provençal*, qui contribue cependant de façon négative aux résultats du groupe. Dans ce secteur, Gérald de Roquemaurel a reconnu que *« si des opportunités se présentaient, Hachette étudierait les dossiers »*. Des incertitudes pèsent notamment sur l'avenir du groupe Hersant et de ses quotidiens régionaux.

M. de Roquemaurel s'est gardé de toute prévision pour 1995. L'objectif est de *« maintenir la rentabilité dans un environnement difficile qui comporte plusieurs inconnues »*. Quelle sera la politique économique suivie par le prochain gouvernement et quelles seront les évolutions du cours du dollar et du prix du papier ? La baisse du dollar a affecté les résultats du dernier trimestre 1994. Une poursuite de cette baisse pénaliserait un groupe qui réalise ses meilleurs résultats aux Etats-Unis. L'augmentation du prix du papier inquiète moins le vice-président d'Hachette, qui estime qu'une telle hausse est *« compensée par une augmentation de 5 % des recettes publicitaires »*. Les résultats du premier trimestre 1995 sont plutôt bons. Le portefeuille publicitaire a augmenté de 8,6 % en France en avril 1995, par rapport à avril 1994, et de 10 % aux Etats-Unis.

A. S.

■ **RÉCOMPENSES : les prix Pulitzer**, qui aux États-Unis honorent les meilleurs travaux de journalisme, ont été décernés, mardi 18 avril à New York, à quatre journaux : *Newsday, Wall Street Journal, Washington Post* et *Virgin Island Daily News*, ainsi qu'à l'agence Associated Press (AP). La guerre civile au Rwanda a valu deux prix à cette agence, l'un de reportage international, à Mark Fritz, l'autre pour la couverture photo assurée par Jacqueline Artz, Javier Bauluz, Jean-Marc Bouju et Karsten Thielker.

JEUDI 20 AVRIL

TF 1

13.40 Feuilleton : Les Feux de l'amour.
14.30 Série : Dallas.
15.20 Série : La loi est la loi.
16.15 Jeu : Une famille en or.
16.45 Club Dorothée vacances.
17.30 Série : Les Garçons de la plage.
18.00 Série : Premiers baisers.
18.30 Série : Le Miracle de l'amour.
19.00 Magazine : Coucou ! (et 23.40).
19.50 Le Bébête Show (et 0.30).
20.00 Journal.
20.15 Face à la Une. Lionel Jospin.
20.35 Tiercé, La Minute hippique, Météo.

20.45 Série : François Kléber.
Le Pas en avant, de Patrick Jamain, avec Gérard Lanvin, Elisabeth Vitali. *Une nouvelle série policière réalisée par Patrick Jamain* (Navarro) *qui met en scène un flic teigneux au grand cœur (Gérard Lanvin). Dans cet épisode, il n'aura de cesse d'innocenter son meilleur ami et coéquipier tombé dans le coma à la suite d'une bavure dont ce dernier est accusé.*

22.20 Magazine : Famille, je vous aime.
Invité : Michel Fugain. Thèmes : un enfant handicapé dans la famille ; l'école des jockeys ; le tour du monde en famille.
0.35 Journal et Météo.
0.45 Programmes de nuit.
Histoires naturelles (et 5.05) ; 1.40, TF1 nuit (et 2.40, 3.45, 4.20) ; 1.50, L'Equipe Cousteau en Amazonie ; 2.50, Histoire des inventions ; 3.55, Passions ; 4.30, Musique.

FRANCE 2

12.59 Journal. (19.58, 0.55).
13.25 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
Avec J.-M. Le Pen, J. Cheminade, L. Jospin, E. Balladur (5 min chacun).
13.50 Bourse.
14.05 Série : Inspecteur Derrick.
14.55 Série : L'Enquêteur.
15.45 Tiercé à Longchamp.
16.05 Variétés : La Chance aux chansons (et 4.45).
16.55 Hommage solennel de la Nation à Pierre et Marie Curie. Dépôt de leurs cendres en direct du Panthéon. Invités : Marianne Grunberg-Manago, présidente de l'Académie des sciences, M[me] Monique Bordry, directrice du Musée Pierre-et-marie-Curie.
18.15 Série : Sauvés par le gong.
18.45 Jeu : Que le meilleur gagne.
19.10 Flash d'informations.
19.15 Studio Gabriel.
19.55 Coupe de l'America.
19.58 Journal.
20.30 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
(et 9.20). Avec A. Laguiller, J. Chirac, D. Voynet, P. de Villiers, R. Hue (2 min chacun).
20.50 Météo, Point route.

20.55 Magazine : Envoyé spécial.
Dur, dur de militer ; Tchétchénie, un peuple qu'on assassine.

22.45 Cinéma : Pas de printemps pour Marnie. ■■
Film americain d'Alfred Hitchcock (1964)
0.50 Les Films Lumière.
1.25 Le Cercle de minuit.
2.40 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
Avec R. Hue, L. Jospin (15 min chacun).
3.30 Programmes de nuit.

FRANCE 3

13.35 Magazine : Vincent à l'heure.
14.50 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
(et 18.00). Avec A. Laguiller, J. Chirac, D. Voynet, P. de Villiers, R. Hue (2 min chacun).
15.10 Documentaire : Loups de Galice et de Castille.
15.35 Série : Simon et Simon.
16.30 Les Minikeums.
17.20 Une pêche d'enfer.
18.20 Jeu : Questions pour un champion.
18.50 Un livre, un jour.
Un mal imaginaire, de Maxime Montel.
18.55 Le 19-20 de l'information.
Invité : Robert Hue. A 19.09, Journal régional.
20.05 Jeu : Fa si la chanter.
20.31 Tout le sport.
20.40 Keno.

20.50 Cinéma : Le Bon Roi Dagobert. □
Film franco-italien de Dino Risi (1984).
22.45 Météo et Journal.

23.05 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
Avec J.-M. Le Pen, J. Cheminade, L. Jospin, E. Balladur (5 min chacun).
23.40 ▶ Les Dossiers de l'Histoire.
Arménie, entre mémoire et oubli.
0.35 L'Heure du golf.
1.05 Musique Graffiti.
Quatuor avec piano op. 47, de Schuman, par le Quatuor de Cleveland, G. Sebok, piano (20 min).

M 6

13.25 Série : L'Homme de fer.
14.20 Série : Jim Bergerac.
15.10 Musique : Boulevard des clips (1.05, 6.05).
17.00 Variétés : Hit Machine.
17.30 Série : Guillaume Tell.
18.00 Série : Nick Mancuso.
18.54 Six minutes première édition.
19.00 Série : Caraïbes offshore.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Série : Madame est servie.
20.35 Magazine : Passé simple.
Présenté par Marielle Fournier. 1945 : le vote des femmes.

20.50 Cinéma : Les Saisons du plaisir. □
Film français de Jean-Pierre Mocky (1988).

22.30 Téléfilm : Un ami qui vous veut du mal.
De Bob Yari.
0.10 Magazine : Fréquenstar (et 3.25).
2.30 Rediffusions.
Turquie, géants et merveilles ; 4.20, Sports et découverte (2) ; 5.15, Culture pub ; 5.40, La Tête de l'emploi.

CANAL +

13.35 Cinéma : Elles ne pensent qu'à ça. ■
Film français de Charlotte Dubreuil (1993).
15.05 Documentaire : L'Ecole du rêve du Japon.
De Kim Longinotto et Jano Williams.
15.50 Surprises.
16.00 Cinéma : Sacré Robin des Bois. □
Film américain de Mel Brooks (1993).
17.40 Documentaire : Le Cinéma des effets spéciaux.
Faire la pluie et le beau temps [3].
18.05 Canaille peluche.
Crocs malins.

— En clair jusqu'à 20.35 —

18.30 Jeu : Pizzarollo.
18.40 Nulle part ailleurs.
Présenté par Jérôme Bonaldi, puis à 19.10, par Philippe Gildas et Antoine de Caunes.
19.20 Zérorama.
19.55 Les Guignols.
20.30 Le Journal du cinéma.

20.35 Cinéma : Loin des barbares. ■
Film franco-italo-belge de Liria Bedeja (1993).
22.05 Flash d'informations.

22.15 Cinéma : Mina Tannenbaum. ■
Film français de Martine Dugowson (1993).
0.20 Cinéma : Cœur sauvage. □
Film américain de Tony Bill (1993, v.o.).
1.55 Le Journal du hard.
2.00 Cinéma : Jalousies romaines.
Film franco-italien, classé X, d'Alex Perry (1994, 79 min).

LA CINQUIÈME

13.30 Défi. Photographe de guerre.
14.00 L'Esprit du sport.
Avec Edouard-Jean Empain (rediff.).
15.45 Les Ecrans du savoir.
Au fil des jours (rediff.) ; Inventer demain ; Allô ! la Terre (rediff.) ; Ma souris bien-aimée (rediff.) ; L'Œuf de Colomb (rediff.) ; Cinq sur cinq (rediff.) ; Au fil des jours (rediff.) Langues : espagnol et anglais.
17.30 Les Enfants de John.
18.00 Les Grands Châteaux d'Europe.
18.30 Le Monde des animaux.

ARTE

19.00 Magazine : Confetti.
19.30 Documentaire : Avoir vingt ans dans les petites villes.
De François Bon et Fabrice Cazeneuve.
20.30 8 1/2 Journal.

20.40 ▶ Soirée thématique : Arménie.
Proposée par Ursula Gauthier, avec Charles Aznavour.
20.41 Documentaire : Anniversaire du génocide.
D'Yves Billy.
20.55 Documentaire : Les Yeux neufs de l'Arménie.
D'Ursula Gaulthier et Michaela Watteaux.
21.45 Aznavour pour l'Arménie.

22.00 Documentaire : Le Sang des montagnes.
Karabakh, six années de guerre, de Frédéric Tonolli.
22.40 Entretien : Levon Ter-Petrossian.
22.50 Cinéma : Naapet. ■■
Film arménien de Henrik Malian (1977, v.o.).
0.35 Documentaire : La Deuxième Vie de Marlene.
De Christian et Matti Bauer (rediff.).
1.20 Concert.
Marlene à Londres en 1972 (rediff.).
2.00 Rencontre.
Catherine Destivelle et Jean-Pierre Rampal (30 min).

CÂBLE

TV 5 19.00 Paris lumières. 19.25 Météo des cinq continents (et 21.55). 19.30 Journal de la TSR. En direct. 20.00 Jeux interdits. ■■■ Film français de René Clément (1951, N.) 22.00 Journal de France 2. Edition de 20 heures. 22.35 Le Grand Jeu de TV5. 22.40 Géopolis. Rediff. de France 2 du 26 mars. Invité : Pierre Terzian. 0.15 Tell quel. 0.45 Journal de France 3. Edition de Soir 3 (25 min).

PLANÈTE 19.15 Iso Lo. De Mansour Sora Wade. 20.00 Lucky Morris. De Jean-Loup Martin. 20.30 Force brute. De Robert Kirk [10/65]. Bombes, roquettes et missiles. 21.15 Meurtre sur la côte d'Azur. D'Helen Jenkins. 22.05 BKW. De François Bertrand. 22.20 Les Fous de la Vierge. De Christian Passuello. 23.10 Les Très Riches Heures du Cadran breton. De Jean Kargayan et Thierry Le Nouvel. 23.50 Les Enfants de Millevaches. De Luc Leclerc du Sablon. 0.15 Ballenas. De Philippe Coyault (50 min).

PARIS PREMIÈRE 19.00 Paris Première infos. 19.15 Tout Paris (et 20.30). 19.45 Archives. 20.00 Ecran total. 21.00 L'Enjeu. ■■ Film américain de Frank Capra (1948, N., v.o.). 23.00 Ecran total. 23.30 Concert : Mahler. Enregistré à la Philharmonie de Berlin en 1994 (110 min).

CANAL J 17.35 Les Triplés. 17.40 La Panthère rose. 17.55 Soirée Domino. C'est comme moi ; 18.00, Le Bus magique ; 18.20, Tip top clip ; 18.25, Sébastien et la « Mary-Morgane » ; 18.55, Jeux vidéo ; 19.00, Montre-moi ta ville ; 19.15, Jeux vidéo ; 19.20, Rébus. 19.30 Série : Zorro (30 min).

CANAL JIMMY 20.00 Toute une vie. ■■ Film français de Claude Lelouch (1974). 22.20 Chronique du front. 22.25 Hairspray. ■ Film américain de John Waters (1987). 0.00 Souvenir (85 min).

SÉRIE CLUB 19.00 Série : Docteur Quinn, femme médecin. 19.50 Série : Les Twist. 20.15 Série : Les deux font la loi. 20.45 Série : Salut champion (et 0.10). 21.40 Série : Mission impossible. 22.30 Série : Code Quantum. Etre et ne pas être. 23.20 Série : Equalizer. 0.05 Le Club. 1.00 Série : Le Gerfaut (50 min).

MCM 19.30 Blah-Blah Groove. Warren G. 20.10 MCM mag (et 22.30, 1.00) 20.40 MCM découvertes 21.00 Autour du groove. 21.30 MCM rock legends. Eric Clapton. 23.00 Radio mag. 23.30 Blah-Blah Groove. Niominka Bi. 0.30 Blah-Blah Metal (30 min).

MTV 19.30 The Pulse. 20.00 Greatest Hits. 21.00 Most Wanted. Invités : Tears for Fears. 22.30 Beavis and Butt-Head. 23.00 News at Night. 23.15 CineMatic. 23.30 Concert : Live ! With PJ Harvey. Enregistré au Forum de Londres, en juin 1993. 0.00 The End ? (90 min)

EUROSPORT 20.30 Eurosportnews (et 1.00). 21.00 Catch. 22.00 Football. En différé. Coupe de l'UEFA : Demi-finales, matchs retour. 23.30 Football. En différé. Ligue des Champions : Demi-finales, matchs retour (90 min).

CINÉ CINÉFIL 18.40 La Folle Parade. ■ Film américain d'Henry King (1938, N., v.o.). 20.30 Paris la nuit. ■ Film français d'Henri Diamant-Berger (1930, N.). 22.00 Sur les ailes de la danse. ■■ Film américain de George Stevens (1936, N., v.o.). 23.45 La Table aux crevés. ■■ Film français d'Henri Verneuil (1951, N.). (90 min).

CINÉ CINÉMAS 18.55 Passion criminelle. □ Film américano-canadien de James Kaufman (1990). 20.30 Cow-Boy. ■ Film américain de Delmer Daves (1957). 22.00 Le Jeune Werther. ■■ Film français de Jacques Doillon (1992). 23.40 Le Bon et les méchants. ■■ Film français de Claude Lelouch (1975).

RADIO

FRANCE-CULTURE 19.00 Agora. Sœur Chân Không (La Force de l'amour). 19.30 Perspectives scientifiques. La paranoïa. 4. Freud, Schreber, Lacan. 20.00 Musique : Le Rythme et la Raison. Le pouvoir de la voix. 4. Bobby Mac Ferrin ou la voix pulsée. 20.30 Fiction. Elle aura tes yeux, de Carlos Semprun-Maura. 21.32 Profils perdus. Marcel Paul (1900-1982) (2). 22.40 Les Nuits magnétiques. Les enfants d'Hippocrate (3).

FRANCE-MUSIQUE 19.05 Domaine privé. Emmanuel Carrère, écrivain. 20.00 Concert. En direct du Théâtre des Champs-Elysées, par l'Orchestre national de France, dir. Charles Dutoit : Concerto pour piano et orchestre nº 1, de Brahms, Emmanuel Ax, piano ; Le Sacre du printemps, de Stravinsky. 22.00 Soliste. Dietrich Fischer-Dieskau, baryton. Œuvres de Brahms : Abenddämmerung op. 49 nº 5 ; Salamander op. 107 nº 2 ; Geheimnis op. 71 nº 3 ; Wir wandelten op. 96 nº 2 ; Der Gang zum Liebchen op. 48 nº 1 ; Ständchen op. 106 nº 1, Meerfahrt op. 96 nº 4 ; Mondenschein op. 85 nº 2 ; Auf dem See op. 59 nº 2, Wie bist du, mein Königin op. 32 nº 9. 22.25 Dépêche-notes. 22.30 Musique pluriel. Le Procès Kastner, de Shapira, opéra électronique en treize scènes.

Les interventions à la radio

France-Info 105.5, 18 h 15 : Dominique Voynet (« L'Invité »).

Radio Shalom 94.8 FM, 18 h 30 : Michel Giraud (« Le Grand Débat »).

RMC, 18 h 30 : Edouard Balladur (« Spéciale présidentielle RMC-*Le Figaro* »).

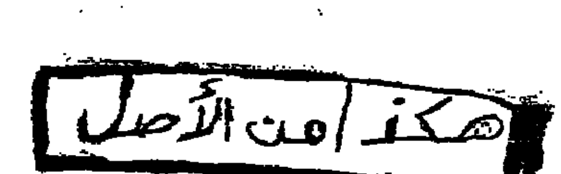
RTL, 18 h 30 : Jacques Chirac (« Grand Jury spécial présidentielle »).

Europe 1, 19 heures : Jean-Marie Le Pen (« Le Club de la Presse »).

O'FM 99.9, à partir de 19 heures : François Fillon, Pierre Moscovici, Jacques Cheminade (« Grand O O'FM-*La Croix*, spécial présidentielle »).

France-Inter, 19 h 20 : Philippe de Villiers, en direct de Nice (« Le Téléphone sonne »)

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles :
▶ Signalé dans « le Monde radio-télévision » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.



هكذا من الأصل

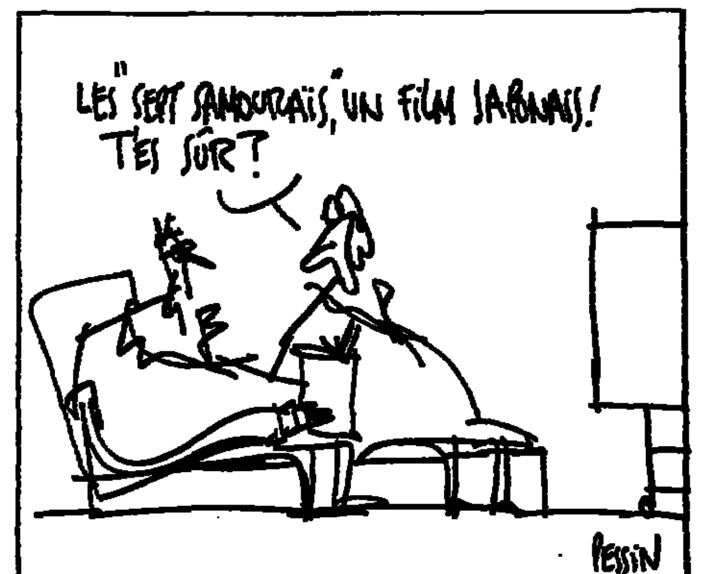
Nagisa Oshima célèbre le cinéma japonais

L'auteur de « L'Empire des sens », raconte sur Arte l'histoire de cet art, mais d'une façon quelque peu didactique et sans apparaître à l'image

Né en 1932, Nagisa Oshima appartient à une génération qui a farouchement affirmé et soutenu l'existence du « cinéma d'auteur » au Japon. En 1976, avec *L'Empire des sens*, film qui brisait les tabous pesant sur la sexualité, il est devenu célèbre en Occident. C'est à lui qu'il appartient aujourd'hui de raconter le cinéma japonais, dans la série sur les centenaires des cinémas nationaux produite par le British Film Institute et proposé par Arte.

Or on ne le voit pas. Nagisa Oshima n'apparaît pas à l'image, même pas une minute. Pas d'entretiens, pas de conversations, pas de promenades, comme l'avait fait Stephen Frears pour le cinéma britannique. Il n'est qu'une voix, désincarnée à cause de cette détestable habitude qu'a Arte de placer une traduction française en voix off sur celle du narrateur, pour éviter aux spectateurs de lire les sous-titres. En l'occurrence, cela donne à cette évocation un aspect didactique, alors que le ton d'Oshima était, semble-t-il, plutôt polémique.

Entièrement composée d'extraits ou de photographies de films, l'histoire du cinéma japonais qu'il nous propose est étroitement liée aux événements sociaux et politiques : tremblement de terre de Tokyo en 1923, délabrement économique et agitation sociale des années 30, coup d'Etat militaire manqué en 1936, renforcement de la censure et du militarisme à partir de la guerre avec la Chine en 1937, catastrophe programmée de la seconde guerre mondiale, bombes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, occupation américaine et désordres de l'après-guerre, agitation et rébellion étudiante vers 1968... Ce n'est pas exhaustif, mais la toile de fond justifie le propos : il ne peut y avoir de cinéma que témoin de son temps et contestataire.



Ainsi Oshima celèbre-t-il, dès le début, Daisuke Ito, le premier « *cinéaste individuel* » selon la traduction, réalisateur en 1927 du *Journal du voyage en Chine*, film perdu puis retrouvé, en partie, en 1992. Devons-nous entièrement réviser nos connaissances ? Ozu n'est cité que pour *Gosses de Tokyo* en 1932 ; Mizoguchi que pour *L'Elégie de Naniwa* et *Les Sœurs de Gion*, en 1936 ; Kurosawa seulement pour *Je ne regrette rien de ma jeunesse*, en 1946, et la récompense qu'il obtint au Festival de Venise pour *Rashomon*.

Les films présentés ont un aspect contemporain et social. Imamura, entré récemment au panthéon de « Cinéma de notre temps » (dans une excellente émission réalisée par Paulo Rocha, et diffusée sur Arte mercredi 12 avril), est « oublié », ainsi que Naruse et Kobayashi. Le principe du point de vue subjectif est poussé encore plus loin que chez Stephen Frears, mais d'une manière narrative moins intéressante. Car ici il n'y a pas de mise en scène. Juste une succession d'images (parfois violentes) censées représenter en raccourci toute une société qui a finalement engendré deux générations de contestataires et d'auteurs, celle d'Oshima et celle née après la guerre.

Quand il parle à la première personne, Oshima s'étend sur son propre parcours : sa vocation née en 1954 au spectacle du *Jardin des femmes*, de Keisoké Kinoshita, son film *Contes cruels de la jeunesse*, en 1960, le bouillonnement de 1968 et des années 70, et son avancée (après la production de « films roses » et de « romans pornos » au Japon) dans la libération sexuelle avec *L'Empire des sens* – mais pourquoi ne pas avoir nommé le producteur français Anatole Dauman, qui a rendu ce film possible –, dont on apprend que la version intégrale, avec les scènes hard, n'est toujours pas autorisée au Japon.

Il y a, certes, à apprendre dans ce documentaire : tant de cinéastes que nous ne connaissons pas, l'éclosion dans les années 80-90 d'un cinéma d'auteur indépendant en dehors des studios, l'existence d'un film coréen porte-parole des 150 000 membres d'une minorité ethnique immigrée. Mais la présence vivante d'Oshima dans ce panorama l'aurait rendue autrement passionnant.

Jacques Siclier

★ « Cent ans de cinéma : le cinéma japonais », Arte, 22 h 10.

L'écran de la terreur

par Agathe Logeart

CETTE terreur-là n'était pas pour eux. Pas pour Oklahoma City, la ville de verre et d'acier au cœur de l'Amérique profonde, dans cette terre paisible de blé, de coton et de pétrole. Sitôt arrivée au pied de l'immeuble, Bonnie Anderson, la femme reporter de CNN, dit que ces images d'apocalypse, l'immeuble éventré à la façade arrachée, les blessés hagards couverts de sang, ces tout-petits en état de choc pelotonnés dans les bras de leurs parents ou de leurs sauveteurs, ce n'était pas l'Amérique. C'était Beyrouth qui vous explosait à la figure.

Plié en deux sur le capot d'une voiture, un policier cachait sa tête dans ses bras, recru de fatigue et d'émotions au pied du bâtiment administratif d'où s'échappait toujours une épaisse fumée noire. Un sauveteur en casquette rouge, un masque de papier glissé autour de son cou, venait de sortir de l'immeuble. Il lui tournait le dos, comme s'il ne pouvait plus le regarder en face. De sa vie, disait-il, il ne voulait plus jamais rien revoir de pareil. « *Je ne comprends pas...* », répétait-il, incapable de trouver les mots du cauchemar. Un pompier disait les larmes de ses hommes, habitués à faire face au feu, mais pas au terrorisme. A l'intérieur, il restait encore des emmurés vivants qu'il fallait parfois amputer sur place pour les sortir de l'amas de fer et de béton où ils étaient piégés. Mais il restait surtout des corps parfois couverts de bâches de plastique bleu, et des restes humains pulvérisés. L'explosion s'était produite à 9 heures du matin, au moment où les employés venaient de déposer leurs enfants à la garderie. Les enfants, les plus insoutenables des victimes... A tout moment, prévenaient les pompiers, l'immeuble menaçait de s'effondrer. Les canalisations avaient explosé, la pluie gênait les recherches, et la nuit était tombée, petit à petit, sur l'horreur.

CNN, qui avait interrompu pendant plusieurs heures le cours normal de ses programmes, était partout, sur place, à la Maison Blanche, dans les hôpitaux, recevant des experts de toute nature, multipliant les rappels historiques et les éclairages. Les premiers moments de panique passés, sa grosse machine s'était déployée, parfaitement rodée. Rien ne manquait, pas même la musique de circonstance, l'indispensable vibrato dans la voix des envoyés spéciaux, l'air consterné et les sourcils froncés des présentateurs, la touche humaine sans laquelle le récit d'une tragédie ne serait pas le spectacle qu'il doit être.

Puis surgit l'incongru, sous la forme d'un *quizz*, ce jeu qui consiste à poser au téléspectateur une question de culture générale, du genre : « *Quelle est la superficie des îles Fidji ?* », ou « *De quelle République la ville d'Oulan-Bator est-elle la capitale ?* » Pour ne pas quitter la tragédie d'Oklahoma City, pour rester dans la couleur locale en somme, on demanda donc à quelle date l'immeuble martyr avait été construit. Comme c'est l'usage, la réponse ne tarda pas à s'afficher sur l'écran. Il fallait répondre 1977.

VENDREDI 21 AVRIL

TF 1

13.40 Feuilleton : Les Feux de l'amour.
14.30 Série : Dallas.
15.20 Série : La loi est la loi.
16.15 Jeu : Une famille en or.
16.45 Club Dorothée vacances.
17.30 Série : Les Garçons de la plage.
18.00 Série : Premiers baisers.
18.30 Série : Le Miracle de l'amour.
19.00 Magazine : Coucou ! (et 23.55).
19.50 Le Bébête Show (et 0.40).
20.00 Journal, La Minute hippique, Météo, Trafic infos.

20.45 Téléfilm : Terrain glissant.
De Joyce Bunuel, avec Isabel Otero, Bernadette Lafont.

22.25 Magazine : Combien ça coûte ?
Invité : Sacha Distel. Assurance : les risques spéciaux ; le coût de la journée du dimanche 23 avril 1995 ; les cautions immobilières ; les ventes aux domaines ; vivre sur mesure.
0.45 Journal et Météo.
1.00 Programmes de nuit.
Millionnaire ; 1.25, Histoires naturelles (et 3.30, 5.05) ; 2.20, TF1 nuit (et 3.20, 4.00) ; 2.30, L'Equipe Cousteau en Amazonie ; 4.10, Côté cœur ; 4.35, Musique.

FRANCE 2

13.45 Série : Inspecteur Derrick.
14.50 Série : L'Enquêteur.
15.50 Variétés : La Chance aux chansons (et 5.10).
16.40 Des chiffres et des lettres.
17.15 Série : Seconde B.
17.45 Série : Code Lisa.
18.15 Série : Sauvés par le gong.
18.45 Jeu : Que le meilleur gagne.
19.10 Flash d'informations.
19.15 Studio Gabriel (et 1.35).
19.55 Coupe de l'America.
19.58 Journal.
20.30 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
(et 9.20). Avec L. Jospin, P. de Villiers, E. Balladur, J. Chirac, D. Voynet, A. Laguiller, R. Hue, J.-M. Le Pen, J. Cheminade (1 min chacun).
20.50 Météo, Point route.

20.55 Téléfilm : La Rage au cœur.
De Robin Davis.

22.40 Bouillon de culture.
Présenté par Bernard Pivot. Invité : André Comte-Sponville (*Petit Traité des grandes vertus*).
23.53 Les Films Lumière.
23.55 Variétés : Taratata.
Emission présentée par Nagui. Invité : Hubert-Félix Thiéfaine.
1.10 Journal, Journal des courses et Météo.
2.00 Campagne électorale pour l'élection présidentielle.
Avec E. Balladur, A. Laguiller, J.-M. Le Pen (15 min chacun).
2.45 Programmes de nuit.

FRANCE 3

13.35 Magazine : Vincent à l'heure.
14.50 Campagne officielle pour l'élection présidentielle.
(et 18.00). Avec L. Jospin, P. de Villiers, E. Balladur, J. Chirac, D. Voynet, A. Laguiller, R. Hue, J.-M. Le Pen, J. Cheminade (1 min chacun).
15.10 Documentaire : Castor, architecte des rivières.
15.40 Série : Simon et Simon.
16.30 Les Minikeums.
17.20 Magazine : Une pêche d'enfer.
18.20 Jeu : Questions pour un champion.
18.50 Un livre, un jour.
Raoul Lévy, un aventurier du cinéma, de Jean-Dominique Bauby.
18.55 Le 19-20 de l'information.
A 19.09, Journal régional.
20.05 Jeu : Fa si la chanter.
20.35 Tout le sport.
20.45 INC.

20.50 Magazine : Thalassa.
Peur bleue, de Yannick Charles et Denis Bassompierre.

21.50 Magazine : Faut pas rêver.
De Georges Pernoud. Invité : Cabu. Sao Tomé : la Comédie de Tchiloli France : la Rabelaisie. Colombie . la Musique du fleuve.
22.55 Météo et Journal.
23.20 ▶ Magazine : Strip-tease.
0.10 Court métrage : Libre court.
Il faut que je l'aime, de Sébastien Lifshitz.
0.30 Musique Graffiti. Los Divinos (20 min).

M 6

13.25 Série : L'Homme de fer.
14.20 Série : Jim Bergerac.
15.10 Musique : Boulevard des clips (1.05, 5.35).
17.00 Variétés : Hit Machine.
Emission présentée par Yves Noël et Ophélie Winter.
17.30 Série : Guillaume Tell.
18.00 Série : O'Hara.
18.54 Six minutes première édition.
19.00 Série : Caraïbes offshore.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Magazine : Vu par Laurent Boyer.
20.05 Série : Madame est servie.
20.35 Magazine : Capital.
Présenté par Emmanuel Chain

20.45 Téléfilm : Tueurs aux trousses.
De Jerrold Freedman

22.35 Série : Aux frontières du réel.
Compressions.
23.25 Magazine : Secrets de femme.
Show room ; Je suis invisible
23.55 Dance Machine Club.
Présenté par Ophélie Winter
2.30 Rediffusions.
Fréquenstar ; 3.25, Arles, le secret des pierres ; 4.20, Fanzine ; 4.45, La Tête de l'emploi ; 5.10, Culture pub

CANAL +

13.35 Cinéma : Passager 57. ☐
Film américain de Kevin Hooks (1992).
15.00 Documentaire : Chronique d'une vie d'éléphant.
De Martyn Colbeck et Cynthia Moss.
15.50 Le Journal du art (rediff.).
16.00 Cinéma : Mina Tannenbaum. ■
Film français de Martine Dugowson (1993).
18.05 Canaille peluche.
Crocs malins.

En clair jusqu'à 20.35

18.30 Jeu : Pizzarollo.
18.40 Nulle part ailleurs.
19.20 Zérorama.
19.55 Les Guignols.
20.30 Le Journal du cinéma.

20.35 Téléfilm : L'Aigle rouge.
De Jim Goddard
22.35 Surprises.
22.40 Flash d'informations.
22.45 Court métrage : Eau de la vie.

23.00 Cinéma : Malcolm X. ■ ■
Film américain de Spike Lee (1992).
2.14 Pin-up.
2.15 Cinéma : Elles ne pensent qu'à ça. ■
Film français de Charlotte Dubreuil (1993).
3.45 Cinéma : Simetierre 2. ☐
Film américain de Mary Lambert (1992, v.o.).
5.20 Cinéma : Le congrès s'amuse. ■
Film franco-allemand de Geza von Radvanyi (1965) (97 min).

LA CINQUIÈME

13.30 Défi. Théâtre à Sarajevo.
14.00 Documentaire : Découvertes.
Le cerveau : la mémoire [3/5] (rediff.).
15.00 Magazine : Emploi.
15.30 Qui vive.
15.45 Les Ecrans du savoir (rediff.).
Au fil des jours ; Inventer demain ; Allô ! la Terre ; Les Grandes Inventions ; Question de temps : Langues : espagnol et anglais.
17.30 Les Enfants de John.
18.00 Guerriers des temps anciens.
Les Celtes.
18.30 Le Monde des animaux.
18.55 Le Journal du temps.

ARTE

19.00 Magazine : Confetti.
Le plus ancien pub irlandais.
19.30 Documentaire : A l'ombre des conquérants.
Les Tarahumaras du Mexique, de Josef Kirchmayer.
20.15 Documentaire : Les Mélodies boréales de la Tchoucotka.
D'Irène Marty.
20.30 8 1/2 Journal.

20.40 Téléfilm : Une société cousue de fil blanc.
De Konrad Sabrautzky.
22.10 Documentaire : Cent ans de cinéma.
[2] Le cinéma japonais, par Nagisa Oshima.

23.05 Cinéma : Les nains aussi ont commencé petits. ■
Film allemand de Werner Herzog (1970, v.o.).
0.35 Magazine : Velvet Jungle.
Boy George ; Top Live : Native et Noa (rediff.).
1.40 Série : Johnny Staccato.
15. Collector's Item, de John Brahm, avec John Cassavetes (v.o., rediff.).
2.05 European Jazzpects.
Trevor Watts (30 min).

CÂBLE

TV 5 19.00 Paris lumières. 19.25 Météo des cinq continents (et 21.55). 19.30 Journal de la RTBF. En direct. 20.00 Montagne. 20.30 Evasion. 21.00 Strip tease. 22.00 Journal de France 2. Edition de 20 heures. 22.35 Le Grand Jeu de TV5. 22.40 Taratata. Rediff. de France 2 du 14 avril. 0.00 Sortie libre. 0.45 Journal de France 3. Edition Soir 3 (25 min).

PLANÈTE 19.40 Nitay Garabam ou caution d'avenir. De Jean Monsigny. 20.35 Iso Lo. De Mansour Sora Wade. 21.15 Dans la lumière de Jean Zay. De Marieke Aucante. 21.45 Force brute. De Robert Kirk [10/65]. Bombes, roquettes et missiles. 22.30 Meurtre sur la côte d'Azur. D'Helen Jenkins. 23.20 BKW. De François Bertrand. 23.35 Les Fous de la Vierge. De Christian Passuello. 0.25 Les Très Riches Heures du Cadran breton. De Jean Kargayan et Thierry Le Nouvel (40 min).

PARIS PREMIÈRE 19.00 Paris Première infos (et 0.40). 19.15 Tout Paris (et 20.30, 0.10). 19.45 Archives. 20.00 Musiques en scènes. 21.00 Embouteillage. 22.00 Musiques en scènes. 22.30 Ballet : Coppélia. 0.55 Jean-Edern's Club (60 min).

CANAL J 17.35 Les Triplés. 17.40 La Panthère rose. 17.55 Soirée Domino. C'est comme moi ; 18.00, Le Bus magique ; 18.20, Futé-rusé ; 18.25, Les Nouvelles Aventures de Skippy ; 18.55, Tip top clip ; 19.00, Bêtes pas bêtes ; 19.15, Tip top clip ; 19.20, Rébus. 19.30 Série : Zorro.

CANAL JIMMY 20.00 The Muppet Show. Invité : Mac Davis. 20.30 Série : Les Envahisseurs. 21.20 Série : Au nom de la loi. 21.50 Destination séries. 22.15 Chronique moscovite. 22.20 Série : Dream On. 22.50 Série : Seinfeld. 23.15 ▶ Country Box. 23.45 La Semaine sur Jimmy. 23.55 Série : New York Police Blues. 0.40 Série : Michel Vaillant (30 min).

SÉRIE CLUB 19.50 Série : Les Twist. 20.15 Série : Les deux font la loi. 20.45 Série : Julien Fontanes, magistrat (et 23.50). 22.15 Série : Code Quantum. Chasse à l'homme. 23.00 Série : Nick Mancuso, les dossiers secrets du FBI (50 min).

MCM 19.30 Blah-Blah Groove. 20.10 MCM mag. 20.40 MCM découvertes. 21.00 Concert : Mau Mau. 22.00 MCM dance club. 0.30 Rave On (90 min).

MTV 20.00 Greatest Hits. 21.00 Most Wanted. 22.30 Beavis and Butt-Head. 23.00 News at Night. 23.15 CineMatic. 23.30 The Zig and Zag Show. 0.00 Party Zone (120 min).

EUROSPORT 19.30 Eurosportnews (et 1.00). 19.55 Football. En direct. Championnat de France D2 : 37e journée. Red Star-Toulouse, à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). 22.00 Boxe. En direct. Championnat britannique : Eliminatoires, à Dudley (Angleterre). Poids welters, Paul Wesley-Gilbert Jackson ; Poids super-welters : Robert McCracken (G-B)-Wilson Smith (E-U) ; Poids super-moyens : Joe Calzaghe (G-B)-Robert Curry (E-U). 23.00 International Motorsport. 0.00 Stock car. Grand Prix de Paris et 1er championnat d'Europe indoor. Finales au Palais omnisports de Paris-Bercy (60 min).

CINÉ CINÉFIL 19.40 Simon du désert. ■ ■ Film mexicain de Luis Bunuel (1965, N., v.o.). 20.30 La Table aux crevés. ■ ■ Film français d'Henri Verneuil (1951, N.). 22.00 ▶ La Chose d'un autre monde. ■ Film américain de Christian Nyby et Howard Hawks (1951, N., v.o.). 23.25 Corridors of Blood. ■ Film britannique de Robert Day (1958, N., v.o.). 0.55 La Proie. ■ ■ Film américain de Robert Siodmak (1948, N., v.o., 85 min).

CINÉ CINÉMAS 18.35 Téléfilm : La Nuit du coucou. De Michel Favart. 20.15 Le Nouveau Bazar de Ciné-Cinémas. 21.00 Abyss. ■ Film américain de James Cameron (1989). 23.20 Feu de minuit. ■ Film américain de John Nicolella (1992, v.o.). 0.55 La Nuit déchirée. ☐ Film américain de Mick Garris (1992, 85 min).

RADIO

FRANCE-CULTURE 19.00 Agora. Marie-José Lamothe (La Vie de Milarepa). 19.30 Perspectives scientifiques. Biologie et médecine. La Salpêtrière (1). 20.00 Musique : Le Rythme et la Raison. Le pouvoir de la voix. 5. Cathy Berberian ou la voix éclatée. 20.30 Radio archives. Montparnasse : La ruche. 21.28 Poésie sur parole. 21.32 Musique . Black and Blue. Steve Lacy . Findings. Avec Jean-Louis Chautemps. 22.40 Les Nuits magnétiques. Les enfants d'Hippocrate (4). 0.05 Du jour au lendemain. Luc Brisson (Parménide, de Platon). 0.50 Coda. Semaine sainte byzantine, matines (5). 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Une heure avec Romain Gary ; 2.00, Une vie, une œuvre Michel Ange.

FRANCE-MUSIQUE 19.05 Domaine privé. Gérard Courchelle, journaliste. 20.00 Concert franco-allemand (Emis simultanément sur Saarländischer Rundfunk et Hessischer Rundfunk). En direct du Gewandhaus de Leipzig, par l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, dir. Kurt Masur : Tristan et Isolde (prélude et mort d'Isolde), Wesendonck-Lieder, de Wagner, Waltraud Meier, soprano ; Symphonie n° 3, de Bruckner 22.25 Dépêche-notes. 22.30 Musique pluriel Le Rapt de Perséphone (extrait), de Bon, par le Chœur et l'Orchestre de l'Opéra de Nancy, dir. Jérôme Kaltenbach. 23.07 Ainsi la nuit. Œuvres de Debussy, traditionnelles. 0.00 Jazz club. Enregistré à la Villa, le trio du pianiste Enrico Pieranunzi. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Les interventions à la radio

RTL, 7 h 15 : la présidentielle en question . « Comment les étrangers voient-ils les élections ? »

BFM 96.4, 7 h 35 . Edouard Balladur (« 3 décisions pour un président »).

RMC : journaux d'information décentralisés. RMC midi et le 18/20 seront présentés en direct de Grenoble.

Sud Radio, 7 h 47 : Jacques Chirac.

RMC, 7 h 50 : Nicolas Sarkozy (« La Politique autrement »).

France-Inter, 8 h 20 : Jacques Cheminade (« Questions par A + B »).

Europe 1, 8 h 35 : Jean-Luc Mano, directeur de l'information de France 2, à propos des soirées présidentielles (« Mon œil »)

France-Info 105.5, 18 h 15 : Robert Hue (« L'Invité »).

RMC, 18 h 30 : Joseph Macé-Scaron pour *Le Figaro* ; Pierre Giacometti pour BVA ; Philippe Méchet pour Louis Harris , Laurence Parisot pour l'IFOP (« Spéciale présidentielle RMC-*Le Figaro* »).

RTL, 18 h 30 : Le Roman de la présidentielle avec Jean d'Ormesson et Erik Orsenna.

Europe 1, 19 heures : Jacques Chirac (« Le Club de la presse »).

O'FM 99.9, à partir de 19 heures : André Lajoinie, Christine Boutin (« Grand O O'FM-*La Croix* », spécial présidentielle).

RTL, 19 heures : Les grands moments de la campagne, par Jean-Pierre Defrain.

France-Inter, 19 h 20 : Jean-Marie Le Pen (« Le Téléphone sonne »).

Le Monde
VENDREDI 21 AVRIL 1995

Deux photos d'enfants

par Pierre Georges

ATTENTAT à Oklahoma City. Attentat à Madrid. Attentat, peut-être, à Yokohama. L'actualité, et donc la presse, qui n'ont rarement que de bonnes nouvelles à rapporter, se surpassent ces jours-ci. Sang, sang et encore sang.

Les messagers du monde comme il va ont le désagrément de faire savoir qu'il va son bonhomme d'attentats. C'est en effet le lot quotidien et le paradoxe d'une société universelle de communication que d'avoir à rendre compte, presque chaque jour, d'événements violents, d'actes de terrorisme ou de folie meurtrière qui sont l'illustration même d'une rupture de communication entre les groupes humains.

Tuer, tuer, encore tuer. Voiture piégée ici, voiture piégée là, gaz de combat ailleurs, guerres, meurtres et assassinats, l'embarras et la confusion du choix. Algérie, Tchéchénie, Rwanda, Israël et Gaza, Burundi, la mort en son jardin. La terreur fait son marché chaque jour, quelle que soit la cause, quels qu'en soient les auteurs et les victimes. La violence nous est devenue une seconde nature. L'accoutumance à la violence, un passage obligé et une atroce banalité.

Même si l'on ne s'habitue jamais tout à fait. Deux photographies, ce matin, dans toute la presse, deux images immobiles et obsédantes. On peut toujours fuir la violence télévisée, jeter l'éponge d'un coup de télécommande. Et l'on sait bien des gens qui désormais pratiquent cette esquive salutaire plus souvent qu'à leur tour. Mais on n'échappe pas si facilement à une photographie comme épinglée à la mémoire.

La première de ces deux photographies n'a rien de violente *a priori*. C'est celle d'un gamin de douze ans, posant sagement pour le photographe, assis sur un mur, vêtu de blanc, les mains sur les genoux, le regard sur le lointain ou le futur, comme dans les photos un peu affectées. Ce jeune garçon n'aurait sans doute jamais été photographié, du moins par un reporter, n'était son engagement. Et l'on sent très bien que le reporter-photographe d'Associated Press avait pris ce cliché de précaution, surtout au cas où...

Le « cas où » est arrivé. Ibqual Masih, douze ans, leader d'un mouvement contre l'esclavage des enfants au Pakistan, est tombé sous les balles ou le couteau des tueurs, on ne sait, le week-end dernier à Lahore. Ibqual Masih, sur ses douze années de vie, en avait passé six enchaîné dans des ateliers de tissage, à vivre la condition de millions d'enfants-esclaves au Pakistan et en Inde.

Il s'était révolté. Il avait pris la parole lors d'une conférence internationale en Suède. Il avait reçu, à onze ans, le prix Reebook aux Etats-Unis. Il était devenu célèbre. Les tueurs, stipendiés par on ne sait qui, l'ont rattrapé, cet enfant trop célèbre, trop révolté.

La deuxième photographie nous vient d'Oklahoma City, parmi des dizaines d'autres. Elle est de l'agence Reuter. Un policier tient dans ses bras un nourrisson. En face de lui un pompier tend les bras pour recueillir l'enfant, mort, blessé ou indemne, comment savoir. Cette photographie, belle et tragique comme un passage de témoin entre sauveteurs, dit l'essentiel de la tragédie. Il y avait un immeuble du FBI, une voiture piégée, des policiers et des tueurs. Et, entre les deux, il y avait une crèche. L'horreur absolue ! Pour autant qu'il y ait un absolu.

Des centaines de syndicalistes arrêtés en Bolivie

Les libertés fondamentales ont été suspendues

RIO DE JANEIRO
de notre correspondant

La proclamation de l'« état d'urgence » en Bolivie dans la nuit de mardi 18 à mercredi 19 avril (*Le Monde* du 20 avril), qui comporte la suspension des libertés fondamentales et l'instauration d'un couvre-feu de minuit à 6 heures du matin, a pris de court l'ensemble du pays, à commencer par les dirigeants syndicaux, qui en sont les principales victimes.

Le président Sanchez de Lozada a eu la main lourde en faisant arrêter dans la nuit de mardi à mercredi environ un demi-millier de personnes. Issu d'une vieille famille quasi aristocratique, le chef de l'Etat bolivien, fort légalement élu en 1993, a en tout cas frappé nettement plus fort que ne l'exigeait la situation. Telle est l'analyse faite par les interlocuteurs, de gauche et de droite, que nous avons pu joindre mercredi au téléphone.

Le droit de grève est suspendu, les manifestations de rue sont interdites, de même que toute réunion à caractère politique ou syndical. L'exécutif a le droit d'interpeller toute personne qu'il juge susceptible de mettre en danger la paix civile, à charge pour lui de la déférer devant un juge dans les quarante-huit heures. Les 500 interpellés de la nuit de mardi à mercredi bénéficieront-ils de cette clause légale, qui devrait conduire logiquement à leur libération immédiate ?

La répression touche en premier lieu la grande confédération syndicale du pays, la Centrale ouvrière bolivienne (COB), traditionnellement forte chez les mineurs de fond et les enseignants, et, par ailleurs, bastion historique du trotskisme en Amérique du Sud. Son secrétaire général, Oscar Salas, a été assigné à résidence. Le dirigeant indien Ivo Morales, défenseur des valeurs autochtones et... de l'usage ancestral des feuilles de coca, a subi le même sort. Gonzalo Sanchez de Lozada, que tout le monde appelle familièrement « Goni », n'avait nullement, jusqu'ici, l'image d'un Père fouettard. Issu d'une famille qui compte des diplomates et des artistes depuis trois siècles, il est le premier de sa lignée à avoir réussi à gagner énormément d'argent et ne paraissait pas en être autrement fier.

SÉCESSION AU SUD

Il semblait beaucoup plus à l'aise pour parler de cinéma, un art dont il est féru, et qu'il a longtemps pratiqué en réalisant notamment les premiers documentaires sur la vie des autochtones, majoritaires dans le pays, et dont les conditions matérielles n'ont guère évolué depuis la Conquête.

M. Sanchez de Lozada donne à la Bolivie le triste privilège d'être l'unique pays du continent à suspendre à nouveau les libertés fondamentales. Probablement parce que les réformes qu'il avait engagées ont déclenché un processus qu'il s'est révélé finalement incapable de maîtriser. « Goni » avait voulu décentraliser son pays et le doter d'une administration locale plus autonome et plus responsable.

Ce rêve modernisateur a viré au cauchemar avec la sécession surréaliste d'un département bien oublié, dans l'extrême sud du pays, qui a eu lieu pendant les fêtes de Pâques. Le maire et l'archevêque de Tarija, chef-lieu du département du même nom, enclavé entre l'Argentine et le Paraguay, ont décidé de proclamer quasiment l'indépendance d'un territoire qui compte 291 000 habitants sur 37 000 kilomètres carrés.

L'autre réforme qui a tourné à la catastrophe est celle de l'éducation. « Goni » voulait redonner leurs lettres de noblesse aux langues autochtones, méprisées par la minorité « hispanique » qui gouverne la Bolivie depuis l'arrivée des premiers conquistadors, et permettre l'enseignement de l'aymara, du guarani et du quechua à égalité avec le castillan dans les écoles primaires. Les enseignants, affiliés à la COB, n'ont vu dans son projet que de noires intentions capitalistes. Ils sont en grève depuis six semaines et manifestent souvent violemment dans les rues de La Paz. Lorsqu'ils ont commencé à barrer les routes, « Goni » a pris peur et proclamé l'état d'urgence.

Dominique Dhombres

François Fillon est favorable à la station spatiale Alpha

DANS UN RAPPORT remis le 15 avril au premier ministre, François Fillon, ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche, trace *« la politique spatiale scientifique française pour le long terme »*. Avant la conférence ministérielle de l'Agence spatiale européenne (ESA) qui doit se tenir en octobre, M. Fillon estime *« inconcevable que la France et l'Europe ne participent pas à l'aventure politique, scientifique et industrielle sans précédent »* que constitue la future station spatiale internationale Alpha, dont la réalisation lui apparaît *« irréversible »*.

L'assemblage de cette station, à laquelle participent les Etats-Unis, la Russie, le Canada et le Japon, devrait commencer en 1997, pour accueillir six astronautes en permanence à partir de 2002. M. Fillon estime que la contribution européenne pourrait passer par la prise en charge, prioritairement par l'Allemagne, du laboratoire Columbus (COF) et du module de transport et de transfert automatique (ATV), *« la participation française n'excédant pas 10 % pour le premier et 25 % pour le second »*. La France pourrait aussi prendre en charge le véhicule de secours (CRV), grâce à une coopération directe avec les Russes pour l'adaptation du module Soyouz. Ce dernier serait, à terme, compatible avec la future Ariane 5, qui pourrait aussi lancer l'ATV. Le ministre recommande par ailleurs l'approbation du programme scientifique obligatoire jusqu'en l'an 2015, dit « plan Horizon 2000 plus », présenté par l'ESA. Il souhaite que l'agence propose avant 1997 un programme spécifique consacré à l'observation de la Terre et qu'elle envisage un *« retour par étapes et à long terme sur la Lune »*.

■ **UNION EUROPÉENNE : la lutte contre le terrorisme** au sein de l'Union européenne a fait l'objet, mercredi 19 avril, à Paris, d'un tour de table entre les ministres de l'intérieur des Quinze, qui ont institué un groupe d'experts chargé de poursuivre leurs réflexions. Les ministres étaient réunis pour faire le point des négociations sur la convention Europol, qui doit être adoptée au conseil européen de Cannes, au mois de juin. Une formule de compromis a été trouvée sur la question litigieuse de l'accès des citoyens aux fichiers de la future police européenne.

■ **CASTRES (Tarn) : Pierre-Yves Revol, directeur de la communication des labos Fabre**, vient d'être mis en examen par le juge d'instruction de Cahors, Francis Boyer, pour corruption active et complicité de prise illégale d'intérêts. Cette décision est le troisième épisode d'une « affaire » déclenchée par la mise en examen de Catherine Charles, le 10 février, épouse du député (Radical) du Lot et maire de Cahors dont l'Assemblée nationale a rejeté la demande de levée d'immunité parlementaire le 22 mars. Les époux Charles sont soupçonnés d'avoir bénéficié de revenus de complaisance des laboratoires Fabre, qui avaient installé une usine à Cahors dans des conditions considérées comme très avantageuses, Mme Charles étant salariée à titre de consultante par la direction des laboratoires.

Le CDS aurait perçu des fonds occultes après la loi de financement des partis de 1990

OUVERTE par le parquet de Paris le 29 mars sur ordre de la chancellerie, l'enquête préliminaire sur le financement occulte du Centre des démocrates sociaux (CDS) a progressé. Une semaine après l'annonce du garde des sceaux, Pierre Méhaignerie, qui est aussi l'ancien président du parti centriste, que la justice pourrait travailler *« en toute liberté »* (*Le Monde* du 1er avril), les policiers de la brigade financière de Paris ont interrogé l'ancien député européen François Froment-Meurice sur l'existence d'une filière de financement occulte passant par la Suisse au profit du CDS. Loin de revenir sur ses réponses au *Canard enchaîné* du 22 mars, M. Froment-Meurice, secrétaire général adjoint du CDS de 1982 à 1991 et l'un des conseillers les plus proches de M. Méhaignerie, a reconnu, le 7 avril, sur procès-verbal, l'essentiel des faits.

A la demande de *« l'état-major »* du CDS, a-t-il dit aux enquêteurs, il a mis en place, en 1986, un circuit financier permettant à des entreprises de financer le parti *via* un compte suisse. Ouvert à l'Union des banques suisses (UBS) de Genève au nom d'une société panaméenne baptisée *Sun Investments*, ce compte était géré par un expert-comptable genevois, Henri-Albert Jacques. *« Les enquêteurs ont été surpris de l'extrême simplicité du circuit »*, nous a indiqué M. Froment-Meurice, qui assure avoir promis aux policiers *« la totalité des documents qu'ils souhaitent avoir et dont* [il] *dispose encore »*. M. Jacques aurait lui aussi promis de fournir à la police les pièces sur le compte genevois.

Selon le témoignage de M. Froment-Meurice, les versements effectués par les entreprises au profit du CDS l'étaient soit directement sur le compte suisse, soit sous couvert de fausses factures émises par une SARL qu'il dirigeait en personne, Stratégies et méthodes. Officiellement, les sociétés donatrices rémunéraient ainsi des *« études »*, dont il a admis qu'une partie seulement était réelles, et dont le paiement était reversé sur le compte suisse. L'ancien député européen a précisé aux policiers que le CDS avait puisé dans cette caisse lors de ses congrès, de 1986 à 1989, ainsi que lors de la campagne des européennes de 1989.

RETARDS INQUIÉTANTS

« Toutes les entrées d'argent sur ce compte ont été enregistrées avant la loi du 15 janvier 1990 sur le financement des partis, affirme M. Froment-Meurice. *Avant nous étions obligés, comme tous les autres, de nous débrouiller. Rien d'illégal n'a été commis après. »* Aux policiers, il a expliqué que cette filière helvétique avait fonctionné de mars 1986 à mai 1988, soit durant la première cohabitation, alors que plusieurs personnalités centristes siégeaient au gouvernement. De source proche de l'enquête, on affirme néanmoins qu'il aurait admis l'existence de versements postérieurs à la nouvelle loi, en 1990 et 1991. Questionné sur ce point, M. Froment-Meurice nous a indiqué qu'il y avait *« peut-être eu quelques mouvements comptables postérieurs »*, mais qu'en tout état de cause ceux-ci *« étaient liés à la période où les centristes étaient au gouvernement »*. Autrement dit : de l'argent aurait été promis au CDS lorsqu'il comptait plusieurs ministres, mais versé un peu plus tard... *« S'il y a eu des retards*, nous a précisé M. Froment-Meurice, *c'est parce que certains mettaient du temps à matérialiser les promesses financières qu'ils nous avaient faites : lorsque nous sommes retombés dans l'opposition, nous n'intéressions plus personne... »*

Ces *« retards »* ont de quoi inquiéter le CDS : si des entreprises ont clandestinement financé ce parti après la nouvelle loi, les délits d'abus de biens sociaux et de faux en écriture ne seraient pas couverts par l'amnistie de 1990. A quelles fins l'argent éventuellement reçu après 1990 a-t-il été utilisé ? Selon l'ancien dirigeant du CDS, l'argent était versé par deux moyens : soit directement en espèces par M. Jacques à M. Froment-Meurice, soit par virements à la Société marseillaise de crédit, sur le compte d'une association dénommée ADEM (Aide au développement de l'économie mixte), également présidée par M. Froment-Meurice, compte qui semble avoir été clôturé en 1989. Les enquêteurs cherchent à comprendre ce qui s'est passé par la suite.

Hervé Gattegno

SOMMAIRE

SERVICES

BOURSE

Cours relevés le jeudi 20 avril, à 10 h 15 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	16376,10	+0,93	−15,61
Hong Kong index	8581,86	−0,73	+4,77

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 19/04	Var. en % 18/04	Var. en % fin 94
Paris CAC 40	1874,90	+1,04	−0,33
Londres FT 100	3177	−0,55	+3,63
Zurich	—	—	−3,61
Milan MIB 30	—	—	−5,85
Francfort Dax 30	1951,18	−0,72	−7,37
Bruxelles	1359,22	−0,18	−2,18
Suisse SBS	—	—	−3,02
Madrid Ibex 35	—	—	−3,03
Amsterdam CBS	—	—	−2,15

DEMAIN dans « Le Monde »

GROZNI : LA RUE DES « GENS TRANQUILLES ». La capitale tchétchène ravagée par l'armée russe compte encore quelques maisons debout. Derrière la tranquillité apparente du lieu se cache l'horreur de la réalité : meurtres, disparitions, humiliations.

Tirage du *Monde* daté jeudi 20 avril 1995 : 467 440 exemplaires

DANS LA PRESSE

La querelle du franc

LIBÉRATION

La victoire de Jacques Chirac suppose de ne surtout pas sortir du halo dont il s'est habilement entouré. L'épreuve du franc sera sans doute la dernière grande bataille avant le premier tour. Ce sera l'épreuve du feu, le jugement des flèches : elle sera donc décisive. Que le franc vacille, que l'ombre du mensonge se profile, que Balladur et Jospin le harcèlent à ce sujet, et le précieux halo qui lui a tenu lieu de campagne se dissipera. A ses dépens.

Serge July

LE FIGARO

Les politiques, pris par l'âpreté du combat, ont eu tort de s'inquiéter. Si le franc devait s'en trouver durablement secoué, la Banque de France, comme il entre dans ses responsabilités, serait sans doute amenée à décider la hausse des taux d'intérêt ; les dégâts seraient inévitables. (...) La seule question est : que pourrait apporter de plus à la campagne une crise du franc ? Mieux vaut rompre les chiens et passer à autre chose.

Xavier Marchetti

INFOMATIN

Les derniers jours de la campagne ressemblent un peu à ces fins de repas trop arrosés. (...) Les cambistes ont additionné les diverses promesses faites pendant le banquet électoral. (...) Heureusement, on peut payer à crédit ce festin-là. Et les promesses de campagne auront le destin des tirades de banquet. Évaporées bien vite au grand air de la réalité... Chirac, lui, se souviendra de cette dispute difficile à digérer. Le chef Trichet aura de ses nouvelles.

Didier Pourquery

هكذا من الأصل

Le Monde DES LIVRES
VENDREDI 21 AVRIL 1995

Roth plus fort que Roth

Un grand romancier affronte « un faux lui-même » et lui démontre la supériorité de la fiction : elle seule dit la vérité

OPÉRATION SHYLOCK
Une confession
de Philip Roth.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Lazare Bitoun.
Gallimard, 452 p., 150 F.

Lecteurs, prenez garde ! *Opération Shylock* est-il le roman que vous êtes en train de lire, le dernier livre de Philip Roth, ou bien le roman que Philip Roth n'a pas écrit, ayant reçu beaucoup d'argent des services secrets israéliens pour faire silence sur la mission remplie par lui, pour eux, à Athènes ? Les deux sans doute, puisque, chez Roth, tout est toujours, à un moment ou à un autre, double (et ici plus que jamais). Le récit de l'« Opération Shylock », d'après Roth, aurait dû être l'objet du chapitre 11 du livre. Mais celui-ci n'en comporte que dix. L'écrivain aurait-il donc accepté de se taire, obéissant à l'ordre de l'agent Smilesburger, droit sorti d'un livre de John Le Carré ? Roth, se taire ? Invraisemblable. Aussi invraisemblable que d'imaginer Philip Roth, grand romancier américain né en 1933 dans le New Jersey, en agent du Mossad : *« Tu espionnes pour le compte des Juifs ? »*, lui demande un de ses amis en riant. *« Je croyais que tu les espionnais. »* Voici pourtant la « confession » dudit espion *« compte rendu aussi fidèle que possible des événements que j'ai effectivement vécus entre ma cinquantième et ma soixantième année »*, dit-il en préface. Effrayant. La littérature contemporaine aurait-elle perdu l'un des ses meilleurs écrivains ? Heureusement le livre se termine par une « note au lecteur » : *« Ce livre est une œuvre de fiction. (...) Cette confession est un faux. »* Ouf ! Entre les deux, 450 pages de très grand Philip Roth, remarquablement traduites : un récit d'espionnage palpitant, un roman policier, un thriller politique, une réflexion sur la judéité, une interrogation sur Israël à l'heure du procès Demjanjuk et de l'intifada, une histoire de double comme on n'en avait encore jamais lue, un roman joyeux, plein de *« cette force antitragique qui dédramatise les choses »*... Bref, un roman de la liberté romanesque, *« un mensonge par lequel il* [l'écrivain] *exprime son indicible vérité »*.

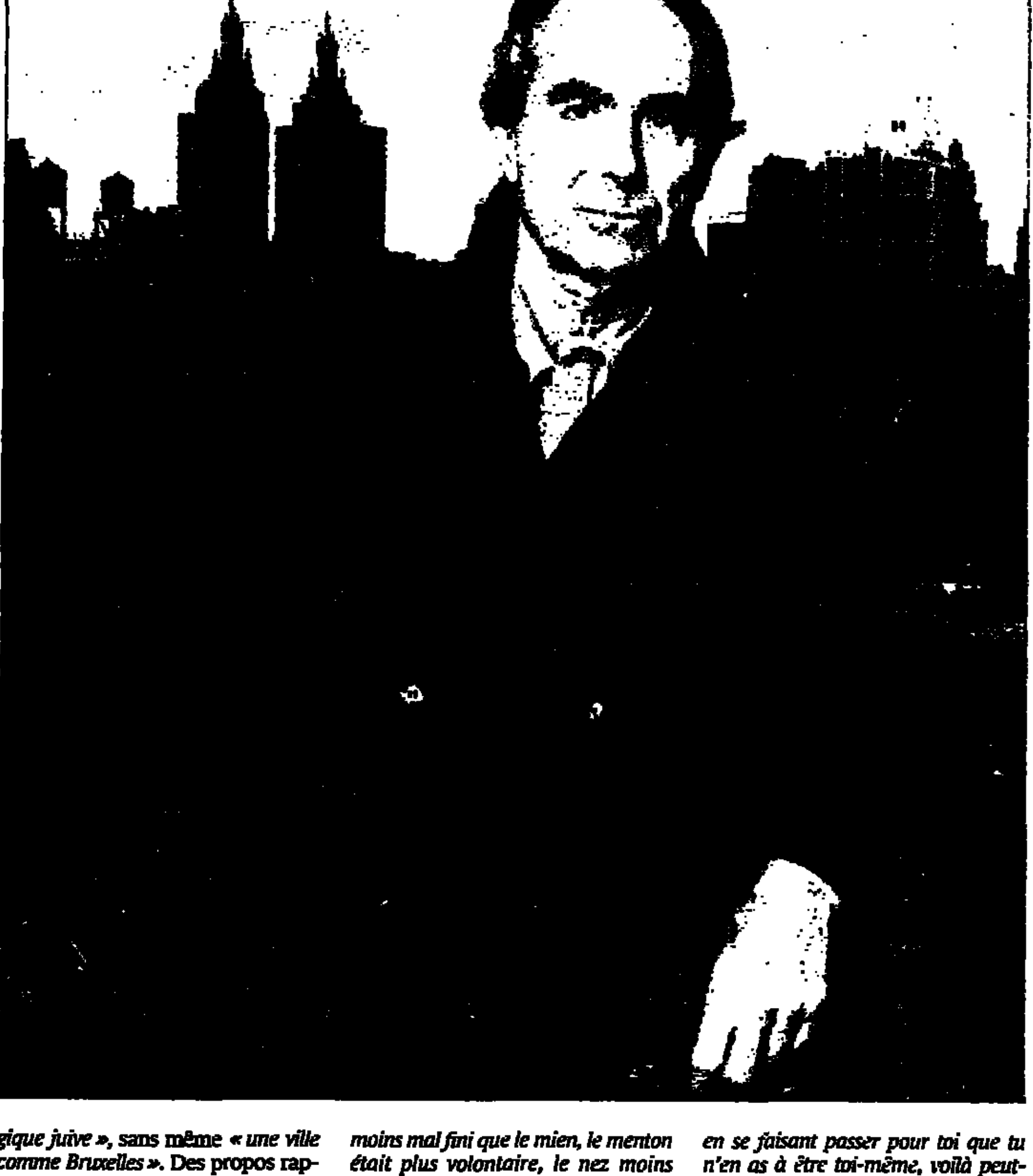
> *« Un mensonge par lequel il exprime son indicible vérité »*

Philip Roth aurait sans doute pu commencer ainsi : *« Lecteur, accroche-toi, ce livre est abrupt. Tu ne devrais pas t'ennuyer en chemin, remarque. »* Mais cela avait déjà était fait, ailleurs, par un de ses doubles sans doute. *« Abrupt »* est bien le mot. Philip Roth, celui que nous aimons – et que détestent les amateurs de belles histoires, les adeptes du roman-roman –, découvre qu'un Philip Roth (fondateur de l'ASA, les AntiSémites Anonymes) est installé à Jérusalem, où tout le monde le prend pour lui. Il tient des discours militants pour le *« diasporisme »* – le retour des juifs d'Europe en Europe, leur départ d'Israël, ce *« petit État bruyant de rien du tout »*, cette sorte de *« Belgique juive »*, sans même *« une ville comme Bruxelles »*. Des propos rapportés par le vrai Roth avec une ironie dévastatrice, comme s'ils étaient *« le scénario grotesque »* d'un de ses livres ou d'une nouvelle pleine des provocations dont il est friand. Le faux Roth est descendu à l'hôtel King David. Négligeant les conseils de sa femme, Philip Roth téléphone au King David, en prenant la voix d'un autre écrivain, français celui-là, mais aussi une sorte de double, Philippe Sollers. A l'autre bout, un Philip Roth répond, avec un accent du New Jersey plus fort que le sien, une voix plus sonore. Mais qui affirme être bien l'auteur de *Portnoy et son complexe.*

Quand on relève d'une grave dépression, provoquée par un médicament, l'Halcion, quand on a douté de son identité et de la réalité – ce qui est le cas de Roth au moment où il découvre l'existence de son double –, il faut, nécessairement, aller voir. Roth arrive donc à Jérusalem – où il devait se rendre pour s'entretenir avec son ami l'écrivain Aharon Appelfeld (1). Il rencontre l'autre Roth, *« version hollywoodienne de* [son] *visage » – « plus régulier, plus conventionnel, un peu moins mal fini que le mien, le menton était plus volontaire, le nez moins gros et, contrairement au mien, il n'était pas aplati au bout, à la juive. Dans une publicité pour la chirurgie esthétique, il serait l'après et moi l'avant »*. Roth voudrait s'accrocher à ces différences. Mais l'autre porte aussi ses vêtements, usure et bouton manquant compris. C'est évidemment insupportable. Première mesure pour se débarrasser de cet imposteur : le nommer. Roth l'appelle donc Moishe Pipik, *« Moïse Petitnombril »*, surnom qu'on donnait aux enfants qui voulaient faire les malins.

« Les doubles, me disais-je, se rencontrent surtout dans les livres ». Ils s'appellent Zuckerman, Tarnopol, Kepesh ou Portnoy, et là on sait qu'on est dans un roman de Philip Roth. *« Toute ma vie, je me suis mis dans des situations aussi difficiles, mais jusqu'à présent, en gros, c'était dans mes romans. Qu'est-ce que je dois faire maintenant pour me sortir de là ? »* Prouver à Pipik que le roman est plus fort que lui, qui a osé envoyer une lettre à Roth affirmant : *« Je suis celui de vous qui n'est pas des mots. »* Comme le dit Appelfeld : *« Il manifeste moins de talent en se faisant passer pour toi que tu n'en as à être toi-même, voilà peut-être ce qui t'irrite (...) Une injure d'ordre esthétique »*. Donc une injure impardonnable. A partir de là Pipik, est condamné.

« Usurpant l'identité de l'usurpateur qui avait usurpé la [sienne] *»*, Roth va se mettre, devant son ami palestinien Ziad, à défendre le diasporisme, avec une énergie que le Roth relevant de dépression ne se connaissait pas. *« Je n'étais jamais plus en forme qu'au moment où je me mettais à jouer Pipik »*. Roth va aller, comme Pipik, au procès Demjanjuk, celui qui dit qu'on fait le procès d'un homme qui n'est pas lui... En rentrant à son hôtel, Roth va affronter Pipik, qui est dans sa chambre. Cela donne « un dialogue de fous », d'une lucidité et d'une drôlerie inouïes : *« Il ne veut tout de même pas qu'on fasse ça ensemble »*, se demande le vrai Roth. *« Philip Roth baise Philip Roth ! ça c'est une forme de masturbation qui me dépasse, même moi. » « Vous avez un but dans la vie, en dehors de faire croire que vous êtes quelqu'un d'autre ? »* interroge-t-il encore. Réponse de Pipik : *« Vous avez un but, vous, en dehors de ça ? »*


NANCY CRAMPTON

Philip Roth, un faux « voyage au bout de la folie » pour un vrai « voyage au bout de l'intelligence »

Certainement, il en a un, Philip Roth. Montrer que *« le vrai écrivain »* est le *« plus fort sur le terrain de l'invention »*, rivaliser, dans ce faux « voyage au bout de la folie » qui est un vrai « voyage au bout de l'intelligence », avec d'autres écrivains : Kafka, bien sûr, Dostoïevski, et aussi Céline. Quand Roth écoute une bande magnétique de la fameuse association de Pipik, les AntiSémites Anonymes, il entend un discours très célinien, contre les juifs, et contre lui-même singulièrement. *« De tout son arsenal de coups tordus*, dira-t-il après la mort de Pipik, *cette imposture, – si c'en était une –, restera le plus sinistre, le plus fou et, hélas, le plus irrésistible... Oui, à mes yeux, eshétiquement séduisant par son côté répugnant et son mauvais goût, un peu à la manière de Céline. (Céline aussi était un cinglé, c'était un écrivain français génial et un antisémite virulent, de l'époque de la Deuxième Guerre ; j'essaie désespérement de le détester – et je donne ses livres démentiels à lire à mes étudiants.)*

Le « vrai écrivain », pour Roth, n'est sans doute pas tant « celui qui raconte des histoires » que « celui qui se raconte dans l'Histoire ». Cela lui vaut souvent de *« voir la critique que fera de mon dernier livre le plus bête, le plus maladroit, le plus superficiel, le plus débile de tous les crétins bourrés de mauvaises intentions qui traînent dans ce métier où des abrutis sans aucune oreille et incapables de sentir la moindre nuance passent leur temps à aligner des clichés qu'ils appellent critiques de livres »*. Cela lui vaut de solides ennemis, des gens qui non seulement détestent ses livres, mais se croient autorisés à les dire *« mauvais »*. Cela lui vaut aussi une admiration déterminée, absolue, définitive de tous ceux qui, aujourd'hui comme demain, chercheront dans la littérature le moyen de comprendre la réalité, et non de la fuir. Tous les romans de Roth répondent à ce désir d'élucidation, mais *Opération Shylock* va plus loin : « surfer » sur son identité pour prouver sa propre puissance romanesque, quel pari ! Et quelle réussite ! La démonstration est magistrale.

Josyane Savigneau

(1) Entretien dont des extraits figurent dans le roman, et qui a été publié dans *The New York Times Book Review* du 28 février 1988 et repris dans le livre d'Aharon Appelfeld, *Beyond Despair* (éd. Fromum International, New York).

Philosophie de printemps

De Jostein Gaarder à Michel Onfray, voilà qu'une discipline réputée confidentielle descend dans la rue, ou presque. Au risque d'un malentendu

On observe ce printemps une certaine agitation autour de la philosophie. Ce n'est peut-être pas seulement un effet de surface. Quand tout devient plus rapide, plus efficace, on prise une forme de réflexion qui fournit des outils mais n'impose pas de dogme, et offre des chemins multiples sans prescrire aucun itinéraire. Pas étonnant, donc, qu'un public croissant se tourne aujourd'hui de son côté, commençant à exiger qu'on lui explique textes obscurs et débats anciens. Pour répondre à sa demande apparaissent des iniatives diverses, qui prétendent rendre la philosophie populaire. Y voisinent le meilleur et le reste.

> *Peut-on fournir de la sagesse bon marché ?*

Exemple du meilleur, ces derniers temps, dans ce registre : *Le Monde de Sophie*, du Norvégien Jostein Gaarder, dont il a déjà été question ici (1). Fiction rédigée pour les adolescents et lue aussi par des adultes, le texte offre un premier accès à l'univers des philosophes. Car le roman de Gaarder raconte avant tout l'histoire des doctrines, de Platon à Freud. Ce manuel bien déguisé se vend en France comme des petits pains. Il devient d'ailleurs un succès mondial : il totalise plus de deux millions d'exemplaires, plusieurs dizaines de traductions sont en cours après l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Sa seule ambition – elle n'est pas mince, et il l'atteint – est de faire entrevoir quelques paysages philosophiques à ses lecteurs. Il n'a pas la prétention de guider leur existence.

Marc Sautet, pour sa part, donne des « consultations de philosophie » qui évoquent la psychothérapie sauvage plutôt que le travail du concept. Fondateur, en 1992, du premier « cabinet de philosophie » ouvert en France (sur un modèle inventé, en Allemagne, par Gerd Achenbach), il reçoit en ville et conseille. Il est difficile de savoir exactement qui il accueille, pour quel motif, et de quelle façon il aide ses « patients », même quand on a lu son plaidoyer. *« Souvent, on va voir un psy, parfois on consulte un voyant, ou l'on se trouve un gourou. Sans le savoir, on cherche un philosophe. »* Une fois qu'on a trouvé Marc Sautet, on a tout en un, ce qui est finalement économique. Dans *Un Café pour Socrate* (2) il raconte également comment sont nés les débats qu'il anime, chaque dimanche dans un café parisien. Autour du zinc, des habitués s'interrogent sur la volonté, le temps, l'évidence, la mort, etc. Ils s'efforcent d'apprendre à douter et à échanger des arguments.

Ces prises de paroles constituent le versant sympathique d'une initiative qui, par ailleurs, laisse pour le moins perplexe. Il est bon que l'activité philosophique ne soit pas cantonnée dans les salles de classe. Il est réjouissant que des gens se retrouvent au bistrot avec d'autres questions que d'habitude (après Paris, des rencontres du même genre sont nées à Strasbourg, Toulouse, Nice, Le Creusot). Il est par contre inquiétant que le désir de comprendre puisse faire l'objet de manipulations sans contrôle, et d'interventions où la part de la philosophie paraît en fin de compte bien mince.

André Comte-Sponville ne donne pas de consultations individuelles. Il se penche directement sur l'espèce humaine, sa vie, son âme et son bonheur. Et il délivre, sous la forme d'un *Petit Traité des grandes vertus* (3), une ordonnance qui, au moins, ne semble pas présenter de risque, mis à part un morne et fade ennui. L'amoncellement de platitudes requis par cet éloge des vertus est, en effet, consternant.

André Comte-Sponville, en dénombrant dix-huit vertus cardinales, a découvert qu'il valait mieux être poli que goujat, fidèle qu'oublieux, courageux que couard, généreux qu'égoïste, etc. Il nous annonce ces bonnes nouvelles, et souhaite nous voir devenir plus tolérants, plus doux, plus purs, plus aimants, afin que nous soyons plus humains. Cette eau de rose s'est déjà vendu à 30 000 exemplaires en quelques semaines.

A ceux que la tempérance indispose, on recommande plutôt Michel Onfray. Dans *La Raison gourmande* (4), il défend l'ivresse des excès, l'hédonisme, l'éclat des cristaux et la saveur des vins, la provocation, le souci de l'instant plein, comme autant de manières de vivre et de mourir en philosophe.

Roger-Pol Droit

Lire la suite page IX

(1) « Le Monde des Livres » du 24 février.
(2) Robert Laffont, 312 p., 139 F.
(3) PUF, 392 p., 149 F.
(4) Grasset, 276 p., 120 F.

L'ÉDITION

■ **La Ville de Paris acquiert un manuscrit de Balzac.** La Ville de Paris vient d'acquérir le manuscrit d'une œuvre de jeunesse de Balzac, *L'Excommunié*, écrite dans les années 1823-1824, en collaboration avec le marquis de Belloy, et publiée en 1837 sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin. Il s'agirait du premier roman historique de Balzac, qui envisageait dès cette époque la rédaction d'*« une histoire de la France pittoresque »*, prélude à *La Comédie humaine*. Cette acquisition est d'autant plus notable qu'il ne reste plus, selon la Mairie de Paris, que *« deux manuscrits dans le domaine privé, la quasi-totalité étant conservée à l'Institut de France »*. Ce manuscrit – quarante feuillets écrits recto-verso, montrant de nombreuses corrections et ajouts – sera conservé par la Maison de Balzac à Paris.

■ **La librairie Bibliophane en danger.** Spécialisée dans la diffusion de la culture juive, la librairie Bibliophane, installée depuis onze ans rue des Rosiers, à Paris, connaît à nouveau des difficultés financières. Pour *« continuer à exister »*, Catherine Stern, responsable de la librairie, et Alexander Cole, de l'Association des amis de Bibliophane, lancent une souscription auprès du public et de leur clientèle. Renseignements : Bibliophane, 26, rue des Rosiers, 75004 Paris. Tél : (1) 48-87-82-20. Fax : (1) 42-77-23-31.

■ **Succès du Salon du livre de Paris.** La société Organisation Idées Promotion (OIP), organisatrice du Salon du livre de Paris sous l'égide du Syndicat national de l'édition, a fait connaître les chiffres définitifs de fréquentation pour cette manifestation en 1995. Toutes catégories confondues – entrées payantes et gratuites, grand public et professionnels –, 181 149 visiteurs auront été enregistrés cette années, contre 134 042 l'an dernier, soit une progression de 35 %. Les seules entrées payantes augmentent d'ailleurs dans une proportion à peu près équivalente (+ 33 %). Avec Musicora (Salon de la musique classique) et Saga (Salon de l'estampe et de l'édition d'art), le « Grand Paris culturel » de la porte de Versailles aura attiré 250 494 personnes.

■ **Réorganisations à France Edition.** L'arrivée du président du Syndicat national de l'édition, Serge Eyrolles, à la tête de France Edition s'accompagne de remaniements. Créée en 1991 dans le but d'*« assurer, pour le compte des éditeurs français, la promotion de leur fonds à l'étranger »*, cette institution souhaite aujourd'hui, selon son directeur général Patrick Dubs, *« se rapprocher des besoins et des attentes des éditeurs »*. Des réaménagements structurels visent notamment à rendre le groupe *« plus et mieux présent sur le terrain »* ; la Lettre trimestrielle de France Édition devient mensuelle, avec onze numéros d'une vingtaine de pages par an – à quoi s'ajoutent quatre dossiers thématiques trimestriels. France Édition se félicite par ailleurs des résultats du Bureau du livre français à New York, dont David Kornacker a récemment pris la direction après le départ d'Olivier Nora. Ce bureau, qui réalise plus de 50 % de la vente des droits français sur le marché nord-américain, vient notamment de céder aux États-Unis l'inédit de Jules Verne, *Paris au XXe siècle* (Hachette/Le Cherche-Midi) pour un montant – rare pour ce type de transactions – de plus de 200 000 dollars.

■ **Un centre de l'écrit à Lamotte-Beuvron.** Dans le cadre des grands projets en région et pour sensibiliser le public à l'histoire des métiers du livre, le ministère de la culture et de la francophonie a annoncé la création, à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher), d'un centre de l'imprimerie et de l'écrit, dont l'ambition est de devenir un *« conservatoire du savoir et du savoir-faire »*. L'État et les collectivités locales sont les partenaires de ce projet auquel est associé l'ONCIALE (Office national pour la conservation de l'imprimerie, des arts du livre et de l'écrit) et dont le budget est estimé à 70 MF.

■ **Nouvelle collection chez Actes Sud.** « Un endroit où aller » : sous cette dénomination, s'ouvre dans le catalogue d'Actes Sud, une nouvelle collection destinée, selon l'éditeur, à *« accueillir des coups de cœur réfractaires aux catégories »*. Dès avril, paraissent trois ouvrages, qui ont surtout en commun cette *« tonalité particulière »* : *L'Elégance des veuves*, d'Alice Ferney, *Le Timbre égyptien*, d'Ossip Mandelstam et *Le Mur entre nous*, de Tecia Werbowski.

■ **Prix littéraire.** Le grand prix RTL/lire a été décerné à l'écrivain Serge Brussolo pour son roman *La Moisson d'hiver* (Denoël).

Best-seller à l'italienne

Immense succès dans la péninsule, Susanna Tamaro arrive en France. Avec un curieux bréviaire

Les voies du best-seller sont impénétrables. Longtemps, les éditeurs se sont démenés pour trouver des histoires haletantes, de l'action, du romantisme à pleines pages, et voilà que les goûts des lecteurs se portent sur des livres où le sexe, l'ambition et autres vieilleries ne se taillent plus la part du lion. Des livres où *Le Petit Prince* fait figure de référence, où une morale sans doctrine se bâtit au petit bonheur, où une fin de siècle apeurée peut trouver de quoi calmer ses angoisses à bon compte. L'envolée de *L'Alchimiste*, livre de Paulo Coelho paru chez Anne Carrière en 1994, est assez significative de cette ébauche de nouvelle tendance. Un petit roman frôlant de son aile floue les contours d'une vague sagesse et d'une pseudo-philosophie a remporté un succès considérable non seulement en France, mais aussi dans plusieurs autres pays.

Tout récemment, les éditions Plon ont à leur tour mis en librairie un ouvrage où la « sagesse », le bon sens et la primauté des sentiments font la preuve de leur efficacité. *Va où ton cœur te porte*, de l'Italienne Susanna Tamaro (1), s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires de l'autre côté des Alpes avant de réussir à se frayer un chemin en tête des hit-parades allemands. Venue soutenir la promotion de son roman à Paris, l'auteur est une femme de trente-huit ans qui vit sur une colline d'Ombrie, *« dans une maison avec un grand potager »*. Faussement frêle, bâtie comme un jeune garçon plein de charme, elle a les traits délicats, le regard clair et une voix assourdie. Cette petite-nièce d'Italo Svevo n'avait jamais songé à écrire avant l'âge de vingt ans : *« Je voyais ça comme une faute de goût, dans la mesure où il y avait déjà un écrivain dans la famille »*, explique-t-elle, non sans humour. Puis lui sont venus quelques romans, des livres pour enfants (2) et des nouvelles, dont un recueil, traduit en français (3), avait été encensé par la critique lors de sa parution en Italie. La plupart de ses textes s'attardent sur la souffrance d'êtres incompris, isolés, malheureux comme elle le fut elle-même au cours de ce qu'elle appelle *« une enfance étrange »*, dans une famille désunie. *« J'ai*, explique-t-elle, *une sensibilité particulièrement tournée vers la douleur. »* De la douleur, il y en a à profusion dans *Va où ton cœur te porte*, suite de lettres en forme de journal intime adressées par une grand-mère de Trieste à sa petite-fille exilée aux États-Unis. Tout y passe, de l'éducation rigide reçue par la vieille femme à son mariage malheureux, de la mort d'une fille unique sévèrement perturbée jusqu'aux heurts avec une petite-fille plutôt déséquilibrée, des bobos d'un oiseau blessé aux grandes misères de la société.

La fatalité veille, donc, à l'ombre un peu glauque de ce que Susanna Tamaro appelle *« la transmission du malheur entre des générations de femmes »*. Et il arrive souvent que le malheur fasse recette, comme chacun sait. Mais la description de ces calamités ordinaires ne constitue pas l'essentiel du livre, son « message » si l'on préfère. Par la bouche de cette peu joviale grand-mère, Susanna Tamaro fait passer une philosophie parfaitement réactionnaire, à peine dissimulée derrière les voiles d'un « bon sens » à trois sous. Et c'est l'expression même de ces « mises au point » totalement primaires qui ont sans doute fait le succès du livre, de l'aveu même de Susanna Tamaro.

La jeune femme, bien sûr, n'utilise pas le mot « réactionnaire ». *« Il m'a fallu du courage pour aller contre des choses qui ont été des dogmes pendant tant d'années »*, observe-t-elle seulement. Du courage pour dénigrer, pêle-mêle, mai 68, le féminisme, la psychanalyse, la libération sexuelle, dans une accumulation caricaturale où des accusations violentes sont parfois précédées d'une petite phrase alibi, destinée peut-être à tenir compte des quelques retombées positives de tel ou tel phénomène. Dans cet océan maussade, où tous les déboires semblent venir d'une *« utilisation excessive de l'esprit »*, où l'*« excès de rigueur »* est soupçonné d'*« appauvrir la vie »*, le cœur est porté en triomphe. A cela, l'auteur donne une explication stupéfiante, en préambule d'une série de développements fumeux : *« L'esprit est moderne, alors que le cœur est ancien. »* Il fallait y penser.

Jamais de contre-point-de-vue, jamais une seule voix pour riposter à cette Cassandre. Et pour cause : le livre est bâti en forme de monologue où la nuance et l'argumentation rationnelle qui pourraient légitimer la critique ne sont pas de mise. Tout fonctionne comme s'il fallait caresser dans le sens du poil un public resté à la traîne de la modernité. Comme s'il fallait rattraper d'un seul coup des années de frustration, de désaccord muet, de sentiment d'infériorité. Il n'est pas jusqu'à la passivité face au fascisme qui ne soit excusée. Evoquant sa participation aux défilés mussoliniens – considérés, tout de même, comme *« ridicules et ennuyeux »* –, la grand-mère affirme ainsi avec aplomb : *« Mais sache que mon attitude n'avait rien d'exceptionnel, au contraire. Tout le monde, dans notre ville, s'est comporté de la même façon. »* Les lecteurs français seront-ils, eux aussi, sensibles à ce ramollissant bréviaire ? S'il s'agit, comme en Italie, de *« beaucoup de gens pour qui c'était le premier livre de leur vie »* – *dixit* Susanna Tamaro – que leur souhaiter, sinon de ne pas en rester là ?

Raphaëlle Rérolle

(1) Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Plon, 228 p., 98 F.
(2) *Cœur de lardon* (L'Ecole des loisirs, 1994).
(3) *Pour voix seule* (POL, 1993).

ACTUALITÉS

Suisse : Cohn-Bendit critique littéraire

Pour animer sa célèbre émission « Literaturclub », la télévision suisse de langue allemande vient de faire appel à... Daniel Cohn-Bendit. En vogue dans les pays germaniques, les « clubs littéraires » réunissent des critiques – et non des auteurs – pour parler des livres. Dans un pays qui a parfois tendance à se méfier de ce qui vient d'Allemagne, le choix de l'adjoint – chargé des affaires culturelles – au maire de Francfort pouvait susciter quelques remous, d'autant que l'intéressé lui-même n'a pas la prétention d'être particulièrement versé en littérature. Mais l'ancien porte-parole du mouvement étudiant de mai 1968 à Paris a justement pour lui de n'être pas un Allemand typique et de reconnaître qu'il n'a d'autre ambition que de faire découvrir des livres au public. A en juger par les premières réactions, Daniel Cohn-Bendit a réussi son examen de passage. Il semble même que sa présence dynamise l'émission, tout en contribuant à la faire sortir d'un certain provincialisme helvétique. Mais c'est en Allemagne que ce choix n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde. Ainsi la chaîne Südwestfunk vient-elle d'annoncer qu'elle renonçait à rediffuser « Literaturclub », sous prétexte qu'elle pourrait servir de tribune politique à celui qui est aussi député vert au Parlement européen...

Jean-Claude Bühler

TURQUIE : YACHAR KEMAL PORTE PLAINTE

L'écrivain turc Yachar Kemal a porté plainte auprès de la Commission européenne des droits de l'homme, après la saisie, début février, dans son pays, d'un livre intitulé *La Liberté d'opinion et la Turquie*, ouvrage collectif pour lequel il a rédigé une contribution. Rappelons que l'auteur de *Mémed le Mince*, qui est âgé de soixante-douze ans, a été inculpé, le 24 janvier, par le parquet général de la Cour de sûreté de l'Etat d'Istanbul pour *« propagande séparatiste »*, à la suite d'un article paru dans l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, dans lequel il accusait l'Etat d'*« opprimer les Kurdes de Turquie »*. Une peine de deux à cinq ans d'emprisonnement a été requise. Par ailleurs, des intellectuels ont comparu lundi, à leur demande, devant la même cour, pour avoir publié un livre intitulé *Liberté à la pensée*. Cet ouvrage, qui reprend des déclarations de huit députés, aujourd'hui emprisonnés, du Parti – pro-kurde – de la démocratie (DEP, dissous), contient également des contributions de Yachar Kemal, du sociologue Ismaïl Besikci et des universitaires Fikret Baskaya et Haluk Gerger, eux aussi incarcérés. – *(AFP.)*

■ **ÉTATS-UNIS.** La polémique déclenchée par le dernier livre, *The New World Order* (« le nouvel ordre du monde », éd. World Publishing), du télévangéliste Marion Gordon Robertson – « Pat » pour ses millions d'admirateurs – se poursuit dans les colonnes de la *New York Review of Books*. Dans la plus pure tradition de l'abbé Barruel, inventeur français, au début du XIXe siècle, de la « théorie du complot », Robertson, fondateur de la Coalition chrétienne, interprète l'histoire contemporaine comme le résultat d'une manipulation orchestrée, au XVIIIe siècle, par la secte bavaroise des *Illuminati* et son fondateur, Spartacus Weishaupt. Ce complot aurait été relayé par la franc-maçonnerie européenne, puis par les banquiers juifs, les Rothschild et les Warburg. Marion Robertson, qui se défend d'être un antisémite, prétend s'inspirer des idées du propre mentor de Bill Clinton, Caroll Quigley, afin de dénoncer une gauche américaine dont l'influence profiterait à une coterie de financiers internationaux. Pourtant, le journaliste Jacob Heilbrunn a pu découvrir que la véritable source de l'essai de Robertson était l'œuvre d'un antisémite anglais des années 20, Nesta H. Webster, cité parfois presque mot pour mot par le pasteur fondamentaliste.

HUMEUR

Le « flop » du futur

Délicieuses, les oranges pressées. Surtout parce qu'on ne nous demande pas de manger l'écorce. Riche, l'œuvre d'Alvin et Heidi Töffler : depuis vingt ans, elle nous fait réfléchir sur le monde de demain. Mais qu'on ne nous offre pas de la déguster en pastilles. C'est pourtant ce que propose leur dernier ouvrage, *Créer une nouvelle civilisation. La politique de la troisième vague* (1) : neuf chapitres sur onze ont déjà été publiés, sous une forme moins condensée, dans de précédents ouvrages ! Les auteurs le disent honnêtement. Dans les deux chapitres inédits, ils essaient de prouver que leurs analyses antérieures pourraient fort bien inspirer les républicains, qui ont le vent en poupe aux États-Unis. Surtout s'ils suivent leur chef de file à la Chambre des représentants, Newt Gingrich, qui préface l'ouvrage.

Bon ! Que la fameuse *« troisième vague »* des Töffler, celle de la postindustrialisation, de la démassification, de l'information, s'accorde avec la déréglementation à tout-va prônée par les républicains, c'est leur droit absolu. Mais on aurait aimé qu'ils expliquent comment l'ère de l'humanisation, de la *« démocratie anticipative »* dont ils rêvent s'accorde avec les idées de leur héros, M. Gingrich, porte-drapeau des *« hommes blancs en colère »*, pourfendeur des programmes d'aide sociale, qui prêche l'annulation des mesures favorisant l'accès des minorités à l'éducation et à l'emploi. De ce *« choc du futur »*-là – titre de leur premier succès de librairie –, les Töffler ne nous disent mot. « Flop » du futur ?

Pierre Drouin

(1) Traduit de l'anglais (États-Unis) par P.-E. Dauzat, M. Deutsch, A. Charpentier et J. Chicheportiche, Fayard, 168 p., 89 F.

CORRESPONDANCE

Sur « La police de Vichy »

A la suite de notre compte rendu, dans « Le Monde des livres » du 31 mars, du livre de Maurice Rajsfus, La Police de Vichy *(Le Cherche-Midi éditeur), nous avons reçu de l'auteur la lettre suivante.*

Est-ce le rôle du « Monde des livres » d'assassiner les travaux consacrés à des sujets que notre société satisfaite a eu beaucoup de difficulté à aborder ? C'est le sort que vient de subir mon livre *La Police de Vichy*, hâtivement chroniqué.

A l'évidence, votre rédacteur anonyme ne m'apprécie pas, c'est son droit. Mais il n'a pas fait l'effort de lire mon livre, ne parcourant semble-t-il que le premier chapitre. S'épargnant ainsi un travail de lecture qui l'eût pourtant conduit à découvrir des pans entiers d'une histoire inédite. Particulièrement en ce qui concerne la pseudo-résistance de la police. Il était plus facile de caricaturer en évoquant le *« parti pris »* ou les *« raccourcis »*, ce qui annule *« l'utilité »*, reconnue par votre rédacteur, de mon travail. Faut-il entendre par *« raccourcis »* que la police ne serait pas globalement coupable de s'être ralliée à l'ordre nouveau ? Doit-on déduire de ce *« parti pris »* que les policiers ont été bien moins performants que je l'affirme dans l'exécution des ordres transmis par la Gestapo ?

Par ailleurs, le lecteur peut imaginer que je n'ai fait que suivre une piste ouverte par d'autres, tout en pillant le travail de Serge Klarsfeld. C'est tout à fait odieux et même diffamatoire. En fait, les quinze lignes de cette brève chronique consacrée à *La Police de Vichy*, où le sujet du livre n'est même pas abordé, n'a d'autre fonction que de dissuader les lecteurs du *Monde* d'acheter mon livre. En serions-nous revenus au temps de la censure non dite ou de la commission de l'index ?

Maurice Rajsfus

BULLETINS, COLLOQUES ET SOCIÉTÉS

■ **CERISY-LA-SALLE.** Voici la liste des colloques qui se dérouleront cette année au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (50210 Cerisy-la-Salle, France).

« L'interprétation de l'identité moderne. Autour de Charles Taylor », dirigé par Guy Laforest et Philippe de Lara, avec Charles Taylor (du 6 au 13 juin) ; « Les deux labyrinthes : l'actualité de Leibnitz », dirigé par Dominique Berlioz et Frédéric Nef (du 15 au 22 juin) ; « Cent ans de philosophie américaine », dirigé par C. Chauviré, J.-P. Cometti, S. Laugier et C. Tiercelin (du 24 juin au 1er juillet) ; « Une parole pour l'avenir. Autour d'Elie Wiesel », dirigé par Philippe-Michaël de Saint Cheron, avec Elie Wiesel (du 3 au 10 juillet) ; « Mythes et psychanalyse », dirigé par Cléopâtre Athanassiou et Anne Clancier (du 12 au 22 juillet) ; « Graal et modernité », dirigé par Robert Baudry et Gérard Chandès (du 24 au 31 juillet) ; « Textique : la consistance texturale », dirigé par Jean Ricardou (du 24 au 31 juillet) ;

« Lovecraft et ses contemporains. Mythes et modernité dans la littérature fantastique américaine de l'entre-deux-guerres », dirigé par Jean Marigny et Gilles Menegaldo (du 3 au 10 août) ; « Bakhtine : la pensée dialogique », dirigé par André Collinot et Clive Thompson (du 3 au 10 août) ; « Benveniste vingt ans après », dirigé par Michel Arrivé et Claudine Normand (du 12 au 19 août) ; « Les Lumières et après : l'aventure documentaire », dirigé par André Gardies et Jacques Gerstenkorn (du 12 au 19 août) ; « Jean Ladrière, création et événement », dirigé par Ghislaine Florival et Jean Greisch, avec Jean Greisch et Jean Ladrière (du 21 au 31 août) ;

« Les matérialismes philosophiques : tradition et actualité », dirigé par Jean-Claude Bourdin (du 2 au 9 septembre) ; « Pierre Albert-Birot : sons, idées, couleurs », dirigé par Madeleine Renouard (du 2 au 9 septembre) ; « Manuscrits et enluminures dans le monde normand : XIe-XVe siècles », dirigé par Pierre Bouet et Monique Dosdat (du 28 septembre au 1er octobre) ; « L'auteur », dirigé par Gabrielle Chamarat et Alain Goulet (du 4 au 8 octobre). ▶ Renseignements : CCIC, 27, rue Boulainvilliers, 75016 Paris, tél. (1) 45-20-42-03.

■ **ROBERT WALSER.** Le Centre culturel suisse présente une adaptation du récit de Robert Walser *La Promenade*, due à Gilberte Tsaï, avec Claire Lasne, du mardi 25 au samedi 29 avril à 20 h 30 et dimanche 30 avril à 17 heures (38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, entrée libre sur réservation : (1) 42-71-38-38).

■ **L'AFFAIRE DREYFUS A NEW YORK.** Un colloque sur les héritages de l'affaire Dreyfus se déroulera à l'université de New York, vendredi 28 et samedi 29 avril (NYU's Casa Italiana, 24 West 12th Street).

■ **SALON INTERNATIONAL DU LIVRE ET DE LA PRESSE.** La neuvième édition de ce salon aura lieu à Genève, au Palexpo, du 27 avril au 1er mai. Les deux hôtes d'honneur sont cette année l'Italie et l'Union européenne (secrétariat permanent, 29, rue de Bourg, CH-1002 Lausanne).

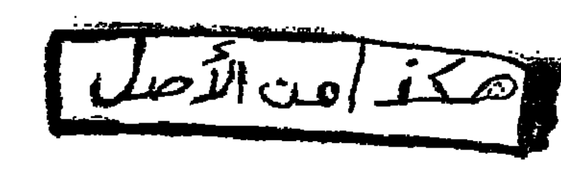
■ **COLLÈGE DE FRANCE.** Jean Guilaine inaugurera, vendredi 12 mai à 18 heures (salle 8), la chaire consacrée aux civilisations de l'Europe au néolithique et à l'âge de bronze. Son cours, qui débutera vendredi 19 mai à 11 heures (salle 1) aura pour thème : « Du néolithique : historiographie, concepts ».

■ **« POUR SALUER LOUIS CALAFERTE ».** La bibliothèque municipale d'Angers et le Théâtre de la mémoire organisent, du 15 au 31 mai, une série de manifestations – exposition, projection, lectures, spectacles – autour de l'œuvre de Louis Calaferte, mort il y a un an (Bibliothèque municipale d'Angers, 49, rue Toussaint, renseignements et réservations : (16) 41-88-08-19 ou 41-72-00-94).

■ **SONY LABOU TANSI.** Une journée de solidarité autour de l'écrivain congolais, aujourd'hui gravement malade et hospitalisé en France, est organisée samedi 22 avril à Achères (Yvelines). Plusieurs écrivains participeront à une table ronde, à partir de 16 heures à la bibliothèque Paul-Eluard (Renseignements : (1) 39-11-22-95, ou Jean-Jacques Nkollo : (1) 39-22-23-69).

■ **LES ÉDITIONS UNES A LA BIBLIOTHÈQUE DE CAVAILLON.** Une exposition consacrée aux Editions Unes se tiendra du 21 avril au 21 juin à la bibliothèque municipale de Cavaillon. Une recontre autour de Jean-Pierre Sintive, animateur de cette maison, aura lieu vendredi 21 avril de 18 h 30 à 21 heures (rue du Couvent, BP 81, 84303 Cavaillon).





Montherlant l'insaisissable

Il craignait – coquetterie ou sincérité ? – de n'être plus lu ni joué à l'anniversaire de ses cent ans. On le lit, on le joue



Un romancier qui a choisi d'être le « clown de notre misère »

Dans son édition du 11 janvier 1938, *Paris-Midi* dressait ce portrait de Montherlant : *« Écrivain illustre, ancien combattant, engagé volontaire, français farouche, écrivain catholique éprouvé et couronné par l'Académie française. »* Il affronte Otto Abetz. Fernand de Brinon a organisé la rencontre. Il s'emploie à réunir les jeunesses de France et du IIIe Reich, garantie de la paix. Montherlant n'y croit pas : *« Nous cherchons à faire des dupes ou à nous duper nous-mêmes. »* L'auteur de *Mors et vita*, œuvre nourrie de la guerre de 1914, jouit alors d'un prestige qu'Aragon salue de son *« plus grand respect. (...) On n'est pas plus français que lui. »* Le temps est révolu de l'édition de *La Relève du matin* à compte d'auteur. *Les Olympiques, Les Bestiaires, Les Célibataires, Les Jeunes Filles* lui assurent une renommée enviable, les journaux se disputent sa collaboration.

« Avec tout son génie, [il] touche à des choses très graves avec une sorte d'insolence qui fait peur. » « Il y a là de la caracole, de la piaffe ; cela sent (...) *un peu le cirque, les tréteaux, et le regard étonné du public auquel sans cesse il fait appel. » « Génie »* avec Julien Green, *« caracole »* avec Gide. Qu'en est-il aujourd'hui ?

> *Il « touche à des choses très graves avec une sorte d'insolence qui fait peur »*

La plupart des biographies et des dictionnaires font naître Henri-Marie-Joseph-Frédéric-Expedite Millon de Montherlant le 21 avril 1896. Or c'est cette année qu'il aurait eu cent ans, le 20 avril. Pierre Sipriot, dans son indispensable ouvrage qui fit quelque bruit de faire tomber les masques, rétablit les dates et explique les substitutions. Montherlant se disait du 21 pour ne pas être du signe des Poissons mais être né *« avec l'entrée du Soleil dans le signe zodiacal du Taureau »* ; quant à l'année, la supercherie vient de sa mère qui, par coquetterie, avouait un an de moins que son âge. Ces tricheries originelles symbolisent la réputation de Montherlant, une vie que d'aucuns disent d'imposture.

Qui est-il ? Que de réponses ! Il est l'adolescent des *Garçons* aspirant à faire d'une amitié particulière un *« élan vers Dieu »* ; le jeune homme regrettant de ne pas aller au *« casse-pipe »* ; le soldat qui veut *« éviter les coups de chien en même temps qu'on s'émeuve à Paris à l'idée qu'il risque sa vie tous les jours »* ; le fanfaron plus doué pour la parade – rugby, corrida – que pour l'engagement véritable ; le Costals gagné par l'amour ; le Costals qui éprouve à l'endroit du féminin une condescendante pitié ; l'abbé de Pradts, imposteur dans la foi comme le Cénabre de Bernanos mais, à son inverse, plus attaché aux plaisirs de la vie avec les collégiens que perturbé par les angoisses métaphysiques ; le défenseur des valeurs viriles d'*Equinoxe de septembre*, essai aux accents patriotiques où se manifeste sa haine de Hitler, où il dénonce une France qui, soulagée par les accords de Munich, *« retourne à la belote et à Tino Rossi »* ; le chantre du *Solstice de juin* – celui de 1940 –, qui a des paroles malheureuses pour glorifier le triomphe de la *« païennerie »* allemande sur l'esprit chrétien qui ne redeviendra fort que par un redressement moral de la jeunesse – Loys Masson écrira : *« Montherlant a choisi d'être le clown de notre misère »* ; le voluptueux des aventures pédérastiques, chasseur de plaisirs dans des fêtes foraines sordides où il cueille les gamins qu'un cafetier rabatteur lui procure ; le contempteur précoce de la colonisation ; le condottiere insatiable de jouissance qui, à l'instar de Malatesta, affiche ses vices d'une telle façon qu'on hésite à le définir cynique ou candide ; le misanthrope qui ne manque aucune occasion de se proclamer tel ; le Romain apologiste du suicide ; le chrétien qui écrit : *« La foi ? Démission de l'intelligence »* ; l'auteur des *Carnets (1)* où le style atteint souvent à la perfection et où ses contradictions se mêlent, non sans confondre ceux qui lui veulent le seul visage d'un menteur bravache.

Que de Montherlant ! La duplicité du cynique, est-ce sa nature ou son masque ? Machiavélisme ou esbroufe ? Est-il resté toute sa vie le *« vrai requin, un vampire, un épervier formidable d'égoïsme et sans plus un seul scrupule »* qu'il se promettait d'être à vingt-trois ans, ou n'est-il qu'un homme de façade qui caracole pour travestir ce qu'il est profondément ? La réponse est simple. Il est tout cela. Et de tout cela est née son œuvre qui, pour n'être pas autobiographique, prend souvent sa source aux événements de sa vie. *La Relève du matin, Les Garçons, La Ville dont le prince est un enfant*, c'est, au collège Sainte-Croix de Neuilly, une passion d'adolescent pour un enfant. *Les Bestiaires*, ce sont les courses de taureaux et ses exploits d'authenticité douteuse.

Les Célibataires doivent à deux oncles de l'auteur. Les quatre volumes des *Jeunes Filles*, à ses deux fiançailles et aux lettres de lectrices. L'étonnant *Moustique*, célinien avant Céline, c'est Vincent, un garçonnet *« de nature saine même dans le mal »*, qui vécut cinq ans avec Montherlant, lequel trouvait en lui un matériau pour appliquer ses principes d'éducation jusqu'à faire de ce Gavroche un scout, l'envoyer à la messe.

Du romancier dont on oublie trop la verve et l'humour, Pierre Sipriot semble regretter qu'il n'ait *« pas plus souvent suivi cette veine »* – celle de Moustique. Mais sans doute, dit-il, l'auteur des *Garçons* n'a pas voulu déroger à sa réputation d'écrivain classé « grand siècle », réputation que le théâtre fortifie.

Si sa première œuvre est dramatique – *L'Exil*, 1914 – c'est en 1942, avec *La Reine Morte*, qu'il prend place parmi les dramaturges. *Fils de personne* confirme bientôt un succès que la Libération interrompt. Pour un an, il est interdit de production. Le CNE ne lui reproche pas d'*« avoir pris un mauvais parti »* mais de *« n'avoir pas pris de parti du tout »*. C'est un entracte. Dès 1948, avec un habile coup de chapeau à la Résistance, *Le Maître de Santiago* relance sa carrière d'auteur dramatique en même temps que la polémique sur sa conception du christianisme. A costumes ou en veston, ses pièces sont un événement qui ne laisse jamais indifférent, que ce soit un ajout à l'œuvre romanesque – *La ville dont le Prince est un enfant* –, l'homme face à Dieu et au pouvoir de l'Église – *Port-Royal, Le Cardinal d'Espagne* –, une célébration des plaisirs de la chair – *Malatesta, Don Juan* –, ou une satire de la société, mal reçue du public mais très forte, avec pour sujets le mensonge, la vieillesse, la misanthropie et le suicide – *Brocéliande*.

Mais la veine dramatique s'épuise. *La Guerre civile*, sa dernière pièce, est diversement appréciée ; les envolées ont perdu de leur grandeur. L'écrivain n'est pas fini pour autant, et il va encore susciter les passions. A la parution des *Garçons*, roman pris, abandonné, repris pendant un demi-siècle, on en fait une lecture le plus souvent orientée. On s'attache moins à ce qui, dans le roman, traduit la phobie de Montherlant – la quête de sa propre jeunesse – qu'à la part d'ombre qui excite le lecteur, ombre d'ailleurs peu sombre, Roger Peyrefitte ayant déjà éclairé de quelques lumières le sujet encore tabou. *Un assassin est mon maître* en est la suite logique, et il est significatif, cas unique dans son œuvre, qu'il s'y mette en scène en imaginant qu'au coin d'une rue il rencontre son personnage qu'affole la décrépitude.

Montherlant a connu le succès et les honneurs auxquels – façade ? sincérité ? – il se montre insensible. Académicien ? Pourquoi pas. Enfermé dans son stoïcisme, il se sent délaissé de la nouvelle génération, pense qu'il a écrit pour rien, que, disparu, il sera vite oublié. Pour un homme qui place son art au-dessus de tout, cet avenir qui vous efface révèle l'inanité de sa vie. Et à ce constat s'ajoute, paradoxalement, l'angoisse de ne plus pouvoir créer, ce qui a au moins autant d'importance que la cécité qu'il craint. *« On se moque d'un écrivain de soixante-dix ans qui ne publie plus un chef-d'œuvre par année ; (...) jusqu'à la fin, il faut pondre (...) et un volume qui fasse du bruit, encore. Sinon, vous êtes un pauvre type, un raté, un has been. »*

Epicurien plus que libertin, Montherlant, pris dans le maelström de ses discordances et qui, sous le masque, en souffre, ne saurait être un pauvre type ; un auteur qui confie à la postérité Coantré, Malatesta, de Pradts, Cisnero, ne saurait être un *« raté »* ; quant au *« has been »*, il suffit d'ouvrir ses *Carnets* ou de voir combien de Moustique se débattent toujours sur la planète, pour se dire que le temps ne pose pas de limites à l'œuvre de celui qui se tire une balle dans la bouche le 21 septembre 1972, au terme d'une mise en scène parfaitement réglée, belle et émouvante. Un 21, comme le quantième choisi pour jour de naissance, et qui plus est, quand l'équinoxe va donner leur part égale au jour et à la nuit, comme un Montherlant les donne au blanc et au noir, à la vérité et au mensonge.

Car il y a bien des vérités dans l'œuvre de ce menteur. Et, parmi tant de textes, des pierres précieuses déposées sur le seul chemin qu'il aima fréquenter parce qu'il s'y trouvait à l'abri des autres et de lui-même, celui de la littérature.

Pierre-Robert Leclercq

(1) Reédités à la Table ronde, « Petite Vermillon », 500 p. 55 F.

Catherine Pozzi, une âme à fleur de peau

Son « Journal de jeunesse » vient compléter la figure de cette personnalité remarquable

JOURNAL DE JEUNESSE
1893-1906
de Catherine Pozzi.
Verdier, coll. « Pour mémoire »
286 p., 150 F.

La publication, du *Journal* de Catherine Pozzi – en 1987, par les soins de Claire Paulhan (1) – avait révélé l'extraordinaire personnalité de cette grande bourgeoise parisienne, qui, fille d'un célèbre chirurgien, côtoya toutes les sommités mondaines et culturelles de son temps. Figure intellectuelle remarquable, en cette si « belle » époque où l'on déniait généralement aux femmes le droit d'exercer leur intelligence, Catherine Pozzi n'eut pas comme seul titre de gloire d'avoir été, de 1920 à 1928, l'amante de Paul Valéry. On peut d'ailleurs rêver d'un renversement des valeurs qui ferait soudain de l'auteur de *Charmes* le débiteur intellectuel de sa maîtresse... Le rêve n'a rien d'absurde : dans la *« débauche de matière spirituelle »* (l'expression est de Catherine Pozzi) à laquelle cette liaison donna lieu, le commerce s'avéra fructueux pour les deux partenaires ; esprit supérieurement raisonnable, analyste imperturbable, Valéry était simplement mieux à même d'en exploiter les bénéfices.

Trop pressée et perturbée, trop brûlée, affectée d'une sensibilité nerveuse excessive, à la fois souffrante et enorgueillie par cette souffrance, Catherine Pozzi vécut, pensa et aima dans un état de perpétuelle ébullition mentale. Elle ne fit pas œuvre. Et si quelques pages – une nouvelle autobiographique, *Agnès*, un essai de systématisation de sa pensée philosophique, *Peau d'âme*, et quelques poèmes (2) – se sont détachées, c'est surtout son superbe, son étonnant *Journal* qui conserve l'éloquent témoignage de cette ébullition et de cette impatience.

Le *Journal de jeunesse* de Catherine Pozzi, publié, avec les mêmes soins attentifs par Claire Paulhan, couvre les années 1893-1906, c'est-à-dire de la dixième à la vingt-troisième année. En 1909, Catherine se marie avec Édouard Bourdet, juste avant que celui-ci devienne un auteur dramatique célèbre ; de cette union, qui se révéla très vite désastreuse, naquit, la même année, un fils unique, Claude. En 1912, la tuberculose se déclare. L'année suivante, elle entame son *Journal* d'adulte, qu'elle n'interrompra que quelques jours avant sa mort, en décembre 1934.

UN MOI SINGULIER

C'est surtout dans la perspective de celui-ci que le *Journal de jeunesse* est passionnant. Sans doute constitue-t-il, en lui-même, un document supplémentaire pour l'étude du *Moi des demoiselles* (3). Mais c'est d'abord la constitution de ce moi singulier, l'apparition d'un visage où une physionomie encore tremblante semble chercher à se fixer, qui retient l'attention du lecteur.

« Personnalité enflée » dans *« un corps mince »* comme elle le dira elle-même en 1913, Catherine Pozzi présente, dans son jeune âge, tous les caractères qui rendent les petites filles trop douées et trop riches insupportables : vanités et jérémiades, pédanterie, narcissisme, vues péremptoires sur toutes les affaires du monde, snobisme... Le *« cher petit livre »*, *« confident »* des petites joies et des petits malheurs, est, dans ses premières pages, plein de tout cela, qui ne contribue pas à rendre son auteur immédiatement attachant. Mais il serait injuste de ne voir dans ces premières approches de soi que les traits rudimentaires d'une psychologie juvénile. Quelque chose d'autre est en train de se frayer un chemin.

« En me relisant, il me semble qu'il y a dans ces lignes, non pas l'âme d'une petite fille de treize ans, mais celle d'une femme mûre qui connaît déjà le monde... » Catherine anticipe quelque peu sur elle-même, mais elle voit juste. Sa maturité et son intelligence sont effectivement en train de naître. La précocité n'en est qu'une manifestation subalterne. Le tournant se situe un peu plus tard, vers l'âge de quatorze ou quinze ans. Non que soudain, en un instant, les naïvetés cessent et les traits agaçants s'effacent – ils persisteront toute sa vie. Mais une autre voix, à la fois plus pure et fêlée, plus authentique, se fait entendre, cognant de plus en plus fort contre la gangue des mièvreries sociales et psychologiques. *« Dans la vie, la jeune fille est un être seul »*, écrit-elle en octobre 1896. Cette phrase peut être prise comme point de bascule : dans le paysage mondain et intellectuel surchargé qui fut le sien, dans l'opulence de son existence réelle, la figure de Pozzi est bien celle de cette solitude féminine.

Décembre 1897 : *« En ce moment, je suis sortie de moi-même, et je regarde avec pitié le genre humain, et je plains, avec tant soi peu d'ironie, la pauvre créature, orgueilleuse et humble, qui, dans un épisode de l'éternelle comédie, s'appellera Catherine Pozzi. »* Le ton peut bien être emphatique, le narcissisme hypertrophié, la voix est là. Et c'est de là que Catherine Pozzi ne cessera plus de s'observer – ainsi dans une page étonnante du 16 février 1898. L'emphase disparaîtra presque complètement, le narcissisme, lui, se développera : jusqu'à la souffrance. C'est de là également, du haut de cet orgueil et de cette pauvreté, qu'elle observera le monde et les personnes ; et mieux valait ne pas tomber sous son regard !

La découverte de Wagner et de Nietzsche – toujours dans les mêmes années –, solidifiant encore le désir de force et les rêves de puissance, l'interrogation religieuse, et, plus tard, la question répétée de l'amour – *« Ô baisers, baisers, quelle petitesse de gémir pour vous ! »* – et du mariage constituent les épisodes extérieurs, banals, de ces années de formation. Essuyant *« les sueurs morales de* [son] *âme »*, de cette *« âme à fleur de peau »*, Catherine Pozzi, avide d'apprendre et surtout de savoir, croit construire, *« avec ce moi éphémère »*, *« un temple de force et d'ironie »*. Mais derrière ce *« temple »* dérisoire, derrière le masque de ce moi *« enflé »*, ce qu'elle laisse deviner est infiniment plus beau et fragile.

Patrick Kéchichian

(1) *Journal 1913-1934*, éd. Ramsay, réimpression Seghers 1990 (« Le Monde des livres » du 27 novembre 1987).

(2) Tous ces textes, ont été édités ou réédités à La Différence. Chez ce même éditeur, signalons la biographie due à Lawrence Joseph, *Catherine Pozzi, une robe couleur du temps* (1988), et l'essai de Pierre Boutang, *Karin Pozzi et la quête de l'immortalité* (1991). Enfin, une jeune étudiante, Anne Malaprade, a vu son mémoire de maîtrise, *Catherine Pozzi, architecte d'un univers*, publié en 1994 par la collection « Jeunes talents » (Larousse-Sélection du Reader's Digest)

(3) Le livre de Philippe Lejeune, *le Moi des demoiselles* (Le Seuil, 1993), comprend un important chapitre sur Catherine Pozzi.

Correspondance

Lui ayant demandé son sentiment sur Bernanos et son œuvre, je reçus de Montherlant cette lettre : *« Je n'ai rencontré que deux fois Bernanos, qui, une fois, venait me demander d'être rédacteur en chef du* Figaro. *Je refusai : grands dieux ! Bernanos est quelquefois un peu fumeux, hurluberlu, mais son honnêteté d'esprit le rendait assez exceptionnel dans la faune littéraire. Je mets hors de pair dans son œuvre les* Dialogues des carmélites. *Je pense que c'est une des plus belles pièces de théâtre contemporain – bien qu'il soit un peu gênant de voir un chef-d'œuvre signé par quatre auteurs. Bernanos, de son côté, a écrit de moi dans* Nous autres Français : *« Le plus grand peut-être de nos écrivains vivants... »* On peut difficilement mieux mettre sa réprobation amusée dans un *« grands dieux ! »*, mêler à la louange le coup de griffe, faire état de sa consécration par un confrère.

P. R. L.

◆ **Quelques ouvrages sur Montherlant**

Montherlant homme libre, **de Michel Mohrt, La Table ronde.**

Montherlant et le suicide, de Pierre Sipriot, éditions du Rocher.

Montherlant le séparé, **de Philippe de Saint-Robert, Flammarion.**

Montherlant ou la Relève du soir, **de Philippe de Saint-Robert, Les Belles Lettres.**

Montherlant sans masque, **de Pierre Sipriot, deux tomes, Robert Laffont, et Livre de Poche 4387.**

Montherlant et l'Antiquité, **de Pierre Duroisier, Les Belles Lettres.**

Henry de Montherlant ou Les Chemins de l'exil, **de Paule d'Arx, Librairie A.-G. Nizet.**

Viennent de paraître, *L'Esthétique de Montherlant*, d'André Blanc (CDU-Sedes, 216 p., 130 F), et *Le Langage dramatique de « La Reine morte »*, de Romain Lancrey-Javal (PUF, 278 p., 149 F).

Dernières livraisons

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ANGE DE CHAIR, d'Agustin Gomez-Arcos
Christian, le héros quinquagénaire du dernier roman d'Agustin Gomez-Arcos, traduit les vers d'Homère. C'est Ulysse, hébergé par une veuve richissime, au coeur de l'écriture et de la légende. Comme pour son héros, le désir prend diverses formes. A l'abri d'une belle demeure athénienne, il s'incarne dans le corps robuste d'un jeune homme attentif et amoureux. L'ange est de chair, mais l'amour, pour survivre dans le mythe, refuse les chemins trop directs. Le poète est voyeur et extralucide : ses rêves préfèrent les jeux de miroir, mais, dieux ivres de volupté, les humains se contentent parfois de la réalité (Stock, 238 p., 110 F).

CONTES À REBOURS, de Didier Anzieu
La couverture du livre s'orne d'un miroir carré où le lecteur retrouve son regard, légèrement brouillé, onirique, étrangement lavé, comme exalté. C'est moi ou un autre, l'être démaquillé. Initiative-clin d'œil pour ces contes qui osent exploiter la matière du rêve et les territoires de la psychanalyse. Mythes, sexualité, mots et non-dits deviennent la peau et le sang de ces quarante-deux contes... à rebours, étonnants et didactiques. Cette nouvelle édition revue et augmentée comblera les lecteurs qui demandent à la littérature d'éclairer la vie et ses projets (Les Belles Lettres/Archimbaud, 238 p., 120 F).

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, d'Alice Ferney
« Que les jeunes ventres enflent dans l'allégresse. » L'amour, c'est évident, mais au-delà de lui, la procréation, cet instinct de vie qui conduit l'homme à se multiplier. Au centre de ce mystère, la femme, *alma mater* ou *mater dolorosa*. Vaste sujet. Alice Ferney le traite de la plus simple et forte façon qui soit. Avec les moments de la banalité du quotidien aussi bien qu'avec des scènes comme celle de la noyade d'un mari sous les yeux de sa femme ou celle du mari couché sur son épouse à l'agonie. Un récit comme un chuchotement pour dire ce miracle, la vie (Actes Sud, 96 p., 80 F).

MALETERRE, de Didier Goupil
Neuf nouvelles pour une seule passion, la peinture. Et pour Didier Goupil, un prétexte à confirmer qu'il excelle dans le genre. Un style vif, une technique du raccourci qui tire le lecteur d'une phrase à l'autre, irrésistiblement, et qui sait lui suggérer ce qui n'est pas dit. Huit petits tableaux, et un grand qui donne son titre au recueil. Et l'on envie Maleterre, jeune paysan monté à Paris pour peindre, d'être manutentionnaire avec Max Jacob, de rire et de boire avec Picasso (Alfil Éditions, 180 p., 50 F).

LA TRAVERSÉE DU LAC, de Charles Le Quintrec
Abandonnée par sa mère, Marion reçoit des dames à qui elle est confiée une éducation qui n'est habituellement pas celle d'une fille de mercière. Un chevalier la séduit, en fait une brigande. Elle le fuit. Paris. Le roi. Son destin bascule, mais on la retrouve en Bretagne au service des pauvres, et la Révolution approche. Entre-temps, elle aura connu l'amour, *« une caresse plus intime* [qui] *lui fit entrevoir des champs de coquelicots jusque dans le ciel »*. Côté style et rebondissements de l'action, Dumas, Sue et Féval ont, avec Charles Le Quintrec, une belle descendance (Albin Michel, 385 p., 120 F).

LETTRES ÉTRANGÈRES

LE LIVRE DES ÉTREINTES, d'Eduardo Galeano
Après *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine* et la trilogie *Mémoire du feu*, grands projets littéraires, voici du même auteur, Eduardo Galeano, un livre intimiste. Les textes font office de vignettes, avec le format et l'exemplarité que cela suppose. L'amitié, l'amour, l'exil sont les thèmes de ce manuel du « savoir perdre », l'esthétique la plus contemporaine en Amérique latine, selon Luis Sepulveda. Galeano donne un tableau assez juste de l'état d'esprit d'une génération qui a connu la lutte armée et cherche aujourd'hui de nouvelles formes de résistance (traduit de l'espagnol (Uruguay) par Pierre Guillaumin, La Différence, 270 p., 138 F).

LUIGI B., de Filippo De Pisis
Plus connu comme peintre que comme écrivain, Filippo De Pisis, ami de Chirico, sacrifia sa carrière littéraire à son œuvre picturale. La traduction de cet écrit autobiographique permet de révéler un pan méconnu de cette personnalité énigmatique, empreinte d'ésotérisme – comme nombre de ses contemporains durant la période de l'entre-deux-guerres – et de mysticisme : *« Luigi B., devant le miroir de la nuit, s'était senti disparaître au monde pour s'élever vers de plus hautes sphères. Avec son fin sourire, il se définissait comme « un homme disparu »*. Disparu aux autres, disparu aux belles femmes de sa ville, nourri uniquement de soi et de l'univers. » Sa nièce, le peintre Bona de Mandiargues, donne en préface d'intéressants éléments biographiques sur cet artiste ferrarais, né en 1896 et mort en 1956, qui cessa d'écrire dès 1920 (traduit de l'italien par Sibylle Tibertelli, éd. du Rocher, 170 p., 119 F).

LES HOMMES CONTRE, d'Emilio Lussu
Ce percutant réquisitoire contre la boucherie de la Grande Guerre, qui avait inspiré, en 1970, un film de Francesco Rosi, n'avait, curieusement, jamais été traduit. Rédigé en 1936, ce témoignage, qui est un classique de l'antimilitarisme et, à ce titre, a toujours été disponible en Italie, avait pourtant été publié, en italien, à Paris où l'écrivain sarde socialiste (1890-1975), cible des fascistes, fondateur du mouvement Justice et Liberté, s'était exilé avant la dernière guerre. Selon l'une de ses traductrices, *« seul peut-être* Johnny s'en va-t'en guerre, *de Dalton Trumbo, écrit lui aussi à la veille d'une seconde déflagration mondiale, exprime avec autant de force ce refus violent de l'homme de troupe »* (traduit de l'italien par Emmanuelle Genevois et Josette Monfort, éd. Austral, 264 p., 130 F).

UN MYSTÉRIEUX HÉROÏSME, de Stephen Crane
Disparu en 1900, à l'âge de vingt-huit ans, cet écrivain américain doit en grande partie sa survie littéraire à l'adaptation cinématographique de son chef-d'œuvre, *The Red Badge of Courage*, par John Huston, en 1951. Sa carrière littéraire très brève fut pourtant riche : trois romans, des poèmes et des nouvelles, dont nous est proposé, ici, un choix. Remarqué par Conrad, James et H. G. Wells, Crane est particulièrement habile à évoquer les manifestations extrêmes du comportement humain dans des drames (naufrage, guerre, incendie). Son style poétique est soucieux de réalisme, mais aussi attentif à traquer les clichés et les préjugés racistes et sociaux. Signalons notamment la très belle nouvelle « La mort et l'enfant », où l'art de Crane paraît égaler celui de William Goyen (traduit de l'anglais par Daniel Depland, préface et postface d'Yves Carlet, éd. Autrement, coll. « Littératures », 210 p., 89 F).

LE MARIAGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, de John Meade Falkner
John Falkner surprend toujours. C'est un romancier rare et mystérieux. *Le Stradivarius perdu*, un superbe roman, et *Le Blason de Lord Blandamer*, un chef-d'œuvre de l'art de la fiction, ont été publiés avec succès chez Joëlle Losfeld. Deux contes de Falkner viennent d'être édités, chez le même éditeur, dans une nouvelle collection, qui n'est pas de poche, mais – nuance – de petit format. Deux récits succulents où l'on retrouve la manière baroque et subtile de l'écrivain (traduit de l'anglais par Philippe Meyniel, éd. Joëlle Lodsfeld, 96 p., 75 F). Deux autres inédits exceptionnels paraissent en même temps dans cette nouvelle collection élégante et pratique : *Moi et m'man*, un bref roman de Marianne Hauser (traduit de l'anglais par Nadine Gassie, 90 p., 75 F) et *Titus dans les ténèbres*, un court texte de Mervyn Peake (traduit de l'anglais par Bernard Hœpffner, 100 p., 75 F).

Einstein et Schéhérazade

Janette Turner Hospital ambitionne de renouer avec le « roman encyclopédique du XIXe siècle ». Démonstration avec « Charades »

CHARADES
(Charades)
de Janette Turner Hospital.
Traduit de l'anglais (Australie)
par Marie-Odile Fortier-Masek,
Le Serpent à plumes éd.,
460 p., 130 F.

Réunir dans un seul roman, fut-il long de 460 pages, les théories les plus récentes de l'astrophysique et une suite de contes inspirés des *Mille et Une Nuits*, mettre en présence Einstein ou Heisenberg et Schéhérazade, passer d'un cours au Massachusetts Institute of Technology – le fameux MIT, haut lieu de la recherche scientifique – à la forêt tropicale australienne, méditer sur le passé et sur le temps, l'imprécision de toute perception et la recherche des origines, tout en évoquant les grandes catastrophes de ce siècle, quel auteur l'oserait ? Janette Turner Hospital, écrivain qu'on a qualifié de « maximaliste » (1) par opposition à ces romanciers à l'imagination pauvre et au verbe rare encore à la mode ces temps-ci, déclare sans ambages que ses livres ne correspondent pas au goût du jour : n'ambitionne-t-elle pas de renouer avec le « roman encyclopédique du XIXe », en utilisant, concède-t-elle, *« les techniques post-structuralistes »* ?



LOUIS MONIER

Janette Turner Hospital, une écriture baroque et sensuelle

La critique anglo-saxonne, qui a porté aux nues *Charades*, publié en 1988, a surtout remarqué son écriture baroque et sensuelle, travaillée et contournée au point de donner parfois dans la préciosité, mais aussi réaliste et drue, comme l'exigent les aspects divergents de la réalité que le roman embrasse, une écriture traversée de visions, d'images, de bruits et d'odeurs (dont la restitution exige un tour de force de la part du traducteur). Janette Turner Hospital, qui aime les Irlandais Yeats et Synge et le mélange de réalisme et de poésie, avoue travailler chaque phrase pendant des heures, la scandant pour le rythme, tel Flaubert. Quant à l'ambition du propos, quant à la diversité des mondes que le roman étreint, on ne peut s'en étonner lorsqu'on a entendu le récit d'une vie chaotique et intrépide qui la mena loin de son Australie natale jusqu'au fin fond de l'Inde, où elle commença à écrire.

Née en 1942, non loin de la forêt tropicale, elle fut élevée dans *« un contexte puritain aussi dur et répressif que celui où vécut Hawthorne »*. Sa famille était pauvre, si pauvre et marginale qu'elle ne trouva de recours, d'appartenance et de respect de soi que dans l'intégrisme religieux. Ni radio ni télévision, le premier film au cinéma à vingt et un ans, *« autant par principe qu'à cause de la pauvreté »*. *« C'est une contradiction fascinante que d'avoir grandi près de la forêt luxuriante et sauvage, en étant consciente que toute perception provenait des sens, et d'avoir été élevée par une famille sévère et stricte où tout cela était nié. »* Cette austérité, cette intolérance, elle les a dépeintes dans le personnage d'Edward, le tyran qui se meurt, le *« tigre »* déchu de son second roman, *Comme un tigre en cage* (2), qui, par sa structure et sa conception, évoque *Les Vagues*, de Virginia Woolf. Janette Turner Hospital attribue à la bizarrerie de cette éducation son sentiment d'exister simultanément sur plusieurs plans, de vivre plusieurs vies, impression à partir de laquelle elle a inventé Charade, sa nouvelle héroïne.

A vingt-cinq ans, elle quitta l'Australie – où il lui faut pourtant retourner chaque année – parce que son mari, qui se destinait à enseigner l'histoire des religions, n'y trouvait pas de poste. Ce fut le début d'une vie de nomade. En Australie, elle avait enseigné au collège. A Harvard, elle fut bibliothécaire et commença des études universitaires. A Kingston, au Canada, où elle vit aujourd'hui, elle enseigna de nouveau, au lycée et dans les quartiers de haute sécurité des prisons. Entre-temps, quittant Boston où elle avait participé à toutes les manifestations des *« tumultueuses années 60 »* contre la guerre au Vietnam, elle s'était installée avec ses deux jeunes enfants dans un village du sud de l'Inde ; son mari y apprenait le sanscrit. Elle écrivit à cette époque sa première nouvelle, pour laquelle elle obtint un prix : elle sut alors ce qu'elle voulait : être un écrivain. *Ivory Swing*, son premier roman, inspiré par l'Inde, parut en 1982.

Par rapport aux deux premiers livres, construits de façon plus traditionnelle et linéaire, *Charades* marque un progrès décisif dans la complexité et l'ambition. Au MIT, où elle enseigna la littérature anglaise, Janette Turner Hospital fut fascinée par les esprits scientifiques qu'elle côtoya. Son existence, faite de déplacements et de retours en arrière, la prédisposait à s'interroger sur la nature du temps, sur la mémoire, sur l'espace et les relations qu'ils entretiennent. La théorie du principe de l'incertitude lui sembla s'appliquer à sa propre vision de la vie. En outre, les théories révisionnistes du génocide et le procès Zundel (3), qu'elle avait suivi à la télévision, continuaient de la hanter : la question de la victime et du traumatisme enduré, la fixation de l'esprit sur ces moments-là, à tout jamais, quelle que soit la vie menée et l'apparence d'ajustement aux choses, tel était le thème qu'elle désirait évoquer.

Mais comment, dans un roman, lier tant d'éléments qui semblent disparates, comment traiter ces questions essentielles et sans réponse ? Janette Turner Hospital y est parvenue de la façon la plus séduisante, en créant Charade, son héroïne, sauvageonne issue de la forêt tropicale, qui, au MIT, rencontre Koenig, professeur de physique et à ses heures sultan des *Mille et Une Nuits*, auprès duquel elle déroulera le fil de son histoire et de sa préhistoire, inventant et organisant les mille versions possibles de son passé et de sa quête.

Christine Jordis

(1) Dans le « New York Times Book Review ».
(2) 1983, publié par Le Serpent à plumes en 1994.
(3) Négationniste canadien, jugé par deux fois, en 1985 et 1988, pour avoir diffusé une brochure intitulée *En est-il vraiment mort six millions ?*

La guerre des pierres

Où les Caryatides sortent de leur torpeur millénaire : une aventure baroque de Gert Jonke

LA GUERRE DU SOMMEIL
(Erwachen zum grossen Schlafkrieg)
de Gert Jonke..
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Uta Müller et Denis Denjean,
Verdier, 216 p. 98 F.

Qu'étiez-vous venu chercher dans cette ville, Burgmüller ? Y étiez-vous simplement venu par hasard ? Ou est-ce d'avoir trop tôt perdu cette inconnue rencontrée dans une gare que vous vous êtes soudain retrouvé dans cette cité en bordure d'un fleuve, qui est peut-être un lac, ou même une mer ? Vous étiez bien seul parmi les autres habitants. Mais cette solitude n'avait rien d'oppressant – il y avait les Télamons, ces statues de pierre inaccessibles au sommeil...

Quel secret pressentaient donc les Caryatides et les Atlantes dans vos endormissements pour les observer avec tant d'avidité ? Vous deviez leur apprendre à dormir, disiez-vous. Mais les choses peuvent-elles se mettre à rêver, partir pour ce grand voyage où le ciel devient une partie du cerveau, l'épaulement des collines une partie de la chair, le soleil une partie de la chaleur d'un corps ? Cette chaleur que vous a refusée Elvire. Vous l'aimiez pourtant Elvire, mais elle vous a presque chassé de votre appartement pour ne pas déranger une mouche entrée par la fenêtre. Etait-ce la vraie Elvire, cette mouche entourée de tant de sollicitude ? Vous étiez chargé d'aller lui chercher des tranches de saucisson, pas trop cher mais pas le meilleur marché non plus, recommandait votre amante. Tous vos projets ne tournaient alors plus qu'autour de la mouche Elvire : l'éducation des enfants que vous auriez, votre mode de vie, même de nouvelles règles d'hygiène... Elvire est partie, emportant l'autre Elvire, et vous ne savez pas ce que vous regrettez le plus : la femme ou la mouche.

RÉCITS ÉCLATÉS

Égaré en plein espoir, en plein désespoir, vous avez alors voulu rendre la musique habitable – vous n'êtes pas acousticien pour rien –, commander le vol des oiseaux, moduler les paysages lorsque vous avez fait la connaissance d'une actrice. Elle s'installe chez vous avec sa machine à écrire et commence son histoire, et la vôtre aussi, en attendant d'inventer une nouvelle langue (dit-elle, suave) pour échanger vos secrets jusqu'alors ignorés, une grammaire à venir, douée d'une telle force libératrice que jamais vous n'auriez plus à ravaler vos mots. Que de choses invisibles seraient alors faciles à découvrir ! Après *Musique lointaine* (1) et *L'École du virtuose* (2), *La Guerre du sommeil*, écrite en 1982, forme le dernier volet d'une aventure baroque où la fiction ne cesse de se moquer de ses propres lois. Les romans de Gert Jonke, né à Klagenfurt en 1946, aiment prendre la forme de récits éclatés où se dessine, en filigrane, une intrigue qui, par de multiples anamorphoses, essaie d'échapper à elle-même.

Pourtant, la remise en question du réel et de son aperception n'est pas faite de façon didactique, l'écrivain préférant utiliser tous les registres du langage plutôt que de suivre l'esquisse d'une démonstration. Cette virtuosité, tour à tour grave et enjouée, source d'angoisse et de rire, est portée par un rythme et une musique admirablement rendus ici par les deux traducteurs.

La logique la plus stricte se conjugue au délire le plus fou qui, aussitôt démasqué, ouvre la voie à une synesthésie loufoque où le rêve se superpose à la réalité sans l'effacer.

Car c'est bien l'un des enjeux de ce roman, la mise en question de la réalité statique par les paysages mouvants du rêve opposé à la rigueur des pierres. Guidées par les conseils et les démonstrations bienveillantes de Burgmüller, les Caryatides finissent par sortir de leur torpeur millénaire ; en compagnie des Atlantes, elles se réveillent pour un sommeil guerrier – traduction littérale du titre allemand – dirigé contre les habitants de la ville, s'écartant des maisons qui s'effondrent dans un gigantesque nuage de poussière, tandis que Burgmüller, averti par une Caryatide amie, quitte la ville, pareil à Loth fuyant Sodome.

Pierre Deshusses

(1) Gallimard, 1983.
(2) Verdier, 1993.

P O É S I E

Visions au bord du réel

C'est avec une perception aiguë, méticuleuse, que Tomas Tranströmer parcourt la zone limitrophe des terres habitées, comme si cette étendue en marge s'apparentait à un réservoir de visions simples, de visions vastes, de visions suscitées au bord du réel. Les livres qu'il publie en Suède depuis 1954 suggèrent une quête obstinée, accomplie sans emphase et pas à pas, qui affronte l'opacité des signes, l'irréductibilité des choses, l'ombre des actes. Une tension singulière se développe qui souligne le doute, l'ironie, mais aussi l'ampleur du dessein. En fait, si Tranströmer se veut en route, sa recherche progresse humblement, en conscience et sans brûler les étapes de l'énigme. Sa tâche, c'est d'inventer une langue où transcrire toutes les bribes du présent.

« Las de tous ceux qui viennent avec des mots, des mots mais pas de langage, / je partis pour l'île recouverte de neige. / L'indomptable n'a pas de mots. / Ses pages blanches s'étalent dans tous les sens ! / Je tombe sur les traces de pattes d'un cerf dans la neige. / Pas de mots mais un langage. »

Qu'il évoque des terres familières, des horizons lointains ou des séquences historiques, Tranströmer se livre à des travaux d'approche qui suggèrent plus la déroute que le but. Souvent inscrits entre rêve suspendu et terreur redoublée, ses textes sont peuplés d'anonymes fugaces, renaissants, pareils aux figures sans visage et sans âge d'une allégorie sombre. *« Le train est entré en gare. Il aligne ici toutes ses voitures, / mais aucune porte ne s'ouvre, personne ne monte ni ne descend. »* Poète des rivages incertains, Tomas Tranströmer entend être son propre lieu-dit. Il est à la fois guetteur et fanal.

André Velter

Baltiques et autres poèmes, de Tomas Tranströmer, traduit du suédois par Jacques Outin, Le Castor astral, 144 p., 90 F.

La publication des *Œuvres complètes* de Tomas Tranströmer est prévue chez le même éditeur (Le Castor astral) en décembre 1995.

Tumulte clandestin

Les amants de Nicolas Bréhal se cherchent dans un labyrinthe qui résonne non plus des fragments du discours amoureux mais de sa détresse

LE PARFAIT AMOUR
de Nicolas Bréhal.
Mercure de France, 192 p., 89 F.

A quelques mesures de la fin du *Parfait amour*, trois phrases se détachent soudain et reprennent discrètement le motif essentiel de la partition, tels de fragiles esquifs nostalgiques d'un mouvement musical révolu. Ces indices accréditent notre conviction : sous les variations harmonieuses d'un roman tempéré se consume un volcan. Nous sommes en présence d'un texte capital : à partir d'une expérience personnelle, Nicolas Bréhal s'interroge sur la vocation de l'amour et en suggère une vision à contre-courant.

Nous le savons depuis son premier livre, *Les Étangs de Woodfield* (1), Nicolas Bréhal écrit à l'abri du bruit, fanatique de solitude et de littérature, hanté par la fragilité de l'écrivain qui travaille dans le doute mais y puise l'énergie lente qui le dévore. Courtoisie finale : le livre ne garde que les traces disciplinées de la violence fondamentale qui l'a initié.

Un début de phrase donc, comme le leitmotiv d'une vieille chanson (*« Je sentis que la mère et l'enfant s'éloignaient de mon rivage... »*), et, plus loin, ce message qui clôt le chapitre (*« Hanterait-il* [le visage de la femme aimée], *de temps à autre, mes rêves ou ma somnolence, pareil au visage d'un ange, d'une histoire profonde ? Ou bien sous les traits vides et glacés de certains souvenirs, que nous laissent aussi, parfois, les morts ? »*) ferment la parenthèse ardente d'un mois d'été et de passion. Le récit s'éclaire de ce lamento final qui résume son projet et sa nécessité.

PERSPECTIVES MULTIPLES

Édith est pour le narrateur, avant d'être désirée (et pour être désirée), la mère de Victor, son élève de cours particuliers donnés dans le temps mort de vacances familiales. Cette jeune femme sans mari – elle l'a laissé en Afrique – est soumise à un mystère qui l'enveloppe et la sublime : elle est pour le jeune homme, jamais nommé, la femme qu'on peut aimer parce qu'elle semble esquiver l'amour. Il a vingt ans – il écrit son histoire vingt ans après – et de lui, de sa vie, de son court passé (de son futur ?), que savons-nous sinon qu'il est un homme à peine détaché d'une enfance vivace et que c'est Victor, son élève aux rives de l'adolescence, qui est le truchement délicat de la part convenue du songe : c'est l'enfant qui caresse la mère, partage son lit, c'est l'enfant qui regarde, devine, suppute, attend, messager-aventurier d'un avenir dont il explore la douleur en silence.

Le Parfait amour se lit alors dans un foisonnement de perspectives. Ce pourrait être (débarrassons-nous vite de cette option que Nicolas Bréhal expédie lui-même avec une élégante autodérision) une actualisation du *Rouge et le Noir* – Julien, les enfants, Madame de Rênal, la première partie si lumineuse et tendre du chef-d'oeuvre de Stendhal –, ou un *remake* du *Lys dans la vallée*, que lit, semble-t-il, Édith. Mais outre qu'il ne garde de ces chefs-d'œuvre que la part souterraine, Nicolas Bréhal est obsédé par l'au-delà d'une magnifique investigation psychologique. Il attire le lecteur jusqu'à la lisière onirique d'un monde qui se *déferait* sous nos yeux, où l'invisible serait déjà à l'œuvre : ce que l'on va vivre est regardé d'une rive lointaine. Chez Nicolas Bréhal, la réalité est le rêve résigné de la fiction. C'est aussi, brutal mais interdit de mots, l'amour volontairement expulsé, celui maternel, qui se venge et se greffe au cœur de tous les amours, dans un temps où l'homme doute de ses conquêtes et craint les mirages de la chair. C'est enfin la confirmation que le plaisir ne peut plus être décrit aujourd'hui, comme il l'était en 1970, gonflé de victoire et naïvement attaché au corps et à ses mythes, mais précieux et adulé. Les amants de Bréhal ne font pas l'amour, les amants de Bréhal se cherchent dans un labyrinthe qui résonne non plus des fragments du discours amoureux mais de sa détresse. Nous devons les rejoindre à ce niveau absolu du désir qui est exigence, sacrifice exaltant, divine astuce pour vaincre l'échec : *« Les histoires d'amour, dis-je, n'ont pas toujours une fin heureuse (...). Dans l'amour et dans la vie, il est rare qu'une fin soit heureuse. »*

Nicolas Bréhal devait résoudre un problème d'écriture. Sur un thème ressassé, à partir d'une expérience indélébile, comment éviter complaisance ou mièvrerie ? Il ne suffisait pas, comme c'est souvent la mode, d'évider la phrase pour enrichir ses creux de résonances mythiques. Sa mémoire a conservé intacts ces jours d'euphorie où l'on apprend pour la première fois le bonheur exclusif d'une présence. La phrase apparemment nue de Nicolas Bréhal explose de ce tumulte clandestin. L'écrivain lui insuffle l'abondance du secret – qui est fondamentalement la littérature –, intensité que le lecteur s'approprie ou convoite.

L'histoire intime, superbement racontée par Nicolas Bréhal, est vibrante (« parfaite », dans l'imaginaire) parce qu'elle révèle, comme les dessins occultes dans les tapisseries ou les apparitions insolites sur les vitraux, une vérité grave, souvent refusée parce que dangereuse et sans retour : le seul amour bénéfique est celui *« qui nous apprend à faire la différence entre les ténèbres et la lumière »*.

Hugo Marsan

(1) Mercure de France, 1978 ; réédité en « Folio » Gallimard, 1985.

Jeux dangereux

Des gens insolites et pitoyables habitent les nouvelles de Sylvie Weil Victimes, souvent de son humour cruel

LE JARDIN DE DIMA
de Sylvie Weil.
Flammarion, 356 p., 98 F.

Sylvie Weil a le sourire tendre et la dent dure : les neuf nouvelles rassemblées dans *Le Jardin de Dima* laissent des éraflures lentes à cicatriser. Elle s'attarde volontiers sur des personnages qui dérangent, qui laissent vaguement honteux d'éprouver si peu de sympathie pour ces victimes, fragiles ou résistantes, mais toujours sans séduction. Le jeu devient même ambigu et dangereux quand il suscite la répulsion pour tant de grotesque, quand il impose au lecteur de prendre à son compte la pitié un peu méprisante qu'expriment les voix s'entrecroisant entre les lignes.

Ainsi à l'égard de Luz, l'étudiante pauvre et laide, sans âge, mal fagotée, aspergée d'eau de lavande pour dissimuler Dieu sait quelle odeur infamante, qui assiste aux cours en chaussons, et dont les chaussettes fument près du radiateur. Luz dont les autres ne veulent rien savoir, que l'on évite, dont on contourne la vie en se pinçant le nez, le regard ailleurs. Elle a éveillé chez tous ceux qui l'entourent des sentiments cruels, mesquins, âpres, que l'on ne peut s'empêcher de partager : *« On la détestait, mais il y avait un prix à payer. Luz prenait le dégoût qu'elle vous inspirait et elle vous le lançait en pleine figure, à vous d'attraper et de vous débrouiller avec. »* Et puis, petit à petit, Luz prend corps dans sa désolation, dans sa solitude, avec pour seul arc-boutant une soif de vivre, d'apprendre, d'exister, qu'étaye l'amour le plus aveugle, celui des mères et des chiens.

Cette force des survivants ne suffit pas toujours. Il n'y a qu'à se pencher sur Miss Meyer, l'assistante volubile et efficace du dentiste surchargé de travail. Elle a passé sa vie à faire entrer du monde, à canaliser les entrées et les sorties, d'abord les élèves de son père, à présent les clients du docteur. Ceux-là se ressemblent, ils sont tributaires de sa bonne volonté, elle les écoute, ils se confient. Une multitude de noms, de silhouettes, de visages et, elle, affairée, sait toujours ce qu'il faut faire. Peu à peu, pourtant, voilà que quelque chose cloche ; les souvenirs se heurtent au travail à accomplir, la folie tourbillonne et, du passé au présent, la même sonnerie raisonne, aiguë, irrésistible, qui perce la mémoire. Et une image « monte » et se développe comme dans le bain du photographe : *« Ils ont poussé tes parents dans la voiture. Un soldat s'est placé entre eux. Ton père a une valise sur les genoux. Tes parents. Tu les imagines assis très droits de part et d'autre de ce garçon joufflu et rose qui, pour divertir ses camarades, s'empare du chapeau de ton père. Il l'examine, s'amuse beaucoup de ce qu'il vient de chez le meilleur chapelier de Berlin, puis il le remet sur la tête de ton père en l'enfonçant d'une petite tape, juste assez pour qu'il paraisse ridicule. »*

ÉTRANGES RELATIONS

Mais il y a aussi de l'humour, un humour moqueur, toujours teinté d'étrangeté, assaisonné d'une pointe de cruauté. L'étrange histoire d'amour et de conquête d'un jeune homme innocent et stupide, amoureux d'une jeune fille démodée, et qui se trouve confronté à une mère abusive, à la lourde présence angoissante. La tout aussi étrange relation entre un homme des bois très intellectuel et une maîtresse de maison qui échangent des propos empreints de sensualité – *« Les mots qui parviennent jusqu'à Emma ont franchi des distances qui ne se mesurent pas »* – jusqu'au dérapage fugace – *« Un inconnu a emménagé dans le corps de Simon, un démon qui se trémousse et se gargarise des mots »* – puis au retour à l'ordre.

Écart de conduite encore, qui tourne au mélodrame familial, autour d'une autre répugnance suscitée non plus par une personne mais par cet ingrédient culinaire indispensable : l'oignon. La belle-fille, Nora, ne supporte plus l'utilisation abondante qu'en fait sa belle-mère. Oignons révélateurs. La vie familiale est perturbée. La belle-mère ne cédera pas. Elle regarde son fils : *« Il s'est éloigné de moi, brusquement, alors qu'on était si bien, tous les deux. Un de ces jours, sa femme lui fera honte. »* La belle-fille ne mange plus. Le mari pérore. Ridicule. La fille s'en mêle. Des souvenirs d'adolescente affleurent, vite refoulés. Là encore, le calme reviendra. Comme il reviendra pour clore la lecture dans le jardin de Dima.

Martine Silber

La douce intimité des morts

VOUS SOUVENEZ-VOUS DE MOI ?
de Michel Manière.
L'Atelier Julliard, 166 p., 85 F.



JOHN FOLEY/STUDIO OPALE

Michel Manière, un exercice de mémoire et de piété

Le sentiment du deuil est indivisible. Un lieu unique de recueillement se constitue, qui rassemble nos morts et nous rapproche imaginairement d'eux. Dans cette galerie intime, les êtres aimés et disparus s'interpellent, les visages chers se superposent sans se confondre. *« Depuis la mort de mes parents, sans le savoir, j'attendais, pour pouvoir entrer dans leur secret, leur accession en moi à un autre mode d'existence. C'est ce qui vient de se passer grâce à toi. Grâce à toi, je suis désormais avec eux, sinon en incessant commerce comme avec toi, du moins en douce intimité. »*

Michel Manière, dans son précédent récit (1), avait écrit l'agonie et la mort de son compagnon. Par la brèche que cette mort et le sentiment douloureux de la perte avaient laissée, s'est ouvert un autre espace, jusque-là forclos ; une mémoire endormie ou figée s'est éveillée, a surgi dans le présent, pour l'accaparer : *« C'est en vue de ce monde-là que j'aborde enfin, quinze ans plus tard, quelques semaines après ta mort. »* Quel est ce nouveau *« mode d'existence »* qui ravive et anime l'image figée des morts ? Dans quel *« secret »* pénètre-t-on, en vue de quel *« monde »* portons-nous notre regard ?

Pour répondre à ces questions, Michel Manière s'est mis à l'écoute de sa propre mémoire et de celle de sa famille. Il est entré dans cette galerie, ce mausolée intérieur, où l'image et le souvenir de ses proches l'attendaient. Puis il a transcrit, raconté ce qu'il n'a pas connu... Le couple de ses parents, la guerre et la séparation qui ont précédé sa naissance, les humbles lettres échangées, le courage quotidien, cet héroïsme invisible dans la banalité des jours, les infimes mystères que toute existence recèle...

Dans la deuxième partie du livre, le deuil du compagnon mort se conjugue au présent. L'absence prend un poids, une épaisseur, devient presque tangible. L'ami se fait passeur. Par lui, l'écrivain communique avec ses morts, s'inscrit dans un mouvement sans fin : *« Je me tourne vers toi. Puis vers eux. Puis vers toi. Puis vers eux. Puis de nouveau vers toi... Ce livre n'aura pas de fin. »*

Faisant suite à son précédent récit et le complétant, ce livre de Michel Manière peut être lu comme un exercice de piété. Dans cette limite, il est vrai et émouvant.

P. K.

(1) *A ceux qui l'ont aimé*, POL (« Le Monde des livres » du 14 février 1992).

Histoires littéraires
PAR FRANÇOIS BOTT



JOURNÉES DE LECTURE II
de Roger Nimier.
Choix de textes établi et présenté par Marc Dambre, Gallimard, 278 p., 135 F.

Portraits de famille

Ce jeune homme a fréquenté la France entre l'automne 1925 et l'automne 1962. Il est allé mourir sur l'autoroute de l'Ouest, un soir de septembre. Une mort très bête, mais laquelle ne l'est pas ? Et puis, que voulez-vous, Roger Nimier aimait les excès de vitesse autant que son patron littéraire, Paul Morand. *« Je l'avais connu, sortant mal de l'adolescence, dans le désespoir d'exister ; je lui avais montré la saveur de la vie »*, raconte l'auteur de L'Homme pressé... Pendant une dizaine d'années, Nimier a beaucoup voyagé, sans quitter les bords de la Seine. Il a revisité les différentes époques de la littérature française, de Maurice Scève à Jacques Laurent. Et même s'il a rencontré des gens très opposés par les mœurs, les horaires ou les passions, il est devenu l'intime de presque tout le monde. Il est rentré de ses promenades avec des portraits que l'on devait réunir, après sa mort, dans le premier volume de *Journées de lecture* ou dans *L'Élève d'Aristote*. (1)

Roger Nimier nous a mis à l'aise avec Stendhal et Balzac. Il nous a permis de tutoyer Dumas et tous les autres. Car il nous les a dépeints avec leurs tracas, leurs manies, leurs rhumatismes, leurs façons de manger ou de s'habiller. Désormais, nous avions affaire à l'oncle Henri, l'oncle Honoré, l'oncle Alexandre, et l'histoire littéraire devenait une histoire de famille. Cependant, Nimier savait la rendre magique. Sous sa plume, la carrière des écrivains revêtait le charme des mythologies ou le prestige des grandes performances. Records de France et records du monde... Quelle plume, d'ailleurs ! A la fois impeccable et rapide, moderne et classique. Le style des « hussards », si vous voulez, avec ce qu'il faut d'insolence, d'audace et de clarté.

Les premières *Journées de lecture* rassemblaient quarante « stars » des lettres contemporaines, d'Alain à Jean-Paul Sartre et de Marcel Aymé à Georges Simenon. Antoine Blondin, Jean Cocteau, Jean Giono, Valery Larbaud et Raymond Radiguet figuraient (naturellement) parmi les invités... On regrettait l'absence de Jean Giraudoux. Il était sans doute enrhumé. Quant à Marcel Proust, avec son asthme... Les secondes *Journées*, qui regroupent des textes datant des années 1954-1960, sont plus diverses ou plus capricieuses. Lawrence Durrell et William Faulkner y rencontrent Cioran. Charles de Gaulle y voisine avec Peter Cheyney, tandis qu'Albert Simonin flirte avec Anna de Noailles, la dame qui avait *« le cœur innombrable » et « montrait du génie dans ses battements de paupières »*. Emile-Auguste Chartier (c'est-à-dire Alain) se trouve encore là. Roger Nimier avait certainement des faiblesses pour ce philosophe de la France radical-socialiste, qui commença son existence à Mortagne-au-Perche et la termina au Vésinet. Voici son portrait dans les secondes *Journées : « Alain, devant la Terre que nous connaissons les uns et les autres, ronde et vaillante, a beaucoup raisonné. Il a jeté sur le tapis mille sujets : mécanique, musique, observation des nuages, politique, conseils pour s'endormir, éloge des arts. Comme il était d'une complexion chagrine, au fond de son optimisme et de sa belle indépendance, il s'est montré bon pharmacien de nos peines, et à travers cinq mille propos, quelques traités, il a exploré toute la planète humaine. »*

Voilà le ton, familier et mythologique... Mais un mot sur la méthode : Nimier n'avait pas de préjugés sur les genres littéraires ; aucune discipline ne lui semblait avoir « mauvais genre » et mériter quelque discrédit. Pas plus les maximes que le 110 mètres haies... Du reste, il s'est amusé à récrire La Princesse de Clèves à la manière de Cheyney – ce qui nous entraîne forcément dans un bar, où le fils de *« maman Cleeve »* tente d'embarquer une jolie demoiselle de Chartres (Missouri). Roger Nimier notait, en passant, que le « roman policier d'atmosphère », placé sous le patronage de Kierkegaard, avait pris le pas sur le *« roman policier intellectuel »*, parrainé par Descartes... Quant à *La Cousine Bette*, elle se retrouvait dans une salle de boxe, car Nimier présentait l'ouvrage de l'oncle Honoré comme *« un combat en dix reprises entre le Vice et la Vertu »*. Quelle affiche, n'est-ce pas ?

Et de Gaulle ? Roger Nimier se livrait à une analyse grammaticale des *Mémoires de guerre*, pour défendre « le style du général ». *« Affaire de latiniste »*, disait-il. En 1959, il ajouta que c'était sûrement *« une bizarrerie du caractère français »* d'avoir confié le gouvernement du pays à un écrivain... Proust est présent dans ce deuxième volume. Il a obtenu de Céleste la permission de sortir. Et Nimier revient sur sa « querelle » avec Sainte-Beuve, *« le portier de la littérature »*, qui transmettait les derniers potins, alors que Marcel Proust se promenait *« sur la planète des sentiments »*. Qui avait raison ? Les deux sans doute. Car Sainte-Beuve *« apportait dans la critique littéraire des méthodes romanesques »*, et les potins de la vie quotidienne servaient à nourrir la mythologie. Roger Nimier s'étonnait lorsqu'il découvrait les paysages *« désolés »* de Cioran. Pour lui, cet homme conjuguait les plus noires *« prophéties de l'adolescence »* et la *« sagesse de l'écolier »* penché sur la copie de *« ses prédécesseurs »*. « *Lisons*, disait-il, *cet élève du dernier rang, placé dans l'endroit le plus sombre de la classe et qui écrit de si belles narrations sur les sujets les plus vrais.* » Quelques définitions encore : Jacques Chardonne, le meilleur *« violoniste »* de la prose française ; Max Jacob, le *« moine malicieux »*, et Valery Larbaud, *« riche amateur (...) de tout ce qui traverse la phrase, lui sert de miroir, de réflexion, quelquefois même de reposoir »*. Quel régal !

(1) Le premier volume des *Journées de lectures* est réédité chez Gallimard, 280 p., 135 F.

D'autres mondes
PAR NICOLE ZAND

LA MAISON DU SPLENDIDE ISOLEMENT
(House of Splendid Isolation)
d'Edna O'Brien.
Traduit de l'anglais (Irlande) par Jean-Baptiste de Seynes.
Fayard, 284 p., 130 F.

GENS SANS TERRE
(No Country for Young Men)
de Julia O'Faolain.
Traduit de l'anglais (Irlande) par Jacques Georgel.
Phébus, 430 p., 149 F.

COUPS DU SORT
(Fools of Fortune)
de William Trevor.
Traduit de l'anglais (Irlande) par Renée Kérisit.
Ed. Marval, 236 p., 128 F.

Fantômes irlandais

En mettant fin à vingt-cinq ans de guerre civile et d'actes terroristes, le cessez-le-feu du 31 août 1994 finira sans doute, on veut le croire, par interrompre le processus d'une haine qui n'en finit pas de constituer la légende héroïque et douloureuse de l'Irlande. Et de hanter l'imagination des écrivains des générations suivantes, élevés dans le souvenir des héros de l'Indépendance, des Pâques sanglantes et des combats pour une « verte Erin » réunie, où l'Ulster ne serait plus en rouge sur les cartes. Une Irlande sans crimes, où le sang ne coulerait plus.

Car *« l'Histoire est partout. Elle s'infiltre dans le sol, le sous-sol. Comme la pluie, la grêle, la neige, le sang. Une maison se souvient ; des remises se souviennent. Un peuple rumine. Le conte diffère selon le conteur »*, nous dit Edna O'Brien, volontairement exilée à Londres depuis des années, longtemps interdite de lecture dans son île natale par des censeurs-critiques pour *« manque de religion et pour pornographie »*. Mais comme hantée par l'Irlande. Dans son dernier roman, *La Maison du splendide isolement*, une tragédie classique, elle met en présence deux personnages que rien ne destinait à se rencontrer. Une femme, immobilisée par la vieillesse et la maladie, comme cloîtrée dans ses souvenirs, se voit soudain propulsée dans un présent qu'elle voulait ignorer, contrainte soudain de donner asile à l'homme masqué, armé, qui a surgi un jour, et que recherchent les policiers de tout le pays, des deux pays, Eire et Ulster. Réunifiés le temps d'une chasse à l'homme.

Histoire de la violence interminable, impossible à exorciser, qui réunit inéluctablement, fascinés l'un par l'autre, les tueurs et les tués, comme pris au piège dans les ruines de demeures délabrées, qui n'abritent plus que les oiseaux et les bêtes qui s'y nichent, marquées à jamais par les traces des combats et des atrocités commises jadis par les patrouilles des Black and Tans, les auxiliaires de la police irlandaise en uniformes noir et brun, de triste mémoire, engagés en 1921 dans la lutte contre le mouvement armé pour l'indépendance de l'Irlande.

Ce sont les femmes, peut-être parce qu'elles sont les survivantes, qui servent de lien entre les générations. Ce sont les femmes aussi qui ensevelissent les mystères inexplicables. Inexpliqués. Ainsi, quel est le secret de Sœur Judith Clancy, la nonne qui a passé, malgré elle, les cinquante-cinq dernières années de sa vie hors du monde, personnage principal du roman de Julia O'Faolain, *Gens sans terre* ? On l'avait trouvée, quelques années plus tôt, nue, à la grille du couvent... *« Elle avait senti que sa chemise de nuit en flanelle bâillonnait son âme, et d'un coup sec elle l'avait enlevée. Mais comment expliquer un tel comportement en plein jour, surtout à des bonnes sœurs ? »* Elles avaient préféré la faire passer pour folle et l'avaient enfermée dans un lieu bien verrouillé pour l'empêcher de recommencer. *« Elle avait l'impression de vivre derrière une cloison de verre. Un linceul. Elle était exclue du monde, dépossédée de ses droits. Elle n'avait pas de place, pas de vie privée. »*

> *« J'aime que la fiction soit un cheval de Troie »*
> *Julia O'Faolain*

Et soudain, à soixante-quinze ans, à la fin des années 70, parce que l'Eglise a décidé de vider les couvents, de vendre les bâtiments et d'*« aller au peuple »*, Sœur Judith se trouve brutalement jetée dans le monde, alors même qu'arrive à Dublin James Duffy, un Irlandais de Californie, pour tourner un film à propos de la mort inexpliquée de l'Américain Spartacus-Sparky Driscoll, *« un martyr de la cause irlandaise »*, tombé victime des orangistes en 1922. Ce même Sparky qu'évoque parfois, dans la confusion de sa mémoire, Sœur Judith... Le cinéaste pose des questions, trop de questions, découvre qu'un crime a été commis. Par qui ? Pour qui ?

Dans ce roman aux allures de thriller politique, plein de sève et de force – mais entaché parfois de lourdeurs de style et de clichés douteux dus, peut-être, à la traduction (1) –, la romancière se glisse avec hardiesse dans les interstices de lucidité de Sœur Judith autant que dans les délires d'une mémoire électrochoquée, décomposée comme de la tourbe, pour saisir les origines du traumatisme enfoui qui continuera à jamais de hanter une famille. Passant constamment d'une époque à l'autre, d'un terrorisme à l'autre, d'une folie à l'autre, confondant habilement les temps, les souvenirs, ne démêlant pas forcément le vrai du faux, on dirait que l'auteur a figé une société immobile : *« L'Irlande avait tout de ces gens que décharge un escalier roulant, et que dépassent ceux qui ne l'ont pas pris : elle bougeait avec son époque tout en restant en arrière. »* Ce que dit le titre original – « Pas de pays pour les hommes jeunes » –, qui fait écho à un vers de Yeats – *« That is no country for old men »* (« Il n'y a pas de pays pour les hommes vieux »). *« J'aime que la fiction soit un cheval de Troie »*, explique Julia O'Faolain, qui, mêlant politique et passion, mythologie et anticléricalisme, raison et folie, dynamite de l'intérieur les mythes d'une société hantée par son passé pour tenter d'analyser l'Irlande de son temps.

Née en 1932, éduquée au couvent du Sacré-Cœur de Dublin, mais la tête pleine de tous les combats, de toutes les légendes, de toutes les saveurs de l'Irlande (*« Le pain bis, ma madeleine ! »*), Julia O'Faolain, fille de Sean O'Faolain (1900-1991) – l'un des principaux représentants de la génération littéraire qui a suivi celle de Joyce, membre de l'IRA dès le début des années 20, après de longs séjours aux Etats-Unis, en France ou en Italie – a, elle aussi, choisi l'« exil », à Londres. Comme pour garder ses distances avec son sujet de prédilection et ses racines irlandaises pur-sang. *« Il ne suffit pas de naître dans une écurie pour devenir obligatoirement un cheval »*, fait-elle dire à un de ses personnages.

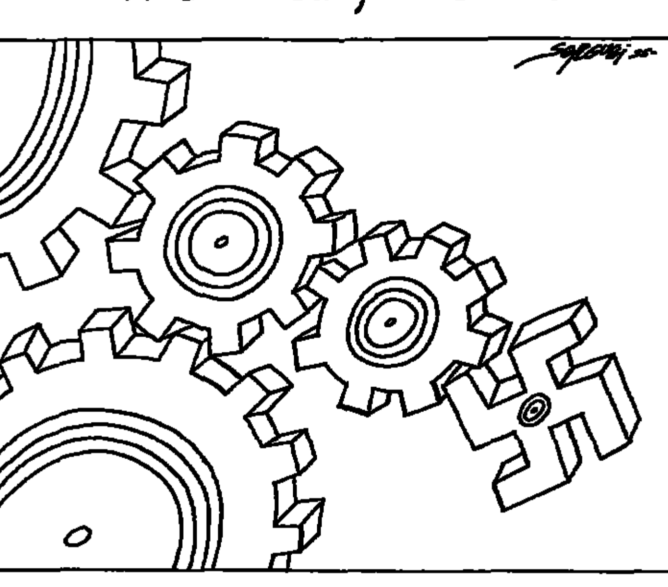
Dans *Coups du sort*, un roman de 1983, William Trevor, lui aussi « exilé » en Angleterre, lui aussi fils de la génération des combattants de l'IRA et du Sinn Fein, poursuit cet aller-retour entre l'époque de la guerre contre l'Angleterre et le présent, dans cette Irlande où *« il arrive quelquefois que les fous soient pris pour des saints »*. Comment pourront vivre les Quinton, entre le berceau irlandais de la famille, à Kilneagh, autre maison abandonnée, et le manoir du Dorset, la terre de l'exil... La mémoire de l'homme trouvé pendu, la langue coupée pour avoir donné des informations aux Anglais pendant la guerre anglo-irlandaise, a semé la folie et la haine, détruisant l'harmonie. Vidant à jamais de sa substance vivante ce pays de fous et de rêveurs qui regorge de fantômes, de romanciers et de poètes, et dont Julia O'Faolain disait, en 1983 : *« Que des vieux et des moins de vingt ans ! Les vieux et les jeunes rêvassent... La population active émigre, et pourtant on dit que cela va changer, à cause du Marché commun »*...

(1) Par exemple : *« Elle pensait vaguement qu'elle pourrait être en fleur un jour ou l'autre »*, *« L'animosité contre le clergé avait été mêlée de fascination, et il se sentait déprimé maintenant qu'ils se débandaient comme un régiment colonial à la veille de perdre la colonie »*, etc.

Histoire
PAR JEAN-PIERRE RIOUX

LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR
Années de crise de la modernité
de Detlev J. K. Peukert.
Traduit de l'allemand par Paul Kessler,
Aubier, coll. « Histoires »,
301 p., 150 F.

Weimar, notre modernité



SERGUEI

Jeune et brillant représentant de la nouvelle école historique allemande, Detlev Peukert, mort il y a cinq ans, était hanté par une phrase de Walter Benjamin : *« L'idée de progrès doit être fondée sur l'idée de la catastrophe. Lorsque les choses « suivent leur cours », c'est la catastrophe. »* Cette citation traduit assez bien l'obsession de sa génération : cessons de désigner l'Allemagne d'un doigt vengeur et convenons enfin, sans vouloir dédouaner le crime, que la catastrophe hitlérienne participait aussi d'une histoire plus générale, celle des malheurs de la modernité en marche. Avec ténacité et conviction, en se bardant de ces « impacts », ces « artefacts » et ces « interfaces » que tant de jeunes (et moins jeunes) loups de la recherche arborent comme des badges, en restant, pour tout dire, assez lourd et didactique dans le raisonnement, sans que la traduction aère beaucoup le plaidoyer, il nous donne ce qui nous manquait : le bon manuel en forme d'essai, sans notes de bas de page mais peu décidé à céder sur le chapitre des idées fortes, qui résume commodément un quart de siècle de travail historique sur ce temps de Weimar si provocateur, et dont la mise en parallèle avec quelques questions qui nous assaillent aujourd'hui donne des frissons dans le dos.

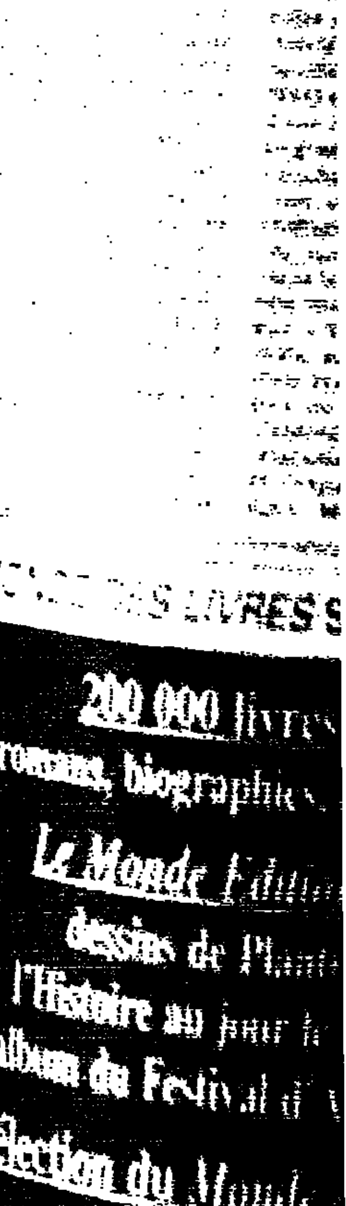
Peukert, on l'a compris, se situe à l'opposé des tenants du *Sonderweg*, de ces savants entêtés par la « voie particulière » et si accablante de l'histoire allemande qui aurait conduit droit au nazisme par une sorte de prédestination. Il soutient au contraire, avec toute la vigueur encore quasi militante de sa génération, que *« l'histoire de Weimar nous présente, en un temps très court et à un rythme affolant, le spectacle des possibilités fascinantes et en même temps fatales de notre monde moderne »*. Oui, la « modernité » ne sort jamais indemne des crises qui la frappent. Elle n'est pas si linéaire qu'on croit. Elle pourrait même être génératrice d'autres catastrophes, car la normalité des sociétés industrielles avancées n'est pas inoffensive : voilà pour le credo, quasi militant lui aussi. Mais la force de Peukert est de reprendre avec cohérence cette masse de travaux – sur la vie quotidienne, les mentalités et les angoisses des Allemands d'alors – qui ont mêlé sources écrites et orales, renversé les hypothèses, joyeusement bousculé les vulgates et qui sont à l'honneur de l'histoire d'outre-Rhin. C'est dire qu'il résume correctement ce qu'on savait déjà sur l'empoignade politique, la faiblesse constitutionnelle de ce régime imposé laborieusement de 1918 à 1920 par les circonstances tragiques de la guerre perdue et de la révolution manquée, mais qu'il préfère mettre l'accent sur les tensions sociales et culturelles de la modernisation ravageuse qui a accompagné son destin chaotique.

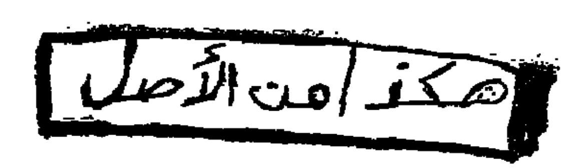
On aurait aimé que le livre aille un peu plus droit au chapitre de cette « modernisation » – ou de cette « modernité ». Car celle-ci n'est définie que par une tautologie : il s'agirait tout bonnement, dit Peukert, de *« la société industrielle développée au sein de laquelle nous vivons depuis le début du siècle et jusqu'à ce jour »*. Soit. Mais en quoi ce si long contemporain est-il proprement « moderne » ? Suffit-il de le poser tout nu, face aux anciens régimes ou aux fausses pistes du XIXe siècle dont 1914 nous aurait débarrassés ? Où est sa densité propre ? N'entrons pas dans cette discussion, mais il aurait fallu l'engager d'entrée de jeu, en creusant, par exemple, l'argumentaire des philosophes de l'école de Francfort qui, eux, avaient vu que leur temps scellait du neuf.

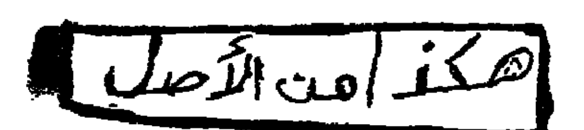
On se consolera pourtant de ce manquement à la définition, car Peukert excelle, notamment dans la troisième partie, à ramasser les caractéristiques et les effets de cette « modernité » en version allemande des années 20. Voilà que s'affichent, si proches de nous, le progrès alliant la technique et les Lumières, la production industrielle rationalisée, la bureaucratie de gestion et de services en expansion, le salariat tout-puissant, l'assistance généralisée, les campagnes naufragées, la ville dévorante, l'appartement *korrect*, les femmes aux cheveux courts, la jeunesse cajolée, les valeurs cul par-dessus tête et la culture de masse envahissante : le *keep smiling*, l'optimisme à tout prix, l'« américanisation » de l'homme occidental. Mais voici bientôt l'envers, ou la logique, de ce sourire à vocation perpétuelle : le chômage, l'exclusion et la déprime, la crise financière de l'Etat « social », les juges partiaux, les médias accablés, l'avant-garde insultée, le populisme à tout crin, les « racines » nationales exhibées, la femme au foyer, l'ordre pour tous, l'eugénisme et le racisme au coin du bois ; la *« crise de la civilisation »*, le *« désenchantement du monde »*, diront Freud et Max Weber. Pour n'avoir jamais pu gérer cette tension, inédite, de l'ère des masses, dit Peukert, le régime de Weimar s'est vu abandonné avant de succomber.

Mais il y eut pire : devant son impuissance, que la crise mondiale poussa jusqu'à la paralysie, la société allemande, trop sevrée du bonheur entrevu, a commencé à exorciser son inquiétude en s'exerçant au consensus totalitaire, en rêvant au chef charismatique, à l'homme robuste et sain, à l'ingénieur social et au combattant héroïque qui sauraient bien, eux, forcer ce destin moderne si contraire. Elle se mit donc à souhaiter, d'abord vaguement, puis très exactement, ce que lui proposaient les nazis : non pas une restauration prémoderne, mais un bouleversement total à la hauteur des espoirs nouveaux, un mélange de rédemption et de *new deal* qui n'oublierait pas le moderne. Toutefois, conclut Peukert, *« la cause première de l'ébranlement de la République ne fut pas le blocage des processus de modernisation (...) : ce fut la dynamique, particulièrement entachée de crises, de la modernisation »*. La formule est sans doute excessive, mais elle n'est pas négligeable si l'on veut comprendre le cours du XXe siècle.









LE FEUILLETON de PIERRE LEPAPE



BOURRASQUE
d'Hélène Lenoir.
Minuit, 156 p., 85 F.

Dedans ou dehors : ainsi se tiennent, vis-à-vis de leurs personnages, les romanciers depuis qu'on écrit des romans. Du moins est-ce ce qu'ils voudraient nous faire croire : qu'ils habitent à l'intérieur des êtres d'encre et de papier qu'ils créent ou qu'ils les observent de l'extérieur. Mais, en fait, nous savons qu'il s'agit là d'une convention, d'un mensonge initial, et que les auteurs – « subjectifs » ou « objectifs » – font toujours semblant. Ils font semblant de croire qu'il existe bien deux mondes distincts : celui de la « vie intérieure », des pensées, des sentiments, des émotions ; et celui du monde en soi, des choses, des autres, des faits et des actes. Entre ces deux planètes, il y a des échanges, des conjonctions, des oppositions, des expansions et des retraits, des idylles et des guerres, mais leurs réalités n'en restent pas moins clairement séparées. C'est pourquoi les romans – si terribles puissent être les histoires qu'ils nous racontent – demeurent au fond rassurants : ils nous disent que nous sommes tous singuliers. S'il peut y avoir des personnages, c'est que nous sommes des personnes.

En apparence, Hélène Lenoir respecte cette convention. Il y a des personnages dans *Bourrasque*. Ils ont des noms, une situation, des caractères. Il y a Lina, qui vient de quitter la maison après une altercation avec son père (qui n'est pas nommé) ; il y a Mitz, la mère, toujours apeurée ; Paule, la belle-sœur, et Richard, son mari. Ces cinq-là s'entassent dans la même maison, s'observent, s'épient, se séduisent, se meurtrissent et se cognent les uns aux autres. Au-dehors, dans un cercle plus éloigné, se meuvent d'autres personnages, des étrangers qui paraissent obéir à d'autres lois qu'à celles qui régissent le groupe familial et qui sont, pour cette seule raison peut-être, admirés, jalousés et tenus en suspicion. Un soir, donc, à la fin du dîner, un *affrontement a lieu entre Lina* et le chef de famille. La jeune fille quitte la table et monte dans sa chambre. Quand on va l'y chercher, elle a disparu.

Tout est en place pour un roman à huis clos construit sur le thème de l'enfer des tribus : aigreurs, sanglots, coups de gueule, rancunes et médisances. Dans le système fermé qu'est le quintette familial, la fugue de Lina libère un violent flux d'énergie qui en détache les atomes les uns des autres et rend chacun à son errance, à sa solitude et à sa vérité. Mais ce roman-là, Hélène Lenoir ne l'écrit pas. Il lui faudrait pour cela se faire la complice de ses personnages ou leur observatrice, s'embarquer dans la psychologie ou dans la sociologie, faire de Lina et de son entourage des « cas », des « caractères » ou des « emplois ». Du particulier ou du général. Si *Bourrasque* est un livre si prenant, si inquiétant, c'est que l'auteur a installé son récit à la frontière du dedans et du dehors, dans ce no man's land qu'est la parole quand elle ne paraît plus appartenir à personne et qu'elle égrène des lieux communs.

Lieux communs et singuliers

On pense évidemment à Nathalie Sarraute lorsqu'on lit Hélène Lenoir. L'une et l'autre minent les confortables et sournoises conventions du roman en les frottant aux visibles conventions du théâtre. Les personnages de *Bourrasque* ne pensent pas plus qu'ils n'agissent : ils parlent ; et ils laissent à la parole, aux mots les plus simples, aux phrases les plus usées, le soin de sentir et d'agir. Le lieu commun, ce n'est pas seulement l'amas de pensées toutes faites, d'expressions rebattues qui forment le fond sonore de toutes les conversations : c'est aussi l'endroit où chacun se dépouille de sa singularité pour s'offrir à la communauté. C'est une zone neutre, un refuge dans la tempête. Tant *qu'ils peuvent encore échanger des lieux* communs, des phrases de rien, des banalités, des injures ordinaires, des gémissements convenus, Mitz, Richard, Paule et les autres ont encore le sentiment tranquillisant d'exister, d'appartenir à la même cellule, d'utiliser les mêmes points de repère.

Mais Lina ne joue pas le jeu. Elle refuse de se fondre dans cette pâte fluide et molle. Elle est jeune ; elle a un âge où l'on croit encore à sa singularité ; l'âge où l'on se fabrique des secrets pour que quelque chose vous appartienne. Lina tient un journal, des cahiers qu'elle écrit dans une graphie illisible aux autres, du Sütterlin, une forme disparue de gothique que des amis lui ont fait connaître. Et elle laisse traîner un peu partout ses cahiers codés afin que nul n'ignore qu'elle a des pensées cachées. Mais s'agit-il bien de pensées ? D'autres lieux communs plutôt, appartenant, ceux-là, à l'ordre de la sensation plutôt qu'à celui de la morale, mais mêmement javellisés, aseptisés, dévitalisés. Lina ne semble rien dire, comme les autres, elle laisse les mots s'enchaîner et s'engendrer pour parler à sa place. Et pourtant, de tous ces morceaux de paroles anodines collées bout à bout et comme interchangeables naissent des mélodies inédites, insistantes et graves. Hélène Lenoir ne récuse les sortilèges faciles du roman que pour mieux nous plier à la rigueur des siens. Ces mots de tous les jours, ces phrases d'une banalité presque risible, elle semble en laisser courir le flot alors que, en fait, elle les dirige avec une précision de géomètre afin qu'ils forment des dessins précis. On se croit en territoire connu et balisé, dans les remous usés des eaux quotidiennes, et puis, sans qu'on y prenne garde, imperceptiblement comme la lumière change, les personnages se mettent à exister autrement. Ils continuent à être ordinaires, compréhensibles donc, semblables à nous, coutumiers, mais nous découvrons une part d'eux-mêmes, peut-être la plus *importante, la plus vitale, qui nous avait jusqu'alors* échappé. Une nouvelle image dans le tapis. Hélène Lenoir s'amuse d'ailleurs à livrer dans son livre le schéma de son art romanesque. Elle parle des stéréogrammes, de la troisième dimension, *« c'est-à-dire des images, des dégoulinades plutôt – turquoise, jaunes, orange, ou alors boueuses –, comme si un enfant avait crayonné n'importe comment, puis barbouillé en mettant ses doigts sales dans la couche de peinture fraîche ».* Mais si l'on fixe très attentivement un point du gribouillis, si on le tient près du visage, vient l'impression qu'on entre dans l'image ; des formes émergent des taches et des zébrures comme si elles s'y tenaient auparavant cachées : *« Je regarde et tout d'un coup c'est là, comme une espèce de gros rat vautré dans les panses grasses, les jambes épaisses et les rondeurs exagérées de certaines lettres. Je le sens bouger et me guetter sous les enchevêtrements de ces grosses nouilles bleues qui flageolent, et j'enlève mes lunettes, mais ça me pénètre. Je ne sais pas par où ça rentre. Je sens ça remuer après. Et peser. Peser. »*

Ainsi le père, sans vraiment pouvoir déchiffrer le Sütterlin des cahiers de Lina, se laisse-t-il envahir par le message affreux qu'il devine, malgré tout, tapi dans ces hiéroglyphes étranges ; ainsi le lecteur de *Bourrasque* découvre-t-il dans l'écoulement tiède des phrases stéréotypées que prononcent les personnages des abîmes de détresse, des gouffres de perversité, des précipices de sentiments aigus et inavouables. Est-ce la romancière qui les a dissimulés là, piégeuse ? Ou bien est-ce nous, lecteurs, qui donnons à ces lignes simples, à ces pensées timides et craintives, une ampleur, un mouvement qui les soulèvent, les hérissent de pointes tranchantes, les agitent de frissons, les alourdissent de roulements et de gonflements ?

Le fait est qu'Hélène Lenoir nous mène par le *bout du nez au point de faire de son roman une* sorte de machine interactive. Chacun croit s'y reconnaître ; mieux : s'y découvrir. On vit l'histoire des autres, leur vie, comme si c'était à la fois la leur et la nôtre, aussi familière, aussi mystérieuse, aussi limpide, aussi opaque. C'est peut-être l'ultime raffinement du roman psychologique, la pointe extrême de l'analyse, la réussite quasi parfaite du vieux pari mimétique. C'est peut-être autre chose aussi, de plus audacieux, de plus nouveau : l'invention d'un lieu d'écriture – et d'une langue qui s'y rattache – où s'abolissent les distinctions entre le singulier et l'universel, entre les personnages et les lecteurs, entre les sentiments et les pensées. Un lieu de *malaise et d'instabilité, étrange et comme archi*connu. Un lieu d'où émane une violente et terrible beauté.

Version originale

Corps dans la ville

Nombreuses sont les figures qu'a prises l'organisation physique de la cité occidentale. Restait à en écrire l'histoire. Aux Etats-Unis, c'est fait – et fort bien – par Richard Sennett

Une cité, dit Aristote, doit être composée de différentes espèces de gens : différents par le sexe, le métier, la condition sociale, l'origine ethnique... Nul ne contestera cette observation de bon sens. Mais comment faire pour que coexistent en paix des types humains aussi divers ? La question n'est pas nouvelle. Depuis l'Athènes de Périclès jusqu'au plan en damier de Manhattan, nombreuses sont les figures qu'a prises l'organisation physique de la cité occidentale. Il restait à écrire l'histoire de ces figures, à remonter dans le passé pour mieux comprendre le présent et la « crise » de la ville, aujourd'hui. C'est ce que vient de faire le sociologue américain Richard Sennett. Professeur à New York University, Sennett n'est pas inconnu en France. Plusieurs de ses livres y ont été traduits, entre autres *Les Tyrannies de l'intimité* (Seuil, 1979), *Les Grenouilles de Transylvanie* (Fayard, 1984) et, plus récemment, *La Ville à vue d'œil* (Plon, 1992).

Le grand public sait moins, en revanche, les liens d'amitié qui l'ont uni à Michel Foucault, et l'influence que ce dernier a exercée sur son travail. Non seulement les deux chercheurs ont publié ensemble, en 1982, un article sur « Sexualité et solitude », mais, au dire même de Sennett, c'est Foucault qui lui a suggéré, peu de temps avant sa mort, d'entreprendre une histoire des relations entre le corps humain et l'espace urbain à travers les âges. Mûri par dix ans de recherches dans toutes les grandes bibliothèques occidentales, ce livre vient de sortir aux Etats-Unis (1).

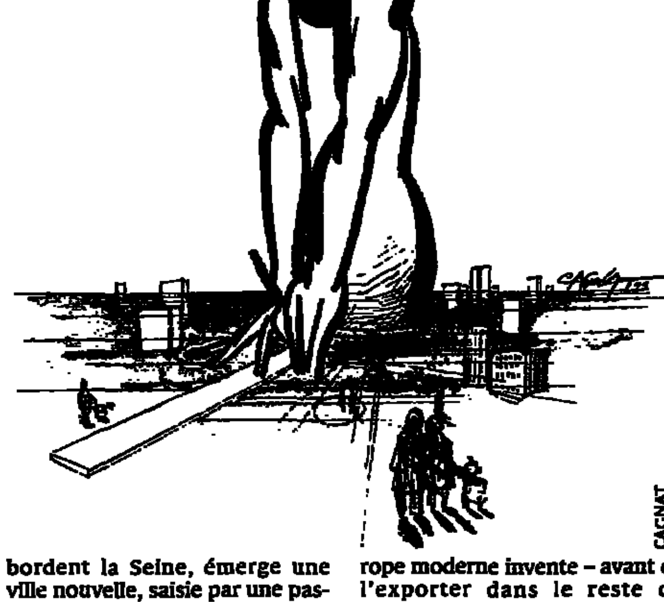
Malgré ses quatre cents pages bien serrées, *La Chair et la Pierre* n'a rien d'une thèse universitaire, ni même d'un travail de sociologie au sens classique. S'il est nourri d'une véritable érudition, tant artistique que littéraire, il s'agit avant tout d'un essai – réussi – pour survoler les siècles, décloisonner les disciplines et faire rêver le lecteur. Renonçant sagement à épuiser son sujet, il se limite, si l'on peut dire, à éclairer quelques-uns des lieux où, depuis plus de deux mille ans, se sont inventées des manières nouvelles d'habiter, de circuler, de se rencontrer – ou de s'éviter.

GYMNASE, FORUM, ÉGLISE

Premier acte : l'Antiquité. A Athènes, tout se joue autour du gymnase, espace de la nudité corporelle, mais également espace de conversation entre les citoyens, dans une démocratie d'où sont exclus, comme on sait, les femmes, les esclaves et les étrangers.

A Rome, le centre politique se déplace vers le forum, mais le canon idéal de la beauté virile demeure le modèle géométrique autour duquel se dessine la cité *et s'organisent ses principaux* monuments. L'essor du christianisme vient cependant contester de l'intérieur cette civilisation trop attachée à la perfection formelle : le royaume de César devra désormais composer avec celui de Dieu, l'espace profane avec l'espace sacré.

Le deuxième acte nous transporte à Paris et Venise. A Paris, au XIII[e] siècle, Jehan de Chelles et les bâtisseurs de Notre-Dame font de ce sanctuaire une métaphore en pierres du corps souffrant du Christ. En même temps, dans les rues tortueuses qui bordent la Seine, émerge une ville nouvelle, saisie par une passion du commerce que stimule la naissance de l'économie de marché – une ville dont les derniers vestiges ont disparu lorsque notre bon vieux quartier des Halles s'est vu transformer en *shopping center* à l'américaine.



Quant à la Venise de la Renaissance, première grande cité « multiculturelle » de l'Occident *moderne, toutes les communautés* du pourtour méditerranéen s'y croisent. Certaines d'entre elles, pourtant, sont déjà victimes d'un fantasme de *« contamination »* : pour éviter d'avoir à se mêler aux juifs, les bons chrétiens confinent ceux-ci dans un ghetto. Les juifs, depuis, en sont sortis. Mais nos villes et nos banlieues ont toujours leurs ghettos : le principe est resté, seule la « nature » des habitants a changé.

Dernier acte, enfin : dans le sillage de la découverte par Harvey de la circulation du sang, l'Europe moderne invente – avant de l'exporter dans le reste du monde – un concept nouveau de la cité, dominé par le souci d'une circulation simple et bien réglée. Les rues se transforment alors en avenues, les urbanistes dessinent de vastes places, Boullée rêve de monuments grandioses et les révolutionnaires de défilés édifiants. Bientôt, le baron Haussmann réorganisera Paris de telle *manière qu'il soit plus facile* à l'armée d'y mater les émeutes. Et, peu après, l'automobile finira par absorber à son tour tout l'espace disponible.

HARMONISATION

Ce parcours quelque peu onirique s'achève avec Londres – revisitée dans les pas du romancier Forster – et New York, bien sûr : la ville de toutes les villes, avec sa bonne centaine de communautés immigrées, ses conflits de toutes sortes, sa criminalité – mais aussi ses oasis de convivialité, symbolisée par les terrasses de café de Greenwich Village, où il fait si bon s'asseoir en été.

Cliché idyllique ? Oui et non. A juste titre, Richard Sennett évite de tomber dans l'optimisme naïf. Bien que le souci d'harmoniser la ville soit plus présent que jamais à l'esprit de ceux qui ont la charge d'en gérer l'espace, rien n'est joué. Nous avons encore bien du mal à accepter d'être touchés, frôlés, heurtés ou bousculés dans la rue. Entre les corps des citadins comprimés dans le métro aux heures de pointe, il n'y a pas que des contacts heureux...

A ces problèmes, *La Chair et la Pierre* ne prétend pas apporter de remède miraculeux. Mieux en connaître l'histoire – c'est le seul but que se propose ce livre – devrait pourtant nous aider à y trouver des solutions. Autrement dit, à nous débarrasser de quelques vieux fantasmes – toujours prêts à alimenter notre besoin de fuite ou d'agression, notre hantise de la foule et nos angoisses de *« contamination »*. Ne serait-ce que pour cette raison, le livre de Sennett est à recommander à nos édiles urbains.

Ch. D.

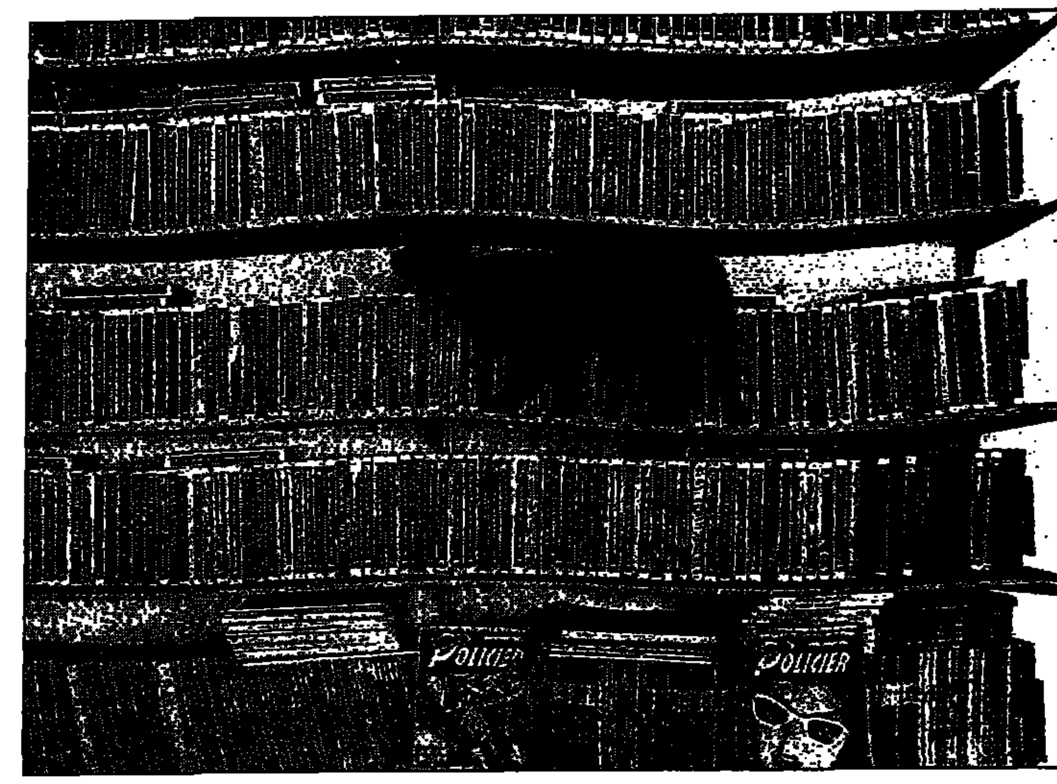
(1) *Flesh and Stone*, de Richard Sennett, W. W. Norton, 432 p., 27 $, New York, 1994.

Le parfum de la Dame en noir

Au festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo, la « Série noire » fête ses cinquante ans. Petite histoire de la naissance d'une grande collection

La « Série noire », terre d'aventures ? C'est, en tout cas, dans le cadre du festival Etonnants voyageurs de Saint-Malo, du 29 avril au 1er mai, que seront officiellement lancées les festivités destinées à honorer le cinquantième anniversaire de ce qui est, sans doute, la plus célèbre collection de romans policiers en France. Un choix logique pour Michel Le Bris, directeur du festival, qui évoque l'inévitable *« rencontre entre écrivains voyageurs et auteurs de romans noirs, attachés les uns et les autres, chacun à leur manière, à dire le monde aujourd'hui »*. Un choix que n'aurait sans doute pas désavoué Marcel Duhamel, le fondateur de la collection, qui affirmait, en septembre 1955 : *« C'est le principal souci de* [notre] *équipe désormais : choisir parmi les quelque cent manuscrits tant français qu'américains qui nous parviennent tous les mois les plus authentiques. Et c'est notre fierté de constater que nos lecteurs* (...) *ont compris depuis longtemps notre but : faire de nos romans des documents vivants, des témoignages de notre époque et non des ouvrages d'inspiration fantaisiste ou de simples variations sur le thème de la violence. »*

Quand Duhamel écrit ces lignes en forme de manifeste, la « Série noire » a tout juste dix ans et 272 numéros derrière elle. Autant dire déjà une histoire. Encore dix ans, et elle fêtera – en janvier 1966, précisément – son millième numéro, attribué au *1 275 âmes* de Jim Thompson, par une célébration monstre, où, racontera plus tard Marcel Duhamel, avec une satisfaction gouailleuse (1), on croise *« Aragon, avec Elsa, passant par l'escalier dérobé pour éviter la foule* (...), *et certains, Pignon, Prassinos, César, Matta, Maurice Henry, Topor, s'amènent les mains pleines. De toiles et de sculptures, s'il vous plaît »*. L'histoire tourne déjà à la légende.



YVES DURONSOY

GÉNIE DES OCCASIONS

Rien, en apparence, ne prédisposait Duhamel à devenir cet éditeur fêté. Né avec le siècle, il a commencé sa vie professionnelle dans l'hôtellerie. Petite main dans un restaurant français à Londres pendant la Grande Guerre, il a ensuite franchi, un à un, tous les échelons du métier. Jusqu'à se retrouver, à l'orée des années 30, directeur d'un grand hôtel américain à Paris. Mais voilà, cet homme-là a le génie des occasions à ne pas manquer, le génie aussi des rencontres et de l'amitié. Lors de son service militaire, dans les années 20, il a rencontré un olibrius qui faisait déjà preuve de l'irrespect tranquille qui sera sa marque : Jacques Prévert. Ils ont sympathisé et ne se sont plus quittés. Si bien que le respectable hôtelier, le soir venu, fréquente les surréalistes puis Queneau et d'autres. Duhamel en Jekyll et Hyde. Dans le bouillonnement créatif de l'entre-deux-guerres, il met à profit l'excellente connaissance de l'anglais et de l'américain qu'il a acquise « sur le tas », au contact des clients, pour s'intéresser à la littérature et au cinéma d'outre-Atlantique. Cette liberté qu'il y découvre, cette rupture avec la narration classique, cette façon de rendre la vie crue et nue, il les fait siennes. Dans les années qui précèdent le deuxième conflit mondial, adieu l'hôtellerie ! Duhamel fait mille métiers dans le cinéma. Et il traduit. Du noir déjà – Whitfield, P. J Wolfson, Burnett... Et même, pendant la guerre, pour le plaisir, le *Tropique du Cancer*, de Miller.

Mais voici une autre rencontre décisive : à la mi-1944, Marcel Achard – qui n'est encore que futur académicien – lui signale les œuvres de deux Anglais – qu'on prendra, quelque temps, pour des Américains –, *Cet homme est dangereux* et *La Môme vert-de-gris*, d'un dénommé Peter Cheney, et *Pas d'orchidées pour miss Blandish*, d'un certain James Hadley Chase : *« Je les lis, je me marre avec le premier et le second, frissonne avec le troisième, et j'entreprends de les traduire pour le plaisir. Ça va me mener plus loin que je ne le pense. »* Et pour cause. Gallimard songe justement à relancer une collection policière pour remplacer le défunt « Scarabée d'or » d'avant-guerre. Duhamel est là, avec ses trois titres. Banco. Le génie des occasions et des rencontres, on vous dit...

L'aventure va démarrer pianissimo, en artisans, entre copains. C'est Prévert – toujours lui ! – qui, inspiré, dit-on, par la lecture de journaux relatant une succession de catastrophes aériennes, a cette idée simple comme l'œuf de Colomb pour baptiser la collection : « Série noire ». C'est la femme de Duhamel, Germaine, qui dessine la couverture, sobre, lettres jaunes sur fond noir, rompant résolument avec les jaquettes criardes encore à la mode. Restrictions de l'après-guerre et prudence de l'éditeur se combinant, la « Série noire » ne va sortir que deux ouvrages par an les trois premières années. Chase et Cheyney, bien sûr, mais aussi Horace McCoy en nº 4, Don Tracy en nº 5, le premier Chandler en nº 8. Les premiers résultats sont encourageants. Et la presse commence à parler de ce *« genre nouveau »*, que Duhamel a ainsi résumé, en tête du premier ouvrage de la nouvelle collection : *« L'intérêt cesse de se porter sur la solution de l'énigme ; c'est pour la psychologie des personnages, pour l'intensité de l'action, pour le pittoresque du langage que, depuis Dashiell Hammett, les nouveaux maîtres anglais et américains du roman policier veulent nous passionner. »* Le rythme, dès lors, sera allegro puis fortissimo. Dès juillet 1948, Duhamel annonce le passage à deux titres par mois, puis trois en 1951. Quand il publiera en 1955 son manifeste cité plus haut, la collection en sera à cinq titres mensuels, soixante inédits dans l'année ! La « Série noire », désormais, mérite bien son nom. Elle a définitivement imposé, en même temps que sa griffe, cette prose décapante, mêlant violence et humour, d'où jaillit, multiforme, l'aventure au quotidien.

Quarante ans plus tard, alors que le compteur affiche 2 377 numéros, c'est le même état d'esprit qui prévaut, même si la collection, tout en privilégiant son vivier anglo-saxon, s'est largement ouverte, à compter des années 70, à une fort vivace école française. Oh, certes, le pavillon noir a, entre-temps, essuyé quelques grains. Après l'âge d'or des années 60 – jusqu'à huit titres par mois –, il fallut en rabattre. Au moment du millième numéro, Duhamel disait son optimisme : *« J'espère vivre jusqu'au numéro 2000, ce qui, au rythme actuel, nous emmène jusqu'en 1977. »* Duhamel disparaîtra en 1977, mais il faudra attendre 1982 pour que soit attribué le nº 2000. La crise générale de la littérature était passée par là. Et puis les successeurs – Robert Soulat jusqu'en 1991, Patrick Raynal depuis – essuieront quelques critiques : on reprochera à l'un son excès de frilosité, à l'autre son excès d'innovation. Comme si une collection vivante pouvait se satisfaire d'un juste milieu...

LE CULTE

Un homme, en tout cas, s'est mis en tête de permettre à tous les amateurs de juger sur pièces. Dans ce coin de la banlieue toulousaine où il a élu domicile voici vingt ans, au bout de la rue Jules-Verne, Claude Mesplède, un ex-ouvrier d'Air France, la cinquantaine malicieuse, s'est aménagé un petit bureau tout entier voué au culte de la « Série noire ». Dans son dos, l'intégralité ou presque de la célèbre collection. Face à lui, des photos dédicacées. Ed McBain, Marvin Albert, Didier Daeninckx, Jean Amila, Bill Pronzini, Daniel Pennac, Jean-Bernard Pouy, Philippe Conil, Jean Vautrin, Michael Collins, Stuart Kaminsky, Robin Cook, Joseph Bialot..., tous auteurs ou ex-auteurs de l'écurie Gallimard, y sont allés de leur petit compliment chaleureux. C'est que Claude Mesplède n'est pas seulement un « fan ». Par pure passion, parce qu'il va toujours *« au bout de ce qu'il aime »*, il s'est, depuis une quinzaine d'années, lancé dans l'une de ces farouches entreprises encyclopédiques qui donnent le vertige.

Il a ainsi publié, en 1982, avec son compère Jean-Jacques Schléret, *Voyage au bout de la noire* (2), « inventaire de 732 auteurs et de leurs œuvres publiés en séries Noire et Blême, suivi d'une filmographie complète », annonçait la couverture. Le recueil était dédié, bien sûr, « au fondateur Marcel Duhamel » et s'ouvrait sur une photo du susdit, avec ses grosses lunettes rondes lui faisant un air de hibou, sa fine moustache et son col roulé de *sportsman* anglais. Et puis Claude Mesplède a remis ça. Entouré d'une dizaine de collaborateurs amis, tous bénévoles, il s'est attelé à un travail plus colossal encore : présenter, avec un résumé pour chaque ouvrage, une indication des curiosités éventuelles qu'il contient, un jugement critique, la citation d'une phrase typique du style de l'auteur, l'ensemble des ouvrages publiés par la « Série noire » depuis les origines jusqu'à nos jours ! Trois tomes des *Années « Série noire »* (3) ont déjà paru. Le quatrième viendra à l'automne. Et le cinquième et dernier est déjà en route. Douce dinguerie ? Peut-être. Mais pas très différente, somme toute, de celle qui a présidé à la naissance même de la collection. La légende a aujourd'hui son mémorial. Qui pourrait porter en exergue cette phrase de Michael Collins, l'inventeur de Dan Fortune, le « privé » manchot : *« Tous les livres sont des tâtonnements susceptibles de nous faire comprendre le monde dans lequel nous vivons. Toute fiction doit être un message exprimé en tant qu'art. Le reste, ce n'est rien d'autre que vendre du salami... »*

Bertrand Audusse

(1) Dans ses Mémoires, *Raconte pas ta vie*, Mercure de France, 1972.

(2) Futuropolis, Gallimard.

(3) Encrage édition, BP 0451, 80004 Amiens Cedex. Vol. 1 : 1945-1959 ; vol. 2 : 1959-1966 ; vol. 3 : 1966-1972. Chaque volume – relié, cartonné –, 315 p., 250 F.

Ma vie en « Série noire »

En 1982, avec La Bête et la Belle. *Thierry Jonquet eut l'honneur d'être le nº 2000 de la « Série noire ». Il vient de publier* La Vie de ma mère !, *sa quatrième contribution à la collection, étonnante confession – imaginaire – d'un môme des cités, version années 90 des* 400 coups, *qui est aussi un remarquable exercice de style.*

Il y a une quinzaine d'années, je menais une existence tranquille et honnête. J'étais ergothérapeute, dans les hôpitaux de l'Assistance publique. La lecture de romans faisait partie de mon quotidien. Je me faisais alors du genre dit « policier » une image très stéréotypée : des durs à cuire passent leur temps à préparer des braquages, lesdits braquages tournent mal, et s'ensuivent force coups de flingue et de poursuites en voiture ! Pas de quoi se pâmer... Sur les conseils d'un ami, je forçai pourtant mes réticences et me mis à lire des « Série noire ». Il m'avait sélectionné quelques titres parmi lesquels *Londres Express* de Peter Loughran, que j'ouvris en premier. Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'en sortis bousculé. Suivirent, en bloc, Jim Thompson, Chester Himes, Manchette, McBain, Bialot, Amila, Chase. Et quelques autres, à haute dose durant plusieurs mois. Une cure de choc. Au même moment, mes pérégrinations professionnelles m'avaient fait aboutir dans un service de gériatrie particulièrement corsé. Je passais ma vie dans un mouroir. Noires étaient mes journées. Et, puisque je pataugeais dans la noirceur, je décidai, moi aussi, d'écrire un roman. Noir, cela va de soi. Les anecdotes incroyables dont j'étais le témoin dans mon service de gériatrie m'en fournirent la matière. On édita mon texte. D'autres suivirent.

La « Série noire » a bouleversé ma vie. Il y a quinze ans, je menais une existence tranquille et honnête. Aujourd'hui, j'appartiens à la douteuse cohorte des auteurs de romans noirs. Qui signent des textes macabres, désespérés ou loufoques, mais jamais ternes. Qui cachetonnent pour les maisons de production audiovisuelle. Qui écrivent aussi pour les enfants de petits romans, noirs. Qui se lèvent tard le matin et ne prennent le métro qu'aux heures tranquilles. Qui ne connaissent plus les douceurs du salariat, mais ne savent pas ce que leur réserve le lendemain.

Alors, si vous passez dans une librairie, un bon conseil, réfléchissez-y à deux fois avant d'acheter une « Série noire ». Souvenez-vous bien : il y a quinze ans, je menais une existence tranquille et honnête.

Thierry Jonquet

Flics et fils

Course-poursuite, course contre le temps et contre les souvenirs assassins

NÉ DE FILS INCONNU
de Patrick Raynal.
Albin Michel, 236 p., 89 F.

MELCHIOR
d'Alain Demouzon.
Calmann-Lévy, 306 p., 110 F.

Comprimé dans son falzar, empêtré dans ses souvenirs, Ray Matas a grossi autant qu'il s'est délesté de ses illusions. Ancien mao devenu flic de province, il traîne sa carcasse et sa mémoire comme un boulet, de matins sales en nuits poisseuses. Solitaire, cynique et alcoolo. *« Trop gros, trop flic, trop sinistre »*. Un « ex » universel. Des femmes qu'il n'a pas su aimer, des chimères politiques, de la vie qu'il a fuie. A cinquante balais, Ray Matas est un vieux flic orphelin et narcissique, ressassant avec complaisance la cacophonie grinçante de ses nostalgies fatiguées.

Jusqu'au jour où, brutalement, son passé lui revient comme un boomerang. *« A quoi ça sert de se supprimer si on ne peut pas supprimer aussi ses traces ? »*, se demande-t-il au moment même où celles-ci vont s'avérer beaucoup plus considérables qu'il ne pouvait l'imaginer. Quand une de ses « ex », passée, comme tant d'autres, aux profits et pertes de ses engagements militants, réapparaît pour lui annoncer qu'il est le père d'un fils de vingt-trois ans. Un fils comme un double, qui l'a longtemps cherché et qui s'obstine à mettre ses pas dans les siens. Chef de bande, militant d'extrême gauche, autoritaire et violent : *« Un foutu gauchiste. Un rêveur boiteux. Un de ces types qui finissent par regarder le monde le long du canon d'un flingue. »* Un cow-boy romantique et dérisoire, disparu depuis un mois quand son père apprend son existence et qui semble ne faire qu'un avec le motard fou que toute la ville recherche et qui rançonne les petits commerçants sans craindre de les éparpiller au calibre 12 sur les murs de leurs échoppes. Un fils comme un pavé dans la gueule de son flic de père. Car, tout au long de la poursuite qui s'engage alors, implacable et meurtrière, c'est à son propre visage que sera confronté Matas. Et ce n'est qu'au terme de cette course éperdue qu'il pourra enfin accoucher de lui-même, vieux flic orphelin, né de fils inconnu.

Patrick Raynal a mis beaucoup de lui-même dans son dernier livre. Nice, une fois de plus, sa ville natale avec laquelle il entretient une liaison tumultueuse, son passé dans les rangs de la gauche extrême, son amour des motos et surtout sa fascination pour le polar d'outre-Atlantique. Découpé en séquences courtes toujours ponctuées d'une phrase de chute, brève et incisive, *Né de fils inconnu* a le punch et la rapidité d'un certain style américain. Au risque cependant d'une inévitable sécheresse. Un peu à la manière de ces montages de plus en plus serrés, qui gagnent en rythme et en efficacité ce qu'ils perdent en épaisseur et en émotion.

Jean-François Melchior, le commissaire imaginé par Alain Demouzon, n'a pas grand-chose à voir avec celui de Patrick Raynal. Et pourtant, ils se ressemblent beaucoup. Lui aussi est un flic contre nature, silhouette épaisse et cœur boiteux, vieil ours solitaire submergé par le trop-plein de sa mémoire : *« Melchior sentait que tout était joué et que les songes étaient inutiles. Il ne serait jamais plus ce qu'il avait été. Il ne serait pas ce qu'il avait rêvé d'être. Et il ne savait même pas ce qu'il était. »* Mais ce qui est sûr, c'est que Melchior n'est pas un cow-boy. La moto, les flingues sont à mille lieues de son univers. Melchior est *« un flic à pieds plats, un traîne-patins, un godillot à l'ancienne »*. Un fonctionnaire de police que la routine des enquêtes n'effraie pas, mais qui appréhende encore, après trente ans de métier, ce qu'il va trouver derrière les portes : les blessures enfouies, la vie qui se déglingue, les violences hors de raison, le temps qui passe et la mort qui gagne.

Guère plus vieux que le héros de Patrick Raynal, Melchior n'a pas non plus les mêmes nostalgies. Lui, c'est Gabin plutôt que Godard, le cinéma de quartier plutôt que les salles d'art et essai. Le jazz plutôt que le *Velvet Underground*. Melchior, ce n'est pas à la dope qu'il se shoote. Ce qui le fait planer, c'est le fumet du veau aux carottes, l'odeur du savon noir et du bois ciré. Ce ne sont pas les années 70 qu'il regrette, mais la France éternelle d'avant le grand basculement d'après-guerre, quand, sur les bords de la Marne, le Blue Moon s'appelait encore La Marine. Ce n'est pas après sa jeunesse qu'il court, c'est son enfance qui le poursuit et qui va, lui aussi, brutalement le rattraper. Quelque part en banlieue parisienne, sur les docks de Fontenay, où s'entassait autrefois le charbon déchargé par les péniches. Une jeune femme y est découverte, une nuit, le ventre ouvert. On lui a volé son bébé, en pratiquant une césarienne sauvage. Et voilà que cette histoire, ce lieu font resurgir une seconde énigme. Celle du « bonhomme goudron » qui coinça, un jour, il y a bien longtemps, la trémie d'un élévateur. Un cadavre momifié, minuscule et recroquevillé, enterré avec son mystère sous des tonnes de charbon. Et qui va, en se révélant, sortir de sa longue hibernation un vieil ours solitaire, engagé dans la police pour expier un sentiment confus de culpabilité qui remonte à l'enfance...

Avec *Dernière station avant Jérusalem*, publié l'an dernier à la « Série noire » (1), *Melchior* marque le retour d'Alain Demouzon au roman policier, après dix ans d'absence. Et confirme avec éclat, l'étendue de son talent. Emotion, épaisseur des personnages, vérité des situations, qualité d'écriture et rigueur de construction. Passé maître dans l'art de créer les atmosphères, Alain Demouzon est un formidable raconteur d'histoires, sensible et généreux. Et *Melchior* un des meilleurs polars publiés depuis le début de l'année.

Michel Abescat

(1) Gallimard, 1994. Rappelons, d'autre part, que les éditions du Masque ont récemment entrepris de publier l'ensemble de ses romans dans la collection « L'intégrale ».

Zen tonique

PIÈGE A RATS
(Ratking)
de Michael Dibdin.
Traduit de l'anglais
par François Rosso,
Calmann-Lévy, 376 p., 120 F.

Le cynisme joyeux – *« Nous avons un avantage immérité dans la police. Tout le monde s'imagine que nous sommes idiots »* – et la vachardise flamboyante, Aurelio Zen, le désormais fameux détective vénitien imaginé par Michael Dibdin, citoyen de Sa Gracieuse Majesté, revient au mieux de sa forme. Après *Vendetta* et *Cabale*, Grand Prix de littérature policière 1994, c'est au tour du premier volet de ses aventures, qui date de 1988, d'être publié en France. Les mystères de l'édition sont parfois plus impénétrables que les meilleures intrigues de roman criminel.

L'histoire, cette fois-ci, se passe à Pérouse, où Michael Dibdin enseigna la littérature anglaise dans les années 80. Le « dottore » Aurelio Zen vient de purger cinq années de placard à *« faire la tournée des commissariats centraux des villes de province, pour vérifier le nombre de trombones utilisés »*. Cinq années au service « ménage et inventaire » du ministère de l'intérieur, pour avoir fait preuve d'un peu trop de curiosité lors de l'enquête sur l'enlèvement d'Aldo Moro.

Et le voilà chargé d'une nouvelle enquête sur un autre enlèvement. Celui d'un notable, riche industriel et chef de clan, Ruggiero Miletti. Simple d'apparence, l'affaire se révèle très vite beaucoup plus compliquée que prévu. Aussi compliquée, vénéneuse et explosive que les relations au sein de la famille Miletti. Un « piège à rats » dans lequel le « dottore » aura bien du mal à ne pas disparaître.

Galerie de portraits féroce d'une bourgeoisie décadente et corrompue, peinture au vitriol d'une société italienne totalement gangrenée, *Piège à rats*, par son humour et ses rebondissements, est aussi un bonheur de lecture. Tonique et décapant.

M. Ab.

ESSAIS

Injus

Philosophie
de printemps

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

Injuste Boudon

Le sociologue s'attaque aux philosophies relativistes, qu'il rend responsables de notre « crise des valeurs »

LE JUSTE ET LE VRAI
de Raymond Boudon.
Fayard, 576 p., 170 F.

Professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Raymond Boudon est une figure connue de la sociologie française. Dans ce qui reste à ce jour son meilleur livre, *Effets pervers et ordre social* (1), il s'est intéressé aux conséquences indésirables de nos actions les mieux intentionnées. Dans *La Place du désordre* (2), il a montré que l'explication scientifique en sociologie devait tenir compte du rôle joué par le hasard « objectif ». Enfin, dans *L'Art de se persuader des idées fragiles, douteuses ou fausses* (3), il a tenté de comprendre comment un consensus massif réussissait parfois à s'établir autour des opinions les plus discutables.

Avec *Le Juste et le Vrai*, il fait un pas de plus : il cherche à édifier une théorie de l'origine des croyances collectives, que celles-ci portent sur la réalité (croyances « assertoriques »), ou bien sur les valeurs (croyances « axiologiques »). Pourquoi croyons-nous que deux et deux font quatre, que le jogging est bon pour la santé, que la démocratie est le meilleur des régimes possibles ? Parce que, répond Boudon, nous avons de « *bonnes raisons* » d'y croire.

Toute croyance repose-t-elle sur des raisons ?

Cette réponse n'est pas une lapalissade. Elle s'appuie sur deux hypothèses qui sont loin d'être évidentes. D'une part, Boudon tient pour acquis que la seule façon d'expliquer un phénomène de groupe consiste à se demander ce qu'il signifie pour les individus composant ce groupe – attitude prônée, sous le nom d'« individualisme méthodologique », par Max Weber et défendue depuis par Popper et Hayek. D'autre part, Boudon se déclare partisan d'une conception « cognitiviste » de la croyance : pour lui, toute croyance individuelle, qu'elle soit vraie ou fausse, doit s'expliquer par des raisons, non par des mobiles d'ordre extra-rationnel. Et, qui plus est, par des raisons suffisamment valides pour être partagées par plus d'une personne.

La première de ces hypothèses a déjà été abondamment discutée par de nombreux sociologues. La seconde, elle aussi, soulève maintes objections. Nos croyances ne sont-elles pas, le plus souvent, l'effet d'un préjugé social (Marx, Durkheim), d'un mécanisme inconscient (Freud, Sartre), voire de notre soumission à un mode de pensée « affectif » ou « magique » (Levy-Bruhl, Pareto) ? Bref, l'autonomie de jugement dont la conscience se croît dotée ne serait-elle pas, à mieux y regarder, une illusion ?

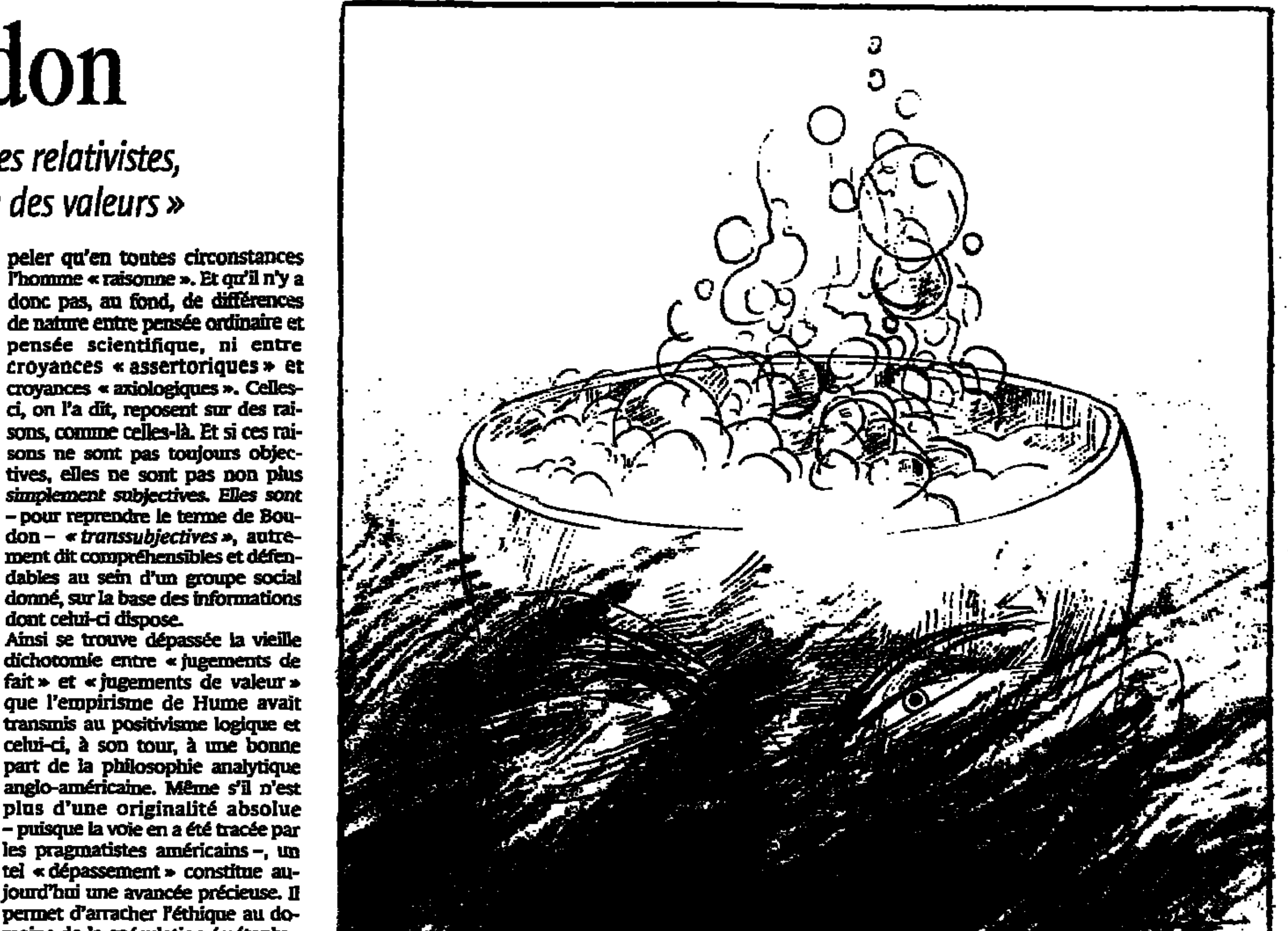
De telles insinuations, selon Boudon, relèvent de la pure calomnie. Il est donc inutile de les examiner. De Marx à Freud et de Durkheim à Pareto, les « maîtres du soupçon » ne méritent pas qu'on discute de leurs thèses. Il y a là – et, hélas, dans tout ce livre – un parfum de dogmatisme inattendu chez un chercheur aussi épris de scientificité.

Bien plus, il faut une certaine dose de mauvaise foi pour qualifier Marx, Freud et les autres de théoriciens « *irrationalistes* ». De ce qu'une théorie fasse appel à des facteurs irrationnels il ne s'ensuit pas, en effet, qu'elle soit elle-même irrationnelle. Si irrationalité il y a, celle-ci est dans le réel, non dans la théorie. Et c'est faire preuve, justement, d'une véritable attitude scientifique que de vouloir comprendre le réel dans la totalité de ses aspects.

La conception « cognitiviste » de la croyance satisfait-elle, de son côté, à ce dernier critère ? Rien n'est moins sûr, puisqu'elle écarte *a priori* la possibilité que les raisons de nos croyances n'en soient que des rationalisations « après coup ». De fait, le seul cas de figure rigoureusement conforme à la thèse de Boudon est celui des croyances scientifiques : j'ai, en effet, des raisons « objectives » de croire que deux et deux font quatre. Mais, à l'entendre, il n'en irait pas autrement des jugements de valeur : si je tiens la démocratie pour le meilleur régime possible, c'est aussi parce qu'elle l'est, dans l'absolu – et non parce que je serais victime de l'idéologie dominante propre à la société capitaliste.

L'inconvénient d'un tel modèle est qu'il laisse de côté une question capitale : celle du « cadre de référence » par rapport auquel de tels énoncés prennent sens. A moins d'être résolument platonicien, il faut bien admettre que deux et deux ne font quatre que par rapport à un système d'axiomes donné. De même, la démocratie parlementaire n'est le meilleur régime possible que pour l'Etat-nation à l'âge industriel. D'autres types de civilisations – pensons aux sociétés sans écriture – ont pu connaître des structures politiques aussi bonnes, quoique différentes.

A cette réserve près, le modèle « cognitiviste » présente aussi un intérêt certain : celui de nous rappeler qu'en toutes circonstances l'homme « raisonne ». Et qu'il n'y a donc pas, au fond, de différences de nature entre pensée ordinaire et pensée scientifique, ni entre croyances « assertoriques » et croyances « axiologiques ». Celles-ci, on l'a dit, reposent sur des raisons, comme celles-là. Et si ces raisons ne sont pas toujours objectives, elles ne sont pas non plus *simplement subjectives. Elles sont* – pour reprendre le terme de Boudon – « *transsubjectives* », autrement dit compréhensibles et défendables au sein d'un groupe social donné, sur la base des informations dont celui-ci dispose.



Ainsi se trouve dépassée la vieille dichotomie entre « jugements de fait » et « jugements de valeur » que l'empirisme de Hume avait transmis au positivisme logique et celui-ci, à son tour, à une bonne part de la philosophie analytique anglo-américaine. Même s'il n'est plus d'une originalité absolue – puisque la voie en a été tracée par les pragmatistes américains –, un tel « dépassement » constitue aujourd'hui une avancée précieuse. Il permet d'arracher l'éthique au domaine de la spéculation (métaphysique ou religieuse) pour en faire *une science digne de ce nom.*

Les grandes découvertes, toutefois, donnent lieu à contestations. Pour convaincre ses lecteurs que la démarche « cognitiviste » est bien la seule approche scientifique de l'éthique, Raymond Boudon doit écarter deux rivaux : John Rawls et Jürgen Habermas – qui, selon lui, nourriraient pour leurs propres théories des ambitions semblables, mais mal fondées.

Le cas de Habermas est vite réglé. Sans discuter dans le détail les arguments avancés par celui-ci dans sa *Théorie de l'agir communicationnel* (4), Boudon se borne à observer que Habermas semble avant tout soucieux de déterminer les conditions idéales susceptibles de garantir le bon déroulement d'un débat quelconque. Etant purement « *procédurale* » *et formaliste, l'éthique* habermassienne perdrait de ce fait une bonne part de son intérêt.

Le combat contre Rawls s'avère plus délicat. Dans sa *Théorie de la justice* (5), en effet, ce dernier part de la même question que Boudon : au nom de quels raisonnements pouvons-nous dire que telle ou telle institution est juste ou injuste ? En outre, en définissant la justice comme « équité », il aboutit à un plaidoyer en faveur du libéralisme que Boudon ne peut guère récuser. Un point qui n'est pas de détail sépare pourtant les deux chercheurs. Rawls confie à l'Etat la mission d'assurer – par une redistribution adéquate des richesses – « l'égalité des chances » au profit des plus démunis. Hostile à l'intervention étatique, Boudon préfère considérer les inégalités sociales comme « naturelles » et, dans une large mesure, inévitables. Il s'efforce donc de montrer que leur principale cause, l'échec scolaire, dépendrait uniquement de… l'entourage familial de l'enfant ! Démonstration évidemment peu convaincante, puisque la famille elle-même n'existe pas hors du système social, dont il s'agit, précisément, de corriger les insuffisances.

Ayant ainsi, de son point de vue, disqualifié ses principaux « concurrents », Raymond Boudon rassemble, dans la conclusion de son livre, toute son énergie pour pourfendre les philosophies « *relativistes* », qu'il tient pour responsables de notre actuelle « *crise des valeurs* ». Si, en effet, nous avons perdu tout sens de l'objectivité du juste et du vrai, la faute en incomberait aux penseurs qu'il qualifie de « *post-modernes* » : Thomas Kuhn et Richard Rorty.

A Kuhn, il reproche d'avoir affirmé que, entre deux théories scientifiques rivales, il n'y avait pas de raison « objective » de choisir l'une plutôt que l'autre – donc, pas de vérité en soi. Le malheur veut que, si des lecteurs hâtifs prêtent quelquefois cette thèse à Kuhn, ce dernier se défend fermement de l'avoir soutenue. Il suffit d'ailleurs de le relire pour s'en convaincre : Kuhn n'est nullement relativiste. S'il admet que des facteurs d'ordre subjectif (simplicité ou élégance de la démonstration) peuvent influencer le choix que la communauté des savants fait, à un moment donné, de telle théorie contre telle autre, il ajoute que d'autres facteurs – à commencer par la vérifiabilité expérimentale, *garante de l'accord de* la théorie avec les faits – jouent un rôle déterminant. Bref, Kuhn montre que la vérité a une histoire, sans conclure pour autant que la vérité n'existe pas.

Rorty, en revanche, est bien relativiste. Mais a-t-on le droit de le soupçonner, comme fait Boudon, de douter de la supériorité de la démocratie, voire des raisons que nous aurions de condamner Auschwitz ? Le problème, là encore, est plus complexe. C'est parce qu'il se dit, au contraire, sincèrement démocrate et hostile à toute forme de tyrannie, que Rorty estime superflu, sinon dangereux, de subordonner la validité de telles croyances à celle – toujours précaire – d'une philosophie quelconque. On ne peut donc l'accuser d'ignorer les valeurs, mais seulement d'être sceptique quant à la possibilité de fonder celles-ci sur un « système » *a priori*.

Raymond Boudon, de son côté, a d'excellentes raisons de vouloir défendre l'objectivité du juste et du vrai. La plupart des philosophes contemporains partagent d'ailleurs son point de vue. Encore faut-il trouver l'argumentation la plus appropriée à un tel objectif. Et, surtout, *ne pas se tromper sur celle de* l'adversaire, sous peine de desservir – par un nouvel « effet pervers » – la cause que l'on entend défendre.

Christian Delacampagne

(1) PUF, 1977.
(2) PUF, 1981.
(3) Fayard, 1990.
(4) Fayard, 1987.
(5) Seuil, 1987.

Philosophie de printemps

Suite de la page I

Il s'attache à élever le banquet, cette « *esthétique de l'éphémère* », à la hauteur d'un art. Cela ne va pas sans quelque coquetterie : il s'enquiert de la portée métaphysique des bulles de champagne, des frasques somptueuses de Grimod de la Reynière ou de la naissance de la gastronomie avec un enjouement parfois trop appuyé. Mais on retiendra sa leçon : savoir manger, c'est savoir vivre – quelle que soit l'extension qu'on veuille donner à cette expression. Ainsi, quand la table est parfaite, il ne s'agirait pas seulement de nourriture, mais du rapport à autrui, au monde, et à soi-même. La jouissance du mangeur fonderait, à sa manière, une morale. On peut la préférer à celle des prédicateurs tristes.

On n'oubliera pas pour autant qu'elles constituent, l'une et l'autre, les deux faces, symétriques et inverses, d'une même attitude normative. Comme s'il fallait, à chaque fois, proclamer un bien et vilipender un mal, proposer des règles de vie ou des normes préférables. Il n'est pas sûr que la philosophie puisse se réduire à des indications sur la manière d'agir, ni se voir remplacée par n'importe quel catalogue de réponses synthétiques pour rayon de prêt-à-vivre. Dans l'engouement printanier dont la philosophie semble soudain faire l'objet, il se pourrait qu'il y ait aussi une part de leurre et de malentendu.

Il y a encore une dizaine d'années, l'idée que la philosophie puisse se vivre, au lieu de seulement s'étudier, était très mal acceptée. Le travail sur les textes, les constructions abstraites, le montage et démontage des systèmes, l'élaboration des concepts étaient considérés comme les seules activités, purement intellectuelles et théoriques, qui caractérisaient les philosophes. Nous avons découvert depuis lors, grâce notamment aux travaux de Pierre Hadot, le travail sur soi des philosophes de l'Antiquité, leurs exercices spirituels, et le patient combat qu'ils livraient, jour après jour, pour se transformer. On risque aujourd'hui de tordre le bâton dans l'autre sens. Ayant retrouvé la philosophie comme manière de vivre, on tend à ne plus voir qu'elle, à oublier l'effort théorique et la rigueur intellectuelle que toute forme d'activité philosophique suppose. Sous prétexte de la rendre plus aisément accessible, plus parlante, plus pratique, ce qui est en soi louable, on risque de ne plus offrir qu'une philosophie mutilée, partielle, caricaturale. C'est-à-dire rien.

Roger-Pol Droit

Il n'y a pas d'histoire sans Freud

Dans une contribution au débat sur les archives, Jacques Derrida défend le rôle essentiel de la psychanalyse

MAL D'ARCHIVE
Une impression freudienne
de Jacques Derrida.
Galilée, 158 p., 140 F.

Jacques Derrida sait, avec un art consommé, prendre une actualité – en l'occurrence, le débat autour des archives – au filet de ses propres questionnements. Quand on sait à quel point sont rares les philosophes capables de penser l'événement sans affadir leur démarche ni caricaturer leurs propres concepts, on ne peut que saluer comme une grande réussite cette contribution, qui insiste sur le rôle moteur de la psychanalyse dans la question très actuelle de l'archive, et de l'histoire qui s'écrit à travers elle. Peut-on, en effet, parler d'histoire, parler d'archives, comme si Freud n'avait pas existé ? Peut-on, sitôt que des notions comme la trace, la mémoire sont en cause, faire l'économie d'une réflexion de type psychanalytique et faire de l'« histoire ordinaire » comme si de rien n'était ? La psychanalyse n'a-t-elle pas justement pour sujet l'inconscient, le refoulement, les traces mnésiques – bref, des notions qui ont un rapport évident avec la définition même de l'objet *historique ?*

En prenant pour illustration de son propos l'histoire même qui s'écrit sur la psychanalyse, Jacques Derrida dénonce les limites et les errements de cette historiographie qui prétend parler de Freud, sans tenir compte de la marque indélébile de l'« impression » – laissée par l'homme et son œuvre sur l'écriture de l'histoire. S'il est un ouvrage récent où cet historicisme sans Freud se donne libre cours, c'est dans le dernier livre de l'Américain Yosef Hayim Yerushalmi (1). *Mal d'archive* en constitue une réfutation d'autant plus ferme qu'elle est courtoise, et même teintée d'admiration pour le travail d'érudition accompli. Que reproche Jacques Derrida à Yosef Yerushalmi ? Tout d'abord, d'avoir voulu établir, en dépit des dénégations de Freud, que la psychanalyse était une science juive. Certes, non pas « juive » au sens où les antisémites la considèrent comme telle. Mais « juive » parce que le dernier livre de Freud sur Moïse (2) s'apparenterait à une sorte de « nouvelle Bible », universalisant dans un discours à projet scientifique, la difficile transmission de la culture juive, telle qu'elle s'est jouée entre Jakob Freud, le père, et le fils, Sigmund.

UNE « SCIENCE JUIVE »

La preuve – l'archive – de cette judéité est, pour Yerushalmi, une dédicace en hébreu écrite par celui que Jacques Derrida nomme ironiquement l' « *archi-patriarche de la psychanalyse* », Jakob. Ce texte établirait que le fondateur de la psychanalyse connaissait la langue sacrée mieux qu'il ne l'a prétendu tout au long de sa vie. Son *Moïse* serait une réponse, tardive et biaisée, à l'injonction paternelle de fidélité à la foi des ancêtres. Dans un très personnel « monologue avec Freud », dont Jacques Derrida souligne à juste titre le problématique statut scientifique dans un ouvrage d'érudition, Yerushalmi lui fait, en outre, grief de n'avoir pas envisagé un seul instant que la psychanalyse eût pu s'honorer d'être une « science juive » – au début du siècle, ne parlait-on pas de « science allemande » ? Jacques Derrida ne conteste ni l'importance ni la lecture que Yosef Yerushalmi propose de ce document. En revanche, il met en évidence la posture étrange qu'elle contraint l'historien du judaïsme à adopter quand celui-ci s'évertue à répéter l'injonction de fidélité à la loi des pères faite par Jakob à Sigmund. Tout se passe comme si Yerushalmi décidait de circoncire Freud à son tour, dit Derrida. Interlocuteur fantôme de son « monologue », Freud se retrouve, entre les mains de Yerushalmi, dans la situation du nouveau-né juif qu'on fait entrer, au huitième jour de son existence, *dans l'Alliance, par la circoncision,* sans qu'il lui soit possible d'intervenir ou de « répondre ». Yerushalmi situerait ainsi l'historien dans la position du patriarche, d'« *archonte de l'archive* ».

Mais la critique principale que Jacques Derrida fait au texte de Yerushalmi, c'est assurément d'avoir négligé la force du refoulement. Surtout quand Yerushalmi prétend que la Bible eût consigné l'assassinat de Moïse par les israélites s'il avait eu lieu ainsi que Freud le pense (elle ne se fait pas faute d'étaler les péchés des Hébreux, par exemple les révoltes de Coré, Dathan et Abiram). Que les Hébreux n'aient pas rapporté le meurtre de Moïse n'est nullement la preuve que celui-ci n'a pas eu lieu, répond Derrida. Car qu'est-ce que le refoulement, sinon de l'archivation ? « *Simplement*, ajoute le philosophe, *les textes de cette archive ne sont pas lisibles par « l'histoire ordinaire » et c'est tout l'intérêt de la psychanalyse, si elle en a un.* » Il est vrai que ce ne sont pas les archives de police qui sauraient rendre compte des événements dont parle Freud : dans la sphère inconsciente, l'intention de meurtre (telle qu'elle est évoquée par un commentaire rabbinique, un *Midrash*, cité par Yerushalmi lui-même) vaut passage à l'acte, et c'est bien comme meurtre qu'elle a été « archivée » dans la mémoire juive autant qu'humaine. Pour Derrida, il est donc largement temps d'étendre le concept de l'archive à la virtualité. La psychanalyse nous y invite.

Nicolas Weill

(1) *Le Moïse de Freud, judaïsme terminable et interminable*, Gallimard (« Le Monde des livres » du 9 juillet 1993). Sur la question des rapports entre histoire et psychanalyse, on consultera avec profit les six numéros la *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, dirigée par Alain de Mijolla (PUF), qui a cessé de paraître en 1993.
(2) *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1993.

Dernières livraisons

BIOGRAPHIE

HANNIBAL, de Violaine Vanoyeke.
Pourquoi donc ce Carthaginois ambitieux, *« virtuose de la ruse calculée »*, qui fit trembler Rome, ne s'en est-il pas emparé ? Pourquoi ce héros des guerres puniques, lettré, prestigieux, aussi efficace comme stratège que compétent en économie, s'est-il retrouvé exilé ? Pourquoi s'est-il suicidé ? Alliant son érudition de professeur à son talent de narratrice, la biographe nous fait découvrir un personnage complexe et désormais moins mystérieux (France Empire, 290 p., 120 F).

LE PÈRE LAGRANGE 1855-1938. L'exégèse catholique dans la crise moderniste, de Bernard Montagnes, op.
Historien de l'École biblique de Jérusalem, l'auteur raconte l'itinéraire du fondateur, en 1890, de cette institution qui, à ce titre, fut le pionnier de la lecture historico-critique des Écritures saintes au début du siècle et l'un des principaux acteurs de la querelle sur le modernisme. Après une période de suspicion, le Vatican reconnut la valeur de son travail (Cerf, 246 p., 125 F).

MON CHER VOLCAN OU LA VIE PASSIONNÉE DE LOUISE COLET, de Francine du Plessis Gray.
Elle ne fut pas seulement la maîtresse de Flaubert et la destinataire des lettres magnifiques de l'auteur de *Madame Bovary*. Elle écrivit elle-même, des vers notamment – dont un recueil intitulé *les Fleurs du Midi* –, eut une vie publique agitée et une vie privée bien remplie... Le sujet ne pouvait que tenter les biographes (traduit de l'anglais – États-Unis – par Dennis Collins, J. C. Lattès, 388 p., 129 F).

DROIT

HUMANITÉ ET SOUVERAINETÉS. Essai sur la fonction du droit international, de Monique Chemillier-Gendreau.
Professeur de droit public et de sciences politiques à l'université Paris-VII, Monique Chemillier-Gendreau s'interroge sur les racines et le devenir du droit international. L'expansion impériale puis coloniale fut sa matrice. Son bel ordonnancement est ensuite ébranlé par l'émergence des démocraties populaires et des États du tiers-monde nouvellement indépendants. Aujourd'hui la mondialisation des savoirs et de l'économie a modifié cette problématique. Y a-t-il encore une place, en droit international, pour des États souverains ? (La Découverte, 384 p., 185 F).

ESSAIS LITTÉRAIRES

LONDRES REVISITÉ, collectif.
Rythmé par les illustrations de Selma Gürbüz, ce petit guide littéraire de Londres, publié par la revue *L'Ennemi*, que dirige Gérard-Georges Lemaire, revisite les lieux de la géographie et de la culture londoniennes. Avec, pour compagnons, les écrivains Max Beerbohm, George Moore, Paul Morand, Karel Capek ou Oscar Wilde. Aux illustres voyageurs français à Londres, réunis dans un petit *« dictionnaire »*, succèdent des textes d'écrivains contemporains dont Michel Deguy, J.-M.-G. Le Clézio, Jean-Christophe Bailly, Régine Detambel, Petr Kral, Bernard Delvaille, Gérard-Georges Lemaire, Hubert Lucot, Bernard Lamarche-Vadel, Sylvie Germain, Geneviève Brisac ou Claude-Michel Cluny, chacun renvoyant à des choses vues et à d'autres secrets, à des échos qui les dépassent (Bourgois, 208 p., 95 F).

ANDRÉ GIDE ET SA PERVERSION, de Jean-Marie Jadin.
Le titre de l'ouvrage peut surprendre. Jean-Marie Jadin est psychiatre et psychanalyste. De ce point de vue, le mot « perversion » a sa dimension clinique. L'œuvre de Gide (fameux sujet) est donc analysée du point de vue des fantasmes inconscients. Le lecteur féru de littérature et admirateur de Gide peut être surpris et réticent mais, contre toute prévention, l'étude de Jean-Marie Jadin reste fort intéressante. A lire avant de relire Gide (Arcanes/ Hypothèses, 238 p., 139 F).

HISTOIRE

BERLIN 1933-1945. SÉDUCTION ET TERREUR : CROISADE POUR UNE CATASTROPHE, ouvrage collectif dirigé par Lionel Richard.
Des grandes parades de la terreur nazie, des vociférations de Hitler, dont on fête l'anniversaire à grand bruit tous les 20 avril, au champ de ruines laissé par les bombardements de 1945, images d'une ville qui n'est plus la capitale de la République de Weimar et pas encore celle de la guerre froide (Autrement, série « Mémoires », nº 37, 172 p., 120 F).

HISTOIRE ET DICTIONNAIRE DU TEMPS DES LUMIÈRES 1715-1789, de Jean de Viguerie.
Précédée de développements historiques sur la situation de la France et hors de France, suivie d'une chronologie détaillée et de bibliographies, la partie centrale de cet ouvrage est constitué par un dictionnaire, à la fois thématique et onomastique, sur l'époque des Lumières. L'auteur, affirme, dans sa préface, vouloir sortir de l'*« engourdissement »* historique sur cette période et lever le *« voile qui « l'enrobe et l'obscurcit »* (« Bouquins »-Laffont, 1740 p., 189 F).

TABLEAU POLITIQUE DE LA FRANCE DE L'OUEST, d'André Siegfried.
Publié en 1913, ce classique de la science politique est la première étude à vocation scientifique à mettre en parallèle le comportement électoral d'une région et sa géographie physique et humaine. Pierre Milza remarque dans sa préface que, même si ce Grand Ouest, à la veille de la première guerre mondiale, n'est pas celui que nous connaissons, *« nombre de permanences enregistrées il y a plus de quatre-vingts ans par Siegfried continuent de peser »* (Imprimerie nationale, 640 p., 170 F).

PHILOSOPHIE

SINGULARITÉ ET ÉVÉNEMENT, de Jean-François Marquet.
Voilà un livre inattendu. Il s'installe d'emblée dans la juxtaposition des pensées qui se sont succédé dans l'histoire, persuadé, avec Heidegger, que la philosophie a *« fait son temps »*. Cette chronique lapidaire de la philosophie, élaborée autour de l'idée du Même et du Seul, est suivie d'une série d'*« exercices »*, où s'entrelacent et se répondent, dans une langue précisément poétique, des thèmes qui ont parcouru l'histoire de la métaphysique et de la mystique (Jérôme Millon, coll. « Krisis », 246 p., 150 F).

SCIENCES HUMAINES

EXPERTS ET FAUSSAIRES. Pour une sociologie de la perception, de Christian Bessy et Francis Chateauraynaud.
Qu'est-ce qui prouve l'authenticité d'une montre, d'un foie gras, d'un tableau, ou d'une relique ? Sous la diversité des objets et des situations, n'existe-t-il pas des invariants permettant de construire un modèle expliquant nos manières de départager le vrai du faux ? Pour répondre à cette question, les auteurs proposent une enquête sur les démarches de nombreux experts et construisent une conception intéressante de la compétence, montrant comment elle est acquise, transmise et appliquée (Métailié, 368 p., 180 F).

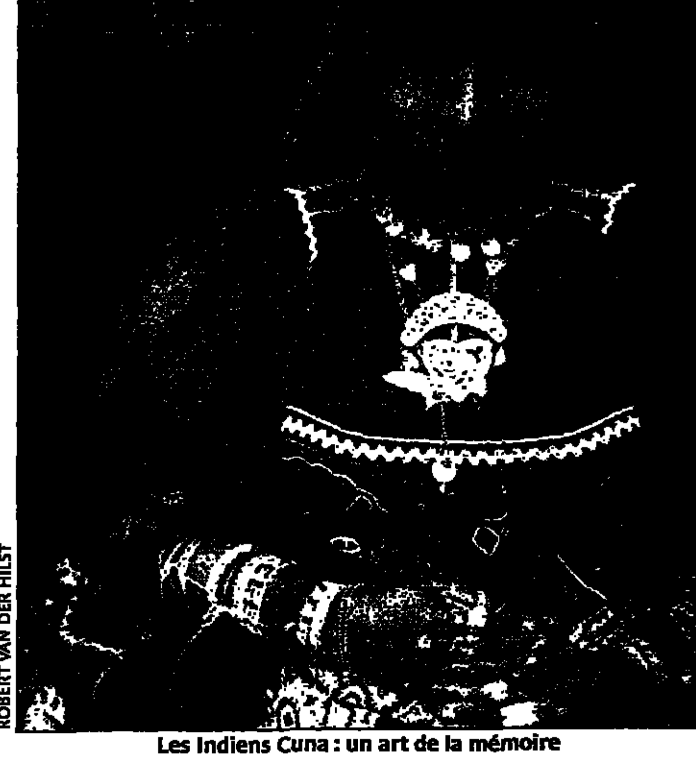
Les quiproquos du mythe et de l'Histoire

Des Indiens Cuna du Panama à la Géorgie du XI[e] siècle, une interrogation collective sur l'idée de tradition

TRANSCRIRE LES MYTHOLOGIES
Tradition, écriture, historicité.
Ouvrage collectif
sous la direction
de Marcel Detienne.
Albin Michel, 274 p., 130 F.

Invitant naguère à repenser la mythologie comme objet de savoir, Marcel Detienne avait lancé cette formule légèrement provocante : *« La mythologie, ça s'écrit »*. Puis, dans la suite des travaux de l'anthropologue Jack Goody, il avait mené une enquête collective sur les effets de l'écriture en Grèce ancienne. Aujourd'hui, sous le titre *Transcrire les mythologies*, il relance son questionnement, en l'élargissant et en le précisant tout à la fois par un recours résolu au comparatisme : comment s'opère, ou non, la mise en écriture de la tradition et quels sont ses effets ? On passe alors insensiblement de *transcrire* la mythologie à *écrire* l'Histoire, ou au partage – jamais durablement stabilisé – entre mythe et Histoire. D'où ce livre, à plusieurs voix (1), réunissant anthropologues et historiens autour d'une série de cas précis, qui vont conduire le lecteur curieux de l'ancien Israël à la Chine, du Japon à Rome ou en Indonésie, du Panama à la Géorgie, et même du côté de la Grèce archaïque, du lointain passé au présent, ou l'inverse. La matière est riche. Voici un itinéraire possible.

L'écriture, oui, mais, en amont, qu'en est-il de la tradition ? Elle est ce qui règle une société dite traditionnelle, où le passé modèlerait le présent. Mais ne faut-il pas avoir déjà mis la tradition à distance, justement en l'écrivant, pour pouvoir former le concept de tradition et, du même coup, être à même d'opérer ce partage entre les sociétés traditionnelles, ou sans écriture, et les autres, dont la tradition sera alors *« de ne pas se satisfaire de la tradition »* ? Reconduire un tel partage peut être plutôt confortable – pour nous –, mais n'est ni moralement ni épistémologiquement très satisfaisant. Aussi convient-il de mieux chercher qu'on ne l'a fait où et comment les sociétés traditionnelles ont élaboré de la réflexivité culturelle : jeu sur les normes et les valeurs, choix de leur passé... Peut-être bien, est-ce, paradoxalement, dans ces objets en apparence les plus « traditionnels » que sont le mythe et le rite. D'où cette première conclusion : avant même d'être transcrite, une tradition ne serait déjà plus ou pas la tradition.


ROBERT VAN DER HILST
Les Indiens Cuna : un art de la mémoire

DOUBLE ÉCRITURE

Questionner l'idee de tradition, c'est justement ce que permet une étude de la pictographie des Indiens Cuna. S'agit-il d'une écriture ébauchée ou avortée, incapable de reproduire les sons de la langue ? Nullement. Une étude minutieuse montre d'abord que l'usage des pictogrammes est lié à des situations d'énonciation fortement ritualisées et ensuite qu'ils servent à fixer des *« noyaux de connaissance traditionnelle »* (liste de noms de lieux ou de personnages). Transcrivant en images la parole ritualisée, les pictogrammes représentent, en fait, les supports d'un véritable art de la mémoire, une manière de fixer et de contrôler la mémoire de certains mots, amenant à prendre en compte la part d'images que comporte une tradition orale.

Le Japon du VIII[e] siècle offre l'exemple, probablement unique, d'une double écriture simultanée de la tradition. Deux ouvrages fondateurs, les *Récits des temps anciens* d'une part, les *Annales du Japon* de l'autre, sont présentés à la cour impériale, à huit années d'intervalle : même écriture (le chinois), même matière (les traditions japonaises depuis les origines du monde), même but (affirmer la légitimité de la famille impériale). Pourtant, au final, émergent deux transcriptions diamétralement opposées de l'histoire du Japon. Là où les *Récits* tendent à écrire *« les récits du temps des hommes à l'aide de schémas élaborés pour le temps des dieux »*, témoignant donc d'un moment d'invention de la tradition, les *Annales*, proches des modèles historiographiques chinois, soucieuses de dates et de chronologie, privilégiant la linéarité du récit, historicisent la tradition. Dans l'immédiat, les *Annales* l'emportèrent, mais les *Récits* resurgirent avec l'ère Meiji, comme mémoire de l'« authentique » identité japonaise.

Mythologisation ou historicisation encore, en Grèce cette fois, avec le statut de ces auteurs qui, à partir de la fin du VI[e] siècle, se mettent à écrire des Généalogies. Viennent-ils doubler – plagier – les poètes, mais en prose ? Ou bien sont-ils déjà des historiens, dont l'écriture – explicitement, mais aussi par le simple fait de s'exercer – met en ordre les récits multiples de la tribu ?

La Géorgie offre également un superbe exemple de ces quiproquos entre mythe et Histoire. Une chronique géorgienne du XI[e] siècle raconte la conversion du pays intervenue au IV[e] siècle. Un premier livre retrace le temps d'avant, celui du paganisme, un second celui d'après : de l'Histoire, donc. Or, un détour par la Géorgie montagnarde et païenne d'aujourd'hui montre que la chronique reprend jusque dans le détail une structure légendaire relevant de l'oralité, qui est celle de l'institution des cultes païens. C'est vrai pour les temps antérieurs à la conversion, mais, plus étonnant, c'est tout aussi vrai pour le récit de la conversion elle-même, qui emprunte un mythe de fondation païen (en l'agrémentant de quelques clichés bibliques). La conversion, bien réelle, n'a donc pu se dire, avant de s'écrire, que dans la langue du paganisme.

Transcrire la mythologie ou écrire l'Histoire ? Ni en Chine – où l'écriture historique paraît sortir de l'écriture oraculaire –, ni à Rome, il n'est question de mythologie. Le souverain pontife romain rédige chaque année une chronique qu'il affiche. Cicéron fit de cette transcription le point de départ de l'historiographie romaine. Il lançait du même coup un serpent de mer des études romaines ! Une reprise rigoureuse du dossier permet de montrer qu'il devait s'agir d'un document sur l'état des relations de la cité avec les dieux, compilé par le pontife en fonction du pouvoir qui était le sien de « retenir la mémoire des événements ». Une histoire, oui, mais religieuse : une « comptabilité de la piété » où il était question de *« contrats, d'obligations, de solvabilité, de passif et d'actif, et où il n'y avait pas de place pour les mythes et les contes de fées »*.

François Hartog

(1) Par ordre d'intervention, Gérard Lenclud, Carlo Severi, François Macé, Léon Vandermeersch, Gilbert Hamonic, Françoise Smyth, Thomas Römer, John Scheid, Christian Jacob et Georges Charachidzé.

Les mystères de la parole divine

Un beau voyage en mythologie comparée autour de quelques bribes sonores de la langue des dieux

LA DÉESSE PAROLE
Quatre figures
de la langue des dieux
Sous la direction
de Marcel Detienne
et Gilbert Hamonic,
dialoguant avec
Georges Charachidzé,
Charles Malamoud
et Carlo Severi.
Flammarion, coll. « Idées
et recherches », 120 p., 110 F.

Si le Dieu de la Genèse biblique crée l'Univers en prononçant quelques mots, on ne sait rien de ce verbe primordial, ni de la langue sublime dans laquelle fut articulé *« Fiat lux »*.

A l'écart de ces énigmes bibliques et des langues parfaites auxquelles Umberto Eco a consacré récemment un livre (1), cinq spécialistes ont mis en commun leurs interrogations pour en savoir plus sur le langage des dieux. Dans les cultures polythéistes envisagées, les dieux dialoguent rarement avec les mortels. S'ils en escomptent prières et sacrifices, ils sont peu enclins à la réciprocité. De soliloques en monologues, les dieux rêvent d'une autonomie impossible. Sans ceux qui les adorent et les honorent, ils ne sont rien. Ce sont en effet les hommes qui les décrètent « dieux » en leur donnant un nom et une forme – iconique ou non.

Les dieux affectionnent l'occulte et tout ce qui a trait au mystère. Tissées de secrets, leurs paroles se gardent de toute lumière et, lorsqu'ils chuchotent, il leur arrive même de travestir les mots, de mal les prononcer pour en soustraire le sens aux oreilles avides de leurs dévots. Dès lors, comment l'historien des religions, l'anthropologue et l'ethnologue peuvent-ils entendre, à la suite des prêtres « linguistes », quelques bribes sonores de la langue des dieux ?

VENTRILOQUES

Relevant le défi, les auteurs de ce beau livre à cinq voix nous offrent des chapitres qui se déroulent au rythme de la transcription de leurs dialogues. Dans ce salon d'érudition, où la rigueur consiste en un comparatisme sans fard, Marcel Detienne conduit les conversations qui portent sur les plus vieux textes védiques (Ch. Malamoud), les Indiens Cuna de Panama (C. Severi), les Bugis du sud de Célèbes, en Indonésie (G. Hamonic), et les montagnards du Caucase (G. Charachidzé).

On découvre ainsi, grâce à Malamoud, celle qui donne son nom au livre, la « déesse Parole », qui est la divinité de la parole humaine. Figure mythique inscrite dans le Veda, séduisante et souhaitant être séduite – comme la parole demande à être captée –, elle contient toute la science védique. Si elle entretient nécessairement des liens privilégiés avec le savoir sacrificiel, c'est elle aussi qui initie le poète inspiré. Pour lui, dit le Veda, la Parole *« a ouvert son corps, comme fait pour son mari l'épouse consentante, bien parée »*.

Entre posséder la divine parole et être possédée par elle, la distinction n'est donc pas toujours aisée. Voilà pourquoi les ventriloques divins, ceux qui prêtent leurs voix aux dieux pour se faire leur porte-parole, incarnent un état limite. Dans le Caucase, les montagnards géorgiens les appellent *meene*, qui veut très exactement dire « linguiste ». Et Charachidzé de préciser que ce *« linguiste est le possédé par excellence »*. Tel est également le cas de ces travestis dont parle Severi, qui décrivent bien la trajectoire que doit emprunter la voix divine pour accéder aux mortels. Pour entendre – ou faire entendre – la langue des dieux, il faut occuper une position limite, aux frontières des genres, bouleversant l'ordre social en assurant, le temps d'un éclair, le passage sonore d'un dieu. Mais la voix divine désigne aussi la souffrance de ce qui échappe. Chez les Indiens Cuna, la parole chamanique exprime la douleur de ceux qui, frappés d'étrangeté, perdent leurs repères et ont, pour cela même, le désir de maîtriser ce qui n'est pas formulable.

Si on peut reconnaître « un air de famille » entre les dieux bugis et les puissances védiques, nos auteurs décèlent également plus d'un lien spécifique entre langue divine et sexualité, vision et audition, parole pleine et silence. Même si l'unique Morige, le dieu suprême et Grand Ordonnateur dans le Caucase, demeure prostré dans un silence sans fin, au terme de ce périple en mythologie comparée qui se plaît à souligner les innombrables différences entre panthéons, on reconnaît néanmoins quelques ressorts communs aux paroles divines.

Et d'abord ceci : le langage divin est, somme toute, celui-là même dont se servent les mortels pour désigner leurs dieux. Et la « déesse Parole » l'est à la fois du discours humain et divin. Autrement dit, en matière de philologie divine, ce sont bien les hommes, prêtres, chamans et autres « linguistes » qui tirent les ficelles d'un savoir jamais dénué de pouvoir.

Il n'empêche. Comme le remarque Hamonic, *« le principe unique, premier, absolu sur lequel repose toute la raison d'être du langage des dieux échappe lui-même à ce langage »*. Serait-ce cette raison-là qui empêche tant les hommes d'oublier les dieux dont Detienne ne manque pas de rappeler (2) combien, en pays grec, ils sont les fidèles alliés de la mémoire ?

Maurice Olender

(1) Voir l'article de Denis Slakta, dans « Le Monde des livres » du 7 octobre 1994.

(2) A ce propos, voir le livre de M. Detienne, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, préface de Pierre Vidal-Naquet, publié en 1967 chez Maspero, dans la collection « Textes à l'appui ». Cet ouvrage, devenu un classique, vient de reparaître en Presses Pocket (nº 154). En ouverture, M. Detienne y a joint un texte inédit intitulé « Retour sur la bouche de la Vérité ».

Dernières nouvelles de l'empire

Superpuissance mondiale et « premier des pays sous-développés », l'URSS a disparu. Victime de Marx ou de Gengis Khan ?

LA TRAGÉDIE SOVIÉTIQUE
Histoire du socialisme en Russie, 1917-1991
de Martin Malia.
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Bardos,
Le Seuil, 635 p., 195 F.

LA RUSSIE, ESPOIRS ET DANGERS
de Bernard Féron.
Le Monde Editions/Marabout,
255 p., 37 F.

LA GRANDE RÉVOLUTION CRIMINELLE
de Stanislav Govoroukhine.
Traduit du russe par Oleg Tarassenkov,
L'Age d'Homme, 206 p., 100 F.

L'ouvrage de Martin Malia fait écho à celui de François Furet, même si, à la différence de l'auteur du *Passé d'une illusion*, son auteur n'a jamais été communiste. Cet historien de Berkeley, qui est aussi professeur associé au Collège de France, est un passionné de l'histoire des idées et un observateur attentif du régime soviétique depuis la fin des années 50. Pour lui, c'est seulement aujourd'hui, après l'effondrement du communisme, que l'on peut écrire son histoire, en fait celle de notre *« court XXe siècle »*, commencé en 1914 et terminé en 1989 avec la chute du mur de Berlin. Auparavant, l'analyse était faussée par des conceptions ou tabous inspirés plus ou moins directement par Moscou.

Ainsi, Martin Malia note que le mot « totalitarisme », redécouvert par Hannah Arendt à la fin de la deuxième guerre mondiale, a été banni *de facto* de la soviétologie occidentale au début des années 70, au moment précis où il apparaissait sous la plume des dissidents d'Europe de l'Est. Or ce sont ces derniers qui avaient raison : certes, une société civile commençait à exister et les régimes n'étaient plus omnipotents, mais ils se voulaient toujours *« omnicompétents »*. Autre preuve de la permanence du totalitarisme jusqu'à la fin : son implosion *« sans précédent dans l'histoire »*. En fait, note l'auteur, *« il n'y avait rien de surprenant à ce qu'un système total s'effondre totalement, laissant le champ à un problème total »*.

Martin Malia en choquera plus d'un : pour lui, *« l'expérimentation soviétique n'a pas tourné au totalitarisme en dépit de son socialisme, mais parce qu'elle était socialiste »*. Un socialisme qui *« ne pouvait être réalisé que par les moyens léninistes, et ceux-ci ne pouvaient atteindre leur objectif socialiste que par la méthode stalinienne »*. Pourquoi cette condamnation sans appel ? L'auteur note qu'à la différence des autres « ismes » (capitalisme, absolutisme, etc.) surgis dans l'histoire moderne *« le mot socialisme est le seul qui ait été créé avant, et non après, qu'une société de ce type ait existé »*. Conçu comme une utopie et fondé sur la seule morale, le socialisme de Marx exigeait d'emblée une révolution complète, donc violente, pour devenir réalité face à cette autre réalité beaucoup plus diverse qu'était le reste d'un monde baptisé « capitaliste » pour les besoins de la cause. Et tandis qu'en Europe occidentale le socialisme a dû se couler dans un moule préparé par les idées libérales et un système électoral qui lui a fait perdre sa substance (plus on se prononce pour le socialisme démocratique, moins on le fait, note l'auteur au passage), en Russie, il a aggravé les *« indigestions intellectuelles chroniques »* d'une intelligentsia sans racines, encline à placer la morale au cœur de la vie, et qui absorbait d'un coup toutes les théories plus longuement mûries à l'Ouest.

« STALINE DE POCHE »

Dans ces conditions, la terreur ne pouvait être un accident. *« Il se peut qu'à partir de 1937 Staline soit devenu quelque peu fou, mais ce qui est sûr, c'est que le système l'était »*, affirme Martin Malia avant d'ajouter que le monde issu de Lénine a produit aussi Mao et d'autres *« Staline de poche »*, comme Ceausescu, Kim Il-sung et Castro. En revanche, le stalinisme ne peut se produire qu'une fois dans le cycle d'un régime communiste. Installé, il ne peut que défendre ses *« conquêtes »* et devient conservateur. Après l'intermède Khrouchtchev, l'homme du *« léninisme naïf »*, on passe *« des révolutionnaires aux gestionnaires, des gardes rouges aux gardiens gris »* que sont Brejnev, Kossyguine et Souslov. Bref, à une stagnation imposée par une planification rigide, totalement inadaptée aux progrès de la technologie.

L'illusion se maintiendra à la faveur de la manne des pétrodollars, de la « détente » – conçue comme *« un moyen de combler une partie du fossé technologique, sans en payer aucun prix politique »* –, et de l'expansion d'un complexe militaro-industriel à propos duquel Martin Malia avance une suggestion originale : les dirigeants du Kremlin, ne disposant d'aucune statistique sérieuse, auraient fini par prendre pour argent comptant les estimations beaucoup trop faibles de la CIA américaine quant au poids des dépenses militaires sur l'économie soviétique, et surestimé gravement les ressources dont ils disposaient... Tout cela, et plus encore l'expérience Gorbatchev, montre *« l'extraordinaire fragilité du système soviétique à la fin de son parcours »*.

Cet ouvrage dense et bien documenté – malgré quelques fâcheuses erreurs de dates – ne fera pas taire ceux qui pensent que le socialisme a été dévoyé, que le sort de l'URSS ne condamne pas forcément une « idée socialiste », dont l'auteur concède d'ailleurs qu'elle *« durera aussi longtemps que l'inégalité, donc très, très longtemps »*. Martin Malia dénonce également, comme une autre de ces utopies *« aussi nécessaires que dangereuses »*, celle du libéralisme intégral : une intervention de l'État dans la vie économique sera toujours nécessaire. On retiendra encore que, si l'on peut voir des économies de marché coexister avec des systèmes politiques autoritaires (le Chili de Pinochet, ou la Chine de Deng Xiaoping), l'inverse n'est pas vrai : *« Il n'y a aucun exemple de démocratie politique sans économie de marché. »*

Le propos de Bernard Féron était moins ambitieux, mais l'on s'étonnera tout de même que l'auteur, bien connu des lecteurs du *Monde*, ait pu faire rentrer tant de choses en si peu de pages : du relief russe à l'histoire de l'empire en passant par Karamzine et les slavophiles... De Rurik le Varègue, premier prince de Russie, à Gorbatchev et à Eltsine, l'auteur nous conduit à grandes enjambées jusqu'à la Russie chaotique d'aujourd'hui, dont la description n'en occupe pas moins une moitié de l'ouvrage. Bernard Féron insiste moins que Martin Malia sur le péché originel du marxisme, davantage sur la pesanteur asiatique. Selon lui, si la Russie en était restée à son histoire commencée à Novgorod et à Kiev, elle aurait pu apprendre la démocratie et faire partie du monde occidental : Gengis Khan et les deux siècles et demi de l'occupation mongole ont tué cet espoir. Cela dit, de Lénine *« le frénétique »* au malheureux Tchernenko, qui *« dans l'histoire de l'éloquence, n'a laissé que des quintes de toux »*, le diagnostic est le même sur le sort d'un système qui a produit à la fois une superpuissance mondiale et *« le premier des pays sous-développés »*, et sur sa déliquescence, illustrée par le putsch manqué de 1991 (*« Huit huitièmes de Bonaparte ne peuvent faire un Napoléon »*, note Bernard Féron à propos des membres du comité pour l'état d'urgence), et la véritable révolution qui a suivi. Le livre est complété par une précieuse chronologie, de la création de l'État russe en 862 à l'intervention en Tchétchénie en 1994, et par une carte éclairante de l'expansion de ce qui fut toujours *« un empire avant d'être une nation »* : en moyenne 140 kilomètres carrés par jour, et cela pendant trois siècles...

Stanislav Govoroukhine, lui, nous rapproche encore plus de l'actualité avec sa *Révolution criminelle*. Cinéaste et député, cet ancien partisan de Boris Eltsine est devenu un opposant farouche. Son livre, qui vient d'être traduit en français, reprend certaines scènes d'un de ses films sur le règne des mafias, se répand en imprécations contre le *« pouvoir criminel des démocrates »* et donne de l'assaut d'octobre 1993 contre l'ancien Parlement une version proche de celle d'Alexandre Routskoï et de Rouslan Khasboulatov, les leaders déchus. A l'en croire, les pays du G 7 ont assuré leur *« grande prospérité »* des années 1992-1993 *(sic)* en pillant la Russie. Un livre très excessif, mais éclairant sur le désespoir de certains Russes aujourd'hui.

Michel Tatu

★ **Le livre de Bernard Féron sera notamment distribué avec les cassettes du film documentaire *URSS* – diffusé par France 3 en novembre et décembre 1994 – mises en vente, à partir de mai, par France 3-Vidéo.**



FERDINANDO SCIANNA/MAGNUM

« Il n'y avait rien de surprenant à ce qu'un système total s'effondre totalement, laissant le champ à un problème total. »

Chants désespérés

ENSORCELÉS PAR LA MORT
de Svetlana Alexeievitch.
Récits traduits du russe par Sophie Benech,
Plon, 215 p., 129 F.

C'est l'histoire de quatorze ex-Soviétiques qui se sont suicidés, à moins qu'ils n'aient tenté ou n'aient été tentés de le faire. Svetlana Alexeievitch a recueilli les récits de ceux qui ont survécu à l'épreuve, ou de personnes à qui les disparus s'étaient confiés avant le geste fatal. Elle a entendu les témoins d'une époque qui s'en va, celle du *« mensonge sublime »*, des hommes et des femmes qui ont voulu mourir pour que vivent les fantômes.

Les personnages du livre de Svetlana Alexeievitch ne se relèvent pas du soviétisme et du postsoviétisme. On peut n'avoir jamais partagé le sentiment d'un Vassili Petrovitch pour qui le *« parti »* fut le grand amour et avoir chagrin de cet homme qui se pendit à quatre-vingts ans parce que son théâtre avait disparu et qu'il désirait mourir *« Lénine au cœur »*. Une autre, Natacha Pachkevitch, a voulu en finir parce qu'elle ne supportait pas d'avoir été trois personnes différentes sous Staline, sous Khrouchtchev, sous Eltsine, trois personnes différentes incapables de se comprendre et qui se détestaient. Pour beaucoup des témoins cités dans ce livre, Staline fut à la fois idole et bourreau. Les uns notent maintenant qu'ils ont été victimes de l'utopie. D'autres pensent que les hommes ont perverti une idée magnifique. Avançons une interprétation complémentaire : les trois quarts de siècle soviétique et l'implosion du régime communiste ont redonné conscience à la Russie et aux Russes de leur crise d'identité.

La débâcle matérielle, antérieure – et de loin – à la démocratisation, explique, pour une part, les inquiétants soubresauts observés depuis le début des années 90. Ce n'est pas la part la plus importante. La société est empêtrée dans un nœud de contradictions. Les « héros » de ce livre ont perdu en même temps foi et patrie. De leur vie d'antan, il ne reste que la nécessité de faire la queue. Heureusement d'ailleurs, note l'un d'eux, car en luttant ainsi pour survivre nous avons moins le temps de remâcher ces mortelles questions : Qui sommes-nous ? Pour quoi vivons-nous ?

Svetlana Alexeievitch présente son ouvrage avec ces mots : *« Je crie, il hurle, il pleure. »* C'est vrai, et il faut bien contredire le poète : les chants désespérés ne sont pas les plus beaux.

B. F.

Des profondeurs des archives

Les documents permettant de préciser ou de rectifier l'historiographie soviétique sont de plus en plus nombreux. En voici deux nouveaux témoignages

LE VRAI LÉNINE
d'après les archives secrètes
de Dimitri Volkogonov.
Traduit de l'anglais par Dimitri Seseman et Serge Quadruppani,
Robert Laffont, 444 p., 179 F.

L'ASSASSINAT DE KIROV
de Alla Kirilina.
Traduit du russe par Pierre Forgues et Nicolas Werth,
Seuil, 280 p., 140 F.

Au 1er janvier 1990, dans le pays qui s'appelait encore l'URSS, on comptait six cent cinquante millions d'exemplaires des ouvrages de Lénine traduits en cent vingt-cinq langues. Les insolents remarquaient que c'était le seul secteur d'abondance du communisme. Avec un tel matériel, les citoyens devaient tout savoir sur le génial fondateur de leur Etat. Un de leurs compatriotes vient de leur révéler qu'une part importante, peut-être même l'essentiel, leur avait été cachée.

Cet imprécateur n'est pas n'importe qui. C'est le général Dimitri Volkogonov, ancien chef adjoint de la propagande de l'armée, ancien directeur de l'Institut d'histoire militaire. Il fut naturellement communiste et vécut sans états d'âme la période dite du culte de la personnalité. En 1988, il publia une biographie – très critique – de Staline, mais il restait léniniste. Chassé de l'armée, il fut accueilli par Eltsine, qui lui confia l'inspection des archives du Parti et de l'Etat. Avec ce qu'il a trouvé dans ce domaine secret, il a composé une biographie de Lénine, plus dévastatrice que ne le fut son livre sur Staline.

La plus grande partie du public ex-soviétique ignorait, jusqu'à la chute du régime communiste, des faits que les lecteurs occidentaux connaissaient depuis longtemps : pour ces gens, l'intrusion de l'Histoire dans l'hagiographie fait l'effet d'un choc. Surtout pour ceux qui s'en tiennent à la version imposée de Khrouchtchev à Gorbatchev : le mal vient de Staline, qui a trahi le vrai Lénine. Pas du tout, écrit le général Volkogonov : c'est Lénine lui-même qui, avec un peu de bon grain, a semé beaucoup d'ivraie...

Volkogonov montre comment le caractère, les circonstances de la vie et les conceptions étranges de son personnage ont hélas modelé la Russie. A la différence de Staline, Lénine n'était pas personnellement cruel : en diverses circonstances, on le voit prévenant, mais la cruauté sociale fut sa philosophie. Seule comptait pour lui la révolution. Et pour lui il n'y avait pas de révolution sans terreur. Parvenu au pouvoir, il multiplia les appels à la fusillade, à la pendaison. Peu importe ce qu'ont fait les coupables – ou les otages –, il faut que, là où il passe, le bolchevik mette au gibet cent koulaks, et que tout le monde assiste au terrifiant spectacle.

Pas plus que ses camarades dirigeants, Lénine n'avait la moindre expérience du prolétariat qu'il voulait représenter (son parler cru, son insanité littéraire firent parfois oublier qu'il était d'abord un intellectuel). En novembre 1917, Maxime Gorki notait : *« Lénine ne connaissait pas les masses, mais il a découvert dans les livres comment faire se dresser les masses sur les pattes arrière... Pour lui, la classe ouvrière est comme le minerai de fer pour le métallurgiste. »*

A ce moment, il avait au moins réussi ce qu'il voulait : un coup d'Etat aux couleurs de la révolution. Après le coup, il fallait s'occuper de l'Etat. Le nouveau maître de la Russie multiplia les notes. Il se mêla de tout, allant jusqu'à régler lui-même la gestion de la cantine des commissaires du peuple. Lénine, qui, jusqu'aux approches de la cinquantaine, n'eut pas d'occupations régulières, fut-il incapable de s'adapter à ce « métier » venu sur le tard, de s'imposer un emploi du temps, de se concentrer sur l'essentiel en déléguant l'accessoire ? C'est la conviction du général Volkogonov qui voit même dans ce désordre la cause de la maladie fatale du chef. En somme, selon notre auteur, le premier des bolcheviks serait mort des suites d'une longue et cruelle incompétence. Ce qui est sûr, c'est que la Russie n'est pas encore guérie de cette incompétence-là.

De son côté, et en s'appuyant, elle aussi, sur des milliers de documents tirés des fonds secrets – lettres, textes annotés, brouillons de discours, pièces du procès, etc. –, Alla Kirilina raconte un peu la vie et beaucoup la fin de Serge Kostrikov, plus connu sous son pseudonyme, Kirov, dont l'assassinat, au siège du Parti, à Léningrad, le 1er décembre 1934, mit en branle la grande terreur.

Très vite, le bruit courut, à l'étranger, que le meurtre avait été manigancé par Staline, inquiet de la popularité d'un ami en passe de devenir son rival et qui s'apprêtait à « monter » à Moscou pour exercer les fonctions de secrétaire du comité central. Proposée par Trotski exilé, cette thèse fut, plus tard, confortée par Khrouchtchev et même par un des membres de la dernière direction suprême du PC soviétique, Alexandre Iakovlev.

Alla Kirilina, gardienne des archives Kirov, est pourtant formelle aujourd'hui. De sa longue enquête elle tire cette conclusion : ce meurtre fut un acte individuel, et n'était même pas motivé, comme la rumeur en avait également couru, par une aventure galante de Kirov. L'assassin, Nicolaïev, était, tout simplement, un mauvais coucheur, un raté. *« Petit Napoléon au chômage »*, il avait écrit à Staline, mais aussi à Kirov, pour se plaindre des injustices dont il s'estimait victime. N'obtenant pas de réponse, il résolut de faire un éclat, en *« tirant le coup de feu qui retentit dans le monde entier »*. Dans les jours qui suivirent son arrestation, il ne cessa de clamer qu'il avait agi seul.

N'importe. Staline vit là l'occasion rêvée d'asseoir définitivement son pouvoir. Dès les 3 et 4 décembre, l'enquête est orientée vers la recherche d'une conspiration et, le 6 décembre, Staline met au point le plan définitif de lutte contre les opposants. Pour que le procès – expéditif et à huis clos – de Nicolaïev soit le premier acte de la chasse à de prétendus conjurés, la police arrêta treize jeunes hommes qui l'avaient plus ou moins fréquenté. Ils furent jugés, condamnés, exécutés en même temps que le coupable. Bref, affirme Mme Kirilina, Staline ne fut pas le commanditaire du meurtre mais l'utilisa cyniquement à des fins politiques. Faisant du 1er décembre 1934 l'un des jours les plus sombres d'une histoire qui n'en manqua pas...

Bernard Féron

Jacques Réda l'incorrigible

Flâneur invétéré, du bitume au ballast, chroniqueur à « Jazz Magazine », le « cheminot » en chef de la « NRF » est aussi un de nos grands poètes lyriques



JEAN-CLAUDE COUVAL

On appelle incorrigible, selon le Petit Robert, celui qui persévère dans ses défauts, ses erreurs. Si on en juge d'après les exemples que fournit le dictionnaire – un enfant, un paresseux, ou un étourdi – il n'y a jamais rien là de vraiment pendable. Quels sont donc les péchés véniels dans lesquels s'entête Jacques Réda, qui, après deux ouvrages plutôt autobiographiques, choisit d'intituler *l'Incorrigible* son nouveau recueil ? La silhouette du poète, dessinée à grands traits, est bien connue : amateur de trains et de tabac, aimant à la fois Paul-Jean Toulet et Duke Ellington, arpentant les zones suburbaines ou le Vexin profond, sillonnant sur son Solex les chemins de halage ou les pentes du Ventoux. Même si l'on sait qu'un Réda peut en cacher un autre, que le personnage – comme celui de Perros – peut offusquer le poète, bref, qu'il est peut-être à la fois « Barnabaud » et « Larbooth », on retrouve, dans ses chroniques vagabondes où se mêlent vers et prose, un passant ronchon, étonné de son propre passage, qui s'interroge sur le *Sens de la marche*.

« Cultivons la bicyclette davantage », pourrait-il dire avec Cingria, *« elle n'est pas indigne du poète »*. Dans le dernier poème de *L'Incorrigible*, il « lâche le guidon » : le plaisir du vélo a été présent, pour lui, depuis l'enfance. Dans *Aller aux mirabelles*, il revisite l'ancien magasin de cycles paternel, transformé en bureau d'assurances. *« Mon grand-père,* dit-il, *fabriquait des vélos, mon père n'en fabriquait plus, car la concurrence était redoutable. Il y a eu des vélos Réda avant la guerre de 14. Il se peut qu'on en retrouve au fond d'une grange, à condition que le nom ne soit pas effacé. »*

« Mon grand-père, à l'origine, était mécanicien dans une filature de la région du Piémont, et, un jour, il a eu envie d'avoir sa propre entreprise : il l'a fait en France, je ne sais pourquoi. C'était à la suite d'une Exposition universelle. » L'autre grand-père, le *« charcutier râleur »* dont Jacques Réda a écrit, dans *PLM*, qu'il était atteint par *« la maladie de la bougeotte »*, était un Parisien d'origine qui avait épousé une *« authentique Bourguignonne »*.

De sa ville natale, Lunéville, Réda dit souvent qu'elle reste pour lui une énigme, et qu'il a cherché partout son *« plan magique »* : *« Pour moi, c'est fondamental, je crois que je n'en sortirai jamais. C'est vrai que, partout, parmi les choses qui m'attirent, je me rends compte qu'elles me rappellent, d'une certaine façon, ce que j'ai connu dans ces dix premières années. C'est le mystère du lieu témoin de ce fait qu'on existe. »*

Dans le studio qui lui sert de bureau, à Ménilmontant, Jacques Réda est entouré d'une troupe de ces soldats de plomb qu'on trouvait partout dans cette ville de garnison, et auxquels se sont ajoutés quelques autres, de sa fabrication. *« A cinq heures, la ville était envahie de fanfares, on entendait les dragons à cheval – à l'époque ils n'avaient plus l'uniforme flamboyant d'avant 14. Pour les chasseurs à pied, il y avait la fête Bleu et Jonquille : ils défilaient sur un tempo plus vif. Comme les gosses de mon milieu et de ma génération dont les parents avaient des ambitions excessives, j'ai pris des leçons de piano qui ne m'ont pas appris grand-chose. Au fond, ce sont les fanfares qui m'ont ouvert l'oreille. »* A cette éducation musicale a aussi contribué le plain-chant entendu dans le collège religieux où il a passé les années de guerre, *« un plain-chant d'ailleurs bien souvent édulcoré, mais avec quelques points intacts et très beaux, comme l'office des complies »*. Là-dessus est venu se greffer l'amour du jazz, que Réda a découvert un peu plus tard, en 1946, comme la seule musique *« faite pour* [son] *cœur et pour* [ses] *nerfs »*. Il habitait alors non loin de cette usine de cacao qui revient dans ses poèmes : *« Elle avait cette couleur rose, mauve l'hiver, qui a exercé sur moi un charme durable. »*

« C'était dans une petite ville à interminables faubourgs pavillonnaires, au bord de la Seine. Tout près, il y avait encore des fermes, des bois. Ce mélange m'a toujours plu, comme dans les vieux manuels de géographie, où les auteurs entassaient tout dans une seule vue globale. » Ces éléments d'autobiographie sont présents dans les poèmes de *Retour au calme* et dans des chroniques où domine la prose, de *L'Herbe des talus* à *Aller à Elisabethville*. *« Je ne suis pas un inventeur d'histoires,* dit Réda. *Je ne peux croire qu'à la réalité de ce que j'ai vécu. »*

Depuis trente-deux ans, Réda est chroniqueur à *Jazz Magazine*. Si son *Anthologie des musiciens de jazz* (1) est épuisée, on peut savourer les chroniques de *L'Improviste* I et II qui ont été rassemblées dans une édition revue et « définitive » (2) : textes inimitables où, pour recomposer cette *« histoire de la force et du mouvement »*, il s'efforce de varier ses timbres, ses accords, ses tempos, ses rythmes afin de se maintenir au niveau de la passion qui le porte.

Une rencontre entre jazz et poésie ? Le phénomène essentiel du jazz, c'est, selon lui, le swing, une cadence qui, entre tension et détente, *« transforme en jubilation l'épreuve de notre passage »* et *« nous réconcilie avec l'espace de notre transit »*. *Basse ambulante* – traduction de *Walking Bass* – devait être le titre des magnifiques proses des *Ruines de Paris* (qui trop longtemps l'ont fait passer pour un successeur de Fargue, qu'il n'avait pas lu à l'époque). Selon la belle formule de Réda, *« le désespoir n'existe pas pour un homme qui marche »*.

Ce sens de la cadence est aussi perceptible dans les proses que dans la prosodie, à laquelle il revient souvent, allant jusqu'à écrire des *Discours en vers français* (*Lettre sur l'univers*) : c'est au collège qu'il a appris, après avoir imité une fable de La Fontaine à quatorze ans, à manipuler toutes les formes poétiques, du rondeau à la ballade : dans *Hors les murs*, il a employé la sextine pour parler de la banlieue. *« Je ne sais pas pour quelle raison j'écris tantôt en prose tantôt en vers, mais jamais entre les deux, dans le vers libre que j'appellerais plus volontiers le vers vague. »*

S'il rêve parfois à une *« physique de la poésie »*, Réda est très peu théoricien, il préfère se considérer comme une sorte d'artisan. Le titre de l'unique texte consacré à la poésie, par sa brièveté et son titre – *Celle qui vient à pas légers* –, montre bien son souci de ne pas s'appesantir. Mais, sensible aux accents grâce à ses ascendants piémontais, lorrains, bourguignons, il a élaboré le vers de quatorze syllabes « mâché », où le « e » muet est élidé comme dans la langue parlée – en tout cas au nord de la Loire.

La métrique, comme les rails, peut être source de liberté, en faisant naître le mouvement. On connaît le goût de Jacques Réda pour l'univers ferroviaire, les talus et les ballasts, des lignes désaffectées – comme le chemin de fer de petite ceinture – aux gares, ces *Châteaux des courants d'air* dont il a dressé l'inventaire. Mais le passage à travers l'espace est l'occasion de saisir, dans de *« furtifs moments »*, un peu d'éternité. Sourdement la hantise du temps, est présente, des premiers recueils au lyrisme rilkéen – *Amen*, *Récitatif* – au vibrant *Calendrier élégiaque* qui, dans le dernier recueil, précède les *Itinérantes*. Trois de ses livres comportent, au fil des mois, semblable kaléidoscope de paysages et d'impressions.

> *« L'espace n'intéresse pas seulement par le regard, il a des effets kinesthésiques. Sur la rive droite, entre le pont Royal et le Carrousel, il y a, le long du Louvre, une sorte d'envol de l'espace qui est en lui-même profondément exaltant. Ce sont des sensations de cet ordre qui m'instruisent. »*

« L'espace n'intéresse pas seulement par le regard, il a des effets kinesthésiques. Sur la rive droite, entre le pont Royal et le Carrousel, il y a, le long du Louvre, une sorte d'envol de l'espace qui est en lui-même profondément exaltant. Ce sont des sensations de cet ordre qui m'instruisent. Je crois également qu'il n'y a pas de temps sans référence à quelque chose qui le nie et le dépasse. De même que l'appel que produisent certains espaces implique qu'il n'y a pas de fin, je pense que nous sommes éternels, à nos risques et périls. S'il y a là quelque chose de mystique ? Pas du tout. Ce sont des éléments très concrets, visibles, palpables dans l'immédiat et sans référence à aucune transcendance. »

La ferveur que parfois suscite un paysage, un moment, il la témoigne souvent à l'égard des nombreux poètes et « promeneurs » qui l'ont précédé : dans le *Premier livre de reconnaissances*, puis dans le *Nouveau livre de reconnaissances*, il rend hommage à Pavese, Follain, Milosz, Cavafy et bien d'autres. A ces plaquettes fait suite aujourd'hui un recueil d'articles, *La Sauvette* (3), qui présente une cinquantaine de poètes modernes, d'Apollinaire à Salabreuil. Réda, lecteur éclectique, confie son admiration pour Dadelsen, ses réticences à l'égard du surréalisme et son attachement pour Mallarmé, surprenant chez un poète qui a voulu garder *« les mots de tout le monde »*.

Depuis 1987, Réda est le rédacteur en chef de la *NRF* – fondée dix-huit ans avant sa naissance en 1929. Prenant la suite de Georges Lambrichs, *« sans coupure »*, selon le mot de ce dernier, il lui a dédié un sobre et émouvant hommage : *« Un cheminot,* a-t-il écrit, *succédait à un autre. »* Mais dès lors, plus personne pour lui demander un texte à mettre dans le tiroir en haut à droite. Depuis, Réda l'écrivain n'est plus apparu que discrètement (un court texte, un poème, un *« carnet »*) dans cette revue dont il a l'intention de se retirer.

« En huit ans, je pense avoir ouvert la revue à des auteurs qui n'y avaient pas eu accès, notamment à des écrivains considérés comme provinciaux ou marginaux, et à des gens dont je ne savais rien, mais dont j'avais trouvé dans mon courrier trois, douze ou trente pages remarquables. Et je crois qu'il n'y a jamais eu autant de poèmes dans la revue : de poètes français, étrangers, et de générations diverses. »

A-t-il le sentiment d'exercer une influence sur certains poètes ? *« J'ai peut-être avec l'un ou l'autre,* nuance-t-il, *des grands-pères communs, Follain ou Supervielle. »* Des numéros spéciaux ont été consacrés notamment à André Frénaud, Jean Grosjean, Roger Munier, Jude Stéfan. Ou à Godeau, qui, *« traduit au Japon, n'est connu en France que dans le Marais poitevin. Et je tenais à faire une nouvelle* couronne *à Cingria, qui reste un écrivain trop mal connu. Pierre Michon m'a adressé, sur lui, un texte magnifique. »* Cingria, l'écrivain auquel, depuis longtemps, Réda voue une passion fidèle. Qui eut, comme lui, le goût du jazz et du vélo, qui éprouva, comme lui, la nécessité et la difficulté des départs, et qu'il cite en prenant congé : *« Et puis je m'en vais. Que c'est triste ! Non ! Que c'est triste et que c'est gai ! Il n'y a qu'à se laisser emporter (...) et sans tarder – pour ainsi dire immédiatement – autre chose survient. »*

Monique Petillon

(1) Stock, 1981.
(2) « Folio », Gallimard, 1990.
(3) Ed. Verdier, 160 p., 85 F.

L'INCORRIGIBLE, poésies, Gallimard, 113 p., 75 F.
Sauf mention contraire, tous les autres titres cités dans cet article ont aussi paru chez Gallimard.
Jacques Réda publie également *Abelnoptuz* (éd. Théodore Balmoral, 5, rue Neuve-Tudelle, 45 100 Orléans, 51 p., 75 F.)
Sur Jacques Réda, ont récemment paru : *Lire Réda* (Presses universitaires de Lyon, 315 p., 130 F) et *Approches de Jacques Réda* (Presses universitaires de Pau, 138 p., 120 F).

LITTÉRATURES

CHRONIQUES

ESSAIS